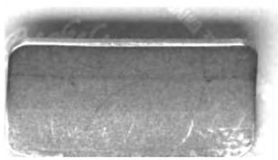

UC-NRLF
B 2 836 574





ROME

LETTRES D'UN PÈLERIN

PAR

EDMOND LAFOND

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE DE LETTRES INÉDITES

TOME PREMIER



PARIS

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

20, RUE CASSETTE, 20

CI-DEVANT RUE DES SAINTS-PÈRES, 66

1864


QVAE DE SVIS ITINERIBVS PER ITALIAM
NARRAVERVNT NONNVLLI VIATORES
COLLEGIT DOCTOR CAMILLVS MONNET
GENTILIS DE MONTBARBON

ROME

LETTRES D'UN PÈLERIN



TOME PREMIER.

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR



Lorette et Castelfidardo, suite des Lettres d'un pèlerin, 1 volume in-18 anglais . . . . fr. 3 50

La voie douloureuse des Papes, 1 volume in-18 anglais . . . . fr. 3 » »

De la renaissance catholique en Angleterre, souvenirs de voyage, Barmounty-manor, nouvelle, 1 volume in-12 . . . . fr. 2 » »

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE REGNIER-FAREZ, PLACE-AU-BOIS, 28.

ROME

LETTRES D'UN PÈLERIN

PAR

EDMOND LAFOND.

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE DE LETTRES INÉDITES.



TOME PREMIER.

PARIS

AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

20, RUE CASSETTE, 20,

CI-DEVANT RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

MDCCCLXIV

AD

SANCTISSIMUM DOMINUM NOSTRUM

PAPAM PIUM IX

ROMAM APUD SANCTUM PETRUM.

Beatissime Pater,

Trigesima die januarii à Sanctitate Vestra excipi et audiri mihi quam felicissime contigit. Cujus ea fuit benevolentia, ut non dubitaverim ego calamum, quo tunc utebatur, postulare, nec Ipsa munus præ aliis pretiosum denegaverit. Jam tùm sacro me voto obstrinxi non ampliùs uti calamo, nisi ad utriusque meæ patriæ gloriam promovendam, Romæ scilicet atque Galliæ.

Primum hujus voti fructum, librum, nempe cui titulus : *Rome : Lettres d'un pèlerin*, ad pedes Sanctitatis Vestræ pio amore et summa reverentia depono. Opus ejusque auctorem apostolica sua benedictione donare velit, obtestor.

Sanctitatis Vestræ humillimus servus atque devotissimus in Christo filius,

Edmundus Lafond.

ILLMO DNO COLDMO

EDMUNDO LAFOND

LUTETIAM PARISIORUM

Benigne admodum Sanctissimus Dominus Noster Papa Pius IX obsequentissimas Litteras Tuas accepit, Illme Dne, quibus exemplar Ipsi obtulisti operis a Te exarati : *Rome : Lettres d'un pèlerin,* Parisiensibus typis editi in lucem publicam anno superiore. Quo de Tuo opere quidpiam degustare profecto maluisset, nisi graves et continuæ Supremi Apostolatus curæ et occupationes, quominus id faceret, prohibuissent. Interea jussus ego sum ab Ipso debitas Tibi, Dne Illme, pro oblato ejusdem operis munere gratias persolvere, præcipuamque in Te caritatem suam testari iterum ac confirmare. Adjunxit Apostolicam Benedictionem munerum omnium cœlestium auspicem, quam Tibi eidem benignissimus ipse Pontifex effuso paterni cordis affectu peramanter impertitus est.

Superest, ut opportuna hac occasione, sensus ego Tibi profitear obsequii mei, Illme Dne, ac fausta et salutaria omnia enixe precer a Domino.

Tui, Illme Dne, Humillimus et addictissimus servus

DOMINICUS FIORAMONTI

SSmi D. N. ab epistolis latinis.

Datum Romæ die 10 Octobris 1857.

PIUS PP. IX

DILECTO FILIO EDMUNDO LAFOND GALLO

Dilecte Fili salutem, et Apostolicam Benedictionem. Si quid est quod in tantis angustiis animum levet soleturque Nostrum, illud est profecto, quod luctuosissimis hisce temporibus ubique gentium viri religione, vitæ integritate et doctrinæ laude spectatissimi, editis operibus Nostra et Romanæ Ecclesiæ jura sibi assumpserint propugnanda. Horum e numero cum tu sis, dilecte fili, in illud consilii devenimus ut amplissimum tibi deferamus honoris titulum, qui animum tibi testetur Nostrum, præmioque sit recte factorum. Itaque te a quibusvis excommunicationis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis censuris et pœnis quovis modo vel quavis de causa latis, si quas forte incurristi, hujus tantum rei gratia absolventes, et absolutum fore censentes, te hisce Litteris Equitem Ordinis S. Gregorii Magni Classis civilis eligimus, facimus, teque in ornatissimum illum cœtum cooptamus. Proinde tibi concedimus ut vestem Equitum Ordinis hujus et gradus propriam induere, et proprium item insigne, nempe Crucem auream oc-

tangulam rubra superficie imaginem S. Gregorii Magni in medio referentem, tænia serica rubri coloris, extremis oris flavis, sinistro pectoris latere appensam deferre libere ac licite possis. Ne quod vero hoc in gerendo insigni discrimen sit appositum, schema tibi jussimus tradi.

Datum Romæ apud S. Petrum, sub annulo Piscatoris, die III anno martii MDCCCLXIII, Pontificatus Nostri Decimo septimo.

B. Cardinalis Barberinus.

AVERTISSEMENT

DE

CETTE NOUVELLE ÉDITION.

L'accueil fait à cet ouvrage ne prouve qu'une chose : c'est l'extrême intérêt qui s'attache aujourd'hui à tout livre parlant de Rome avec amour et sincérité. Quand un fils vient de voir sa mère, reine dans un lointain pays, il est sûr au retour d'être bien accueilli par ses frères et par ses sœurs, avides d'apprendre les nouvelles du foyer de famille et du trône paternel.

Naguère on ne voyait à Rome, en fait de Français, que des voyageurs et des touristes ; depuis quelques années,la renaissance catholique a fait refleurir parmi nous le type du *pèlerin*, dans toute la véritable acception du mot.

En descendant un jour l'escalier royal du Vatican, gardé par les Suisses en costume du quinzième siècle, nous avons rencontré deux pèlerins *roméens* [1] vêtus

[1] *Pèlerins* peut s'entendre dans un sens général ou restreint. Dans le sens général : en ce que, est pèlerin quiconque est hors de sa patrie ; dans le sens particulier, on n'entend par pèlerin que celui qui va à l'église de Saint-Jacques de Compostelle, ou qui en revient. Car il faut que l'on sache que l'on désigne de trois manières différentes les gens qui vont au service de Dieu. On les appelle *Palmiers* quand ils vont outre

comme au moyen-âge, portant la robe brune à *pèlerine*, le chapeau noir à larges bords, la gourde et le bourdon. Leur barbe, leurs cheveux, leur teint, révélaient des hommes du Nord. Ils nous apprirent qu'ils étaient de Bavière, et que, par suite d'un vœu, ils venaient d'accomplir à pied un pèlerinage au tombeau des saints Apôtres.

Et nous aussi, quoique ne portant point comme eux le costume traditionnel, nous nous sentions pèlerin par le cœur au milieu de la Ville-Eternelle, et nous leur disions avec Dante, dans la *Vita Nova :*

Ma noi sem peregrin come voi siete.

Un pèlerinage à Rome ! beau rêve avant, magnifique réalité pendant, ineffaçable souvenir après! En revenant de Rome, le pèlerin n'a pas de plus grand bonheur que d'en parler : c'est un droit qu'on lui reconnaît ; mais on lui conteste celui de prendre le public pour confident.

Prétendre cependant qu'il n'y a plus rien à dire sur Rome, c'est prétendre que l'histoire est un livre scellé auquel on ne peut plus rien ajouter, pas même une note, car Rome est l'abrégé monumental de l'histoire universelle ; c'est interdire à l'âme humaine les leçons des temps passés et les espérances des temps futurs, car Rome, reine du passé, est aussi la souveraine de l'avenir moral.

mer d'où ils rapportent souvent des palmes ; on les appelle *Pèlerins* quand ils vont en Galice, parce que saint Jacques est celui de tous les apôtres qui a été le plus loin de son pays. Enfin, on appelle Roméens, *Romei*, ceux qui vont à Rome. (Dante Alighieri, *Vita Nova.*)

Dante, dans une lettre aux cardinaux assemblés en conclave à Carpentras appelle Rome la Ville des voyageurs sur la terre.

D'ailleurs rassurez-vous, la Ville-Eternelle touche presque à l'infini ; on n'aura jamais tout dit sur elle, jamais on n'en fera un portrait complet et satisfaisant. Laissez donc chaque voyageur dire son mot sur elle, et recommencer à son tour une esquisse imparfaite de cette figure insaisissable. Allez-vous dire aux élèves de l'Académie de France à Rome : N'essayez plus vos pinceaux devant les paysages romains ; on a peint tant de fois l'*Agro Romano*, et Saint-Pierre, et le Colysée ! Il est vrai, et pourtant on ne se lasse point d'en revoir des peintures, parce qu'elles ne sont jamais les mêmes, parce que chaque artiste traduit à sa manière ce qu'il a sous les yeux, selon sa façon de voir et de sentir. La plume a plus de ressources que le pinceau ; les idées sont plus nombreuses et plus variées que les couleurs ; la palette du poète est plus riche que celle du peintre.

Mais cet ouvrage doit être plus modeste que tout autre ; ce n'est qu'un choix d'études et d'esquisses ; nous n'avons jamais eu la prétention de faire un tableau [1].

On va voir à Rome les ateliers de ces artistes patients qui passent de longs jours, abeilles infatigables, à butiner sur les émaux, pour reproduire en mosaïques les vues de Rome que le voyageur aime à emporter comme souvenir. Tel est ce livre, si ce livre est quelque chose ; c'est une mosaïque romaine composée de pierres vives ramassées çà et là dans la Ville-Eternelle, pierres tirées des ruines antiques, du fond des catacombes, du milieu des

[1] A Rome, on peut gagner une indulgence, avec les conditions requises, par le fait seul de remettre un étranger dans son chemin et de montrer aux pèlerins les reliques de la Ville Sainte. Telle serait l'ambition de l'auteur de ces *Lettres*, s'il pouvait en avoir une.

monuments chrétiens. Rome est l'histoire vivante ; ses rues sont des galeries, ses églises sont des musées, chacune de ses pierres est un poème monumental ; écoutez ce que chacune de ces pierres sacrées vous crie : *Lapis de pariete clamabit*[1].

Ce livre n'en est donc pas un : c'est un recueil de lettres adressées à quelques amis, et qui reflètent fidèlement les impressions si vives et si diverses qui saisissent le pèlerin à Rome ; c'est le résumé de nos flâneries journalières dans cette Ville sublime. Le genre épistolaire est le mieux approprié de tous aux récits de voyage ; *sermo pedestris*, il a l'avantage de permettre tous les tons depuis la causerie la plus familière jusqu'aux méditations les plus sérieuses ; il se moule, pour ainsi dire, sur le sol même de Rome, si inégal au physique comme au moral, qui s'élève et s'abaisse à chaque pas, ouvrant à chaque détour des perspectives nouvelles et des contrastes instructifs. Ces lettres, désignées chacune par un titre, sont comme autant de petits cadres où nous avons fait entrer tout ce qui nous a impressionné dans nos longues promenades à travers Rome antique, Rome moderne et Rome souterraine ; nous ne nous sommes refusé le plaisir d'aucun souvenir intéressant, depuis les tombeaux des Étrusques jusqu'aux *loculi* des catacombes, depuis les temps du Roi-pasteur Évandre jusqu'à ceux du Pasteur-roi Pie IX.

Rien n'est petit ni indifférent à Rome ; mais, dans la naïveté de son enthousiasme, le voyageur se fait centre ; il croit voir ce que personne n'a vu, décrire ce que per-

[1] Habacuc 11-2.

sonne n'a décrit ; c'est une faiblesse et un écueil que l'auteur de ces *Lettres* n'a pas la prétention d'avoir évité [1]. Il n'a pas craint non plus de livrer ses impressions personnelles, suivant en cela, sans doute avec trop de laisser-aller, son goût particulier qui, dans les récits des autres, le porte à rechercher l'homme dans le livre, le voyageur dans le voyage. C'est peut-être aujourd'hui où l'on a, dit-on, tout vu et tout dit, la seule originalité que l'on puisse espérer. Mais aussi c'est en toute humilité que nous nous rappelons le proverbe : *Tant vaut l'homme, tant vaut le voyage.*

Comme l'Église, dont elle est l'enveloppe monumentale, Rome offre au voyageur une merveilleuse variété dans une admirable unité. Par ses ruines, ses catacombes, ses monuments, la Ville-Eternelle est si prodigieusement grande en hauteur et en profondeur, c'est un sujet si vaste, qu'on peut passer sa vie à ne fouiller qu'un coin de ce champ sans limites, et qu'on ne s'en lasse jamais. *De Roma nunquam satis.* « Comme on l'a dit, le sol de

[1] Ce qui me plaît surtout et me charme dans ces *Lettres d'un Pèlerin*, c'est que ce livre a l'air de s'être fait de lui-même, par le seul accord d'une nature exquise avec des impressions et des images qu'elle était merveilleusement propre à ressentir et à exprimer, On a souvent répété un bon mot, applicable à tout mauvais ouvrage : « Il était si facile à l'auteur de ne pas l'écrire ! » Eh bien, je dirai de M. Edmond Lafond exactement le contraire. Chrétien et poète, aimant Rome comme il l'aime, la comprenant comme il l'a comprise, la parcourant dans les conditions les mieux faites pour l'inspirer, il lui était impossible de ne pas écrire ces *Lettres*. Elles n'ont été que la vibration même de toutes ses facultés intelligentes et sensibles en présence de ces souvenirs, de ces spectacles qui parlent si puissamment à l'imagination et au cœur. Cette harmonie *préétablie*, comme disent les philosophes, entre l'écrivain et son sujet, a donné à l'œuvre cette physionomie heureuse et douce, qui ne suppose ni arrière-pensée ni effort. (M. de Pontmartin, *le Correspondant*.)

Rome n'est pas seulement un trône, c'est encore un livre; livre écrit avec des colonnes et des obélisques, des palais et des églises, des statues et des fresques; livre gigantesque accessible au vulgaire autant qu'inépuisable pour le plus érudit. » C'est la vaste encyclopédie du Christianisme; c'est l'histoire de la religion par les monuments et par les institutions. Chaque page de cette histoire est un chef-d'œuvre, chaque mot a son éloquence, chaque lettre a sa signification. C'est une exposition permanente de la Foi, c'est un catéchisme composé de pierres, de marbres, de couleurs et de mosaïques.

On peut dire de la métropole du Christianisme ce que Bacon disait du Christianisme lui-même : « Peu de science en éloigne, beaucoup de science y ramène. » Mais pour bien comprendre et bien goûter Rome dans son ensemble, il faut être chrétien, et chrétien complet, c'est-à-dire catholique : on possède alors un sens de plus pour apprécier Rome. Pline nous assure que la Ville-Éternelle a un nom mystérieux et prédestiné connu seulement de quelques initiés. C'est encore la Ville du mystère et de la prédestination. Elle ne livre son secret qu'à ceux qui l'aiment de tout leur cœur et de toutes leurs forces. Le pèlerin catholique l'aime plus que tout autre; aussi est-il le seul qui possède Rome complète et totale; tandis que le voyageur protestant, par exemple, n'a qu'une Rome partielle, comme il n'a qu'un Christianisme partiel : les détails ne lui manquent point, mais l'ensemble magnifique, l'unité lui échappent dans son voyage comme dans son culte.

Oui, Rome est une énigme pour les non-catholiques; elle est pour eux la pierre de scandale, comme elle est

pour ses enfants l'arche de salut. Il est un écrivain que nous citerons souvent, aujourd'hui l'un des prélats éminents de la France[1], qui, mieux qu'un autre, a compris et développé ce qu'il appelle l'*idée de Rome,* c'est-à-dire la signification mystérieuse de cette Ville sublime où l'idée de Dieu s'incorpore plus qu'en aucune autre ; ses ruines antiques sont la figure de l'homme mortel et déchu ; ses temples chrétiens sont la figure de la régénération et de l'immortalité. L'éloquent écrivain a cherché dans les réalités visibles de la Ville-Eternelle l'empreinte et pour ainsi dire le portrait de son essence spirituelle ; il décrit, dans l'ordre des idées qu'ils représentent, les lieux, les monuments et les faits historiques qui s'y rattachent et, comme couronnement de l'édifice de Rome, il nous montre au pinacle du temple la Papauté, ce monument vivant et permanent qui contient l'*esprit* des monuments d'airain ou de marbre. « Rome chrétienne, par ses monuments et ses souvenirs, fait une profession de foi permanente. Elle est, par ses ruines, le plus grand arc de triomphe ; par ses catacombes, ses tombeaux, ses reliques, elle est le plus grand mausolée ; par ses édifices, le plus grand palais ; par ses diverses liturgies, la plus grande chaire pastorale de l'univers. »

On a accusé Rome d'immobilité. Oui, elle est immobile comme le pivot autour duquel tourne le globe catholique, immobile comme l'axe de cette roue éternelle dont parle Dante :

[1] Mgr. Gerbet, évêque de Perpignan, auteur de l'esquisse de ***Rome Chrétienne.*** Dans le ***Parfum de Rome,*** M. Louis Veuillot a usé de beaucoup trop d'indulgence en citant nos ***Lettres d'un pélerin*** à côté du chef-d'œuvre de Mgr. Gerbet, et des ***Trois Rome*** de Mgr. Gaume.

Si come ruota che igualmente è mossa.

Si l'on ne confondait pas sans cesse le progrès avec le changement, on verrait que l'Église a la véritable doctrine du progrès, non d'un progrès matériel et d'une perfectibilité imaginaire, mais de la perfection morale dont le Christ est le type et l'exemple. Écoutez ce que nous dit la Voix divine : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait : *Estote ergo vos perfecti.*

Jamais on n'a tant parlé *d'unification ;* jamais, depuis longtemps, les catholiques ne se sont mieux serrés autour de l'Unité vivante ; jamais les enfants ne se sont réunis avec plus d'empressement auprès du Père commun, auprès du Vicaire de Celui qui a dit : *Sint unum*, et dont tout le désir est qu'il n'y ait qu'un bercail et qu'un pasteur : *Unum ovile et unus pastor !*

C'est surtout depuis que la souveraineté de Rome a été contestée au Pape, que Rome est devenue pour nous une ville sacrée, la capitale du Roi Notre Père, et que nous nous sommes hâtés de prodiguer au Souverain-Pontife toutes les marques possibles de notre amour et de notre dévouement.

Un jour de l'année 1861, un pèlerin aux yeux bleus, aux cheveux blonds descendant sur les épaules, entrait à pied dans la Ville-Eternelle, par la porte du Peuple. Il était couvert d'un manteau blanc, coiffé d'un bonnet de toile grise et chaussé de hautes bottes ; sa stature était colossale. Il cheminait d'un pas ferme, récitant son chapelet et portant dans son bissac le pain de la charité. Un de ces exilés Polonais, pour lesquels Rome est une seconde patrie, rencontre le pèlerin ; il reconnaît un compatriote,

lui donne l'hospitalité, et lui demande ce qu'il vient faire à Rome.

— Je viens, dit le pèlerin d'un air grave, je viens de Pologne pour consoler le Pape.

— Et qu'apportes-tu pour consoler le Pape ?

— Notre pauvre village de Kossowna m'avait chargé d'apporter au Saint-Père vingt beaux florins tous neufs pour le Denier de saint Pierre ; les Piémontais me les ont volés dans la prison où ils m'ont retenu quinze jours ; je n'ai plus à offrir au Pape que nos cœurs qu'on ne peut nous voler. Mais c'est égal, cela consolera le Pape.

Pie IX fit venir à ses pieds le paysan polonais, bénit en lui sa malheureuse patrie, mêla ses larmes aux siennes, et lui dit qu'il avait en effet consolé le Pape.

Et nous tous aussi, pèlerins de Rome, nous devons et nous pouvons consoler le Pape. Que faut-il pour cela ? Une prière, une communion, un vœu, une parole, un écrit, une aumône, un élan de l'âme qui nous transporte aux pieds de Dieu. Heureux ceux qui ont pu faire l'offrande de leur sang à Castelfidardo ! Mais aujourd'hui, tout catholique doit être un volontaire pontifical, *ense vel calamo,* par l'épée ou par la plume, par la voix ou par le cœur. En des temps moins critiques que les nôtres, le poète des *Harmonies* s'écriait :

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
S'il n'a l'âme, et la lyre, et les yeux de Néron !...
. . . .
C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste ;
C'est l'heure de monter au Rostre ensanglanté,
Et de défendre au moins de la voix et du geste
Rome, les dieux, la liberté !

INTRODUCTION

LES DEUX ROME

Fecerunt itaque Civitates duas amores duo : terrenam scilicet amor sui usque ad contemptum Dei, cœlestem vero amor Dei usque ad contemptum sui. (S. AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, XIV.)

Il est une Ville qui, depuis deux mille ans, est la capitale du monde, d'abord du monde païen, ensuite du monde chrétien. Cette cité, qui fut autrefois la cité du mal et qui est aujourd'hui la cité du bien, s'appelle Rome la Sainte ! ROMA LA SANTA : tel est le surnom que ses premiers habitants lui avaient déjà donné, comme par un mystérieux pressentiment. Jamais, s'écrie Tite-Live, il n'y eut de Cité ni plus grande, ni plus sainte : *Nec unquam nec major, nec sanctior* [1].

Rome a un second surnom qui s'allie merveilleuse-

[1] T. L. *Hist.* l. I. Les anciens Romains étaient un peuple profondément religieux : c'est sur ce fondement divin qu'ils avaient établi leur empire ; chez eux, être impie c'était être anti-Romain. Cicéron disait : La supériorité de Rome c'est sa piété.

Les païens avaient une religion fausse, mais au moins ils en avaient une et ils auraient été fort scandalisés de voir, dans notre siècle, des gouvernements sans foi et des peuples sans croyances qui acceptent des lois et des institutions athées.

ment au premier : la Ville-Sainte est aussi la Ville-Eternelle.

On sait ce que sont devenues les anciennes métropoles du monde. Babylone et Ninive ont disparu devant la malédiction de Jehovah ; Jérusalem esclave a été détruite en punition de son déïcide ; la ville d'Alexandre n'est plus même la capitale de l'Egypte ; Athènes est Bavaroise ou Danoise, Constantinople est Turque et a failli devenir Russe. Rome seule est restée debout, dans toute la dignité de sa mission providentielle.

C'est en vue de la grandeur chrétienne de Rome que Dieu a laissé l'empire romain se fonder ; l'unité matérielle de l'empire préparait l'unité spirituelle de l'Eglise : les Aigles ouvraient la voie à l'Agneau de Dieu.

Pierre succède à Romulus, à Numa, à César. A l'empereur-dieu succède *le serviteur des serviteurs de Dieu* qui, lui aussi, quoique sans flotte et sans armée, aspire à la monarchie universelle, mais c'est à l'empire des consciences, la plus noble, la plus sûre des dominations, parce que l'obéissance y est libre et volontaire. La puissance brutale est remplacée par la persuasion. Rome ne combat plus, elle convertit ; elle parle, elle enseigne, elle règne par les idées ; ce ne sont plus des corps qu'elle gouverne avec une verge de fer, ce sont des âmes qu'elle attire à elle ; l'amour lui donne plus de sujets que la force ne lui en soumettait [1]. Les vieux Romains avaient fait de

[1] Pline, parlant du triple nom de Rome, remarque qu'en retournant

Rome le centre politique du monde; les vieux chrétiens en ont fait le centre religieux. Rome antique eut pour mission de porter ses conquêtes matérielles jusqu'aux limites de l'univers connu des anciens; Rome chrétienne a pour vocation d'étendre les frontières de la vérité dans l'empire libre et sans bornes du cœur humain.

Virgile était véritablement prophète, *vates*, quand il attribue à Rome un empire sans limites et sans terme de durée[1] :

> His ego nec metas rerum nec tempora pono.
> Imperium sine fine dedi.

Pendant cinq cents ans, Rome fut la capitale de l'unité politique; depuis dix-huit cents ans, c'est la métropole de l'unité religieuse. Elle est, selon les expressions de l'historien du Pape saint Pie V, « La Cité perpétuellement souveraine que Bossuet salue du plus magnifique hommage en lui remettant la clef des temps, et qu'il place au centre de l'histoire du monde, comme l'éternel pivot du genre humain. »

S'il nous était permis, à propos de simples lettres de

le mot *Roma*, on trouve *Amor*. Varron prétend que l'étymologie de Rome est *ruma* qui signifie mamelle; c'est encore un beau nom pour cette mère des nations qui nourrit le monde du lait de la Vérité. Mais *Roma* surtout veut dire *Amor*, la haine n'y règnera jamais, tant que les Papes la gouverneront.

1 L'empire sans fin, prophétisé par Virgile, a sa réalité depuis que Rome est devenue le patrimoine de Pierre, car l'empire de Rome chrétienne, qui ne finira qu'avec le temps, se relie au règne éternel du Christ, dont Pierre est le vicaire; il se relie « au seul règne qui n'aura pas de fin. » (Mgr. l'évêque de Poitiers.)

voyage, de soulever d'aussi hautes questions, ne pourrions-nous pas ajouter ici qu'il y a toujours deux Rome dans l'univers? Rome antique fut l'expression la plus complète du monde païen; Rome nouvelle est la réalisation la plus parfaite du monde chrétien; la Ville-Eternelle est le nœud mystérieux et la soudure de ces deux mondes opposés qui se sont combattus dans son sein, comme Esaü et Jacob dans les flancs de leur mère.

Pendant trois cents ans, une lutte incessante s'engagea entre Rome païenne et Rome chrétienne, lutte atroce d'un côté, sublime de l'autre; la Ville des Papes a fini par vaincre la Ville des Césars, mais la victoire lui est encore disputée dans ce monde, qui sera toujours un champ de bataille pour l'Eglise dont la vie est un combat. Napoléon Ier peignait énergiquement le contraste de ces deux Rome, quand il disait à M. de Fontanes en parlant de Pie VII: « Ce prêtre est plus puissant que moi; il règne sur les esprits et je ne règne que sur la matière; il garde l'âme et me jette le cadavre! »

Le Christianisme n'a jamais eu un triomphe complet; le paganisme, vaincu, relève souvent la tête; il est encore armé de toutes pièces en Afrique et en Asie; il fait des martyrs en Chine et au Japon, comme il en faisait jadis à Rome et à Carthage. En Amérique, en Europe, il se déguise, mais il est partout à l'état latent: hérésies modernes, philosophisme, panthéisme, rationalisme, socialisme, mormonisme, spiritisme, c'est toujours lui. S'il

se débarrasse de ses antiques superstitions, c'est pour revêtir les livrées de l'incrédulité ; mais c'est toujours le paganisme qui s'agite et qui bouillonne dans les bas-fonds de la nature humaine ; à certains moments il remonte à la surface et il déborde de nouveau. Dans les mœurs publiques et privées, dans les lois, l'éducation, les lettres et les arts, dans chaque société, dans chaque gouvernement, dans chaque famille, dans chaque cœur, il y a lutte secrète, mais permanente ; lutte entre les deux Rome, entre l'élément païen et l'élément chrétien, entre l'esprit et la chair, l'erreur et la vérité, les dieux de la terre et le Dieu du ciel. L'âme de chacun de nous est comme le champ de bataille du pont Milvius, et nous y sentons combattre chaque jour Maxence et Constantin ; le Labarum nous apparaît pour nous promettre la victoire, mais il ne peut nous rendre vainqueurs que si nous le voulons bien : telle est la grandeur et la misère de notre libre arbitre !

L'histoire n'est que le récit de la lutte de ces deux Rome qui se disputent l'univers sous l'œil de Dieu. D'un côté, la cité du monde ; de l'autre, cette cité de Dieu dont parle saint Augustin, la cité voyageuse sur la terre, mais qui a ses fondements dans le ciel. « Ces deux cités ont été bâties par deux amours : la cité de la terre par l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu ; la cité du ciel par l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi. » Tout acte de l'homme se rapporte à l'une ou à l'autre de ces deux Rome qui, dans cette vie, sont entrelacées et

pour ainsi dire confondues, jusqu'au moment qui doit les séparer à jamais. En attendant, les pèlerins de la cité de Dieu voyagent à travers la cité des hommes, et la cité du monde cache souvent dans ses rangs, sans qu'elle s'en doute, de futurs concitoyens de la cité de Dieu.

Rome a donc été tour à tour le centre de ces deux cités ; fondée par un bandit, elle a vécu de guerres et de pillage, elle s'est agrandie par la conquête jusqu'aux extrémités de l'univers connu, et elle a été gouvernée tout ce temps là par le Prince du siècle, *Princeps hujus sæculi,* qui en fit le centre de sa puissance. Mais Dieu l'attendait là. Quand l'empire romain réunissait le monde sous son sceptre à force de combats et de travaux, il était sans le savoir le *forçat* de la Providence ; il travaillait pour le Christ qui allait naître, et qui en mourant sur la croix, envoya Pierre prendre en son nom possession de Rome. On sait au prix de quelles luttes et de quels flots de sang martyr ! Le Prince du siècle ne laissa pas échapper sa proie sans combats, et il ne rendit sa capitale qu'à l'épée victorieuse de Constantin. Mais il n'a jamais renoncé à redevenir maître de Rome : c'est le but de son ambition et de ses efforts : il l'a attaquée sans relâche, il l'a assiégée, même aux époques où les Papes étaient les plus puissants. Il a envoyé contre Rome Arius, Mahomet, Luther, Voltaire, comme ses meilleurs capitaines. Enfin il a fait avancer toute une armée qu'il appelle *Légion* et que nous nommons *Révolution*. Avec son aide, ce tyran ren-

versé espère rentrer en vainqueur dans ses états à la tête de cent mille excommuniés, pour rétablir le paganisme dans la Ville Sainte, et en refaire la capitale d'un nouvel empire anti-chrétien.

L'antique Serpent change de peau et d'erreurs au soleil de chaque siècle, mais c'est toujours pour arriver plus sûrement à son but; Protée ingénieux, il prend mille formes séductrices; longtemps le chef-d'œuvre de son habileté a été de faire croire qu'il n'existait pas; puis tout à coup il éclate, et la terre, comme dit Pascal, s'ouvre jusqu'aux abîmes.

De nos jours, le grand Ennemi s'est fait Italianissisme; et à l'aide de ce nouveau mirage, il organise contre le Vicaire de Dieu une insurrection nouvelle, fille de celle qu'il a essayée dans le ciel par sa révolte contre Dieu lui-même. Mais le Pape est *Pierre*, et cette *pierre* use chaque jour les dents de l'antique Serpent.

A nous donc de lui répondre par le cri de guerre de l'archange victorieux : *Quis ut Deus ?* A nous de combattre le bon combat, dans cette grande lutte, où nous avons pour nous quatre mille ans de promesse et deux mille ans de victoire [1].

[1] Expressions de M. Auguste Nicolas dans la préface de ses *Nouvelles études philosophiques sur le Christianisme.* Ce philosophe catholique qu'on a appelé si justement le bienfaiteur de tous ceux qui le lisent, écrivait à l'auteur de ces *Lettres* : « Sous votre plume, ce grand nom de Rome rend mille sons et réveille mille échos qui n'ont rien de confus, parce qu'ils s'harmonisent dans le parfait accord d'un esprit français et d'un cœur chrétien. » (*Note de l'éditeur.*)

Sparte défendait à ses enfants de rester neutres dans ses guerres civiles ou étrangères. Il faut aussi, sous peine de lâcheté, prendre parti dans ce combat permanent de l'erreur et de la vérité. Qui n'est pas avec Dieu est contre Dieu. Que notre devise soit le mot de Tertullien : « Aujourd'hui tout catholique doit être soldat, *in his omnis homo miles.* » Que chaque chrétien, quelle que soit sa faiblesse, apporte une pierre pour la défense de Rome et de l'Eglise, comme dans une ville assiégée on voit accourir sur les remparts jusqu'aux femmes et aux enfants. Qui d'entre nous voudrait rester parmi ces tristes âmes dont parle Dante, plongées dans les limbes du doute et de l'indifférence, sans crimes et sans vertus, ni rebelles ni fidèles, également odieuses à Dieu et à ses ennemis ?

A Dio spiacenti ed a'nemici sui ?

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME

A MES ENFANTS.

Vous aspirez à voir cette Cité romaine,
Cette Jérusalem de la nouvelle Loi,
Dont les peuples ont dit que tout chemin y mène,
Que ce soit le malheur, la victoire ou la foi !

Cette route de Rome est l'ornière du monde :
D'un pas humble et pieux le pèlerin la suit,
Et croit, derrière lui, tant leur trace est profonde,
De tous les conquérants entendre encor le bruit.

Terre épique, salut ; terre prédestinée
Dont le sol s'est formé sous les volcans en feu ;
Vieille terre sacrée, en tous sens sillonnée
Par la gloire de l'homme et les grandeurs de Dieu.

Enfants du pèlerin, vous la verrez, j'espère,
Moi-même je voudrais vous y conduire un jour ;
Etudiez d'abord, dans ce livre d'un père,
Quels droits cette Cité conserve à notre amour.

A Rome recueillis sur le bronze ou le marbre,
Tous ces grands souvenirs ont pour vous plus de prix,
Comme le fruit qu'on cueille et qu'on goûte sur l'arbre
A de plus doux parfums et semble plus exquis.

Ici, tout se conserve, ici, rien ne s'efface ;
Ce n'est point seulement le sol du souvenir :
Rome, comme Janus, offre une double face,
L'une vers le passé, l'autre vers l'avenir.

Pour le chrétien surtout cette terre est bénie ;
Mais tout cœur généreux s'émeut à son aspect,
Et l'on n'a pas besoin de la voix du génie
Pour faire naître en soi l'amour et le respect.

Oui, plus d'un converti, devant le Dieu fait homme,
S'est ici de l'erreur à jamais séparé ;
Il faut le répéter : Tout chemin mène à Rome,
Tout chemin y ramène, après s'être égaré !

Contre Rome aujourd'hui l'attaque recommence,
A sa gloire éternelle on ne peut pardonner ;
La Tiare lui prête une grandeur immense,
On voudrait l'avilir et la découronner.

Parmi ses fils ingrats Rome a vu plus d'un traître.
Et plus d'un voyageur ose la blasphémer ;
Vous, aimez déjà Rome, enfants, sans la connaître,
Car pour mieux la connaître, il faut d'abord l'aimer.

Quiconque sans la foi prétend expliquer Rome,
Et veut sur l'infini n'en croire que ses yeux,
Celui-là, quel qu'il soit, ressemble à l'astronome
Qui veut sans télescope étudier les cieux.

Cette terre est encor la terre des miracles,
Que l'esprit du Très-Haut travaille en sens divers,
Et le vieux Vatican rend toujours des oracles
Qu'un souffle divin porte aux bouts de l'univers.

Rome reste immuable au fort de la tempête,
Et, quand tout est vaincu, convertit le vainqueur.
Rome du genre humain fut autrefois la tête,
Elle en est maintenant le cœur !

ROME

LETTRES D'UN PÈLERIN

LETTRE I.



LA SCALA.

Comment il faut faire le voyage d'Italie. — Départ de Sienne. — Buonconvento et l'empereur Henri VII. — *Rome ou la mort.* — L'auberge des *Béatitudes* et des *Désirs accomplis.* — Sonnet sur un mot de sainte Thérèse.

28 décembre.

Le voyage d'Italie est merveilleusement gradué par la nature elle-même pour nous initier peu à peu à cet incomparable pays, et nous faire avancer d'enchantements en enchantements. Il faut se garder d'intervertir cet ordre naturel, et d'aller tout droit, par mer, à Rome ou à Naples. Non, commencez votre pèlerinage par Nice, ville devenue française, mais restée italienne par la nature et le climat; suivez l'admirable *corniche* découpée et sculptée dans le roc par cette grande artiste qu'on appelle la mer. Gênes va vous paraître la reine de la Méditerranée, parce que vous n'avez encore vu ni Naples ni Venise. Continuez par la Rivière du Levant; la Spezzia vous offre son port, Carrare ses marbres, Massa ses orangers, Lucques ses bains; Pise vous montre sa célè-

bre tour, qui penche sans tomber, comme sa gloire; Florence la Dantesque vous reçoit au nom de la poésie et de l'art; c'était l'Athènes de l'Italie, lorsqu'elle était encore la capitale du grand-duché de Toscane; Sienne, agenouillée sur sa colline comme une nonne en prière, entr'ouvre pour vous la chambre de sainte Catherine et le palais de la Pia; Rome enfin vous apparaît comme une vision de l'Apocalypse, et après l'avoir vue il faudrait y rester, si vous n'aviez pas encore à visiter le golfe de Naples, saint Marc de Venise, la Santa-Casa de Lorette et le champ de bataille de Castelfidardo.

Nous avons quitté Sienne ce matin avec nos *vetturini*, qui nous font faire la halte de midi et le *rinfresco* général à Buonconvento, gros bourg fortifié, entouré de hautes murailles en briques, et situé au confluent de l'Ombrone et de l'Arbia. On y voit les restes d'un château du XIIIe siècle. C'est là qu'en 1313 mourut misérablement l'empereur Henri VII frappé d'excommunication par Clément V. Dante Alighieri, le vieux poète gibelin, avait appelé en beaux vers ce César *tedesco* à fonder l'unité politique de l'Italie, en faisant de Rome sa capitale. On criait aussi en ce temps là : *Rome ou la mort*, cri que Dieu entend toujours pour le malheur de ceux qui le profèrent.

Nos *vetturini* nous promettent bon gîte et bon souper à l'*Osteria della Scala*. Nous arrivons au coucher du soleil dans une lande déserte; nous sommes encore en Toscane : pas une habitation, pas un arbre, pas un champ cultivé, rien qu'une maison basse, isolée, et de mauvaise mine. Nous entrons : peu de feu et peu de provisions dans la cuisine; en revanche, force carabines dans un coin de

la cheminée, véritable *venta* espagnole digne de celle où le héros de Cervantes reçut l'ordre de chevalerie. « Monsieur, disait Voltaire à un hôte importun qui cherchait à s'installer à Ferney, il paraît que vous ne voulez point ressembler à Don Quichotte; il prenait les auberges pour des châteaux, mais vous, vous prenez les châteaux pour des auberges. »

Notre hôte de la Scala semblait peu s'inquiéter de savoir si nous prenions sa *casa* pour une auberge ou pour un château; il n'avait pas affaire à nous, mais aux *vetturini*. C'était un *vecchiotto* à barbe grise, escorté de six fils vigoureux, qui avaient l'air d'être comme lui plutôt des voleurs que des aubergistes, quoique ce soit souvent la même chose.

On nous fait monter dans de grandes chambres nues comme la main, avec des lits sans rideaux, des fenêtres sans volets, et, ce qui est plus effrayant encore, des portes sans serrures. En face de la maison s'élève une petite chapelle isolée avec un clocheton en bois, comme on en voit dans les ermitages de romans où se passent tant de scènes lugubres.

Nous nous mettons à crier comme dans la comédie de l'*Auberge de la Poste : Ehi! oste, cammerieri, diavoli, dove siete?* L'hôte et ses six fils étaient trop grands seigneurs pour daigner nous servir; une gentille *cammeriera* accourt seule à nos cris: *Eccomi a servirla, commandi.* Mais elle ne peut nous rendre compte de l'étymologie de la Scala; nous avions beau lui demander où menait cet *escalier* mystérieux : A Rome probablement, dont la voie est étroite comme celle du ciel. Il paraît que cette énigme a tourmenté nos prédécesseurs à la Scala, parmi lesquels

on trouve les noms de Scribe et de Pellico, car voici les vers anonymes que j'ai copiés sur le livre des voyageurs :

Se la *Scala* è cosi bella
Che ci porta in Paradiso,
Che sara la vaga stella
Che ci mostra il suo bel viso?

Bref, le gîte et le souper sont moins mauvais que nous ne nous y attendions; nous rions très-fort, nous dormons fort bien et nous nous réveillons sans avoir été assassinés : que désirer de plus en voyage? L'hôte et ses fils se contentent le lendemain de me rançonner mes cigares, qu'ils réclament comme un préservatif indispensable contre la fièvre, et il n'aurait pas été charitable de leur refuser cet excellent spécifique.

Si vous allez de Florence à Rome, couchez à la Scala, et, comme nous, écrivez votre nom sur le *livre* en voyageur *satisfait*. En ce bas monde, il n'y a rien de tel pour trouver une chose bonne que de l'avoir crainte mauvaise. Je vous assure que dans mes souvenirs de voyage la *Scala* aura une place réjouissante, en me rappelant ce que nos missionnaires nous racontent de ces auberges du Céleste-Empire, qui, veuves même du nécessaire, n'en portent pas moins, avec toute la jactance chinoise, le nom attrayant d'hôtel des *Béatitudes* et des *Désirs accomplis*.

Sainte Thérèse, dans son *Camino de perfeccion*, compare ingénieusement la vie humaine à une nuit passée dans une mauvaise auberge : *Toto es una noche la mala posada*. J'ai fait en me couchant ce sonnet sur cette comparaison de la grande sainte d'Avila :

Ce sont des maux légers, les maux qui passent vite !
La vie ici n'est rien, près de ce qui la suit,
Qu'une méchante auberge où l'on couche une nuit ;
Pourquoi nous plaindre autant de notre mauvais gîte ?

Demain, loin de ce toit qui si mal nous abrite,
Reprenant notre route à l'aube qui nous luit,
Nous irons, en suivant Celui qui nous conduit,
Retrouver la patrie où notre Père habite !

Ainsi parle Thérèse, et d'ici je la vois,
Voyageuse du ciel, dans notre hôtellerie :
Au milieu de ce monde elle veille, elle prie ;

Hâtant ses compagnons du geste et de la voix,
Debout avant le jour, quand tous dorment encore,
Elle épie un rayon de l'éternelle aurore !

LETTRE II.



LES ÉTATS DU ROI MON PÈRE.

Ulysse, Polyphème et Garibaldi. — Radicofani. — Une station de la voie douloureuse des Papes. — Le lac de Bolsène, et le miracle du Saint-Sacrement. — Viterbe et le corps de sainte Rose. — La Jeanne d'Arc de la Papauté. — Lacordaire et Philippe-le-Hardi. — Les Sept-Veines. — Une nuit de douce insomnie.

29 décembre.

La Bible l'a dit avant Homère, les voyages forment l'esprit de l'homme : c'est le conseil que l'Ecclésiaste donne au Sage [1]. Ulysse est le type des touristes antiques; aussi Homère lui donne-t-il l'épithète de πολύτροπος; mais les anciens ne voyageaient guère, surtout sur mer, que pour le commerce ou la piraterie, ce qui était parfois la même chose : « D'où venez-vous à travers les plaines humides? dit Polyphème à Ulysse. Voyagez-vous pour le négoce, ou comme écumeur de mer? » S'il eût vécu de nos jours, le cyclope n'eût pas fait cette question, en voyant Garibaldi débarquer sur les côtes de la Sicile, et cet écumeur de mer distribuer des royaumes, et se

[1] In terram alienigenarum gentium pertransiet, bona enim et mala in hominibus tentabit. (C. xxxix, v. 5.)

proclamer le *rédempteur* de l'Italie, *ma parliamo d'altro.*

Nous quittons la Scala au point du jour. Route triste, sauvage et pittoresque, désert aride, ravins étroits, monticules tapissés de bruyère, groupes grisâtres de montagnes basaltiques, cratères de volcans éteints, nature travaillée par les tremblements de terre, rochers fendus et entr'ouverts comme ceux de la Judée à la mort du Sauveur : il semble qu'on approche moins de Rome que de Jérusalem.

M. Poujoulat, qui n'a vu Rome qu'après Sion, trouve la même ressemblance aux environs des deux Cités saintes ; il nous représente surtout les montagnes de la Judée comme singulièrement hardies, escarpées, heurtées, presque douées de mouvement et comme prêtes à bondir, selon l'expression du Roi-Prophète, qui a traduit en poète la nature qu'il avait sous les yeux, quand il s'écriait : *Montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium.*

Nous arrivons à midi au bourg de Radicofani, perché avec son vieux château en ruines sur un pic aigu comme une pyramide ; il nous rappelle l'aventure de notre abbé de Cluny avec un chef de brigands, si bien racontée par Boccace ; c'est une de ces rares nouvelles du Décaméron qu'on peut lire et citer à tout le monde (*Giornata* x, *novella* 2.)

Radicofani possède, comme Clermont-Ferrand, une fontaine pétrifiante dont on nous offre des produits. Nous restons ici quelque temps ; c'est la sortie de la douane toscane. Cette douane est un grand bâtiment avec une *loggia*. En face je vais boire à une jolie fontaine qui porte cette inscription hospitalière :

FERDINANDVS MEDICI
MAG. DVX ETRVRIAE III
VIATORVM COMMODITATI.

Radicofani est une des stations de la *Voie douloureuse des Papes*[1]. Pie VII enlevé la nuit brutalement du Quirinal par le général Radet, le 6 juillet 1807, enfermé à clef comme un vil criminel dans une de ces voitures grillées qu'on appelle à Paris *paniers à salade,* et à Rome de l'ignoble nom de *bastardelle* (casseroles), le Souverain-Pontife fut dirigé en poste vers Florence. A Monterosi on le reconnut; beaucoup de femmes du peuple, imitant la tendre compassion des femmes de Jérusalem pleuraient en suivant ce Chemin de la Croix du Vicaire du Christ, et criaient avec désespoir : *Santo Padre ! santo Padre !*

Dans ce désert de la campagne de Rome, par une chaleur étouffante, le Pape mourait de soif; on ne voulait pas s'arrêter; le maréchal des logis Gardini puisa de l'eau dans une bouteille à une source qui coulait sur la route, et l'offrit au Saint-Père; comme Celui dont il était le représentant sur la terre, le Pape but de l'eau du torrent, et c'est ce qui l'a glorifié : *De torrente in via bibet; propterea exaltabit caput.* (Ps. CIX.) Enfin, Pie VII arriva à onze heures du soir à Radicofani où nous sommes. Voici ce que nous lisons dans les Mémoires du cardinal Pacca, le fidèle et courageux compagnon de Pie VII, le Cyrénéen qui l'aida à porter sa croix sur cette Voie douloureuse : « N'ayant pas de vêtements pour changer, il nous fallut garder ceux que nous avions tout trempés de sueur. Il n'y avait rien de prêt dans

[1] Voir le livre que nous avons publié sous ce titre.

cette misérable auberge. En habit de cardinal, avec mon rochet et mon aumusse, j'aidai la servante à faire le lit de Sa Sainteté et à préparer la table pour le souper qui fut très-frugal; le Pape coucha sur un mauvais grabat, et eut un accès de fièvre pendant la nuit. » Un peu plus loin, entre Sienne et Florence, la voiture versa. Une foule éplorée accourut en criant : *Santo Padre! santo Padre!* et aida à relever la voiture pendant qu'un gendarme ouvrait la portière qui était fermée à clef. Les sbires, la pâleur sur le front et le sabre à la main, cherchaient à éloigner le peuple qui, furieux, criait après eux : *Cani ! cani !* Chiens ! chiens !

C'est avec ce souvenir sous les yeux et dans le cœur, que nous traversons le désert qui sépare la Toscane des Etats-Romains. Cette frontière des deux Etats est imposante et sévère; c'est une large barrière naturelle de rochers, de bois et de torrents.

Vous auriez ressenti, comme moi, une émotion singulière en mettant le pied sur le sol romain.

Voilà donc ces Etats de l'Eglise dont on veut dépouiller le Pape. Eh! bien, je le sens, c'est aussi mon héritage qu'on veut me ravir à moi catholique, car ce sont *les Etats du Roi mon père,* comme les appelle l'auteur *de Rome et Lorette :* « Le tableau qu'en garde mon souvenir a je ne sais quoi de digne et de touchant qui m'attendrit, et je ne me scandalise plus que l'Église soit pauvre et ait un manteau troué. Mieux que Cornélie, cette mère auguste peut dire, en montrant ses enfants : « Voilà mes joyaux et mes trésors ! »

Nous montons jusqu'à la petite ville d'Acquapendente, juchée avec sa cascade sur un rocher très-pittoresque. C'est la première ville des Etats-Romains; sur la porte

les armes pontificales étalent, pour la première fois à nos yeux, leur champ d'azur semé de deux clefs, l'une d'or, l'autre d'argent, en sautoir, surmontées de la tiare d'or.

La chaleur est très-forte; nous étouffons dans la voiture, et admirons les vieux Romains qui restent drapés dans leur manteau brun-marron. On traverse ensuite Saint-Laurent-le-Neuf, village fondé aux frais de Pie VI, pour offrir un asile aux habitants de Saint-Laurent-le-Vieux, que sa situation malsaine, au fond du ravin, rendait inhabitable l'été. C'est encore Pie VI qui, à force de travaux, a essayé d'assainir les marais Pontins. Les Papes, tant calomniés, ont été les bienfaiteurs de leurs Etats. Est-ce leur faute si cette partie du patrimoine de Saint-Pierre est un pays pareil, ébranlé par les volcans, ruiné, dévasté par tant de guerres civiles et étrangères, débris de tant de peuples, poussière de tant de générations accumulées!

Nos yeux, attristés par ces sombres paysages, se réjouirent tout à coup quand, du haut d'une montagne, ils aperçurent le ravissant lac de Bolsène, belle turquoise ovale enchâssée dans ces monts basaltiques, et encadrée de grands bois de chênes, qui nous rappellent nos forêts du Nivernais ; d'énormes ruines se dressent sur un mamelon avec des souterrains encore béants, restes d'un château fort.

Nous longeons le lac pour entrer à Bolsène, par un beau soleil couchant; une troupe joyeuse d'enfants sort d'une vigne pour nous voir passer; une brune *ragazzetta* se met à chanter. J'entends encore sa voix fraîche et vibrante, et j'ai retenu le commencement de sa chanson sans doute improvisée en notre honneur, avec cette facilité si naturelle aux Italiens :

Vedete la bella carrozza
Ove siede Maria Verginella.

Bolsène, ancienne ville étrusque, n'est plus qu'un gros bourg désert. Nous profitons des derniers rayons du jour pour gravir à pied le haut de la ville, où, des ruines pittoresques du vieux château, on a une belle vue sur le lac.

On nous montre, dans l'église de Sainte-Christine, la place où eut lieu le miracle de Bolsène, que nous verrons peint par Raphaël au Vatican.

Montefiascone, le *mons Faliscorum,* est « une villette, dit Montaigne, dans son *Voyage d'Italie*, assise à la teste de l'une des plus hautes montaignes de toute la contrée. »

Son vin muscat est fameux. Tous les voyageurs ont raconté l'histoire de l'Allemand Fuger, mort pour avoir trop bu de ce *moscatello.* Son secrétaire le précédait en écrivant le mot *est* (c'est là), partout où le vin était bon. C'est ce fatal *est,* répété par trois fois sur la porte de la taverne de Montefiascone, que l'intelligent secrétaire a gravé sur la tombe de Fuger : *Est, est, est, et propter nimium est Joannes de Fuger, dominus meus, mortuus est* [1].

Pie VI avait donné l'évêché de Montefiascone au cardinal Maury, pour le récompenser de son zèle et de son talent à défendre l'Église à l'Assemblée Constituante, où il fut un brillant orateur et rival de Mirabeau, mais depuis il sacrifia à César.

[1] L'auberge populaire du Pèlerin à Rome, et plusieurs autres ont pris pour enseigne ce célèbre mot : *Est, est, est.*

Nous déjeunons à Viterbe, capitale de légation, surnommée la ville des belles filles et des belles fontaines. « Viterbe, dit le *Journal de Montaigne,* a une partie de son assiette couchée sur une croupe de montaigne; c'est une belle ville, de la grandeur de Senlis. M. de Montaigne s'y fust arrêté pour la beauté du lieu, mais son mulet qui alloit devant étoit déjà passé outre. »

Viterbe était occupée par nos soldats. La vue de notre uniforme et de notre drapeau nous fit plaisir; je courus aussitôt causer et fumer au soleil avec nos *pays;* je demandai à l'un d'eux comment il avait trouvé Rome. Il prit un air majestueux, et, après avoir réfléchi, il me dit gravement : C'est joli ! comme le *nec plus ultra* de son admiration.

La cathédrale gothique de Viterbe est sur l'emplacement d'un temple d'Hercule. Par un plan incliné, très-roide et dallé, nous montons au joli couvent de Sainte-Rose de Viterbe, la poétique héroïne du treizième siècle, qui, « à peine âgée de dix ans, au moment où le Pape Alexandre IV fugitif n'avait plus un coin de terre à lui en Italie, descendit sur la place publique de sa ville natale pour y prêcher les droits du Saint-Siége contre l'autorité impériale, mérita d'être exilée à quinze ans par ordre de Frédéric II, et revint triomphante avec l'Église, pour mourir à dix-sept ans, au milieu de l'admiration de cette Italie où son nom est encore aujourd'hui si populaire. » (M. de Montalembert.)

On vit pousser sur son tombeau des roses d'une merveilleuse beauté, symbole de sa vie et de son nom.

En 1839, le cardinal Pianetti a fait rebâtir l'église de Sainte-Rose; le couvent est occupé par les Clarisses. On

nous montre une châsse magnifique où nous vénérons le corps momifié de la jeune sainte qui fut la Jeanne d'Arc de la Papauté.

Je regrette de n'avoir pas le temps d'aller voir ici près le couvent dominicain de la *Quercia* (du Chêne), qui conserve l'image de la Madone trouvée sur un chêne antique et vénéré. C'est là que, le 12 avril 1840, le P. Lacordaire prononça ses vœux et prit, dans son baptême monastique, le prénom de Dominique, en l'honneur du fondateur de cet Ordre qu'il allait restaurer en France si glorieusement.

En janvier 1271 Philippe-le-Hardi, traversant l'Italie pour rentrer d'Afrique en France, s'arrêta à Viterbe où s'assemblait le conclave qui élut Grégoire X. Le prince Français rapportait à Saint-Denis cinq cercueils contenant les os du roi saint Louis, son père, du comte de Nevers, son frère, du roi de Navarre, son beau-frère, de Jeanne d'Aragon, sa femme, et de l'enfant auquel, en mourant, elle avait donné le jour.

Viterbe fut, comme Avignon, la résidence de plusieurs Papes pendant les troubles de Rome au moyen-âge ; la cathédrale a les tombeaux d'Alexandre IV, d'Adrien V, et de Jean XXI, et l'église des Dominicains celui de Clément IV, Guy Foulques, né à Saint-Gilles sur Rhône.

Après Viterbe, nous atteignons la crête d'une montagne d'où nous voyons à droite le lac de Vico, ancien cratère ; en face de nous se déroule le sublime aspect de l'horizon romain, inondé de la lumière romaine comme d'une pluie d'or. Voici là-bas la ligne onduleuse des monts de la Sabine, quelques-uns couverts de neige ; mais le soleil est si éblouissant par-dessus ! Nous éprouvons une cha-

leur incommode dans la voiture, et je monte sur le siége pour prendre l'air ; et nous sommes au 30 décembre ! Quel temps avez-vous, s'il vous plaît, aujourd'hui à Paris ? Nous remarquons que tout, jusqu'aux mottes de terre et aux pierres du chemin, projette une ombre nette et forte, tant la lumière est vive et pure !

A Ronciglione, méchant village, il y a une descente affreuse ; un de nos chevaux s'abat et roule sous la voiture. Nous devions coucher là, mais il n'est que trois heures, et les vetturini proposent de pousser plus loin. Soit ! Décidément voici l'*Agro Romano,* couvert de genets à fleurs d'or, comme les landes de Bretagne ; il offre mille ondulations bizarres : c'est comme un Océan pétrifié.

Ici commence la *via Cassia,* construite, vers l'an 709 de Rome, par le censeur Lucius Cassius. C'est une antiquité assez dure et cahotante.

Après Monterosi, sous le porche d'une chapelle isolée, nous trouvons un poste français ; le soldat de garde nous reconnaît comme des *pays* et nous sourit bravement.

Nous couchons à *Sette Vene,* les Sept-Veines, les Sept-Sources, qui, réunies ensemble, forment la petite rivière *Treia* qui se jette dans le Tibre. Là on rencontre un hôtel isolé comme la *Scala*, mais bien meilleur, oasis hospitalière au milieu du désert romain. On y trouve des prairies, des vaches, du lait, du beurre, des rôties,

Castanæ molles et pressi copia lactis.

Pour moi, je ne puis penser qu'à une seule chose : c'est que je suis à sept lieues de Rome ! Je passe une

partie de la nuit dans une douce et vive insomnie, semblable à celle qu'Alfieri décrit dans ses *Mémoires* [1].

Pourtant, je ne pouvais croire que j'étais à quatre heures de Rome; ce pèlerinage, si désiré depuis dix ans, avait été tant de fois remis, que j'avais fini par me persuader que je ne le ferais jamais.

Il faut se recueillir à l'heure solennelle
Où l'on pose le pied sur le vieux sol romain ;
Demain nous entrerons dans la Ville Eternelle,
Oh! je ne voudrais pas mourir avant demain!

[1] « Partii dunque per Roma, con una palpitazione di cuore quasi che continua pochissimo dormendo la notte, e tutto il di ruminando in me stesso e il S. Pietro, e il Coliseo, e il Panteon. »

LETTRE III.



UNE FIN D'ANNÉE A ROME.

Aspect de la campagne romaine. — Paysage à la Salvator Rosa. — Première vue de Rome. — Nous y entrons avec Charlemagne et les soldats français. — Bénédiction de Pie IX à l'église du Gesù.

Vendredi, 31 décembre.

Arriver à Rome à la fin d'une année pour en commencer une nouvelle, c'est une heureuse circonstance pour le pèlerin. Il se lève avec cette pensée, et fait sa prière du matin en s'orientant vers la Ville-Sainte, *Roma la Santa*.

Superbe et lumineuse matinée! Nous partons à huit heures, trop tard au gré de mon impatience. La campagne romaine est une suite de collines ondulées. Les géologues prétendent qu'elle devait former autrefois un golfe plus grand que les golfes réunis de Gaëte, de Naples et de Salerne. On dit que les empereurs romains ont voulu faire le vide et le désert autour de Rome pour laisser leur capitale isolée dans sa splendeur. Ils ont réussi : les invasions des barbares, les guerres civiles et étrangères, les brigandages qui en furent la suite, ont complété la dépopulation, et augmenté le mauvais air.

Tous les poëtes ont aimé, et j'aime comme eux, ce désert grandiose qui entoure la Cité-reine d'une ceinture inviolable, bordée d'un cercle de montagnes. Chateaubriand l'a peint admirablement, mais avec quelque exagération. Cette vaste solitude n'est pas aussi désolée qu'on se l'imagine. Il y a des gens qui regrettent de ne pas trouver ici d'habitants ; à quoi bon ? ce désert est plus peuplé de grands souvenirs que l'enceinte de Londres et de Paris. Mais il n'y a pas ici la moindre industrie, diront les utilitaires. Pardonnez-moi : s'il faut la considérer à ce point de vue, la campagne romaine est un pays de pâturages où l'on élève des bœufs, des buffles, des moutons et des chevaux ; l'Agro-Romano n'est point stérile comme on le croit communément; c'est une suite d'excellentes prairies dont l'herbe est drue et savoureuse. Le printemps revêt ce désert d'un manteau de verdure; l'été lui donne des teintes dorées et l'automne des teintes fauves d'une splendeur admirable. Là se promènent de nombreux troupeaux conduits par des bergers à cheval qui se font des demeures dans les vieux tombeaux romains dont ces plaines sont semées; ils sont vêtus de peaux de boucs qui leur descendent jusqu'aux pieds : de là vient, sans doute, l'origine des satyres de la mythologie.

A mesure que nous approchons de Rome, la route devient un peu plus animée ; les fermiers romains passent à cheval, en longues guêtres de cuir montant jusqu'aux genoux, et roulés dans leurs grands manteaux bruns. Vallons et prairies sans ombres, ruisseaux dont l'eau rare et honteuse se cache sous l'herbe comme la Galathée de Virgile sous les saules. Troupeaux de charmantes chèvres blanches comme leur lait, guidées par un petit pâtre, que

je crois entendre chanter comme dans les églogues virgiliennes :

Ite meæ, felix quondam pecus, ite capellæ.

Grands bœufs, à la robe gris de fer, aux cornes démesurées, avec l'extrémité noire. J'aime leurs pâtres velus, couverts de peaux, au chapeau conique, aux guêtres de cuir, à cheval, la lance au poing. Ils réalisent le rêve d'un petit berger de notre pays, qui s'écriait un jour : Si j'étais empereur, je garderais mes bêtes à cheval. En passant dans un étroit ravin et traversant un ruisseau sur un petit pont, je remarque au pied d'un grand rocher hérissé de broussailles, une hutte couverte en roseaux, devant laquelle des hommes à cheval courent çà et là, je ne sais pourquoi. — Vraie halte de gentilshommes de grands chemins, tableau qui semble signé par Salvator Rosa. — Vous savez qu'on prétend que ce grand peintre fit partie d'une bande de brigands, et que c'est dans cette société pittoresque qu'il a pris les originaux de toutes ces figures fières, féroces, si fantastiquement costumées, qu'il a posées plus tard dans ses paysages.

Voici sur la route un grave paysan romain à pied, qui traîne derrière lui un méchant cheval sur lequel est couché en travers un pauvre jeune homme tremblant la fièvre, pâle et ridé comme un vieillard, grelottant dans son manteau sous ce chaud soleil. Voilà donc là les Tityre et les Mélibée de la campagne de Rome.

Urbem quam dicunt Romam, Melibeæ, putavi,
Stultus ego, huic, nostræ similem.....

Tout à coup, sur les hauteurs de Baccano, nos *vetturini* nous montrent des mains, du fouet et de la voix un point lumineux : *Roma! Roma!*

Nous entrevoyons Rome, ceinte de sa couronne de montagnes vaporeuses, Rome éblouissante, noyée dans des flots de lumière, sorte de brouillard doré, vapeur lumineuse semblable à ces nimbes d'or qui servent d'auréoles aux saints dans les tableaux des vieux peintres.

Il était dix heures un quart quand la Ville sainte nous apparut à travers une poussière d'été qui s'élevait de la route, et nous enveloppait comme la poussière des générations accumulées sur ce sol depuis tant de siècles!

Nous continuons notre chemin, et je récite dans mon cœur l'hymne d'actions de grâces échappée un jour des lèvres reconnaissantes de saint Ambroise et de saint Augustin.

A chaque instant, le sommet d'une colline nous montre Rome, puis un ravin nous en dérobe la vue. J'avais une peur enfantine que Rome ne m'échappât, comme un mirage dans le désert.

A droite de la route, on nous montre le prétendu tombeau de Néron, dont le nom est passé ici à l'état de légende populaire. Ce monument en ruines est, d'après l'inscription, le sépulcre de Publius Vibius et de sa femme Reginia Maxima.

Halte sur une hauteur. Nouvelle et définitive vision de la Ville-Éternelle, qui nous apparaît au soleil comme une image terrestre de la merveilleuse cité chantée par l'Inspiré de Patmos.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés?

Ce désert qui enveloppe Rome rend plus subite et plus saisissante son apparition inattendue. A notre droite, Saint-Pierre se détache, appuyé sur le mont Vatican ; sa coupole étincelle comme un globe de lumière, astre régulateur de la chrétienté. Par un pittoresque hasard, la Ville sainte se montre à nous encadrée entre deux grands pins solitaires qui forment sur nos têtes un heureux premier plan. Rome, les monts Sabins, la campagne, la route, les pins, l'air, le ciel et mon âme avec eux, tout nage de joie dans ce bain vaporeux de la lumière romaine.

Voici des vers que j'improvisai sur la route :

C'est le dernier jour de l'année
Qui va rouler, feuille fanée,
Dans l'avide océan des jours ;
J'aime à voir cette feuille morte
Tomber à mes pieds, à la porte
De la Cité qui vit toujours !

A toi la dépouille mortelle
De ce vieil an, Ville-Éternelle,
Tombeau des générations,
Monde des souvenirs, ô Rome,
Reine Veuve que Byron nomme
La Niobé des nations !

Oui, la mort c'est Rome païenne,
Mais la vie est Rome chrétienne,
Le bœuf mugit dans le Forum [1],
Mais la Ville pontificale
Élève sa croix triomphale,
Impérissable Labarum.

[1] Campo Vaccino.

Dans sa puissance surhumaine,
Plus grand que la gloire romaine,
Le Saint-Père, pontife et roi,
Tenant dans sa main paternelle
Les clefs de la vie éternelle
Peut dire encor : Rome, c'est moi!

Salut, salut, nouvelle année,
Oh ! je bénis ma destinée
De commencer ce nouvel an
Dans cette ville de saint Pierre,
Capitale du *Roi mon père*,
Qui règne en paix au Vatican!

Nos vetturini, saisis aussi du désir d'arriver, pressent leurs chevaux à grands cris et à grands coups de fouet ; nous descendons au galop dans la vallée du Tibre, qui est toujours le fleuve jaune d'Horace, fleuve triste et grave qui sillonne un désert et a rappelé le Jourdain à plus d'un pèlerin : Rome est l'héritière de Sion. De grands roseaux bordent les berges escarpées du fleuve-roi ; dans cette vallée solitaire, on se croit encore à dix lieues d'une capitale, et pourtant nous touchons à ses faubourgs. La vallée s'élargit ; voici le *Ponte Molle*, l'ancien pont Milvius, un des lieux de la terre les plus historiques ; là, Cicéron fit arrêter les complices de Catilina ; Néron cachait ses orgies nocturnes, et Constantin remporta sur Maxence sa grande victoire religieuse et sociale.

« Deux cultes et deux mondes, dit Chateaubriand, se trouvèrent un jour en présence ici, au bord du Tibre, les armes à la main. Le Labarum domina les aigles, et la terre de Saturne vit régner Celui qui prêcha sur la montagne. »

Nous franchissons au galop le *Ponte Molle;* nos vetturini luttent de vitesse avec des fourgons de l'armée française lancés à toute bride. Nous traversons un long faubourg, et je remarque les enseignes : *Trattoria antica, locanda antica :* tout est à l'antique à Rome; c'est un honneur d'avoir du vieux, comme à Paris d'avoir du neuf; on estime ici *la haute antiquité,* comme chez nous *la haute nouveauté.* Il est une heure de l'après-midi; nous atteignons la porte *del Popolo;* un de nos régiments français arrivait à Rome en même temps que nous; nos soldats, couverts de sueur et de poussière sous ce chaud soleil, semblaient revenir du combat. Nous nous réjouissions de voir ces fils du peuple franc qui venaient continuer à Rome le rôle carlovingien de la France.

Ce fut le samedi-saint, 2 avril 774, que Charlemagne arriva pour la première fois à Rome, après l'avoir défendue contre le roi des Lombards. Au Ponte Molle, il trouva les Centuries de la milice en armes et tout le peuple romain qui, agitant des palmes et des rameaux d'oliviers, l'accueillit en chantant des hymnes et en acclamant le défenseur de l'Eglise. En apercevant la Ville-Sainte, Charlemagne descendit de cheval pour se rendre à pied à la basilique de Saint-Pierre où le Pape l'attendait. Le roi des Franks entra à Rome par cette porte du Peuple, qui est gardée encore par des soldats français, et les Piémontais s'imaginent que la France leur livrera la porte qui vit entrer Charlemagne!

Nous descendons au centre de la vieille Rome, près du Panthéon, à l'hôtel de la Minerve, ancien palais Conti. Le comte de Chambord, en y logeant, fit sa réputation; il est devenu l'hôtel des Français et du clergé

de toutes les parties du monde. Les chefs de la révolution romaine de 1848 s'y étaient installés et s'y faisaient servir mieux que des princes, car c'était *gratis*. Nos vetturini s'en vont loger à leur modeste auberge de l'*Ours*, où descendit M. de Montaigne. Des fenêtres de notre appartement nous voyons la place de la Minerve, son obélisque soutenu par un éléphant, et l'église et le couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, chef-lieu de l'ordre des Dominicains.

A quatre heures nous courons à l'église voisine des Jésuites, le *Gesù*, splendidement illuminée et remplie d'une foule immense. Le Saint-Père, le Sacré-Collége, la prélature, le sénat romain, y venaient assister au *Te Deum*, chanté en actions de grâces des bienfaits reçus de Dieu pendant le cours de l'année qui finit. Les gens du peuple savent par cœur leur *Te Deum* et le chantent à merveille.

Nous avons le bonheur d'entrevoir Pie IX et de recevoir sa bénédiction. Nous nous unissons à l'enthousiasme et à l'amour du peuple romain pour son père et son roi. — « Qu'il est beau ! » s'écriaient les uns. C'est le plus beau des rois ! — Il est le plus beau, parce qu'il est saint, reprenait une vieille femme. — « Voyez donc ! il sourit, il sourit ! c'est son cœur qui est sur ses lèvres bénies ! — Il rajeunit, il rajeunit ! » — Aller à Rome sans voir le Pape, ce serait aller en paradis sans voir le bon Dieu. A sa sortie de l'église, le Saint-Père monta dans sa voiture à six chevaux noirs, avec les postillons et les laquais en livrée de soie rouge ; nous nous courbons encore sous sa main paternelle, en criant de tout notre cœur : *Evviva Pio Nono !* Quelle meilleure fin

d'année peut-on souhaiter que la bénédiction de Pie IX! Et quelle joie de se dire à la fin de ce beau jour : demain, après demain, chaque jour, pendant plusieurs mois, je vais m'éveiller dans la *cité de mon âme,* comme dit Byron, *city of the soul!* « Ceux qui viennent à Rome une première fois en y apportant l'onction du Christianisme et la grâce de la jeunesse, savent l'émotion qu'elle produit..... Le centre des choses sous leurs deux formes principales, la matière et l'esprit; où tous les peuples ont passé, où toutes les gloires sont venues, où toutes les imaginations cultivées ont fait au moins de loin un pèlerinage; le tombeau des martyrs et des apôtres, le concile de tous les souvenirs, Rome ! » (Lacordaire.)

LETTRE IV.



LE JOUR DE L'AN A SAINT-PIERRE.

Un souvenir du roi de Rome. — La revanche des catacombes — La basilique vaticane. — Le mont Pincio. — Un récit de Silvio Pellico.

Samedi, 1er janvier.

A Saint-Pierre! c'est le premier cri du pèlerin.

Nous partons à pied, traversons le pont Saint-Ange et arrivons à la place Saint-Pierre par la longue rue de Borgo-Nuovo. Napoléon 1er, maître de Rome, eut le projet d'abattre tout un rang de maisons pour faire à la basilique une voie triomphale. « Je veux, disait-il, que le décret en soit signé par mon fils, par le roi de Rome! » — Hélas! Sire, vous comptez sans votre hôte : l'avenir est à Dieu et Rome est au Pape [1]!

La place de Saint-Pierre est l'ancien cirque de Néron. Au milieu s'élève l'obélisque égyptien, *il grand' Egitto,* comme l'appelle le Tasse. Il porte à sa cime un morceau de la vraie croix, comme l'étendard du christianisme vic-

[1] Son père l'avait appelé d'un nom trop pesant; le *roi de Rome* succomba sous ce fardeau; comme une fleur précieuse qui n'atteint pas son âge, courbée par l'étiquette à laquelle une main amie mais imprudente la condamna. (P. Lacordaire, 4e *Conférence*).

torieux. Nous voyons les admirables colonnades circulaires du Bernin et les fontaines éternelles. — A droite, est le Vatican, ce Capitole chrétien, centre solitaire et mystérieux de la Papauté, la seule puissance indestructible sur la terre. En face de nous voilà Saint-Pierre ! La façade ne répond pas au grandiose de la basilique ; Carlo Moderno a gâté le plan de Michel-Ange.

Sous l'immense portique, qui est à lui seul une cathédrale, saluons à droite la statue de Constantin, à gauche celle de Charlemagne. Le cœur me bat en soulevant la lourde portière de cuir...

Saint-Pierre est la revanche éclatante des catacombes. Nos cathédrales du Nord, avec leurs demi-jours et leurs mystérieuses tristesses, sont encore un souvenir des oratoires souterrains où priaient les premiers chrétiens. Ici rien ne rappelle la douleur et la persécution ; tout respire la joie et le triomphe ; l'air, l'espace, l'harmonie, la lumière, pénètrent dans la basilique à flots victorieux. Saint-Pierre est un *Te Deum* en marbre et en mosaïque : c'est l'apothéose monumentale du catholicisme. Ses vastes flancs semblent seuls capables de contenir l'humanité et Dieu lui-même !

Ce temple a de si admirables proportions qu'on ne se rend pas compte d'abord de toute son immensité. La basilique, dit un pèlerin, semble adoucir, en les diminuant ses proportions colossales, comme pour ménager la faiblesse humaine ; ce n'est que par comparaison qu'on acquiert la certitude de sa grandeur. Les anges des bénitiers, qui en entrant semblent de petits enfants, sont de vrais Goliaths. Si vous coupiez une tranche des colonnes du portique, vous auriez une table de douze couverts. Le

Borromini a imaginé de faire toute une église dans la proportion exacte d'un seul des piliers qui soutiennent la coupole.

Le baldaquin de bronze, qui tient moins de place ici qu'un ciel de lit dans une chambre à coucher, est plus haut que la colonnade du Louvre. Le dôme à lui seul est aussi élevé que le Panthéon d'Agrippa, que Michel-Ange voulut ainsi lancer dans les airs [1]. Jules II disait qu'il avait voulu faire oublier le temple de Salomon. Il a réussi. Nous entendons une messe basse dans une des chapelles qui à elle seule est une vaste église. Ce qui me frappe et me touche tout d'abord dans les basiliques romaines, c'est le souvenir de l'égalité devant Dieu ; pas de places privilégiées, pas de chaises à payer ; tout le monde se prosterne également à genoux sur le pavé. Nous allons baiser le pied de la statue de Saint-Pierre et nous agenouiller devant la *Confession,* et là, comme le pèlerin de Dante, nous nous réjouissons de voir ce temple unique, objet de nos vœux, dont nous espérons plus tard pouvoir vous raconter toutes les merveilles.

E quasi peregrin, che si ricrea
Nel tempio, del suo voto riguardando,
E spera già ridir com'ello stea.

Nous menons Teresina au mont Pincio, l'ancienne colline des Jardins, qui mérite encore son nom, grâce à la

[1] Quinze siècles avaient passé sur la Ville sainte, lorsque le génie chrétien, jusqu'à la fin vainqueur du paganisme, osa porter le Panthéon dans les airs pour en faire la couronne de son temple fameux, le centre de l'unité catholique, le chef-d'œuvre de l'art humain, et la plus belle demeure terrestre de CELUI qui a bien voulu demeurer avec nous *plein d'amour et de vérité.* (DE MAISTRE, *du Pape.*)

belle promenade en terrasse due à un architecte français, Valadier. C'est nous qui avons planté ces arbres ; les Italiens, brûlés par le soleil, ne tiennent pas comme nous aux ombrages épais, tandis que les gens du nord, qui n'ont souvent que trop d'ombre et de fraîcheur, adorent les bois ombreux : nous sommes toujours les fils des forêts et les disciples des druides.

Quel doux soleil, quel air pur et quelle vue de la terrasse du Pincio ! Rome tout entière est à nos pieds, tandis que nous voici devant la villa Médici, où réside l'académie de France ; j'envie le sort des artistes qui restent là cinq ans ! Je rêve longtemps auprès de la fontaine, sous les chênes verts ; je suis fou de joie ; je vois tout sans rien voir et surtout sans rien pouvoir décrire. Heureux jour de l'an que celui où l'on se donne Rome pour étrennes !

O Roma, o desio
Degli anni miei primi,
O d'alme sublimi
Eterna Città !

Silvio Pellico nous a raconté que contemplant un soir des sommets du Pincio le soleil couchant qui revêtait d'or et de rubis le dôme de Saint-Pierre, il entendit à ses côtés une âme fervente et pieuse s'écrier : « Voilà les deux plus belles œuvres que l'univers ait vu sortir de la matière idéalisée : Dieu a attaché pour l'homme cette lampe dans le ciel ; l'homme a élevé à son Dieu ce temple sur la terre ! »

LETTRE V.



LA FRANCE AU COLYSEE.

L'histoire du Colysée est l'histoire de Rome. — Les Français au Colysée : Pierre l'Ermite, Urbain II, Benoît Labre. — Le chemin de la Croix et le discours de l'évêque de Tulle à la Pentecôte de 1862.

2 janvier.

J'erre au hasard à travers Rome pour en prendre l'air et me naturaliser citoyen romain. Je suis seul, à pied et sans guide; j'ai horreur des *Ciceroni*. Je ne veux pas encore faire un plan de voyage à travers la Ville-Eternelle; je ne pourrais, je crois, m'astreindre à la visiter méthodiquement quartier par quartier; je ne fais pas ici le commis-voyageur en antiquités, et je ne me pose pas en guide-âne,

Dont le devoir
Matin et soir
Est de tout voir.

J'ai mon but, qui est, avant tout, d'explorer Rome chrétienne et souterraine, et, de rechercher la France dans Rome. Je verrai tout cela lentement, à mon aise, passant le jour en longues *flâneries*, et le soir en longues *causeries* par lettres avec mes amis absents. Je finirai

peu à peu par tout voir sans fatigue et sans satiété, avec le temps, et, pour bien voir, le temps qu'on croit perdu est souvent bien employé; c'est ainsi, je pense, qu'il faut s'assimiler Rome, *immedesimarsi Roma,* comme disent les Italiens. On m'offre des guides qui se font fort de me faire visiter Rome en huit jours; cela me fait frémir; c'est comme si on me proposait d'absorber un grand festin en huit minutes.

J'aime à me perdre sans fil conducteur à travers ce labyrinthe de grandeurs. C'est ainsi que, sans m'en douter, je viens de tomber dans le Forum; je le traverse et j'aborde le Colysée, où je m'ensevelis pour le reste de la journée. Ce Colosse, comme l'exprime son nom, *Colosseo*, est une de ces rares merveilles qui surpassent votre attente et vous écrasent de tout leur poids. Le Colysée est la personnification monumentale du monde païen, comme Saint-Pierre est le type le plus grandiose du Christianisme. Ces deux monuments géants se partagent Rome; le Colysée est couché aux pieds du Forum en ruines, et Saint-Pierre s'élève au-delà du Tibre sur la colline du Vatican.

L'histoire du Colysée est une partie de l'histoire de Rome, depuis l'an 79 jusqu'en 1848, où il fut le théâtre d'une orgie révolutionnaire. Après avoir bu le sang des gladiateurs, des bêtes féroces et des martyrs, il devint, pendant le moyen-âge, la forteresse féodale des Frangipani, qui s'intitulaient seigneurs-châtelains du Colysée[1].

[1] Cette famille romaine ayant nourri les pauvres pendant une disette en reçut ce noble nom de *Frangipane, Tranche-pain*. Ainsi, Raoul de Montigny, seigneur d'Hacqueville et capitaine des gardes de Charles VII, avait nourri les Parisiens dans la famine de 1430, et avait engagé toutes

Il vit à cette époque des tournois et des combats de taureaux ; puis il tomba en ruine, et les palais Farnèse et Barberini furent bâtis avec les pierres arrachées à ses vieux flancs; il fut laissé dans un tel abandon, qu'il servait de repaire, la nuit, aux brigands, aux bohémiens et aux sorciers [1]. Enfin, Benoît XIV consacra l'arène du Colysée à la Passion de Notre-Seigneur, et y fit élever les stations qu'on y voit encore avec cette simple croix de bois, symbole de la victoire du christianisme, monument plus grand, plus touchant et plus solide, dans sa rustique simplicité, que la masse entière du vieux Colosse.

Je ne puis me lasser de parcourir ce calvaire de l'Eglise, ce champ de bataille du Christianisme où nos pères, gladiateurs de la vérité, ont combattu jusqu'à la mort sous l'œil et sous le ciel de Dieu; *sub cœlo Dei,* dit Tertullien, qui appelle les chrétiens une race toujours prête à mourir, *expeditum mori genus.*

Lorsqu'il travaillait à Saint-Pierre, Michel-Ange, déjà très-vieux, fut trouvé, un jour d'hiver, après la chute d'une grande quantité de neige, errant tout seul au milieu de l'amphithéâtre colossal; il venait monter son âme au ton du sublime, et s'inspirer du Colysée pour bâtir Saint-Pierre; son génie s'emparait des ruines païennes pour fonder le triomphe monumental du christianisme.

ses terres pour acheter des grains en Flandre. Le roi l'en récompensa par la dignité de Grand-Panetier de France, et les Parisiens par le surnom du *Boulanger*, que l'aîné des Montigny porta toujours depuis ce temps.

[1] *A segno di servire di campo a stregonerie durante la notte.* Voir le curieux récit que fait Benvenuto Cellini d'une scène de sorcellerie nocturne à laquelle il assista avec un prêtre sicilien dans le Colysée.

Le Colysée, réparé et soutenu par les Papes successeurs des Césars, restera comme un monument éternel de la cruauté antique et de l'héroïsme chrétien. Une tradition proverbiale assure qu'il durera autant que Rome elle-même ; quand il tombera, Rome tombera aussi, et quand Rome tombera, ce sera le signal de la fin du monde [1].

Depuis bientôt quinze ans, une sentinelle française garde Rome et le Colysée avec tous les souvenirs qui se rattachent à notre patrie.

Un jour, au onzième siècle, un moine français nommé Othon, né à Rheims, et devenu pape sous le nom d'Urbain II, promenait sa douloureuse rêverie sous les arcades du Colysée devenu son asile et son Vatican. L'antipape Guibert, soutenu par l'empereur Henri V, s'était emparé du Capitole, du Latran, du château Saint-Ange et de Saint-Pierre ; Urbain s'était réfugié au Colysée, dans la forteresse des Frangipani. Tandis qu'il réfléchissait à ses malheurs et à ceux de l'Eglise, il vit tomber à ses pieds un pèlerin venant de Jérusalem. C'était un compatriote, un Français, un ermite d'Amiens, appelé Pierre ; il apportait au Pape une lettre dans laquelle le patriarche de Jérusalem implorait son secours contre les Musulmans. Pierre l'Ermite venait offrir à Urbain l'idée des croisades au milieu des ruines de l'amphithéâtre Flavien, teint du sang des martyrs. Urbain le comprit et alla prêcher la guerre sainte à Clermont ; ici la pensée des croisades avait pour moi un patriotique intérêt. Un

[1] Quamdiù stabit Coliseus, stabit et Roma, quando cadet Coliseus, cadet et Roma ; quando cadet Roma cadet et mundus. (Cité par le vénérable Bède.)

Pape français habita donc le Colysée; plusieurs siècles après lui, un pèlerin de France vint établir aussi sa demeure dans les ruines du vieil amphithéâtre, et il arriva que la mémoire du Pape fut éclipsée par la splendeur du mendiant mis par Rome sur les autels. C'est le bienheureux Benoît-Joseph Labre, le héros de la pauvreté volontaire au XVIII[e] siècle. Pie IX a permis de restaurer et de transformer en chapelle l'arcade du Colysée sous laquelle ce bienheureux restait à prier pendant des nuits entières; une statue en marbre blanc va être élevée à ce paysan de l'Artois. Jamais, depuis que les statues qui décoraient l'amphithéâtre Flavien se sont brisées, en tombant avec le paganisme, jamais aucune statue chrétienne n'y avait été érigée. La Providence, ce semble, réservait une consolation aux chrétiens de notre époque. Et c'est un pauvre, c'est un Français, qui le premier va avoir l'honneur d'un tel monument.

L'éloquence d'un évêque français a laissé des échos au Colysée. A la Pentecôte de 1862, quand les trois cents évêques vinrent à Rome des quatre vents du ciel pour assister à la canonisation des martyrs Japonais, et pour affirmer la royauté déniée à Pie IX, les pèlerins du monde catholique firent le chemin de la croix au Colysée, sous la conduite de l'archevêque de New-York. Malgré la pluie, une foule immense, évaluée à 20,000 personnes, remplissait l'arène du vieil amphithéâtre étonné de ce concours inusité. On voyait là pêle-mêle pèlerins, évêques, prêtres, religieux, Romains, étrangers, femmes et enfants, hommes de toute langue et de toute nation; les pantalons rouges des soldats français se mêlaient aux vestes grises de ces zouaves pontificaux dont la vue rappelait que le sang

chrétien n'avait pas cessé de couler depuis le Colysée jusqu'à Castelfidardo. Le ciel était sombre et voilé; autour de Rome et dans Rome même on entendait les murmures étouffés de la Révolution, ennemie du Christ et de son Vicaire, qui n'attendait qu'un signal pour s'élancer sur sa proie, comme autrefois les bêtes féroces dans le Colysée. Vers six heures Mgr. Berthaud, évêque de Tulle, monta sur l'humble *palco* de bois, et sa parole souleva des applaudissements qu'il eut peine à réprimer, quand il s'écria, en montrant la croix de bois couleur de sang placée au centre de l'arène, et plantée dans ce sol imprégné de sang [1] :

Lève-toi donc ici, ô croix, *ave, crux theologa*, ô croix, ô théologienne, grande diseuse de Dieu, dresse-toi ici comme une colonne ; enseigne et parle ! Dis-nous comment ce Colysée fut l'atelier laborieux où le Christ se faisait très beau, très brillant dans ses membres; le creuset où tous les éléments se convertirent en or pur; comment tout apportait son lustre à cette beauté, à ce corps divin, la veuve et la vierge, l'enfant et le vieillard, le pauvre et le patricien. Le Romain avait bâti ce Colysée pour y employer la chair à d'horribles usages. Trois siècles la chair divinisée du chrétien vint ici témoigner splendidement, et l'on continue de venir.

C'est parce qu'il est le chef d'un si grand corps, du corps même du Christ, que le successeur de Pierre est en croix.

En effet, il est là, priant avec nous, souffrant avec nous et plus que nous. C'est le grand porteur de souffrances, l'homme chargé de lourds fardeaux. *Pondus immensum terit scapulas, terit brachia.* On croit qu'il trône sur des brancards d'or et repose sur la pourpre ; et on ne voit pas ses épaules labourées, ce dos meurtri, ces flancs creusés par le faix. Puis, outre le continuel labeur, n'est-il pas des heures de plus grandes souffrances ? Comme le Christ, n'a-t-il pas ses moments de crise ? Mais il a le don de pâtir sans défaillir, de conforter ceux qui souffrent et défaillent, *ne deficiant in via !* On lui dit, comme au Roi couronné

[1] Les fragments de ce discours ont été recueillis sur place par son Eminence le cardinal Pitra.

d'épines : *Descendat de cruce ;* « Qu'il descende, et nous croirons en lui. » Il s'en gardera bien, car ils croiraient moins encore. Il reste, parce qu'il est Pierre ; il a un beau nom et il garde sa croix. Il reste, mettant sa forte épaule sous tous les fardeaux, offrant sa poitrine à l'épée, à la lance, aux flèches. Vingt fois il a mis sa tête sur le trépied des bourreaux, on est venu pour l'abattre de l'Orient, de l'Occident ; il reste immobile, indomptable et indompté, oui, indompté ! Le Christ n'a jamais fléchi, ni à la vie, ni à la mort : et c'est pourquoi il a vaincu par sa croix. Cela les gêne, ils voudraient mieux ou autre chose ; ils essaient la ruse, la force, les manœuvres, et pourquoi ? Laissez-nous ce bras de croix, ce tronçon de gibet, cette colonne ! c'est le soutien du monde.

Venez donc assister à son triomphe, *Egredimini*, *filiæ Sion*. Ces arènes ont bien changé de rôle. Ces ruines déchirées, ces loges béantes, ces colonnes tronquées, l'immense tronc de ce colosse, c'est un piédestal trop petit pour la colonne de l'Eglise, colonne de sang, de larmes, de prières et d'hymnes, colonne parfumée et vivante qui s'épanouit du désert et monte comme une pyramide d'âmes, s'élance au firmament et embeaume le monde. C'est l'or, l'encens, la myrrhe d'un sacrifice divin, d'un holocauste immortel. »

LETTRE VI.



LA SIXTINE.

Le pont et le château Saint-Ange. — La messe pontificale et les fresques de Michel-Ange. — Une assemblée de rois. — Père, Pontife et Roi. — Les peintures de la salle royale et leurs enseignements historiques.

Traversons encore le pont Saint-Ange qui mène au Vatican. Saint Pierre avec les clefs, saint Paul avec l'épée, gardent l'entrée de ce pont, autrefois nommé pont Elien. *D'ici, il pardonne aux humbles,* dit l'inscription du piédestal de saint Pierre. *D'ici*, dit l'autre inscription, *il châtie les superbes.*

Traduction chrétienne du vers antique :

Pacere subjectis et debellare superbos.

De chaque côté du pont sont rangés des anges chargés des instruments de la Passion. L'un d'eux porte la croix avec cette inscription :

SON SCEPTRE EST SUR SON ÉPAULE.

En face, un autre ange soutient le titre de la croix accompagné de ces mots :

C'EST PAR CE BOIS QUE DIEU A RÉGNÉ.

Quelle belle avenue pour aller au palais des Papes!

En face du pont s'élève cette tour colossale que l'empereur Adrien avait bâtie pour s'en faire un mausolée, et qui depuis le Ve siècle est la citadelle de Rome, gardée aujourd'hui par les troupes françaises [1]. On l'appelle le château Saint-Ange parce que la tour est couronnée d'une statue de l'Archange Saint-Michel, depuis que Saint-Grégoire-le-Grand aperçut dans le ciel ce messager divin qui remettait son épée au fourreau, après la cessation de la peste. L'Archange victorieux de Lucifer tire de nouveau son glaive; va-t-il nous apporter d'autres fléaux, comme une nouvelle preuve de nos fautes et de la colère du Tout-Puissant? C'est l'ange qui a fait tomber les portes de la prison de Saint-Pierre et qui délivre encore ses successeurs; c'est le protecteur de la Sainte-Eglise, c'est la sentinelle qui veille jour et nuit au-dessus du Vatican : *Custos quid de nocte?* Ne vois-tu pas les nouveaux Barbares qui s'approchent de la Ville sainte?

Nous assistons à la messe pontificale au Vatican dans la chapelle Sixtine, devant *le Jugement Dernier* de Michel-Ange. J'admire, mais je n'aime pas cette peinture,

[1] Tombeau, forteresse et prison, le château Saint-Ange fut défendu par Bélisaire contre les Goths. Crescentius, ce précurseur de Rienzi, s'y fortifia; Benoît VI y fut égorgé, et Jean XIV prisonnier y mourut de faim. Clément VII, assiégé là par le connétable de Bourbon, vit du haut des remparts le sac de sa chère Rome; mais de là aussi partit le coup d'arquebuse qui tua Bourbon; je regrette d'ignorer le nom de l'officier français assiégé dans ce fort par les troupes napolitaines à l'époque de nos guerres d'Italie, et qui répondit à une sommation de se rendre : « Je me rendrai quand l'Ange de bronze remettra son épée au fourreau.»

grandiose sans doute, mais qui n'est pas traitée comme un tel sujet le réclamait d'un pinceau chrétien. Sigalon, qui connaissait bien cette fresque pour être resté devant elle tant de longues journées à la copier, disait qu'elle avait tout le caractère de l'improvisation; qu'elle était moitié sublime, moitié grotesque, moitié œuvre d'art, moitié caricature, et que sur ce mur Michel-Ange avait commencé un tableau, et fini par signer un pamphlet. Ce *nu* anatomique est intolérable; ces anges sont des jeunes gens trop matériels; ces élus semblent presqu'aussi tourmentés que les damnés; et le Sauveur irrité a l'air d'un Jupiter Tonnant qui montre le poing au genre humain.

J'admire le saint Barthélemy écorché, qui tient sa peau à la main : c'est le prix de son éternelle félicité; il semble dire avec Job : *Rursum circumdabor pelle mea.*

Les souvenirs dantesques sont frappants dans cette peinture michel-angélique; comme le poète florentin, guidé par Virgile, Michel-Ange a mêlé les traditions païennes aux croyances chrétiennes; le Caron *aux yeux de braise* de la *Divine Comédie* se retrouve au bas de la fresque, chassant à coups de rames les passagers de la barque infernale :

Caron dimonio con occhi di bragia
Loro accennando, tutte le raccoglie;
Batte col remo qualumque s'adagia.

Comme Dante encore, Michel-Ange a mis ses ennemis parmi les damnés. Messer Biagio, maître des cérémonies de Paul III, ayant blâmé la nudité de ces personnages, et il n'avait pas tort, l'artiste irrité le peignit

parmi les réprouvés, enlacé par un serpent. Messer Biagio conjura le Pape d'exiger son changement. Paul III répondit que, s'il avait été mis en purgatoire, le Pape aurait pu l'en faire sortir par ses prières; mais qu'une fois en enfer, il n'y avait plus moyen.

Les peintures de la voûte sont aussi de la main de Michel-Ange. Le Créateur, animant le premier homme et la première femme, est d'une conception sublime. La nécessité prolongée où l'artiste se trouva de tenir les yeux en haut pour peindre cette voûte fit contracter à son organe visuel une telle habitude de cette direction, qu'encore plus de deux mois après il ne pouvait ni regarder un dessin, ni lire une lettre sans élever l'objet au-dessus de sa tête. Ces peintures de Michel-Ange écrasent l'imagination sans satisfaire entièrement la pensée. On aime à se reposer en regardant autour de la Sixtine les gracieuses fresques du Pérugin et de Ghirlandaio, Signorelli, Botticelli. La messe pontificale m'a rappelé exactement un des plus beaux tableaux d'Ingres : *le Pape à la chapelle Sixtine,* dans lequel le plus grand peintre de notre époque a montré qu'il était un puissant coloriste, quand il le voulait, comme Raphaël l'a prouvé pour lui-même dans *le Miracle de Bolsène.*

La Sixtine est la chapelle particulière du Pape. Cette messe, célébrée devant Sa Sainteté et le Sacré-Collége, est imposante par sa simplicité; tout y a un caractère particulier, jusqu'à la musique, qui n'est composée que de voix. Devant le Pape on ne prêche qu'en latin : c'est la langue officielle et sacrée.

On nous montre le cardinal Antonelli, secrétaire d'État, premier ministre. Tous ces cardinaux, ayant à leurs

pieds leurs caudataires en robes violettes, et couverts de la pourpre, symbole du martyre, forment autour du Pape une couronne royale. En ce jour de l'Épiphanie, les splendides costumes de ces *porporati* me rappellent ces *Mages* de Rubens accourus à la crèche pour offrir à l'Enfant-Dieu l'or, la myrrhe et l'encens. Ils sont le sénat de la chrétienté, et, comme Cyneas, j'étais tenté d'y voir une assemblée de rois. Le Pape portait aujourd'hui avec une majesté surhumaine la tiare aux trois couronnes, le *triregno,* en sa triple qualité de Père, de Pontife et de Roi.

Père, on ne peut lui contester ce doux nom. Pontife, il l'est de droit divin et c'est un fait historique. Roi, ah! les impies n'en veulent plus à ce titre, parce qu'ils savent bien que la royauté lui est nécessaire pour exercer librement son autorité paternelle et pontificale, et nous les entendons crier, comme les Juifs au tribunal de Pilate : « Nous ne voulons plus qu'il règne sur nous. » C'est pour cela que l'auréole des confesseurs de la foi brille autour de la tiare de Pie IX et en éclipse l'or et les pierreries.

En sortant de la messe pontificale, nous nous arrêtons dans la salle royale qui sert de vestibule aux chapelles Sixtine et Pauline.

Au-dessus de la porte de la Pauline on lit cette maxime, que développent ensuite les grandes fresques de la salle :

DIEU *rend à chacun selon ses œuvres.*

Au centre de la salle royale domine la grande figure de Charlemagne, avec cette inscription :

CHARLEMAGNE *remet l'Eglise romaine en possession de son patrimoine.*

En face, l'excommunication de l'empereur Frédéric;

La bataille de Lépante;

Alexandre III, poursuivi par Frédéric et allant chercher un refuge à Venise, où il est reconnu, traité avec honneur par la république, qui le remet en possession des Etats de l'Eglise;

Frédéric, vaincu par les Vénitiens et réduit à demander grâce au Pape qu'il avait chassé;

La lutte contre l'Eglise et la défaite de l'empereur Henri IV;

L'hommage que Pierre d'Aragon rend à Innocent III;

Le retour de Grégoire XI à Rome.

Toutes ces grandes pages d'histoire, dit M. de Maumigny, sont expliquées par des inscriptions; toutes redisent que les violences dont les Papes ont été victimes plus qu'aucune autre maison souveraine ont toujours été funestes aux spoliateurs, réduits toujours, en définitive, à implorer la clémence et les prières de leurs victimes.

LETTRE VII.



LE TASSE A SANT' ONOFRIO.

L'église, le couvent et le vieux Fra Girolamo. — Le tombeau du Tasse achevé par Pie IX. — La cellule du poète et les souvenirs qu'elle renferme. — Un sonnet du Tasse à Rome chrétienne.

Il faut passer de nouveau sur le pont Saint-Ange ; laissons à droite Saint-Pierre et le Vatican, et prenons à gauche la rue si roide et si mal pavée, qui mène à Sant' Onofrio. Mon cocher refuse positivement de gravir cette rampe escarpée et me laisse en bas. Pourtant, en décembre 1594, par un temps affreux, une voiture montait à grand'peine, sans doute, cette âpre montagne : c'était le carrosse du cardinal Cintio Aldobrandini, neveu de Clément VIII ; les moines en virent descendre Torquato Tasso, qui venait mourir au milieu d'eux, à l'ombre de la chapelle de cette Reine du ciel à qui il avait voué un culte si chevaleresque et si reconnaissant.

C'est escorté de tous ces souvenirs que j'ai gravi cette rue à mon tour. Arrivé haletant sur la plate-forme, devant l'humble couvent, je me suis arrêté sous les vieux saules creux de la terrasse, et, à cheval sur le mur bas et croulant, j'ai contemplé d'abord le panorama de Rome couchée à mes pieds ; puis j'ai monté à Sant' Onofrio.

Je cherche sous ce portique les fresques du Dominiquin, malheureusement fort détériorées ; elles représentent trois pages de la vie de saint Jérôme. Voici, je crois, autant qu'on en peut juger, sa vision au désert, où l'image des vierges et des spectacles de Rome passe devant les yeux troublés du solitaire de Bethléem.

La porte de l'église est entr'ouverte ; j'y pénètre, je m'agenouille, et, après une courte prière, je me tourne à gauche ; l'humble dalle qui recouvrait naguère la sépulture du Tasse n'existe plus ; à sa place, on voit le nouveau monument élevé par la souscription nationale italienne, monument qui serait toujours resté à l'état de projet, si Pie IX n'avait pas pris à sa charge l'achèvement du tombeau du chantre de la *Jérusalem délivrée.*

Le sculpteur de Fabris a représenté le poète en costume du temps, son poème à la main, appuyé sur des trophées et sur un bouclier qui porte une croix, et cette devise : *Pro fide.* Un bas-relief nous montre le Tasse mort, conduit en triomphe au Capitole. Au sommet du monument est sculptée la Vierge sainte, que le poète a chantée avec tant d'amour.

Auprès de la tombe du Tasse se trouve celle d'un autre poète qu'on ose à peine nommer près de lui, Alessandro Guidi, le poète favori de Christine de Suède, qui daignait parfois l'aider de sa royale poésie. Guidi mourut du chagrin que lui causa une faute typographique qu'il découvrit dans un de ses ouvrages au moment où il allait l'offrir à Clément XI.

Guidi, mort d'un pareil chagrin, est un bien petit souvenir auprès de celui du Tasse, mort de misère et de douleur. Le tombeau du cardinal Mezzofanti est plus in-

téressant. Ce savant polyglotte, qui excitait l'admiration de Byron, cette *Pentecôte vivante* comme on l'appelait, savait et parlait je ne sais combien de langues avec leurs dialectes particuliers. Etant prêtre des hôpitaux à Bologne, en 1798, et ne pouvant confesser les soldats étrangers malades, faute de savoir leur parler, il pria Dieu de lui donner le don des langues, et il se mit à l'étude avec confiance. C'est ainsi qu'il commença sa prodigieuse carrière. Il est mort à Rome en 1848, du chagrin que lui causa la révolution romaine et le départ du Saint-Père.

Que j'aime, avec tous ses souvenirs, cette petite église de Sant' Onofrio, si fraîche et si sombre! Son chœur est coupé à pans ogivaux, et sa voûte est couverte des ravissantes fresques du Pinturicchio.

Pendant que j'étais délicieusement noyé dans ces détails, seul et tout à moi dans la solitude de l'église, j'entendis tout à coup des voix lointaines : c'étaient les Pères de Saint-Jérôme qui chantaient leur office, cachés à tous les yeux, dans la grande tribune où, en grattant par hasard le mur, ils ont découvert des vestiges de fresques très anciennes.

Un vieux moine entra dans l'église et s'avança vers moi pour me servir de guide. Il me montra dans un enfoncement à gauche une chapelle qui fut l'église primitive; on y voit une statue en bois peint de saint Onofrio, fils d'un roi de Perse, anachorète en Egypte, et patron du monastère.

Le moine me fit traverser le petit cloître orné de colonnettes de marbre et de fresques effacées du cavalier d'Arpin, et m'introduisit au premier étage dans une

longue galerie : à droite en entrant, sur le mur, il me montra la charmante madone de Léonard de Vinci, la seule de sa main qu'on connaisse à Rome. Je la contemplai avec une douce admiration, puis je dis en italien au moine : « Un de mes amis a passé ici deux mois pour copier cette peinture.

— *Oh! bella,* dit le moine dont le visage s'épanouit, *il signor Alberto! bravo giovane, buon pittore!*

— Vous êtes donc, lui dis-je, le bon père Girolamo, dont mon ami m'a parlé?

— *Sicuro signore, sono io il vecchio, il vecchissimo Frà Girolamo.* »

Au bout de la longue galerie de la Madone, s'ouvre la porte de la chambre du Tasse, où il resta vingt-cinq jours et où il mourut. J'y pénétrai avec recueillement; Frà Girolamo me dit que c'était la meilleure cellule du couvent; n'était-ce pas justice de la donner au poète mourant? Elle est, en effet, grande et aérée, au midi, avec deux fenêtres et deux petits balcons en fer, d'où le poète avait une vue digne de lui, et qui a dû consoler ses yeux prêts à se fermer à la lumière; en face le mont Mario, à droite Rome, à gauche, et, tout près, Saint-Pierre[1].

Au milieu de la cellule du Tasse, sur un piédestal, sous

[1] Chateaubriand, ambassadeur à Rome, écrivait à madame Récamier : « Si j'ai le bonheur de finir mes jours ici, je me suis arrangé pour avoir à Saint-Onuphre un réduit joignant la chambre où le Tasse expira. Aux moments perdus de mon ambassade, à la fenêtre de ma cellule, je continuerai mes Mémoires. » Monseigneur de Miollis, évêque de Digne, que Victor Hugo a si étrangement défiguré dans ses *Misérables,* ayant émigré à Rome se fixa à Sant' Onofrio. Il profita de ce séjour pour faire une étude approfondie de Rome ancienne et de Rome moderne, et on a de lui onze volumes manuscrits qui renferment les plus intéressantes et les plus consciencieuses recherches.

un globe de verre on voit le buste du poète en bois peint, mais la tête est en cire; le masque fut pris sur le cadavre. Il est d'une expression admirable : joues plombées et décharnées, yeux creux et fermés, mais exhalant encore la vie et l'enthousiasme, lèvres crispées, sourcils arqués, moustaches hérissées, front olympien, air de martyr et d'inspiré. C'est le *vates* antique.

Quel contraste entre les deux têtes de Dante et du Tasse! Dans le masque du sombre Florentin on retrouve le farouche et passionné Gibelin, l'enfant d'une rude république dévorée par la guerre civile et les factions; le profil élégant du beau Napolitain rappelle le gentilhomme d'une cour aimable et polie; mais quelle beauté dévastée par la souffrance, quel sourire amer! Il s'était dit : « Je viens chercher le repos dans cette cellule, s'il y a quelque repos ici-bas entre les pleurs et la colère. »

Se quiete è quaggiù fra il pianto e l'ira!

Il trouva ici le calme et la paix dans la religion, et dans la mort sanctifiée par elle.

Frà Girolamo me parlait du Tasse comme il m'avait parlé de mon ami, ainsi que d'un hôte récemment venu au couvent. Il me dit que le Père Toretti était le confesseur du poète qui mourut, le 24 avril, seul, en tête à tête avec le prêtre et le crucifix.

Le bon moine me fit voir les reliques du Tasse, son fauteuil, sa coupe, son miroir, son encrier, sa ceinture d'écorce.

Voici un beau Christ en bois, cloué sur une croix de cuivre doré, *un crocifisso che conservava per memoria*

del suo padre, ed avanti a cui soleva orare. D'autres pensent que c'est le crucifix qui lui fut donné par Clément VIII, auquel le Saint-Père avait *attaché* de nombreuses indulgences, *in articulo mortis,* en faveur du poëte, qui le tint collé sur ses lèvres en mourant, et qui le légua au monastère. On garde aussi un morceau du vieux chêne sous lequel le Tasse allait s'asseoir dans le jardin des moines. Il y a quelques années, il a été frappé de la foudre comme le poëte. Tel est l'inventaire des richesses que l'illustre Misérable a laissées au couvent, qui lui prêta un lit pour mourir.

Une des choses qui m'intéressa le plus, ce fut un autographe du poëte, quelques lignes seulement, adressées à Gerolamo Manso; écriture large, irrégulière, fiévreuse.

Voici, dans un cadre, son autre lettre si touchante à *l'amico Antonio Constantini: Che dirà il mio signor Antonio quando udirà la morte del suo Tasso?*

Don Marino Torlonia a fait don au couvent d'un petit tableau, malheureusement médiocre, qui représente le Tasse sur son lit de mort, recevant la bénédiction et l'absolution du Pape des mains du cardinal Cintio.

Je ne pouvais m'arracher à cette poétique cellule, mais la cloche rappela au chœur Frà Girolamo; je sortis avec lui, et j'allai rêver seul dans le jardin. J'y vis le tronc mort du chêne du Tasse, la fontaine à demi écroulée, et j'allai m'asseoir sur les gradins du rustique amphithéâtre. Vous le connaissez, vous savez quelle vue de Rome on a de ce petit coin de terre béni du ciel. Le Tasse est venu là. Le poëte infortuné et si vraiment religieux a senti la poésie chrétienne qui s'exhale de la Ville sainte : « O Rome ! s'écrie-t-il dans un de ses sonnets, ce

ne sont point les colonnes, les thermes, les arcs de triomphe que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés des martyrs dans cette terre maintenant consacrée. Bien qu'une autre terre l'enveloppe et la recouvre partout, oh! puissé-je lui donner autant de baisers et de larmes que je puis faire de pas en traînant mes membres infirmes! »

LETTRE VIII.



SAINTE-SABINE.

Le P. Lacordaire à Notre-Dame et à Sainte-Sabine.—Rencontre d'un Dominicain français. — La Vierge au Rosaire. — L'oranger et la cellule de saint Dominique. — La chambre de saint Pie V. — La caverne de Cacus et la retraite de Garibaldi.

7 janvier.

Le 14 février 1841 est un des souvenirs sacrés de ma jeunesse. Ce jour-là j'étais comme tant d'autres jeunes gens au pied de la chaire de Notre-Dame de Paris, pour y entendre le R. P. Lacordaire, qui arborait de nouveau le glorieux froc de saint Dominique et de saint Thomas d'Aquin, et restaurait à la fois en France l'ordre de l'Eloquence et l'ordre des Frères-Prêcheurs. On connaît l'immense autorité que l'éloquent Dominicain prit sur la jeunesse française ; j'ai eu aussi mon humble part de cette heureuse influence qu'il épanchait autour de lui, et je lui en ai voué une reconnaissance éternelle.

A peine arrivé à Rome, une de mes premières visites devait être à Sainte-Sabine, où Lacordaire et ses amis ont fait leur noviciat. C'est là que, pour la première fois après cinquante ans, saint Dominique *revit la France au banquet de sa famille*. Ce matin, par un temps admi-

rable, je me suis fait conduire au pied de l'Aventin, cette colline mystérieuse que les Romains n'avaient point comprise dans leur enceinte sacrée, et dont le nom signifie *séjour d'oiseaux* (*avis*).

Dirarum nidis domus opportuna volucrum [1].
(VIRGILE).

Deux rampes sinueuses montent à Sainte-Sabine : l'une venant du Tibre, l'autre d'un des angles du Palatin. L'église et le couvent se dressent à la croupe la plus élevée et la plus abrupte de l'Aventin, au-dessus de l'étroit rivage où le Tibre murmure en fuyant Rome.

Le pape Honorius III possédait le palais des Savelli, contigu à Sainte-Sabine ; il en donna une partie à saint Dominique pour en faire la demeure de ses Frères-Prêcheurs ; des restes de gros murs fortifiés attestent encore que le couvent a été une forteresse et un palais.

Sous le gracieux portique on remarque une vieille fresque qui représente saint Dominique et ses compagnons escortés et éclairés par des anges pendant la nuit.

Sainte Sabine était une noble matrone romaine, veuve de Valentinus et fille d'Hérode ; elle habitait l'Aventin, et fut convertie à la foi par Sérapia, sa fille adoptive. Toutes deux furent martyrisées, sous Adrien, sur cette

1 Une partie de l'Aventin portait le nom de bois de Lauriers, *Lauretum* ou *Loretum ;* même origine que celle de la ville de Lorette. Là, s'élevaient les temples de Jupiter, de Minerve et de Junon, qui formaient le capitole de l'Aventin. Tite-Live croyait la demeure de Junon établie en ce lieu pour jamais, mais elle a été remplacée par l'église de Sainte-Sabine.

colline. En 425, un prêtre de Dalmatie, nommé Pierre, convertit la maison de Sabine en église, comme le rapporte l'inscription gravée au-dessus du portail en lettres de mosaïque; elle appelle ce bon prêtre *un riche pour les pauvres, un pauvre pour lui-même ; pavperibvs locvples, sibi pavper.*

L'église est partagée en trois longues nefs par deux rangs de colonnes en marbre, qui proviennent d'un temple de Junon ; le toit est sans déguisement, comme disait le P. Lacordaire, c'est-à-dire que la voûte ne cache pas la charpente, selon l'usage des premiers siècles. C'est la basilique primitive dans toute la gloire de sa simplicité.

Je trouvai dans l'église un jeune moine balayant une des chapelles; sa figure aimable me plut, et j'acceptai ses offres de service. Il me mena au fond de la nef de droite, devant un tableau de Sassoferato, qui est bien la plus délicieuse chose qu'on puisse voir : c'est une *perle*, qui s'appelle *la Vierge au Rosaire.* Marie, du haut du ciel, tient le divin *Bambino*, qui se penche vers saint Dominique à genoux; le saint offre à Jésus le Rosaire qu'il vient de composer, et l'Enfant le donne à sainte Catherine de Sienne, qui lui montre ses mains stigmatisées. Une des gloires populaires de saint Dominique est l'institution du Rosaire, dont le *Chapelet* est une fraction [1]. Lacordaire a dit là-dessus des choses charmantes : « Le rationaliste sourit en voyant passer des

[1] Le jour de la fête du *Rosaire,* les Dominicains à la grand'messe bénissent les *roses* que chaque fidèle tient à la main. Cette gracieuse et symbolique cérémonie a lieu aussi chez les Frères-Prêcheurs de Paris, dont l'église et le couvent, rue Vaugirard, m'ont rappelé souvent les monastères de Rome.

files de gens qui redisent une même parole : celui qui est éclairé d'une meilleure lumière comprend que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours il ne le répète jamais. »

Dans cette même nef est le tombeau du cardinal Valentini, avec cette belle inscription :

Ut moriens vixeret
Vixit vt moritvrvs.

Mon jeune moine me fit remarquer une grande dalle redressée contre un mur.

« C'est sur ce lit, me dit-il, que saint Dominique se prosternait de tout son long la nuit dans l'église, pour prier sur le corps des martyrs recouverts par cette pierre tombale.

— Quelle est donc, mon Frère, cette grosse pierre noire, d'une forme bizarre, que l'on a posée au milieu de l'église sur un tronçon de colonne?

— *Signore,* il y a deux traditions là-dessus : l'une veut que ce soit une pierre que l'on mit au cou d'un de nos saints martyrs pour le noyer; l'autre, que c'est une pierre que Satan jeta une nuit à saint Dominique pour interrompre ses méditations. Le P. Lacordaire, dans sa Vie du saint, a adopté cette dernière tradition. Mais venez voir le tombeau récent d'un de nos Frères.

Dans un coin obscur de la nef de gauche se cache la simple tombe de Pierre Requedat : c'était une de ces vaillantes recrues que Lacordaire amena de France, parmi lesquelles il comptait Hyacinthe Besson, jeune peintre distingué, qui a été prieur à Sainte-Sabine; Piel,

architecte; Herchin, Israélite converti; Piètre, Polonais, qui s'est fait prêtre à Rome; etc. Pierre Requedat, qui dort ici, était une âme noble et ardente; il avait embrassé, avec la fougue de la jeunesse, toutes les utopies politiques et religieuses de son temps; il avait été républicain et saint-simonien; illusions généreuses d'un noble cœur qui méritait de trouver enfin le repos dans la vérité. Converti par les *Conférences*, il pria Lacordaire de lui permettre de le suivre à Rome, et ils prononcèrent ensemble leurs vœux, le 15 avril 1840, au couvent de Notre-Dame de la *Quercia*. La même année, le premier disciple de l'apôtre dominicain mourut à Viterbe, au moment de revenir en France avec Lacordaire. Celui-ci pleura longtemps ce Frère bien-aimé. On dit que, six mois après, lorsqu'il disait la messe pour le repos de l'âme du défunt, des larmes ruisselaient encore le long de ses joues et tombaient dans le calice. L'épitaphe de Requedat est belle comme celle des Catacombes, et je ne serais pas étonné que Lacordaire y eût mis sa main et son cœur :

HIC DOMINVM EXPECTANS
FR. PETRVS REQVEDAT
ORDINIS PRÆDICAT
PIISSIMÆ MEMORIÆ JVVENIS
QVEM MORS
ANNO SALVTIS MDCCCXL
INSTAVRATIONI SANCTI
DOMINICI IN GALLIA
IMMATVRÈ RAPVIT
VT NVNTIVS OPERIS
ASCENDERET ET PRIMITIÆ
ET NVMEN.

Nous traversons le cloître et entrons dans le jardin du couvent, rempli d'orangers. L'un d'eux, énorme, épanouit sa verte vieillesse dans une large caisse de pierre.

— Cet arbre, me dit le jeune religieux, a été planté par notre père saint Dominique. Je puis vous affirmer qu'à l'époque où le P. Lacordaire rétablit en France l'ordre des Frères-Prêcheurs, cette tige nouvelle est poussée sur ce vieux tronc [1].

Les Dominicains ont fait dernièrement des fouilles, et ont retrouvé les vestiges de l'ancienne maison de Sainte-Sabine; on a découvert dans des salles souterraines des squelettes, des médailles, des amphores, et sur le mur une inscription, où un captif fait vœu, s'il sort de prison, de consacrer dix amphores à Bacchus.

Au bout du jardin s'étend la terrasse couverte d'une treille en berceau. C'est là que mon guide m'attendait pour jouir de ma surprise. La vue est magique. A mes pieds, tout en bas de l'Aventin taillé à pic, le Tibre roule ses eaux jaunes, les plus historiques du monde, en les heurtant contre les débris du pont qu'Horatius Coclès défendit contre Porsenna. Au-delà s'étend Saint-Pierre, Sant' Onofrio, Saint-Pierre-in-Montorio; à droite, Rome tout entière, ruisselante de lumière et de rosée, comme une reine couverte de pierreries. Assis sous la treille et plein d'enthousiasme, je m'escrimais de mon mieux avec

[1] « J'ai vu un arbre planté par le bienheureux saint Dominique à Rome; chacun le va voir et chérir pour l'amour du planteur. C'est pourquoi ayant vu en vous l'arbre du désir et sainteté, que Notre-Seigneur a planté en votre âme, je le chéris tendrement.... Madame, ce désir doit être en vous comme les orangers de la côte maritime, de Gênes, qui sont presque toute l'année chargés de fruits, de fleurs et de feuilles tout ensemble. (*Lettre de saint François de Sales à Madame de Chantal.*)

mon méchant italien *contre* mon jeune moine, qui de son côté ne me semblait pas très-fort sur la langue de *si*. Je lui citai ces vers de Dante qu'il pouvait s'appliquer :

Io fui degli agni della santa greggia,
Che Domenico mena per cammino,
U' ben' s' impingua se non si vaneggia [1].

Il n'y comprit rien ; j'en fus surpris, et je m'avisai enfin de lui demander quel était son pays. Le croiriez-vous? il était de Touraine, la province de France où l'on parle le plus pur français. A cette découverte, lui et moi éclatons de rire, et nous empressons de mettre à profit notre langue maternelle. Il me parla de Tours, la belle ville à la noble devise : *Sustinent lilia Turres,* qu'une irrésistible vocation lui avait fait quitter ; il est seulement depuis un an ici comme novice. J'ai su plus tard qu'il s'était sauvé avec son frère de la maison paternelle sans argent et sans passeport, et que ces deux fugitifs, arrivés enfin à Rome après mille aventures, étaient entrés ensemble à Sainte-Sabine. Frà Antonio, c'est le nom de guerre du jeune Tourangeau, est au comble de ses vœux, quoique l'été dernier il ait eu trois mois de fièvre, dont il me parlait en riant ; il en est encore jaune comme une orange. Déjà, du temps des anciens Romains, les bords du Tibre étaient insalubres, et l'Aventin particulièrement. Après la mort d'Honorius IV, le conclave se tint à Sainte-Sabine ; mais l'air en fut si malsain pendant l'été que plusieurs cardinaux moururent, et que les autres se dispersèrent sans pourvoir à la vacance du Saint-Siége. Seul, Jérôme

1 Je suis un des agneaux du saint troupeau que mène Dominique par le chemin où l'âme se fortifie, si elle ne s'égare pas. *(Parad*, X.)

d'Ascoli tint bon à son poste, et il parvint à chasser les miasmes pestilentiels par de grands feux qu'il allumait chaque jour, malgré les ardeurs de la canicule. Les cardinaux ne vinrent le retrouver qu'à l'hiver, et Jérôme d'Ascoli fut alors élu d'une voix unanime; il prit le nom de Nicolas IV[1].

Frà Antonio me dit que le prieur, l'été, envoyait souvent ses religieux se promener dans Rome, pour changer d'air. Sainte-Sabine renferme environ cinquante Dominicains, dont une douzaine sont Français. Le couvent était presque abandonné quand Lacordaire y fit son noviciat et le releva de ses ruines en le repeuplant de ses généreuses recrues.

Je ne puis m'arracher à la vue de la terrasse que pour aller voir la cellule de saint Dominique. Nous traversons le jardin, où je croise un groupe de blancs Dominicains, qui causent en se promenant comme des philosophes péripatéticiens. Saint François d'Assise et saint Thomas d'Aquin furent aussi des hôtes de Sainte-Sabine. Le jeune comte d'Aquin vint s'y réfugier malgré ses parents; en vain se mère l'y suivit, frappa aux portes du couvent, demanda à le voir, menaça, pria..., Thomas entendait la voix de Dieu, et il demeura inébranlable, même à la voix de sa mère.

La cellule de saint Dominique nous a été conservée dans son humilité primitive, telle que l'habitait le saint; mais la chapelle qui la précède est revêtue de marbres précieux et de délicates mosaïques: c'est un don de Charles IV, roi d'Espagne, qui voulut ainsi honorer à

[1] La Gournerie, *Rome chrétienne.*

Rome un des plus grands saints de son royaume. On reconnaît ici la splendeur et la piété castillanes.

— Vous savez, me dit Frà Antonio, que la famille de saint Dominique de Guzman est une des plus illustres de l'Espagne; elle a donné une reine au Portugal, Luisa Francisca de Guzman, et une impératrice à la France. La compagne de Napoléon III est une descendante des Guzman.

A côté de la cellule de saint Dominique est celle du grand pape dominicain, saint Pie V.

En descendant, Frà Antonio me conta qu'en 1849, pendant le siége de Rome, les Garibaldiens s'emparèrent de Sainte-Sabine, et s'y fortifièrent comme sur le point le mieux défendu de l'Aventin; les Frères-Prêcheurs se réfugièrent à la Minerve. Les Français s'en emparèrent à leur tour, et eurent plus de respect pour l'Eglise et le couvent que les Garibaldiens.

— Et maintenant, ajouta le jeune moine, on dit que Garibaldi veut revenir nous visiter, avec l'agrément secret du comte de Cavour. L'Aventin a de l'attrait pour le *condottiere*. Savez-vous que nous sommes ici même sur l'emplacement de la caverne du brigand Cacus? Les antiquaires affirment qu'elle était précisément là où s'élève notre église de Sainte-Sabine; j'ignore si le brigand Garibaldi connaît son Virgile, mais ce que je sais c'est qu'il voudrait voler ici bien d'autres choses que les bœufs d'Hercule; mais, voyez, Dieu l'a arrêté dans sa marche sacrilége, et il a été blessé à ce pied qui prétendait rentrer à Rome.

— Oui, répondis-je, et sa blessure ne guérira pas, s'il a dans sa plaie tout le venin de la haine qu'il porte à la France et à la Papauté.

LETTRE IX.

LE PRIEURÉ DE MALTE.

Saint Alexis. — Le palais de la Belle au Bois dormant. — L'église de Sainte-Marie-Aventine. — L'ordre de Malte et l'armée pontificale.

Ce matin, après avoir vu Sainte-Sabine, j'ai voulu visiter le monastère voisin de Saint-Alexis, mais la porte en est close; les moines espagnols font leur sieste, et je ne puis me faire ouvrir.

En m'avançant plus loin, sur le croupe extrême de l'Aventin, je me trouve au milieu d'un demi-cercle architectural entouré de pilastres bizarres et d'emblèmes chevaleresques, parmi lesquels brille la croix de Malte; monument élevé en 1765, sur les dessins de Piranèse, par le cardinal Rezzonico. Devant moi se dresse un grand mur et une porte fermée, d'un aspect menaçant, comme celle du château de Matilda di Sabran :

A CHI ENTRA NON CHIAMATO
SARA' IL CRANIO FRACASSATO.

En regardant par le trou de la serrure, j'y trouve le dôme de Saint-Pierre, qui me donne juste dans l'œil : c'est une jolie surprise ménagée par l'architecte aux cu-

rieux comme moi. Saint-Pierre est à une lieue d'ici, au-delà du Tibre. Je pousse la porte mal fermée, elle cède; j'entre hardiment comme un prince des Contes de fées, destiné à accomplir quelque aventure mystérieuse et à rompre quelque grand enchantement. En effet, on se croirait dans le palais de la *Belle au Bois dormant*. Me voici dans un beau jardin abandonné, sous une charmille de buis et de chênes verts, auprès d'une fontaine croulante, dont le bassin est tari. Je trouve encore, au bout de l'allée, Saint-Pierre en perspective. J'arrive à une terrasse ayant une vue superbe sur le Tibre et sur Rome. A ma gauche, une église délabrée, un palais plus délabré encore, avec une tourelle bizarre et des armoiries singulières que je ne puis déchiffrer; du reste, pas un être vivant. Intrigué, mais las de la chaleur et du soleil, j'allume un cigare, et je m'assieds tranquillement dans un bosquet de lauriers entre un grand palmier et un beau poivrier en fleurs, attendant que le mystère s'éclaircisse et que la fée apparaisse. Elle m'apparut enfin sous la forme d'une belle et forte *contadina* romaine, tenant dans ses bras un petit enfant de cette façon particulière aux italiennes; ce qui leur donne des poses de madones, ou plutôt ce sont elles qui ont servi de modèles aux peintres de Marie.

Je lui demandai où j'étais.

— *Signor mio, è l'antico priorato dei cavalieri di Malta, ecco la chiesa di Santa-Maria Aventinata e sono io la custode del palazzo, e la cicerona dei signori forestieri.*

Cette église fut élevée à la place du fameux temple de la bonne Déesse, dont les honteux mystères nous furent

révélés par Cicéron et Juvénal. L'oncle de saint Grégoire VII était abbé de Sainte-Marie du mont Aventin ; c'est ici que fut élevé son neveu, le jeune Hildebrand. Ce couvent devint plus tard un prieuré de Malte. La *contadina* me fait parcourir le palais édifié par saint Pie V ; il a une admirable vue.

L'église de Sainte-Marie Aventine a été dévastée par le canon pendant le dernier siége de Rome ; Romains et Français s'en emparèrent tour à tour, à cause de sa position stratégique. L'Ordre de Malte vient de la restaurer. On y conserve les tombeaux de plusieurs grands maîtres et prieurs de l'Ordre.

Voyez ce sarcophage antique sur lequel les Muses sont sculptées autour d'un poète qui tient ses œuvres à la main ; aux deux extrémités, Pythagore fait pendant à Homère. On croit cette sculpture de l'époque de Trajan. C'était sans doute le tombeau d'un poète romain, et d'un poète très riche, pour se permettre un pareil monument ; Horace et Virgile n'en eurent pas un semblable. Ce sarcophage renferme maintenant les os du cardinal Spinelli. Là aussi est enterré le fameux Piranèse qui donna les plans de cette église, et dont les vues de Rome sont si estimées.

De la terrasse de l'église, la *custode* me fait voir le mont *Testaccio*, la montagne des Pots-Cassés, d'où le Poussin allait voir le soleil se coucher sur Rome.

J'aime ces ordres militaires et religieux, ces moines-soldats qui priaient et qui combattaient tour à tour. L'Ordre de Malte, né à Jérusalem, a une noble devise : *Non æs sed fides*. Il existe encore.

Il n'y a plus de grand maître depuis la destruction

officielle de l'ordre. Le grand prieur actuel est le cardinal Feretti, et le lieutenant du magistère est l'ambassadeur d'Autriche comte Colloredo.

Dès 1850, la presse française a discuté un projet attribué au cardinal Antonelli par l'*Observateur Romain :* c'était de proposer aux puissances protectrices du Saint-Siége de créer, pour garde et armée du Pape, un corps à l'exemple des chevaliers de Malte, formé de volontaires choisis parmi toutes les nations catholiques.

En 1860, l'imminence des dangers de Pie IX réalisa tout à coup ce projet. La Moricière créa au Pape une armée de volontaires qui n'a pas été vaincue, mais qui a été assassinée dans le guet-apens de Castelfidardo.

LETTRE X.



TERRASSE DES PALMIERS.

Les couvents des sept collines. — Saint Bonaventure sur l'emplacement des bains des Césars. — Le jardin du monastère. — L'Anglais et le vieux Franciscain. — Vues de Rome et de Jérusalem.

Les sept fameuses collines de Rome, qui furent tour-à-tour le théâtre de tant de guerres civiles, de tant de gloires et de crimes, sont depuis longtemps purifiées et sanctifiées par de vieux monastères qui couronnent leur sommet d'une auréole de paix.

Ainsi, nous avons déjà visité Sainte-Sabine sur l'Aventin, Saint-Onuphre sur le Janicule; nous verrons les saints Jean et Paul sur le Cœlius, Sainte-Marie in Ara Cœli sur le mont Capitolin ; le Viminal et l'Esquilin ont aussi leurs églises et leurs couvents ; visitons aujourd'hui saint Bonaventure sur le mont Palatin. Il est bâti sur l'emplacement du palais impérial, juste à la place de ces bains voluptueux si chers à la mollesse romaine. Il est occupé par les Franciscains de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara, compatriote et ami de sainte Thérèse.

Une salle d'attente précède le cloître; j'y trouve force pauvres gens venant demander aux frères des vivres, des remèdes et des prières. Cette salle est ornée des portraits

des saints de l'Ordre de Saint-François ; de larges bancs hospitaliers sont rangés le long des murailles. Quelques vieux livres en parchemin sont fixés au mur par des chaînes, comme on faisait au moyen-âge pour conserver les manuscrits. Ces livres sont là aussi pour l'instruction et l'édification des passants, sans qu'ils puissent être perdus ni dérobés. J'en feuillette un, c'est la Vie de saint Bonaventure. Giovanni Fidanza reçut le surnom de *Buonaventura*, en souvenir de l'heureuse guérison d'une maladie qui faillit l'enlever dans son enfance. Né en Toscane, en 1221, entré à dix-huit ans dans l'Ordre de Saint-François, bientôt l'étendue de sa science et l'onction de sa parole l'élevèrent aux plus hauts grades dans l'Université de Paris, où il fut surnommé le *Docteur Séraphique*. On dit que, surpris par la mort avant d'avoir achevé ses Mémoires, il obtint de Dieu de revenir au monde pendant trois jours pour terminer cet ouvrage. C'est le sujet d'un effrayant tableau de Murillo que nous avions naguère au Louvre.

L'église, au centre du couvent, est basse, sombre, recueillie. Ici on ne donne pas de guide ; un frère me dit : « Voici l'église, vous pouvez y prier, seul, tant que vous voudrez ; voilà le jardin, vous pouvez y rêver à loisir et sans distraction. » J'aime cette liberté complète donnée au voyageur à qui on semble dire : « Tout est ici à vous. »

Le jardin est grand comme la main, mais il se termine par une petite terrasse, où je tombe en extase devant tout ce que je vois. Imaginez-vous un petit jardinet, composé de deux carrés de légumes, et d'un parterre de fleurs avec des bordures de buis, arrosé par une fontaine

à jet d'eau, précieuse à cette hauteur ; de chaque côté de la fontaine, encaissés dans de larges cadres en pierre, s'élèvent deux beaux palmiers en face des cyprès du Cœlius ; Chateaubriand compare les palmiers à des femmes d'Orient, les cyprès à des religieuses en deuil.

Accoudés sur la terrasse, regardons : le Colysée est à nos pieds et nous montre son côté le plus dégradé, mais non le moins pittoresque ; entendez-vous d'ici le tapage des tambours français qui s'exercent au bas du vieil amphithéâtre ? Voici la *Meta sudans,* fontaine où les gladiateurs, après la lutte, venaient laver le sang mêlé à la poussière et à la sueur sur leurs corps haletants. A gauche les deux dômes et le clocher bysantin de Sainte-Marie-Majeure, puis à l'horizon les montagnes de la Sabine couvertes de neige. En face de nous, sur le Cœlius, le couvent de Saint-Jean-et-Saint-Paul, et plus bas celui de Saint-Grégoire ; à droite le Palatin même où nous sommes, et les débris du Septizonium d'Alexandre-Sévère, sur lequel s'élève le couvent. On dit même qu'on aperçoit d'ici la Méditerranée.

Tandis qu'appuyé sur la terrasse, je noyais mes yeux et ma pensée dans la lumière de ce paysage incomparable, j'entendis des pas derrière moi; je me retournai, mécontent d'être ainsi distrait de ma contemplation solitaire ; mon humeur redoubla en voyant que le survenant était un Anglais, un jeune Grand-Breton, maigre et roux comme un bouleau avec ses feuilles mortes, à l'air spléenitique et phthisique; il fit son entrée d'un air victorieux, comme la plupart de ses compatriotes, qui semblent toujours prendre possession du lieu où ils sont,

Et par droit de conquête et par droit d'arrogance.

Il semblait avoir fait ses préparatifs de voyage en Italie en suivant le conseil que l'Yago de Shakspeare répète jusqu'à cinq fois à Rodrigo : *Put money in thy purse,* mets de l'argent dans sa bourse.

Il s'avança à pas lents, sans tourner les yeux, droit à la terrasse, où il s'arrêta sans rien voir, semblant attendre quelque chose..... Une lunette d'approche, peut-être... Non, c'était son groom galonné qui le suivait à une distance respectueuse ; le groom se rapprocha gravement ; il avait dans les mains un livre rouge, le *Hand-Book* de Murray, il l'ouvrit au passage nécessaire, et le mit avec respect sur le bord de la terrasse, sous les yeux de son auguste maître ; *my lord* daigna y jeter un coup d'œil, compara la description à la réalité, ne manifesta aucune espèce de sensation, et s'en alla comme il était venu.

Je lui souhaitai bon voyage et fus ravi de son départ ; il faisait tache dans ce beau tableau. Que j'aimai mieux l'aspect d'un bon Franciscain qui entra après lui dans le jardin, mais qui, craignant de me distraire, se promenait à l'autre bout de la terrasse, en hôte discret et délicat. J'allai à lui et je le saluai. Il me rendit mon salut, en se courbant, la main sur sa poitrine, à la manière orientale.

Mais le soleil était brûlant. (Quel temps fait-il à Paris aujourd'hui 7 janvier ?) J'allai m'asseoir sur la mince ligne d'ombre que projetait un des grands palmiers, m'adossant à l'arbre lui-même. Le Franciscain resta debout devant moi, son capuchon rabattu sur ses épaules ; son crâne chauve et bronzé ne craignait rien du soleil ro-

main; il fixait le soleil de ses yeux d'aigle, souriait et regardait l'horizon comme plongé dans une grave béatitude. J'aperçus près de nous un jeune arbre empaillé et si bien emmaillotté dans ses langes comme une momie égyptienne, qu'on ne l'entrevoyait que par une étroite ouverture qu'on lui avait ménagée en plein midi, pour qu'il ne pût rien perdre des rayons du soleil.

— « *Padre,* quel est donc ce hôte si frileux ?

— Un de nos Pères l'a rapporté de Jérusalem, où, comme vous savez, notre Ordre est gardien *del Gran Sepolcro di Christo.* Mais, malgré toutes nos précautions, le pauvre arbre a froid ici, il ne vivra pas ; le soleil romain ne lui suffit pas. »

Le moine cessa de parler, et je ne songeai à renouer la conversation qu'en le voyant regarder avec attention les montagnes d'Albano.

— « *Padre,* que regardez-vous ainsi !

— Les montagnes ont peu de neige cette année : c'est un mauvais signe pour les fruits de la terre.

— Vous avez ici un beau panorama, mais votre vie est bien resserrée dans cet étroit coin de terre.

— L'espace me sera encore plus strictement mesuré quand je serai sous terre, mais qu'importe ! l'âme est libre et fera d'elle-même, *l'anima è libera e farà da se.*

Puis il me cita en latin ce verset de Job : « Je mourrai dans ce petit nid que je me suis fait, et je multiplierai mes jours comme le palmier. »

Une cloche sonna, et le moine disparut.

Je restai là longtemps encore ; cette citation de Job, le poëte arabe, l'émir pasteur et guerrier de l'Idumée, cette fontaine, cette terrasse inondée de soleil, cet arbre de

Judée, ambassadeur de Jérusalem à Rome, venu ici pour nous parler d'un climat plus chaud encore que celui d'Italie, et loin duquel il languit et meurt ; ce ciel enfin d'un bleu si *cru,* sur l'azur duquel se dessinent ces deux palmiers de Syrie, tout me rappelait l'Orient, le pays des tentes patriarcales et des grottes prophétiques, le pays que j'ai tant de fois rêvé en lisant les scènes primitives de la Bible. Rome et Jérusalem ! les deux Cités saintes qui résument toute l'histoire de la religion et de l'humanité, l'une avant, l'autre après la Venue.

Jérusalem, c'est la ruine des ruines, la désolation des désolations ; elle est aux mains des Turcs, et les schismatiques nous y disputent le saint Tombeau. A Jérusalem, tout rappelle la Passion et les ignominies du Sauveur ; au contraire, à Rome, on jouit pleinement de la victoire du Crucifié et ses disciples : c'est le triomphe permanent du Christianisme.

LETTRE XI.



DON GARCIA LOZANO.

Saint Charles au Corso. — La Signora Lopez. — Poésie d'un cuisinier. — Vie privée des Romains. — Un visage d'excommunié. — Histoire d'une Anglaise et d'un Lozano.

Nous avions trouvé un logement dans une petite maison admirablement située, *via Ripetta* près du port; sous nos pieds le Tibre, à gauche le pont Saint-Ange et le dôme de Saint-Pierre, en face la campagne romaine, à droite les cyprès du mont Mario, mais l'endroit était trop isolé, et nous voici *Piazza San-Carlo al Corso n°* 433.

Nous voyons de nos fenêtres la façade grandiose de l'église nationale des Lombards, saint Charles au Corso. Sa coupole se voit de fort loin et semble presque aussi élevée que celle de Saint-Pierre. L'intérieur est monumental. Dans la *tribuna,* grande peinture de la peste de Milan, où éclata la charité de saint Charles; son cousin, le cardinal Federico Borromeo se signala aussi dans une calamité semblable, si bien racontée par Manzoni. Au maître-autel, immense tableau de Charles Maratte, qui y a peint son patron saint Charles présenté par la Vierge au Sauveur. Au bas, des anges soutiennent un cartouche où est tracée la devise du saint, devenue celle de sa fa-

mille : *hvmilitas*. Cette église renferme le cœur de saint Charles Borromée.

En Italie tous les étrangers sont logés dans un *palazzo :* traduisez en langue vulgaire : appartement garni. Notre maison est située à l'angle du Corso et de la place San-Carlo. La porte, qui donne sur la *piazza,* est comme presque toutes celles de Rome, un *immondezzaio ;* la cour n'est pas propre, malgré sa fontaine ; les Romains, qui ont de si belles eaux, ne les aiment que pour la vue ou le bruit ; ils n'en font guère d'autre usage. Au premier étage, *primo piano,* se trouve un cabinet de lecture, tenu par le *signor de Angelis,* l'homme le plus angélique du monde, qui porte un vieux nom romain et a des prétentions archéologiques. Son cabinet est une sorte de cercle littéraire et politique dont nous profiterons. Au second *piano* est notre appartement, dont la vue sur le Corso est recherchée pour le carnaval. Nous stipulons soigneusement que nous jouirons à cette époque de nos fenêtres, et qu'on ne les louera pas à d'autres, ce qui arrive quelquefois. C'est M. l'abbé J., notre complaisant compatriote, qui nous a loué cet appartement. Rien de plus amusant que sa scène avec la femme du propriétaire, la *padrona di casa*, la *signora Lopez*, qui ne voulait pas conclure sans son époux, et qui, furieuse de son absence inexpliquée et inexplicable, ne cessait de s'exclamer avec la vivacité italienne : *Il mio benedetto marito !* Une Française aurait dit : mon *maudit* mari !

En Italie on *bénit* les maris, et de la bonne manière. C'est de meilleur goût, ne trouvez-vous pas [1] ?

[1] Les Italiens *bénissent* quand nous maugréons : Quelle diable d'affaire ! *Qual benedetto affare !* Va-t'en au diable ! *Andatevi a far benedire !*

Enfin le *signor Lopez* est arrivé et a daigné ratifier le traité. C'est un digne homme, revêtu du matin au soir d'un ample robe de chambre comme celle de feu Lablache dans *Don Magnifico*. Il est d'origine espagnole, mais né à Rome; il fit longtemps le métier d'*impressario*, et s'y ruina; il a gardé un goût très-vif pour le théâtre, et à tapissé le coin le plus mystérieux de l'appartement avec les portraits de ses plus charmantes *prime donne* et des plus vertueux (virtuosi) parmi ses *primi uomini*. Le couple Lopez loge au-dessus de nous, au grenier, selon l'usage des propriétaires romains qui, l'hiver, sont *alle stelle*, comme ils disent, c'est-à-dire sous les toits; et l'été quand leurs locataires sont partis, ils se trouvent au large et au frais dans leurs vastes demeures. Nous voilà donc installés et bien enfermés; la porte d'entrée a de gros verrous et un guichet à écumoire, à l'épreuve du poignard (m'assura le signor Lopez).

Vous me voyez à Rome heureux comme un poisson dans le Tibre, mais, tout le monde n'est pas de mon avis. La nourrice de Teresina, qui, en route, ne comprenait pas qu'on pût semer son argent dans de pareils pays, s'est réconciliée avec la Ville-Eternelle, en y rencontrant six bonnets bourguignons qui lui font retrouver les Tuileries au Pincio. Pour mon compte, je donne la pomme aux nourrices romaines, surtout aux Albanaises dont le costume est si pittoresque; leurs cheveux sont traversés horizontalement par d'immenses aiguilles d'argent; j'ai vu des voyageurs peureux prendre de loin ces ustensiles pour des poignards, et d'autres, moins poétiques, les ont pris pour des fourchettes.

Je ne cesse de dire : à la guerre comme à la guerre, à

Rome comme à Rome : *Si vivis Romæ, romano vivite more.*

Si vous vivez à Rome, il faut vivre en Romain.

Le petit vin d'Orviéte est bon, et la viande est parfaite, surtout celle des bœufs du Clitumme chantés par Virgile.

Si les cuisiniers italiens ne sont pas fort sur la *gueule*, comme dirait Rabelais, ils le sont parfois en poésie. Un jeune Romain, le chevalier Paul Mencacci, m'a raconté que son père avait un *chef* doué d'un talent poétique très-remarquable; chaque jour à table, son maître trouvait un madrigal sous l'aile d'un poulet, une *canzone* au bec d'un perdreau, un sonnet artistement troussé dans une oreille de veau, poésies domestiques, célébrant les évènements quotidiens arrivés dans la famille.

J'estime la sobriété des Romains; ils mangent pour vivre, et ne vivent point pour manger. Ils professent un juste dégoût pour l'ivresse brutale des gens du nord, dont nos soldats leur donnent parfois trop souvent le spectacle. Ils ont l'ivresse de l'esprit et du cœur; ils se grisent d'amour, de musique, de poésie, de colère, de sang parfois, mais rarement de vin. Leur langage traduit leur manière de vivre : ainsi ils n'ont point notre ignoble *pourboire,* mais la gracieuse *bonne-main.* Hier mon cocher me demandait quelques baioques, *per il caffè,* pour prendre le café, cette boisson spirituelle et poétique.

Les Italiens ne s'invitent jamais entre eux pour faire un *bon dîner,* mais pour danser, causer, faire de la musique en prenant des glaces et du café. Les grands seigneurs Romains ont mis leur fortune et leur gloire à bâtir, à orner des palais, et à y faire concourir tous les arts;

n'est-ce pas un plus noble et plus durable emploi de leurs richesses, que s'ils les avaient dépensées dans ce luxe matériel de table, *che tutto se ne va al cacatoyo,* comme ils disent si justement? Le cardinal Alexandre Albani, le créateur de la célèbre villa qui porte encore son nom, amateur si passionné des beaux-arts et de l'antiquité, faisait une chère assez médiocre. Un habitué de la maison, moins indifférent à ces détails, lui fit venir un cuisinier français. Celui-ci, le lendemain matin de son installation, recevant les chétives provisions habituelles, ne put supposer qu'elles étaient destinées au dîner du maître, et il les distribua à ses aides et aux marmitons. L'heure du dîner arrivée, le cardinal se plaint de n'être point servi; le cuisinier avoue ce qui s'est passé, mais promet de prendre ses mesures, et que dès le lendemain Son Eminence sera satisfaite. Il tint parole, et les repas furent irréprochables; mais à la fin du mois, le cardinal trouva le compte si énorme, qu'il appela le nouveau chef, lui paya son voyage, et le congédia. Comme on le blâmait de ce renvoi, il repartit : « Si je gardais le cuisinier, je ne ferais point ma galerie [1]. »

J'estime aussi les Italiens en ceci : c'est qu'en général ils n'ont pas la crainte du ridicule et bravent le respect humain ; et pourquoi cela? parce qu'ils ne sont pas tourmentés comme nous par la vanité :

La sotte vanité nous est particulière.

Le Français est vaniteux, l'Anglais orgueilleux, l'Es-

[1] Valery, *Voyages en Italie.*

pagnol fier, l'Italien est bon ou mauvais, mais toujours lui-même.

Ce n'est pas en Italie où l'on aurait inventé ce proverbe véritablement infâme : Mieux vaut avoir des vices que des ridicules.

Les étrangers connaissent mal les Romains parce que ceux-ci leur ferment la porte de leurs maisons, et ils ont raison ; ils gagneraient peu et perdaient beaucoup à cette fréquentation. La dernière révolution a altéré le caractère du peuple romain ; mais c'est un peuple chrétien qui en vaut bien d'autres. Mademoiselle de M*** vient de nous raconter plusieurs traits de la foi vive et grave des Romains. Elle demandait l'autre jour à une femme qui mendiait, combien elle avait d'enfants. — *Cinque, Signora.* Puis, avec un geste charmant : *Uno in paradiso, quattro quaggiù!*

« Que fait ton père ? » demandait-elle encore à un petit garçon.—*Da due anni, Signora, ci aspetta in paradiso*[1].

Les sentiments d'un peuple religieux se réfléchissent dans son langage : quel dommage ! *Che peccato!* Etre riche se dit ici : *Avere del ben di Dio.* Nous disons : Un pauvre diable ; les Italiens : *Un povero Christiano.*

Salute signifie à la fois la santé du corps et celle de l'âme, le salut éternel. La laideur physique est comparée à la laideur morale : être laid, c'est avoir un visage d'excommunié : *Avere un viso da scommunicato.*

Il faut avouer que le visage des excommuniés de nos jours ne dément pas le proverbe : voyez les portraits du *roi d'Italie* et de ses complices.

[1] Depuis deux ans, madame, il nous attend en paradis.

Un docteur de Rome nous disait un jour que les Romains étaient fort braves.

— Ils ne vous paraissent pas tels, ajouta-t-il, parce qu'ils n'ont pas ce sentiment exagéré de l'honneur chevaleresque né chez vous, barbares du Nord. Les Romains modernes ne connaissent guère plus que les anciens le point d'honneur et les duels.

— Oui, dis-je en riant, assassiner c'est le plus sûr, comme dit le Silicien dans Molière. Voyez, docteur, comme les expressions mêmes des deux langues peignent le contraste des caractères des deux peuples ; votre mot *vendetta* n'est-il pas court, serré, aigu comme la pointe de vos stylets? C'est l'assassinat au coin d'une rue ou d'un ravin. Notre mot *vengeance* est, au contraire, large, éclatant, sonore ; c'est un duel en plein soleil, à armes égales.

— Il y aurait bien des choses à dire là-dessus, répondit le docteur; mais, pour en revenir au courage contesté des Romains, je ne connais point de peuple qui ait un mépris plus insouciant pour leur sang et pour leur vie. Je suis chirurgien de l'hôpital de la Consolation, et j'y traite souvent les victimes de ces fameuses *coltellate,* qui sont un reste des mœurs antiques du Cirque et comme un souvenir des combats de gladiateurs. Cette race romaine est énergique et vivace ; son sang est pur, et ses blessures se guérissent vite. C'est fort heureux, car un coup de couteau se donne ici comme un coup de poing chez vous. J'ai soigné ces jours-ci à l'hôpital deux Transtéverins, qui m'ont conté leur affaire : dimanche dernier, après la messe, ne sachant plus que faire pour se divertir, ils ont imaginé de jouer à la *coltellata;* en voyant leur

sang couler, ils se sont piqués au jeu et ont fini par s'écharper en détail ; mais j'espère en sauver au moins un. La *plante-homme,* disait Alfieri, naît plus robuste en Italie que partout ailleurs, et les férocités mêmes qui s'y commettent en sont une preuve [1].

Ce soir, le signor Lopez, selon sa louable coutume, a déserté le domicile conjugal pour aller faire sa partie dans le Corso, au café des Echecs, *caffè dei Scacchi.* La padrona est descendue chez nous pour charmer un peu les ennuis de son veuvage. Elle est de Bologne, et elle a une vivacité amusante dans son italien gazouillant. Elle joue comme une enfant avec Teresina, qu'elle appelle *la Creaturina*, et elle lui parle de la *Befana,* la fée romaine, qui, la veille des Rois, apporte les étrennes *ai fanciulli benedetti.* Elle nous apprend que les jeunes filles du Transtevère, les *minente*, comme on les appelle, ne manquent jamais, à cette époque, en faisant leur lit d'y mettre deux oreillers, dans la pensée que cela les aidera à trouver un mari.

Dans le Corso, devant nos fenêtres, s'élève un vieux palais castillan. La signora nous raconte qu'il fut bâti, dans le dernier siècle, par un Lozano, chef d'une illustre famille espagnole, qui se faisait gloire de descendre du comte Lozano, le père de Chimène, tué par le Cid Campeador, comme le prouvent les fameux vers du Romancero :

La noble Jimena Gomez
Hija del conde Lozano,

La pianta-uomo nasce più robusta in Italia che in qualunque altra terra... e gli stessi atroci delitti che vi si commettono ne sona una prova. (Memorie.)

Con el Cid marido suyo
Sobremesa estaba hablando.

De toute cette famille, il ne reste plus qu'une jeune fille que nous voyons parfois à son balcon, d'un beau type castillan, mais pâle et mélancolique comme Chimène après la mort de son père, tué par Rodrigue. Cette jeune Espagnole, nous dit la signora, ne veut pas se marier, et ne cesse de pleurer la mort d'un frère qu'elle aimait tendrement et dont voici l'histoire :

Ce jeune homme, nommé don Garcia Lozano, à la fois Espagnol et Italien, sentait bouillonner en lui les passions de ses deux patries. Il eut le malheur de tomber amoureux fou d'une jeune Anglaise, qui venait passer l'hiver à Rome. Il essaya de lui plaire, il demanda sa main ; mais elle le refusa, et resta pour lui aussi froide que le climat de son pays du nord.

« Que voulez-vous, » ajouta la signora par façon de parenthèse, « elle avait ce que nous appelons *la smorfia. Povero Lozano!* Les mariages se concluent au ciel, et celui-là n'y était point écrit : *Nozze e magistrati sono da Dio destinati.* »

Don Garcia, désespéré, essaya vainement, pendant tout l'hiver, d'échauffer ce cœur de glace ; il ne fut pas plus heureux que cet autre Espagnol, qui s'était épris, à Saint-Pierre, de la belle statue de la Justice qui décore le mausolée de Paul III, chef-d'œuvre de Guillaume della Porta.

Après Pâques, l'Anglaise partit pour Naples. Elle ne dit pas comme Henri IV : « Qui m'aime me suive ! » Malgré cela, Lozano la suivit, et s'obstina à escorter sa voiture, à cheval, à franc étrier. Entre Itri et Fondi,

attaque de brigands. Don Garcia défend sa dame comme un paladin, et veut pour la sauver l'emporter dans ses bras; mais la prude Anglaise en est fort choquée, et toute disposée à suivre l'exemple de Julie de Gonzague [1].

Dans sa belle défense contre les brigands, le jeune Espagnol a le malheur de ne pas même recevoir une égratignure, ce qui l'aurait peut-être rendu plus intéressant aux yeux de sa dame. En tout cas, mieux eût valu pour lui être tué là en combattant, que de mourir aussi prosaïquement quelques jours plus tard. En effet, en suivant la voiture à cheval, sous un soleil brûlant, il attrapa une fièvre chaude. Arrivé à Naples fort malade, et n'étant connu de personne, il fut porté à l'hôpital où il mourut misérablement.

L'Anglaise fut insensible à cette mort; elle se dit, sans doute : « Ce jeune *bachelor* n'était pas vigoureux; tel gentleman de ma connaissance se comporte plus vaillamment à cheval dans un *steeple chase*. »

Quelque temps après, la fille d'Albion, dans une de ses excursions de touriste, alla visiter le grand cimetière de Naples, qui est dans une si heureuse position, sur une colline ombragée, en vue de la ville et de la mer. Là en folâtrant parmi les tombes, elle lut par hasard cette épitaphe :

QVI GIACE DON GARCIA LOZANO.

[1] Le fameux corsaire Barberousse II brûla Fondi de rage de n'avoir pu y surprendre la belle et spirituelle Giulia Gonzaga, comtesse de Fondi dont il voulait faire hommage au sultan Soliman II. La nuit où le corsaire pénétra dans la ville, Giulia fut éveillée et emportée à demi nue par un gentilhomme que sa jalouse et ingrate pudeur fit ensuite punir de mort.

Admirez le capricieux changement ! Ce cœur de marbre s'amollit tout à coup, ces yeux secs se mouillèrent ; la voilà qui récite le monologue d'Hamlet ; elle se coiffe de fleurs comme Ophélie ; elle affecte ou ressent des symptômes de folie shakspearienne ; bref, on pourrait en faire tout un drame qu'on intitulerait comme celui de Calderon : *Amar despues de la muerte*, Aimer après la mort. Je me contente de vous rapporter le récit de la signora ; elle ne comprenait rien à cet amour posthume, à cette passion du nord, si longue à se former et qui n'éclate que sur un tombeau ; elle nous dit en finissant, comme morale de l'histoire : « Une Italienne n'aurait pas fait cela ; elle eût peut-être oublié Lozano mort, mais elle l'eût aimé vivant. »

Voilà une longue lettre ; puissiez-vous avoir à la lire autant de plaisir que j'en ai eu à vous l'écrire ! Quelle plus grande joie encore quand je serai auprès de vous tous, et que vous me ferez *conter Rome*, comme dit madame de Sévigné [1] !

E per fine, carissima signora zia, le bacio con la dovuta reverenza le mani.

[1] « Nous allâmes nous promener, nous nous assîmes dans le fond de ces bois ; pendant que les autres jouaient au mail, je lui faisais *conter Rome*, et par quelle aventure elle avait épousé M. de Chaulnes. » (*Lettre du* 23 *août* 1671.)

LETTRE XII.

LA FÊTE DES LANGUES.

Académie polyglotte au collége de la Propagande — On y entend des chrétiens de toutes langues et de toutes nations. — Le nom de Dieu en divers idiomes. — La voix des évêques du monde entier. — Les sauvages de l'Orégon veulent passer la mer pour défendre Pie IX.

Dimanche, 9 janvier.

Le voyage de Rome me tient lieu de tous les autres, parce que tous les peuples font le pèlerinage de la Ville-Eternelle, et toutes les langues s'y donnent rendez-vous. Aujourd'hui, jour de l'Epiphanie, c'est à Rome la fête des langues. Rendons-nous à la place d'Espagne. Devant la colonne de l'Immaculée Conception érigée à Marie par Pie IX, s'élève le vaste collége de la Propagande, point central des missions, cénacle d'où partent les nouveaux apôtres des nations. On y reçoit les jeunes gens de tous les pays non-catholiques qu'on prépare à l'apostolat et parfois au martyre, et qu'on renvoie ensuite dans leur patrie, armés chevaliers des mains de la Foi. Notre séminaire des Missions-Etrangères, à Paris, dépend de la Congrégation romaine de la Propagande.

Rome autrefois exerçait au Champ-de-Mars des soldats

qui devaient lui conquérir l'univers matériel ; maintenant elle forme ici de pacifiques conquérants qui vont lui soumettre les âmes et les cœurs.

« Le Collége de la Propagande, a dit Mgr. Gerbet, est l'expression du plus grand et du plus saint effort qui ait été fait, dans aucun établissement humain, pour travailler à la restauration de l'unité de la famille humaine. »

Ce matin même, la chapelle de la Propagande a vu célébrer des messes latines, grecques, arméniennes, maronites, variété des rites catholiques dans l'unité d'une même foi. On nous fait entrer dans cette chapelle richement décorée. Au fond, une estrade avec le trône du Pape ; son portrait préside à la cérémonie comme le symbole auguste de l'unité. Deux cardinaux y assistent ; des officiers français y sont invités, et ne sont pas ici des juges incompétents en fait d'héroïsme et de dévouement.

On contemple avec intérêt tous ces jeunes élèves rangés en cercle, vêtus de leur soutane noire, dont la ceinture, les boutons et les ganses sont rouges, couleur du sang et symbole du martyre qui les attend peut-être [1]. C'est une pépinière de soldats du Christ, un *séminaire,* c'est-à-dire une *semence* de martyrs ; *sanguis martyrum semen Christianorum.* (Tertullien.)

Sous l'uniformité de leur costume quelle variété de couleurs ! Visages blancs, noirs, jaunes, olivâtres, dorés, cuivrés, bronzés ! Quels traits et quels types divers ! Pourtant ils ont le même cœur, la même pensée, la même foi : ce sont des ambassadeurs que l'univers entier envoie au

[1] Avant de partir, conformément à la bulle d'institution, ils prêtent serment de verser, s'il le faut, tout leur sang.

Père commun des fidèles. Ce séminaire est l'image du Catholicisme, la religion universelle. Chacun de ces jeunes gens va retourner dans sa lointaine patrie pour y parler de Rome, et prêcher la foi au bord du fleuve Jaune ou sous l'arbre du désert. En attendant, ils vont nous parler chacun dans sa langue, mais leur thème est le même : c'est la glorification de la Crèche et de l'Enfant-Dieu.

Nous allons nous croire au jour de la Pentecôte à Jérusalem, alors que *des hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel proclamaient en leurs langues la grandeur de Dieu.*

C'est donc aujourd'hui la *Fête des langues* en l'honneur des rois Mages, dans la personne desquels le Sauveur a consacré la *vocation* de toutes les nations.

Le séance commence. Vous vous étonnerez, sans doute que j'aie éprouvé du plaisir à écouter sans comprendre ; détrompez-vous. Je disais comme ce paysan breton à qui son évêque parlait français : *L'âme entend!* Un seul homme naguère comprenait tous ces idiomes: c'était le cardinal Mezzofanti, qui savait plus de langues que Mithridate. N'importe ! Ecoutons, sans le comprendre, ce grand chœur des langues de la terre réunies pour célébrer leur Créateur. J'ai cherché au moment même à noter leur musique à mon oreille [1].

[1] « Il y a, dit Mgr Gerbet, une poésie indépendante du mérite particulier de chaque composition dans cette fédération des idiomes humains, apportant chacun son hymne à cette fête ; on dirait une scène des jeux olympiques de la chrétienté. Ce concert étrange de sons, d'accents et de rhythmes, inintelligibles en détail, n'en forme pas moins par le seul fait de leur réunion, une parole plus qu'intelligible : sa signification se fait profondément sentir. »

Poésie hébraïque : grave, triste et solennelle ; langue que le Créateur parla, sans doute, au premier homme, langage primitif de l'humanité, instrument poétique de Moïse, de David et Job.

Chant syriaque : doux et plaintif, déclamé par Joseph Nasralla du Liban [1].

Chant chaldéen, par David de Mossul.

Sonnet arménien, très mélodieux, par Michel Ferachian de Damas.

Églogue arabe, dialoguée par Giusich Nasarian de Mardin en Mésopotamie, Ferachian de Damas, et Simon Baraie d'Achmin en Egypte.

L'arabe semble guttural et cadencé comme le galop d'un cheval du désert. Cette langue hennit au bruit de la trompette comme le coursier de Job.

Ode géorgienne, par Simon Kajabegow de Akalzike en Géorgie, musique guerrière et retentissante.

Élégie persane, par Giorgio Chaiat de Mossul ; chant mélodieux et aspiré, qui fait rêver aux poésies de Saadi, le *poète des roses ;* mais toutes ces molles langues d'Asie se concertent aujourd'hui pour prendre un accent plus mâle, et chanter les grandeurs du vrai Dieu.

Chant kurde, par Paul Emmavelian de Telermen en Mésopotamie.

Prose birmane, par Giorgio de Crvz de Rangoon, dans l'empire Birman.

Prose bengalèse : chant d'oiseau de paradis, dialogue

[1] J'aime à noter ici les noms de ces jeunes apôtres ; peut-être un jour en retrouverons-nous quelques-uns cités comme martyrs dans les Annales de la Propagation de la foi.

par Guglielmo QVINN de Calcutta, et Adolfo MEDLYCOTT de Chittagong, dans les Indes.

POÉSIE TURQUE : large, mâle et sonore ; langue guerrière qui ne va plus à la bouche des Turcs dégénérés, par Pasquale NVRIGIAN de Constantinople.

PROSE CLASSIQUE CHINOISE, sur le saint de Chiun Jun de Kum-Ci.

Je donne la palme au chinois ; c'est une langue femelle, une langue délicieuse, une mélodie enfantine et gazouillante ; on dirait une flûte, un haut-bois, un pipeau et parfois un *mirliton;* idiome plus suave et plus caressant à l'oreille que l'italien lui-même, langue balbutiante et efféminée d'un peuple resté en enfance, dont le langage est une musique et l'écriture une peinture à l'aquarelle [1].

POÉSIE EN COPTE DE MEMPHIS, par Abraham BISCIAI de Hammas en Egypte.

POÉSIE EN COPTE DE THÈBES, par Simon BARAJE de Achmin en Egypte.

POÉSIE ÉTHIOPIENNE, par Zaccaria CAHEN d'Oxum, langue dure et forte.

PROSE d'AMARICA, par Maria TESFAJE d'Adna en Abyssinie.

ELÉGIE EN GREC ANTIQUE, par Andrea TIMONI de Smyrne.

CHANT GREC MODERNE, par Jean MARANGO de Syra.

Le grec est toujours la langue de miel, la langue d'Homère, non moins belle sur les lèvres de saint Jean Bouche-d'Or que sur celles de Démosthènes ; mais quelle différence morale entre Homère racontant tout naturelle-

[1] Dans l'écriture chinoise l'idée de la dispersion est exprimée par *une tour*, souvenir de Babel, dont la Propagande est l'antipode.

ment que Laertes acheta Euryclée au prix de vingt bœufs, ἐεικοσάβοια δ'εδωκεν, et saint Basile s'écriant : « Dans la nature il n'y a point d'esclaves, »

Παρὰ ἀνθρώποις τῆ φυσεὶ δοῦλος οὐδεις [1].

Mais que j'aime dans Homère ce beau vers tout chrétien : « Tous les hommes ont besoin de la Divinité : »

Παντες δὲ θεῶν χατέουσ' ἄνθρωποι [2].

Chant latin sur les fureurs d'Hérode. C'est toujours le noble idiome, ferme et concis, la langue conquérante universelle, la langue vraiment *catholique*, qui envoie encore ses ordres, datés de la Ville-Eternelle, aux cinq parties du monde.

Poésie française, déclamée un peu trop emphatiquement par le jeune Albert Thévenin de Marseille.

Je ne me rappelle pas assez cette pièce pour la citer ; je vous envoie quelques strophes de celle que Mgr. Gerbet a entendue à la Propagande, il y a quelques années.

Quand Babel eut troublé l'unité du langage,
Les langues, se fuyant par un instinct sauvage,
Quittèrent leur berceau pour n'y plus revenir ;
Mais le Verbe a pitié de leur foule égarée,
Si la tour de l'orgueil l'a jadis séparée,
L'humble crèche d'un Dieu saura la réunir

Rome ! c'est dans ton sein que leur accord s'opère !
Dans ce chaos de mots qui divise la terre

[1] De Spiritu sancto, 20.
[2] Odyssée, III, v. 48.

L'harmonie apparaît dès qu'on prie avec toi :
Ton hymne universel est le concert des âmes,
Le Dieu de l'unité que seule tu proclames
En nos accents divers entend la même foi.

Sur tout rivage où peut aborder une voile,
Tes apôtres s'en vont, guidés par ton étoile,
Des peuples renouer l'antique parenté :
La vérité refait ce qu'a détruit le crime,
Et Rome, de Babel antipode sublime,
Du genre humain épars reconstruit l'unité.

Poésie espagnole. « C'est la langue qu'il faut parler à Dieu, » disait Charles-Quint.

Ode portugaise, par Teodoro Ribeira de Rio-Janeiro. Le portugais est l'italien de la péninsule ibérique.

Églogue italienne. L'italien est bien véritablement le rossignol des langues européennes.

Voici, après ces doux idiomes du Midi, les rudes dialectes du Nord.

Poésie celtique dans le rhythme énergique d'Ossian, chantée par John Caméron de la Nouvelle-Ecosse.

Poésie irlandaise, par Auguste Keane de Cork. Les Irlandais prétendent avoir une origine toute méridionale. J'avais auprès de moi un prêtre d'Erin, qui pleurait en écoutant l'antique idiome de sa patrie. *Erin-go braught,* c'est la devise de l'Irlande.

Poésie écossaise, par William Spence d'Invereskandy; on dirait une langue forgée à coups de marteau par l'ancien forgeron de *Gretna-Green.*

Vers anglais, déclamés par Edward Mac-Glynn. Dans ce congrès des langues, l'anglais nous a paru long, criard et sifflant. L'assemblée se mit à rire en l'entendant, sans

respect pour la langue de Shakspeare et de Milton ; mais il ne s'agissait ici que du son et de l'harmonie, et à ce point de vue l'anglais semblait une fausse note dans ce concert universel.

VERS ALLEMANDS, langue hennissante. Gulliver raconte qu'elle était parlée par les *Houyhnhnms*.

DIALOGUE SUISSE sur ce sujet : Un paysan suisse et son fils devant les tapisseries de Raphaël au Vatican. Ce dialecte suisse est âpre et rude comme ses montagnes.

POÉSIE HOLLANDAISE. Un savant hollandais a fait un gros livre pour prouver qu'Adam et Ève parlaient le hollandais ; je ne leur en fait pas mon compliment.

M. Carl HOLFELDT d'Arendal en Norwége, nous récite une ode scandinave et une poésie en langue laponne. Eh bien ! le laponien n'est pas aussi laid qu'on le croirait ; il est doux et monotone comme les neiges éternelles de la Laponie.

Je ne parle que pour mémoire des poésies albanaises, hongroises, maltaises, moldaves, etc., que nous entendons. La séance s'est terminée par plusieurs chants nationaux fort applaudis.

Ce qui m'a frappé dans plusieurs de ces langues, c'est le nom de Dieu ; JeHoVaH en hébreu[1] ; Θεός en grec, mot large, sonore, harmonieux ; *Deus* en latin grave et ferme ; *Dio* en italien est gracieux et musical ; *Dios* en espagnol, est pompeux ; ce pluriel rappelle les désinences du grec ; *Dieu* est un monosyllabe bref et clair comme le génie

[1] CELUI QUI EST. Les Hébreux et les Juifs encore ne le prononcent jamais par respect ; ils l'appellent le NOM. L'hébreu a encore pour désigner Dieu ADONAI, qui signifie Sei neur, et EL, le Tout-Puissant.

français [1]. Dans les langues du Nord, *God, Gott, Gud*, n'ont plus aucun rapport avec les langues de souche latine. En polonais, Dieu se dit *Boze*, en hongrois *Istenem*, en hibernois *Dhia*.

Le cardinal Mezzofanti a laissé le manuscrit précieux d'un ouvrage où il prouve l'unité fondamentale de toutes les langues, divisées en trois dialectes correspondant aux trois races humaines : langues et races japhétique, sémétique et chamaïque.

En voyant à la Propagande tous ces échantillons des langues et des races humaines, je pensais à cette scène de la Bible, où Noé, sorti de son mystérieux sommeil, prédit à ses fils leurs destinées et celles de leurs descendants. Le patriarche distribue les bénédictions et les malédictions suivant la conduite que chacun de ses trois enfants a tenue à son égard [2]; et nous voyons encore, après tant de siècles, l'oracle paternel s'accomplir littéralement sous nos yeux. Chanaan l'Africain est encore esclave des esclaves de ses frères; Sem habite, immobile, sous ses tentes; Japhet dilate sans cesse ses pavillons, et les plante jusque dans le domaine de ses frères. Chose vraiment remarquable ! tandis que l'Asiatique, fils de Sem, et l'Africain, enfant de Cham, restent enfermés dans les limites de leur territoire, les Européens, enfants de Japhet, *audax Japheti genus,* forment des établissements dans

[1] Même observation pour οἶνος, *vinum, vino, vin*, etc. Il genio della lingue è propriamente l'espressione del genio nazionale. (Algarotti).

[2] Evigilans autem Noe ex vino, quùm didicisset quæ fecerat ei filius suus minor, ait : Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratibus suis. Dixitque : Benedictus Dominus Deus Sem ; sit Chanaan servus ejus. Dilatet Deus Japhet et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus. (Gen. IX, 24-28.)

toutes les parties du monde, dans les terres de Sem et de Chanaan [1].

Ce qui a fait la supériorité constante de l'Européen, c'est le Christianisme qui l'a élevé et qui lui a infusé sa force vitale dans une goutte du sang du Christ. Qu'est-ce qui a réuni et apprivoisé toutes ces langues diverses et leur a appris à chanter le même Dieu ? Ce sont les missionnaires européens.

Voilà ce que j'ai vu à la Propagande, voilà ce qui ne se voit qu'à Rome [2].

L'Orgueil, ce Titan de la haine et de la division, dressa contre le ciel la tour de Babel, et fit naître la confusion

[1] M. l'abbé Gaume, *Histoire de la Famille.*

[2] Une des curiosités polyglottes de Rome c'est aussi ce vaste recueil où, d'après l'ordre de Pie IX on a réuni, dans leurs langues respectives, les lettres ou mandements, instructions, écrits des évêques de toutes les parties du globe sur la nécessité du pouvoir temporel des Papes. Ce recueil fait le tour du monde, et offre, dans l'unité de doctrine, une diversité de nuances nationales intéressante à observer. La France s'y distingue par le côté militant, et la polémique éloquente, l'Angleterre et l'Irlande par le sens pratique, l'Espagne par un accent chevaleresque et religieux, l'Italie par la science théologique. L'Asie, l'Amérique, l'Australie et l'Océanie ont aussi parlé par la voix de leurs évêques. La lettre d'un missionnaire nous apprend que le récit des attentats des ennemis de l'Eglise contre la Papauté a vivement excité la douleur et l'indignation des sauvages de l'Oregon : « Pourquoi, se sont-ils écriés, pourquoi notre père le Pape ne nous appelle-t-il pas à son secours ? Nous n'avons pas d'argent à lui envoyer, mais nous avons des arcs, des dagues et des fusils ; nous savons nous battre, et si nous ne pouvions vaincre, nous serions heureux de mourir pour le *jeune saint Pierre* (le successeur de saint Pierre), qui tient la place de Jésus-Christ ! O toi, Robe-Noire, Chilos, notre père d'ici, écris un papier à notre père le Pape ; dis-lui de nous envoyer un navire et nous irons tous augmenter le nombre de ses soldats ; dis-lui que nous l'aimons sincèrement, et que, pleins d'un saint respect pour lui, jamais ses enfants sauvages n'oseront le contrister, comme font quelques-uns de ses enfants blancs, qui connaissent Dieu et ne savent point comment on doit traiter celui qui le représente. (Lettre du P. Chirousse O. M. I.)

et la séparation des langues humaines. L'amour de Dieu et du prochain, la Charité, source de paix et d'union, a fondé la Propagande pour répandre partout, par l'étude des langues, la vérité chrétienne, et réunir les peuples séparés dans la sublime unité de la foi. Les missionnaires sont les premiers pionniers de la civilisation. Jamais peuple n'a été civilisé que par la religion. Aujourd'hui plus que jamais, et sans qu'on y pense, les voies sont ouvertes aux missions ; la vapeur, l'électricité, toutes les inventions du génie humain pour se dilater dans toute l'étendue du globe, servent déjà, et serviront de plus en plus, au but unique et suprême, à la propagation universelle de l'Evangile. Là est seulement l'espoir de l'avenir, le progrès légitime et véritable de l'Humanité.

LETTRE XIII.



LE SANZIO ET LE BEATO.

Montaigne au musée du Vatican. — Le Torse et le Laocoon. — La Transfiguration et les tableaux de Frà Angelico. — Pérugin, Pinturricchio et Raphaël, trilogie de l'art chrétien. — Pie IX et les six cents pèlerins dans la galerie des Arazzi.

« Judy vint-sixiesme de janvier, M. de Montaigne estant allé voir le mont *Janiculum*, de là le Tibre, et considérer les singularités de ce lieu là, et le sit de toutes les parties de Rome, qui ne se voit de nul autre lieu si clerement, et de là estant descendu au Vatican, pour y voir les statues enfermées aux nisches de *Belveder*, il perdit sa bourse, et ce qui estoit dedans, et estima que ce fust que, en donnant l'aumône à deus ou trois fois, le temps estant fort pluvieus et mal plesant, au lieu de remettre sa bourse en sa pochette, il l'eust fourré en les découpures de sa chausse [1]. »

Allons aussi au Vatican, et serrons mieux notre bourse en notre *pochette*.

Montons ce royal escalier, si grandiose à l'œil, si doux au pied qu'il semble avoir été fait exprès pour des pas de

[1] Journal de M. de Montaigne en Italie.

vieillards, pour des Papes et des cardinaux; c'est un chef-d'œuvre du Bernin.

Étrange construction que ce Vatican avec ses dix mille chambres! vaste entassement de palais, de galeries, de chapelles, d'escaliers et de cours. C'est un rendez-vous de palais, comme on a dit que Fontainebleau est un rendez-vous de châteaux. Quelle perspective par les fenêtres sur le Tibre, Rome et les jardins pontificaux! On aperçoit dans une cour intérieure la pomme de pin colossale en bronze qui contenait, dit-on, les cendres d'Adrien, et qui couronnait son tombeau. Dante lui compare la tête d'un géant dans l'Enfer :

> La faccia sua mi parea lunga e grossa
> Come la pina di San-Pietro a Roma.

Le Vatican a été appelé avec justice *un Sénat de chefs-d'œuvre*.

Entrons au Musée des Antiques. Voilà le fameux *torse* mutilé d'Apollonius; Michel-Ange, vieux et aveugle, en palpait encore les contours, et disait qu'il était l'élève du Torse. Voici l'*Apollon;* il a été trop vanté; il m'a laissé froid. Winckelmann s'extasie en vain pour moi sur « ce corps divin, sans muscles et sans nerfs, revêtu d'une éternelle beauté; » mais le *Laocoon* m'a saisi; la copie de ce groupe sublime que j'avais admirée à Florence, n'en donne pas une idée; il faut voir l'original; c'est en sculpture ce qu'Ugolin est en poésie.

Arrivons enfin à Raphaël Sanzio, *le divin jeune homme* qui surpasse l'antiquité de toute la distance du paganisme au christianisme. Le sentiment religieux chrétien a élevé l'art à une sublimité inconnue des an-

ciens. Quand on retrouverait tous les tableaux des Apelles et des Zeuxis, soyez sûr qu'aucun d'eux n'approcherait, même de loin, d'une madone de Raphaël.

Quelle vie artistique fut plus heureuse et plus digne d'envie, et combien le bonheur de ses premières années eut une heureuse influence sur son génie ; fils d'un peintre poète qui le devina bientôt, et d'une mère pieuse qui ne le confia jamais à des mains mercenaires, le nourrit de son lait, de sa tendresse et de sa piété, Raphaël, devenu le favori des princes et des Papes, la gloire du siècle de Léon X, aimé de tous, même de ses rivaux, entouré de disciples qui l'adoraient, est mort à 37 ans, roi incontesté de l'art chrétien.

Sorti de la religieuse école du Pérugin, le jeune Sanzio, dans ses premières madones, prenait pour modèle sa mère, la belle et chaste Maggia ; plus tard ce fut la Fornarina qui posait devant lui ; cela seul suffit pour expliquer ses deux styles. Dépassant bientôt son maître le Pérugin, à qui on reprochait de peindre sans cesse le même type de Vierge, Raphaël se mit à varier et à multiplier les représentations de la Mère de Dieu, avec un succès dont il n'y avait jamais eu d'exemple, et dans lequel il faut faire entrer pour quelque chose la dévotion toute spéciale qu'il avait conservée pour elle depuis son enfance.

Voyez, au Vatican, ce *couronnement de la Vierge* que le Sanzio a fait à dix-neuf ans ; il s'y est peint dans la première figure à gauche. On y sent encore l'école du Pérugin : quelle grâce pieuse ! quelle suavité !

Mais Raphaël est *lui* dans le tableau à côté, la *Vierge de Foligno*, n'est-ce pas la plus sublime des vierges

raphaélesques? Sigismond Conti, le *Donataire* qui est à genoux, est une admirable tête de vieillard, dont la vigoureuse réalité *humaine* contraste admirablement avec l'aspect tout *divin* de la madone.

Et la *Transfiguration,* ce dernier terme du génie et de la vie de Raphaël, ce tableau qui, quoique inachevé, escorta dans les rues de Rome le cercueil triomphal de son créateur?

La scène du ciel est vraiment céleste. Le Sauveur, transfiguré sur le Thabor et s'élevant en haut entre Moïse et Elie, émane une lumière divine qui éblouit à bon droit les yeux de Pierre, de Jacques et de Jean, restés sur la montagne, et dont l'attitude exprime admirablement la surprise et la confusion.

La scène de la terre est inférieure, peut-être comme elle doit l'être; au bas de la montagne, les Apôtres délivrent du démon le jeune énergumène. Mais ce qui attire peut-être trop les yeux, c'est le torse de cette robuste Romaine qui montre ses épaules et qui se drape avec trop d'insolence; est-ce encore la Fornarine?

A part cela, ce tableau est une scène sublime, un poème complet comme celui de Dante, auquel viennent concourir, *le ciel* dans le Christ, *la terre* dans les Apôtres et les spectateurs, *l'enfer* dans ce jeune possédé du démon; c'est l'épopée de l'Humanité déchue dans l'énergumène, et réhabilitée dans la personne de l'Homme-Dieu.

La Transfiguration fut d'abord destinée à la France, à la ville de Narbonne, dont le cardinal Jules de Médicis qui avait commandé ce tableau, était archevêque; il fut depuis pape, sous le nom de Clément VII. Ce tableau

vint en France, à la suite de nos conquêtes, mais sa destinée légitime est d'être à Rome.

J'aime à rapprocher de Raphaël cet autre peintre qui est véritablement *l'ange de la peinture,* frère Jean de Fiésole, surnommé pendant sa vie le *Frère Angélique,* FRA ANGELICO, et après sa mort le *Bienheureux*, IL BEATO. C'est ainsi qu'on le désigne encore dans toute l'Italie. J'ai vu à Florence ses chefs-d'œuvre dans le couvent de Saint-Marc. Raphaël l'a plus d'une fois étudié en secret, et lui a fait des emprunts soigneusement dissimulés. Le Beato est le peintre des anges, comme le Sanzio est le peintre des madones.

Le pape Eugène IV, lors du concile de Florence, logea au couvent de Saint-Marc, y admira Frà Angélico et le fit venir à Rome, où il peignit à fresque, au Vatican, la chapelle du Saint-Sacrement, que Paul III fit détruire pour élargir un escalier, et la chapelle dite de Nicolas V, qui existe encore, quoique trop souvent fermée aux visiteurs. Le Beato y a représenté en six compartiments les principaux traits de l'histoire de saint Laurent et de saint Etienne, réunissant ainsi ces deux héros du Christianisme dans une même commémoration poétique, comme ils ont continué de l'être dans l'invocation des fidèles, depuis qu'un même tombeau a réuni leurs cendres dans la basilique de Saint-Laurent-hors-des-Murs [1].

Le Pape était si impatient de jouir de sa chapelle, que le Beato se fit aider de son élève Benozzo Gozzoli ; mais, sacrifiant toujours sa vie à son devoir, et croyant travailler pour Dieu en travaillant pour son Vicaire, il ne voulut

[1] Rio, *de la poésie chrétienne.*

pas interrompre ses travaux même pendant la saison des fièvres, plus pernicieuses au Vatican qu'ailleurs. Sa santé en fut altérée ; il ne fit plus que languir et mourut peu de temps après.

Dans un arrière-cabinet de la galerie du Vatican, j'ai découvert avec bonheur deux petits tableaux-miniatures que notre cher peintre béatifié avait fait pour l'église de Saint-Dominique à Pérouse. On les a réunis dans le même cadre, et il faut se garder de mesurer leur mérite à leur dimension. Ces peintures délicieuses représentent plusieurs traits de la vie de saint Nicolas de Bari, évêque de Myre.

Voyez le saint, nouveau-né, tandis qu'on le lave, se dresser de lui-même sur ses petits pieds, et lever ses petites mains vers le ciel pour rendre grâce à Dieu, qui l'a accordé aux prières de ses parents. Voici une charmante scène. Le saint, dans sa jeunesse, se leva pendant trois nuits consécutives pour jeter, sans être vu, de l'argent par la fenêtre d'un brave soldat qui se désespérait de ne pouvoir marier ses trois filles faute de dot. Le tableau est coupé en deux : à droite, vous voyez Nicolas jetant l'argent avec précaution par la fenêtre du rez-de-chaussée, en se dressant sur la pointe du pied ; à gauche, voici les trois filles du soldat tranquillement endormies dans leur lit, tandis que le père, fort intrigué, veille et guette le bienfaiteur inconnu.

Un autre compartiment représente le saint délivrant miraculeusement son peuple de Myre d'une affreuse famine.

L'élève du Beato, Benozzo Gozzoli, a ici un tableau lilliputien en forme de *grado di altare*, qui représente les miracles de saint Hyacinthe de Cracovie.

Je ne vous ai pas encore parlé de la Communion de saint Jérôme. Quelle résignation! quel espoir céleste plutôt sur la figure du saint, dont sainte Paule agenouillée baise la main! Mais pourquoi est-il ainsi tout nu, sous ce portique, en plein vent? Le Beato n'eût pas commis cette faute. Ce n'en est pas moins un sublime tableau, et il fut payé soixante écus. Il avait été peint pour l'église de Saint-Jérôme de la Charité. Mais le pauvre Dominiquin, toujours en butte à la jalousie de ses ennemis, eut la douleur de voir tout le monde critiquer son chef-d'œuvre. Il douta de son génie, et finit par se critiquer lui-même. Les moines, voyant cela, n'osèrent pas mettre le tableau dans leur église, et le laissèrent longtemps au grenier.

J'aime à retrouver au Vatican deux grands peintres français : Poussin et son atroce Martyre de saint Erasme, à qui les bourreaux dévident les boyaux sur un rouet, sujet si cher à l'école espagnole, et rendu, avec grandeur, par Poussin. Je préfère encore le martyre des saints Processe et Martinien, geôliers de saint Pierre et de saint Paul, convertis et baptisés par les Apôtres, vigoureusement peint par notre Pierre Valentin, natif de Coulomiers en Brie, *Monsù Valentino*, comme disent les Italiens; élève de Simon Vouet, il vécut longtemps à Rome, où il peignait à la *Caravage*. Une nuit qu'il s'en revenait, échauffé par une orgie, il ne put résister à la tentation de se baigner dans la fontaine de la place *del Popolo*, et il mourut des suites de cette imprudence.

La Vision de saint Romuald, par André Sacchi, m'a rappelé les tableaux de notre Lesueur. Quelle profondeur d'extase et de piété dans la figure de ces moines!

Revenons à cette école mystique du Beato et du Pérugin, dont Raphaël est le plus éclatant produit, école où règne par-dessus tout cet élément que M. Rio appelle *séraphique,* élément introduit pour la première fois dans l'art par le génie chrétien.

Le Pérugin est pour moi plus que le maître de Raphaël ; j'aime pour lui-même cet artiste, colomnié par Vasari, qui l'accuse d'être avare ; il l'était si peu qu'il ne demandait un jour en paiement d'une fresque, à Pérouse, qu'une omelette, *una frittata* [1]. Il a au Vatican la Résurrection de Notre-Seigneur, la Vierge sur son trône, et trois saints très-expressifs dans un même cadre : saint Benoît abbé, sainte Placide en extase, et sa sœur sainte Flavie.

Le Pinturricchio, digne élève du Pérugin, a orné de fresques trois des plus intéressantes églises de Rome, l'Ara-Cœli, Sant' Onofrio, Sainte-Marie-du-Peuple. Le Vatican possède de lui le *Couronnement de la Vierge.*

Pérugin ! Pinturricchio ! Raphaël ! glorieuse trilogie de l'art chrétien ! Il y a au Vatican un délicieux tableau, produit de la collaboration de ces trois grands peintres ; je voudrais pouvoir le *voler* en sûreté de conscience. C'est le *Presepio della Spineta,* ainsi nommé parce qu'il fut peint pour les Mineurs réformés de la *Spineta*, près de Todi. Le sujet est l'arrivée des Mages à la sainte crèche de Bethléem. On croit que le Pérugin a composé l'ordonnance du tableau, et peint au premier plan l'Enfant-Jésus couché par terre, la Vierge Mère, saint Joseph et plusieurs anges qui adorent ; les deux en tunique flot-

[1] Mariotti, cité par Rio.

tante de couleur violette doivent être de la main de Raphaël, ainsi que l'arrivée des Rois dans le lointain à travers un gracieux paysage. Pinturricchio s'est chargé de la *Gloire;* ce sont, dans le ciel, trois anges délicieux, balancés mollement sur leurs ailes avec leurs manteaux étendus; on croit leur entendre chanter le *Gloria in excelsis*.

Quoiqu'exécutée par trois pinceaux différents, cette peinture offre une incroyable unité d'exécution; c'est que les trois peintres avaient le même cœur, la même pensée, la même foi; triple chef-d'œuvre, triple génie, admirable trinité de l'art catholique arrivé à sa perfection!

Voici pour le *bouquet* deux *infiniment petits* et deux *infiniment beaux* de Raphaël; LES MYSTÈRES, la Salutation angélique, l'Adoration des rois, la Présentation au Temple, et surtout les TROIS VERTUS THÉOLOGALES, peintes en clair-obscur par le Sanzio dans sa première jeunesse. Ces trois petites figures en grisaille représentent LA FOI, L'ESPÉRANCE, LA CHARITÉ; rien de plus parfait n'est sorti de la main de l'*Urbinate*.

Les premiers chrétiens aimaient à donner à leurs filles les noms de ces trois vertus. Trois sœurs appelées *Fides, Spes, Caritas,* obtinrent à Rome la couronne du martyre dans la persécution d'Adrien [1]. On retrouve dans les épitaphes des catacombes, plusieurs autres noms empruntés aux Vertus théologales, entr'autres celui-ci, dans le cimetière de Saint-Calixte :

[1] Le tre sorelle sono notate nelle antichi lapidi di S. Silvestro in capite. (Mazzolari, Diario.)

SPES IN DEO
IN D.
STEPHANIS
ESPÉRANCE EN DIEU, EN DIEU COURONNÉE.

Nous sortons du Vatican par la galerie où Grégoire XIII fit peindre sur les murs les cartes géographiques des différents états de l'Italie. Ces peintures seront à refaire quand l'Italie sera unifiée. On entre ensuite dans la longue galerie *degli Arazzi* (tapisseries); on les nomme ainsi en italien parce qu'elles furent tissées à Arras. Elles sont au nombre de vingt-deux; Raphaël lui-même en fit les cartons et y retraça toutes les scènes Evangéliques, depuis la naissance de Notre-Seigneur jusqu'à la descente du Saint-Esprit. Ces tapisseries furent deux fois enlevées du Vatican par des troupes étrangères; au XVI[e] siècle, par la soldatesque du connétable de Bourbon, et au XVIII[e] par les soldats de la République française qui les vendirent à des Juifs; les fils d'Israël faillirent les brûler pour en tirer le peu d'or qui se trouvait dans le tissu; elles furent sauvées par Braschi neveu de Pie VI. A la Pentecôte de 1862 une scène touchante se passa dans cette galerie, où Pie IX donna audience à près de six cents pèlerins français. Le Pape parcourut les groupes agenouillés, parlant à chacun, livrant ses mains à baiser et se trouvant souvent pressé, enlacé par la foule, dont l'amour devenait plus fort que le respect. Avant de se retirer, le Pape prononça en français quelques paroles très senties, très élevées, très apostoliques, et l'enthousiasme le plus ardent a éclaté. Les fidèles n'acclament plus la Papauté sans y joindre énergique-

ment la qualité royale et le cri de : *Vive le Pape-Roi!* On le retenait par ses vêtements, par ses mains, par ses pieds.

Eh, mes enfants, dit le Pape en souriant vous voulez donc me faire prisonnier?

Oui, oui, Saint-Père, vous êtes le captif de notre amour!

LETTRE XIV.



LA FARNÉSINE ET LA MINERVE.

Raphaël devenu païen à la Farnesina.—Son tombeau au Panthéon.— Eglise et couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve. — Pierre sépulcrale de Frà Angelico. — La bibliothèque des dominicains, et la complaisance des conservateurs.

Passons le pont Saint-Ange, saluons Saint-Pierre et Sant' Onofrio; enfilons la longue et solitaire rue de la Lungara; laissons de côté l'*Orto Botanico*, qui n'est pas de notre compétence, et le lourd et imposant palais Salviati, florentin d'architecture et de nom. Voici à droite le palais Corsini, et à gauche le *Palazzino* de la Farnésine, petit de taille, mais charmant et décoré du haut en bas par le Sanzio. C'est le banquier Agostino Chigi qui le fit construire en 1512, par Baldazzarre Peruzzi, pour recevoir Léon X et sa cour. Il donna à ses convives un plat de langues de perroquets, et fit jeter, après le repas, toute sa vaisselle d'or et d'argent dans le Tibre, afin qu'elle ne servît plus à personne. Chigi n'estimait son palais que parce qu'il était peint par Raphaël. Chose remarquable! en Italie l'*argent* même est artiste. Les banquiers floren-

tins, les marchands vénitiens, ont protégé et encouragé les arts plus que personne. Le dernier des banquiers romains, Torlonia, a élevé un charmant palais décoré de fresques modernes. C'est ennoblir l'argent que de le vouer à l'art. La Farnésine est aujourd'hui au roi de Naples, héritier des Farnèse ; il y loge les jeunes artistes napolitains qu'il entretient à Rome. Vous savez ce qu'on voit ici : tout est plein du souvenir de Raphaël et de la Fornarina. C'est le Triomphe de Galathée ; c'est le poème de l'Amour et de Psyché mis en action. Raphaël s'est fait Grec ; on dirait des fresques retrouvées d'Apelle et de Zeuxis ; mais en se faisant Grec il s'est fait païen, et pour lui c'est descendre. Je ne reconnais plus ici le peintre des madones, l'élève du Pérugin et du Beato. Croyez-vous à l'authenticité de la *Carte de Visite* de Michel-Ange, de cette tête colossale dessinée au charbon sur le mur et laissée par lui en l'absence de Daniel de Volterre? Le palais de la Farnésine est fort délabré ; le jardin ne l'est pas moins, mais la nature y prend sa revanche. On y trouve un bois d'orangers sous lesquels on a planté des choux et des *broccoli. Utile dulci!* souvenir de la simplicité républicaine de Cincinnatus et de Fabricius. Ce jardin s'étend jusqu'au Tibre ; là on a une jolie vue, un petit tableau tout fait, dont le fond est occupé par le château Saint-Ange ; puis, au-delà du Tibre, l'église de Saint-Jean-des-Florentins, les débris des piles du Pont triomphal, et le cours tortueux du Tibre jaune, bordé de maisons pittoresques qui se suspendent sur les flots.

En revenant passons à l'église de Sainte-Marie-des-Martyrs (le Panthéon), saluer pour le tombeau de Ra-

phaël [1]. Il ordonna dans son testament de prendre sur ses biens de quoi restaurer dans cette église la chapelle de la Vierge, et d'assigner pour son entretien une rente annuelle, dont fut grevée une de ses maisons, qu'on montre encore à Rome, *via Degli Coronari*. Il fut enterré au-dessous de l'autel où le sculpteur Lorenzo Lotti, son ami, éleva la grande statue de Marie appelée la *Madonna del Sasso*.

Voulez-vous venir avec moi faire un pèlerinage à la tombe d'un autre peintre, laquelle m'attire encore plus que celle de Raphaël. C'est la tombe du Beato. Entrons dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve, en passant par le grand cloître des Dominicains. Le nom de cette église lui vient du temple de Minerve élevé par Pompée, sur l'emplacement duquel elle a été bâtie.

Rome a beaucoup d'églises du moyen-âge dont les clochers nous montrent l'ogive naissante qui allonge sa pointe auprès du plein-cintre roman : telles sont Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-in-Cosmedin, les Saints Jean et Paul, Sainte-Praxède, Sainte-Croix-de-Jérusalem, Saint-Eusèbe... etc. L'église de Sainte-Marie-sur-Minerve est une belle et noble église, du XIVe siècle, qui est Française en quelque sorte par son style ogival, et parce qu'elle a été restaurée par les Dominicains de la réforme française, sous le gouvernement du P. Jandel, de Nancy, le disciple et l'ami du P. Lacordaire. Les Romains en sont tout ébahis et comprennent enfin le *goticismo*, comme disait Alfieri qui parlait avec tant de mépris de notre architecture

[1] Quatremère de Quincy, dans sa *Vie de Raphaël*, cite des preuves assez fortes qui contredisent l'opinion accréditée sur la cause de la mort du Sanzio. Il mourut dans les sentiments les plus chrétiens, le 7 avril 1520.

gothique, qui est l'art français par excellence. On admire à la Minerve la nouvelle rosace au milieu de laquelle la Reine des anges semble dire qu'elle est la Reine de ces lieux, et les grandes fenêtres ogivales ornées de splendides verrières, où saint Dominique, saint Pie V, sainte Catherine de Sienne, saint Pierre martyr, et d'autres, nous apparaissent, éclatants et radieux, dans ce ciel dominicain ; ce sont des religieux de l'Ordre qui ont dressé tous les plans de restauration et ont constamment présidé à leur exécution. L'un d'eux est mort à la peine, et son nom se lit avec attendrissement dans un coin de l'œuvre qu'il laissait inachevée, mais dont il avait assuré par ses dessins la continuation et l'achèvement. Mort douce, peut-on dire, pour un artiste chrétien, puisqu'elle lui permet de reposer sous le même toit que le modèle de tous les artistes, cet Angelico de Fiesole qui a mérité le nom de Bienheureux, le Beato.

A gauche du chœur, dans un large couloir qui mène à une porte de sortie, voici à gauche une simple pierre tombale, enchâssée verticalement dans le mur ; le moine-peintre y est grossièrement sculpté en bas-relief, dans sa robe de Dominicain, les mains jointes, la tête inspirée, la bouche entr'ouverte pour prier, tel qu'il fut pendant sa vie, tel qu'il fut surtout à l'heure de sa mort. Il mourut ici, au couvent de la Minerve, à l'âge de soixante-huit ans. A ses pieds on lit ces mots : *Hic jacet venerabilis pictor Fr. P. de Flo. Ordinis prædicat.* 1455. Et au-dessus on lit cette épitaphe, composée par le pape Nicolas V.

Non mihi sit laudi, quod eram velut alter Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam :

Altera nam terris opera exstant, altera cœlo;
Urbs me Joannem flos tulit Ætruriæ [1].

Né en 1387 à Mugello près Florence, il prit à vingt-et-un an, à Fiesole, l'habit de Saint-Dominique : « Frère Angélique, dit Vasari, eût pu vivre commodément dans le siècle, et en outre de son héritage, gagner ce qu'il aurait voulu avec l'art qu'il avait cultivé dès sa jeunesse ; mais pour son repos et sa satisfaction personnelle, étant d'un caractère doux et posé, et voulant avant tout pourvoir au salut de son âme, il préféra se faire religieux dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Si l'on peut en effet servir Dieu dans tous les états, il est néanmoins des âmes pour qui un cloître vaut mieux que la vie du siècle pour le salut. Frère Angélique se fit moine sans renoncer à sa vocation non moins décidée pour la peinture, conciliant ainsi le soin de son bonheur éternel avec l'acquisition d'une éternelle renommée sur la terre. »

L'église de la Minerve est encombrée de tombeaux ; on les a mis les uns au-dessus des autres jusqu'à la voûte. Voici celui de Léon X, et celui de Guillaume Durand évêque de Mende au XIII[e] siècle, le célèbre auteur du *Rational des divins offices*. Son tombeau est magnifiquement sculpté par Jean, fils du fameux maître Cosme. Sous le maître-autel de l'église, repose la perle de l'ordre Dominicain : les colonnettes de cet autel, chargé d'émaux, laissent voir à travers leurs ogives le corps de sainte Catherine de Sienne.

[1] Qu'on ne me loue pas de ce que j'ai peint comme un autre Apelle, mais de ce que j'ai donné tout ce que je gagnais à tes pauvres, ô Christ! J'ai travaillé pour le ciel en même temps que pour la terre; je m'appelais Jean; la ville qui est la fleur de l'Étrurie a été ma Patrie.

Cinq papes sont enterrés à Sainte-Marie-sur-Minerve ; Léon X, Clément VII, Paul IV, Urbain VII, Benoît XIII. L'énorme tombeau de Léon X n'est digne ni de lui, ni de son siècle.

La Minerve possède beaucoup d'objets d'arts : un Christ du Giotto, une Annonciation de Benozzo Gozzoli, un saint Thomas d'Aquin attribué au Beato. Voici enfin le grand Christ triomphant de Michel-Ange, dont la réputation alla jusqu'à François Ier, qui écrivit cette lettre au grand artiste :

« Sieur Michel-Angelo,

« Pour ce que j'ai grand désir d'avoir quelques besongnes de votre ouvrage, j'ai donné charge à l'abbé de Saint-Martin de Troyes (François Primatice), présent porteur que j'envoye par-delà, d'en recouvrer, vous priant, si vous avez quelques choses excellentes faites à son arrivée, les lui vouloir bailler, en les vous bien payant, ainsi que je lui ai donné charge, et davantage vouloir être content pour l'amour de moi qu'il molle le Christ de la Minerve et la Notre-Dame de la Fèbre, afin que j'en puisse aorner l'une de mes chapelles comme de choses qu'on m'assure être des plus exquises et excellentes en votre art.

« Priant Dieu, sieur Michel-Angelo, qu'il vous ait en sa garde.

« Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le 6iii jour de février mil cinq cent et quarante-six.

« *Signé :* François.

« *Signé :* Laubepine. »

Les Dominicains de la Minerve ont été obligés de donner une partie de leur cloître à des troupes françaises. Je vais souvent travailler à leur bibliothèque qui est la plus considérable de Rome, et qu'on appelle la bibliothèque *Casatanense,* du nom du cardinal napolitain qui lui a fait les dons les plus généreux. La grande salle possède la statue de ce cardinal, exécutée par le sculpteur français Legros. On lit dans le vestibule une inscription en l'honneur du pape Clément XI, bienfaiteur de la bibliothèque ; des anges en marbre portent un cartouche où est inscrit ce passage du livre des Machabées : *Construens bibliothecam congregavit de regionibus libros.* (2 Mac. C. 2. 13.)

Les portraits des moines qui ont été bibliothécaires ornent la grande salle, à l'entrée de laquelle s'élèvent deux chaires en simple bois, où stationnent deux blancs dominicains qui sont là au service des travailleurs, comme les statues vivantes de la science et de la méditation. Dans cette bibliothèque, le silence nécessaire à l'étude n'est jamais interrompu, à moins cependant que la cloche de l'église ne sonne une agonie. Alors trois coups, fortement frappés sur la table, préviennent les lecteurs de se lever et de prier pour le malade. La patience des conservateurs dominicains est une vertu que leurs supérieurs leur commande et que Dieu leur donne. Non seulement ils tiennent le catalogue accessible aux lecteurs, en le plaçant au milieu de la salle, mais ils se font aussi un plaisir de faciliter les recherches par tous les moyens à leur disposition. Quelle différence avec ces messieurs de notre bibliothèque tour-à-tour royale, nationale et impériale !

LETTRE XV.



ROME ET PARIS.

Les arcs de triomphe romains et l'arc de l'Etoile. — Le beau c'est le long. — Le Panthéon d'Agrippa et le Panthéon de Soufflot. — Charles-Quint et le jeune Romain. — Une réponse de Canova à Napoléon Ier.

Je ne vous dirai pas que Rome ressemble à Paris, comme l'ont fait certains voyageurs, qui ont comparé la Seine au Tibre, l'île de la Cité à l'île de San-Bartolomeo, le Louvre au Vatican, et le dôme des Invalides au dôme de Saint-Pierre. Mais, ce que je puis vous assurer avec un légitime orgueil, c'est qu'aucun des arcs de triomphe romains, ni celui de Titus, ni celui de Constantin, ni celui de Septime-Sévère, ne valent, comme grandiose et comme position, notre arc de l'Etoile. Il ne manque à ce dernier qu'une chose qu'il aura un jour : c'est le sceau du temps, la teinte des années, la majesté de la vieillesse.

Cela dit, je déclare que Rome est aussi supérieure à Paris que le Pape est supérieur à un souverain ordinaire.

Aujourd'hui, à Paris, le beau, *c'est le long;* Rome a des rues tortueuses, qui respectent ses vieux souvenirs; aussi les Piémontais élaborent-ils à Turin des projets superbes pour aligner et *boulevariser* la Ville sainte,

quand ils en seront les maîtres. Dieu garde Rome d'un préfet du Tibre !

Je viens de visiter à fond mon voisin le Panthéon de Rome, et je puis le comparer au Panthéon de Paris.

Le Panthéon d'Agrippa, demeuré complet, est le plus beau temple de l'antiquité romaine. Auguste en ayant refusé la dédicace, Agrippa, faute de mieux, le consacra aux dieux.

La forme convexe du Panthéon représente à merveille le ciel. L'ouverture de la voûte, par où le temple s'éclaire, offre, par sa forme sphérique et son élévation, une belle allégorie de la lumière éternelle qui d'en haut vient *illuminer tout homme venant en ce monde*. On est frappé en y entrant de cet œil sublime de la voûte, œil cyclopéen toujours ouvert, comme l'œil de Dieu sur l'univers. Le jour, on y voit briller le soleil et courir les nuages ; la nuit, la lune y épanche sa lumière ; quand il pleut, la pluie y tombe à grand bruit au centre du pavé creusé en bassin, ce qui donne à l'eau un écoulement souterrain. On y entend parfois la messe en parapluie.

L'Eglise romaine, par droit de conquête légitime, a transféré à l'usage de son culte plusieurs temples et une foule de pierres, de marbres, d'ornements du paganisme qui restent comme les glorieux trophées de sa victoire [1]. L'édifice central de l'idolâtrie, le *Forum* de tous les cultes, le Panthéon, tel qu'un vieux pécheur endurci, s'est pourtant converti, et, dans cette conversion monumentale, la Providence, qui peint avec les choses comme

[1] Voir l'intéressant ouvrage de Marangoni intitulé : *Delle cose gentilesche e profane transportate ad uso della chiesa.*

nous avec les couleurs, qui sculpte ses pensées avec les matériaux des siècles, a voulu nous offrir l'emblème le plus imposant de la transformation de Rome païenne en Rome chrétienne [1]. En 608, Boniface IV convertit le Panthéon en église, et à cette occasion fit déposer sous l'autel principal vingt-huit chars remplis de reliques de martyrs, qu'il avait fait recueillir dans les différentes catacombes de Rome, et la nouvelle église fut appelée *Santa Maria ad Martyres*. Puis, le 1er novembre de l'an 830, Grégoire IV, en dédiant ce temple à tous les saints, ordonna que dans tout le monde catholique on célèbrerait, tous les ans et le même jour, une fête qui s'appellerait la *Toussaint*. On est saisi d'étonnement en se trouvant dans ce temple qui a vu le feu des sacrifices païens s'éteindre, faute d'aliment, et qui voit se célébrer chaque jour le vrai sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ.

Le temple de tous les dieux devenu l'église de tous les saints, quelle sublime métamorphose! Je vous rappelle à ce sujet les belles pages que le comte de Maistre a consacrées au Panthéon à la fin de son *Livre du Pape;* c'est un morceau trop beau pour être passé sous silence, mais trop connu pour être cité.

Quand Charles-Quint vint à Rome, il monta au haut du Panthéon, et gravit les cent quatre-vingt-dix marches jusqu'à l'œil de la voûte. De là il contempla la Ville-Eternelle, et j'aime à croire qu'il éprouva quelques remords de l'avoir livrée aux bandes luthériennes du connétable de Bourbon. Un jeune gentilhomme romain, nommé Crescenzi, qui servait de guide à l'empereur, rêvait de

[1] Mgr. Gerbet. *Esquisse de Rome chrétienne.*

son côté au sac de Rome, et pour venger sa patrie, il eut un instant la tentation de précipiter le monarque espagnol par l'ouverture centrale. Il l'avoua le soir même à son père. — Mon fils, lui dit le vieux Romain, ce sont là de ces choses qu'on fait et qu'on ne dit pas [1].

Après le Panthéon d'Agrippa, parlons du Panthéon de Soufflot. A Rome, le temple des dieux devient logiquement le temple des saints; à Paris, de l'église des saints on a fait le temple des dieux. Et de quels dieux encore? Les divinités immondes ou féroces des philosophes et des révolutionnaires, le culte de Marat, de Voltaire et de Rousseau !

Je viens de lire dans les mémoires du cardinal Pacca, ce curieux passage sur son séjour à Paris :

« Des Tuileries nous allâmes visiter l'ancienne église de Sainte-Geneviève, déclarée Panthéon par l'Assemblée nationale, qui l'avait choisie pour servir de tombeau aux chefs de la faction philosophique, et à tous ceux qui, dans ce temps de délire et de vertige, se distinguaient par leurs excès fanatiques. Les restes de Mirabeau et de Marat y pourrissaient à côté des ossements de Jean-Jacques et de Voltaire, les deux coryphées de l'incrédulité moderne; on lisait sur le fronton : Aux grands hommes la Patrie reconnaissante. — Plus tard, l'empereur rendit un décret portant que les maréchaux de France et les membres du sénat seraient inhumés dans cet édifice; et,

[1] Cervantes, dans *Don Quichotte* (2e partie, ch. VIII), raconte un peu différemment cette aventure; le chevalier de la Triste-Figure, dans un de ses délicieux dialogues avec Sancho, explique à son écuyer combien l'envie de faire parler de soi est extraordinaire; il lui cite Erostrate et ajoute : « Tambien alude a esto lo que sucedio al grande emperador Carlo Quinto con un caballero di Roma.

comme presque tous les cardinaux se trouvaient alors à Paris, où Napoléon voulait établir la résidence des Papes, il décréta que le même honneur serait rendu aux membres du Sacré-Collége, fort jaloux sans doute de reposer en si bonne compagnie. Les cardinaux Caprara, Erskine et Vincenti, qui moururent dans cette capitale, y furent ensevelis. Je jetai un coup d'œil rapide sur les détails de cet édifice, qui ne me parut pas d'une architecture parfaite, et je me hâtai de sortir, pénétré d'horreur à la pensée que, si je finissais mes jours à Paris, mes cendres seraient déposées dans ce *vestibule de l'enfer.* »

Un des premiers actes de Napoléon III a été de rendre le Panthéon de Paris au culte de Sainte-Geneviève.

Napoléon Ier ne vit jamais Rome, mais il s'en préoccupait sans cesse, et il disait comme l'empereur Alexandre : J'aurais bien envie d'être quelque temps mon ministre à Rome. Il créa un département du Tibre; mais il sentait que Rome manquait à son empire; cette idée le tourmentait toujours. Il cru faire son fils roi de Rome, et voulait transformer Paris en Ville-Eternelle. Il le disait un jour à Canova et s'irritait de voir le grand artiste préférer Rome à Paris. Il lui disait : « Mais nous avons ici tous les chefs-d'œuvres des arts qui étaient à Rome, nous avons le Pape, que reste-t-il à Rome? » — Sire, il lui reste son ciel, son sol, sa campagne, ses vieux monuments, et ses souvenirs sacrés qui sont imprenables, même pour votre Majesté impériale et royale! »

LETTRE XVI.



SOUVENIRS GAULOIS.

Une inscription antique en l'honneur de la Beauce. — Les Gaulois en Italie et à Rome. — Vengeance d'un soldat français. — Vercingetorix et César. — La statue du Gaulois blessé. — Deux épitaphes Gallo-Romaines. — Antonin-le-Pieux et Sidoine Apollinaire. — Le poëme du Gaulois Rutilius et son apothéose de Rome.

Jeune Gaulois, égaré loin des forêts paternelles sous le ciel d'Italie, je me plais à retrouver à Rome les traces de mes ancêtres. Et d'abord voici au musée du Vatican une statue et une inscription en l'honneur de la Beauce, ma seconde patrie :

D. CERERI . BELSIANÆ
ALMÆ . FRUGIFERE
ARISTIGERE . THESMO
PHORAE
CHILEANDER BELSIA
NUS BELSIAQ. OPS
D. M. D. Ꞁ.
D. D.

« Chiléandre, beauceron, et la Beauce consacrent cette

« œuvre (*opus*) à Cérès beauceronne, déesse nourricière, « qui préside à la fertilité, aux moissons et aux lois. »

On lit sur la face droite du socle :

BELSIA SEMPER ERIT
LIBER ET ALMA
CERES.

« La Beauce sera toujours Bacchus et Cérès. »

Les Gaulois avaient paru en Italie dès le règne du premier Tarquin, et au temps de César, la Gaule s'étendait jusqu'au Rubicon ; la ville de Lucques en faisait partie. Sienne doit son nom aux Gaulois *Senones*, comme la ville de Sens leur doit le sien. Sinigaglia, la patrie de Pie IX, doit également son nom aux Gaulois Senones.

La race gallique était déjà établie depuis deux siècles dans la haute Italie, quand elle fondit sur Rome. Vaincus à la bataille de l'Allia, les Romains furent saisis d'épouvante et de désespoir. Ils s'enfuirent devant ces barbares de si haute taille, dont les descendants, qui tiennent en ce moment garnison à Rome, sont devenus les plus petits soldats de l'Europe, tout en restant les plus braves. Les Gaulois étaient aux portes de la ville. Le sénat et les restes de l'armée romaine s'enferment au Capitole. Rome est abandonnée aux vainqueurs, excepté par quelques pontifes et vieillards consulaires, qui attendent les Gaulois sur leurs chaises curules. Nos pères s'emparent ainsi de Rome, y mettent le feu, et assiègent les derniers des Romains bloqués dans le Capitole. Ayant découvert un sentier secret, ils escaladent une nuit ce dernier rempart de

Rome, et c'était fait de la Ville-Eternelle. Mais il y avait là, par malheur, quelques-uns de ces chiens qu'on employait à la garde des temples, et qui étaient couchés devant la porte de celui de Junon, à côté des *oies* consacrées à cette déesse. Pour les empêcher d'aboyer et de donner l'alarme, nos pères lancent aux chiens par-dessus le mur quelques morceaux de pain, sur lesquels ils se jettent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils mouraient de faim depuis le siége ; mais les oies, que tenait éveillées le même besoin, accourent pour leur disputer cette proie avec de tels battements d'ailes, et des cris si éclatants, qu'en un clin d'œil toute la garnison fut sur pied [1]. Les Romains repoussent les Gaulois, mais la famine les force à traiter avec les Barbares. Le Brenn, dont les troupes sont décimées par la fièvre, demande mille livres d'or pour quitter ce lieu mortifère. « La rançon d'honneur était plus forte encore que la rançon d'or. Rome consentait, en outre, à faire nourrir, par ses colonies et ses alliés, ceux qui venaient de les ruiner, et à leur fournir des bœufs et des chars pour emporter ses dépouilles. Elle leur cédait aussi une portion de son territoire, et s'engageait, par serment solennel, à laisser dans la ville qu'on allait rebâtir, *une porte perpétuellement ouverte, en mémoire de la valeur gauloise.* Après avoir subi cette grande honte, on était mal venu à chicaner sur la façon de tenir

[1] En mémoire de la délivrance du Capitole, on portait chaque année une oie en triomphe et on crucifiait un chien. M. Ampère raconte l'histoire d'un paysan avare, qui vivait seul avec des oies, disant qu'elles étaient très préférables aux chiens pour avertir au moindre bruit. Une jolie caricature romaine représentait naguère un soldat français en garnison à Rome, et plumant une oie au Capitole, avec cette inscription: *Vengeance d'un Gaulois.*

la balance où se pesait l'or. Aussi le Brenn ne répondit aux réclamations du tribun Sulpitius qu'en ajoutant, aux poids dont il se plaignait sa large épée de fer et son baudrier, et en lui jetant avec dédain ces deux mots que Rome allait répéter à tous les peuples de la terre : *væ victis!* malheur aux vaincus [1] ! »

Après le départ des Gaulois, le peuple consterné à la vue de Rome en ruines et en cendres, voulait aller s'établir à Veies. Camille s'écria : « Fuir ces nobles ruines, ce serait faire éclater notre honte, et glorifier les Gaulois..... On dirait, éternel opprobre ! que les Gaulois ont pu renverser Rome, et que les Romains n'ont pu la relever. »

Rome resta à Rome et se releva de ses ruines ; Dieu l'avait prédestinée pour être la capitale de l'univers chrétien. Les Romains échappés à ce péril suprême, en conservèrent une telle frayeur de nos ancêtres, qu'ils formèrent au Capitole *le trésor gaulois*, trésor spécial, auquel, sous peine des exécrations publiques, il était défendu de toucher, à moins que ce ne fût pour une guerre contre notre nation.

Tel était l'effroi qu'inspiraient ces fils de la *Gallia Comata*, ces Gaulois chevelus comme les Grecs dans Homère, *καρηκομόωντας Ἀχαιους* [2]. Si le ciel venait à tomber, s'écriaient-ils, nous le soutiendrions de nos lances.

Le pont *Salario*, sous lequel passe l'*Anio*, rappelle

[1] Mary Lafon. *Rome ancienne.*

[2] Les invasions périodiques des Français en Italie sous Charles d'Anjou, Charles VIII, Louis XII, François Ier, n'épouvantaient pas moins les Italiens. On a trouvé dans les Missels lombards de cette époque une messe *Contra Gallos*.

le combat que, l'an de Rome 394, Manlius soutint contre un Gaulois qui l'avait provoqué. Manlius le battit et lui enleva son *torques* ou collier, qu'il mit à son cou. Cet exploit lui valut le surnom de *Torquatus;* l'armée gauloise fut obligée de se retirer chez les Tiburtins, et Rome fut encore une fois sauvée. Ce pont, détruit par Totila, fut reconstruit bientôt après par Narsès; rompu en 1798, par les Napolitains, il fut rétabli sous Pie VII; enfin les Français, en 1849, dans leur siége de Rome, le firent sauter en partie.

J'ai parcouru avec intérêt, près du Corso, la rue *del Macel de Corvi.* Vous vous rappelez ce Gaulois téméraire qui osa défier en combat singulier le plus brave des Romains. Valérius, jeune tribun militaire, âgé de vingt-trois ans, accepta le défi et combattit avec succès; mais, ajoutant toujours le merveilleux au vrai, les Romains prétendirent que, pendant le combat, un corbeau, perché sur le casque de Valère, l'avait défendu en effrayant le Gaulois avec son bec et par le mouvement de ses ailes. Nos pères ne s'effrayaient pas de si peu. Quoiqu'il en soit, Valérius et ses descendants prirent depuis lors le nom de *Corvus,* et c'est dans cet endroit qu'était leur tombeau; cela vous explique l'origine du nom historique que porte cette rue.

Près du Colysée était un quartier de la vieille Rome, nommé *Busta Gallica;* (bûchers gaulois) parce que nos pères y brûlèrent leurs morts. Les Romains gardèrent une haine implacable aux Gaulois; ils donnèrent à Cybèle des prêtres appelés *Galli,* mutilés et choisis dans la nation des Gaulois, pour la punir, dit saint Jérôme, de

ce qu'elle avait pris autrefois la Ville-Eternelle [1]. A l'approche d'Annibal, un Gaulois et une Gauloise furent murés vivants dans un tombeau au *Forum Boarium* pour se rendre les dieux favorables. Les fils ne pardonnent pas la honte de leurs pères; les Romains se délectaient à voir s'entretuer, dans le Colysée, des gladiateurs gaulois et même des gladiatrices gauloises, à la peau blanche, à la blonde chevelure. Il y avait deux sortes de gladiateurs : ceux qui en faisaient un métier, et les prisonniers barbares, qu'on forçait à combattre. Tertullien appelle ces derniers *les gladiateurs innocents*. Le Gaulois, dans le Cirque, portait, comme signe caractéristique, *un poisson* sur le cimier de son casque. Quand le rétiaire l'enveloppait dans son filet, il lui criait ironiquement : Gaulois, ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est à ton poisson! *piscem peto*. Jamais on ne l'épargne, il est Gaulois; il appartient à cette race détestée qui a brûlé Rome, il faut qu'il meure, et que son sang réjouisse les yeux des Romains.

Vercingetorix, envers qui César se montra si peu généreux, fut conduit à Rome et plongé dans un cachot infect où il attendit pendant six ans que son vainqueur vînt étaler au Capitole l'orgueil de son triomphe; il fut mis à mort ce jour là; peu de temps après Brutus vengea le plus héroïque des enfants de la Gaule en tuant César.

J'ai vu avec émotion, au Capitole, la statue du gladiateur mourant; on l'appelle aujourd'hui *le Gaulois blessé*. Son flanc droit est ouvert par deux larges blessures; les dernières gouttes de son sang s'échappent lentement par

[1] Ut qui urbem romanam ceperunt, hac feriantur ignominia.

la bouche de sa plaie, *per la boca de su herida,* comme disent les Castillans; il est tombé sur son bouclier renversé, auprès de son épée; il se soutient encore d'une main, mais tout son corps s'affaisse déjà; sa tête penchée se renverse; son cou est entouré d'une corde, signe de l'esclavage, ses cheveux sont hérissés par l'agonie, son front est moite d'une sueur de mort; sa bouche est entr'ouverte comme pour laisser passer son âme entre ses lèvres livides. Cette douleur sans abattement, cette contraction de traits sans contorsion révèle son âme courageuse; son mâle regard exprime qu'il consent à mourir, mais qu'il mourra sans se plaindre : *Ave, Cæsar, moriturus te salutat.* Il est tombé avec grâce, il meurt *décemment*..... Déjà l'arène tourne autour de lui..... Il va expirer avant qu'aient cessé les barbares acclamations qui saluent son vainqueur. Il les a entendues, mais il s'en est peu ému... : *Dulces moriens reminiscitur Argos.* Son cœur est loin du Cirque.... Il rêve à sa patrie, à la Gaule, à ses forêts druidiques, au ciel nuageux, aux prairies humides, à sa blonde famille qui l'attend dans sa cabane au bord d'une rivière... Il expire... Un des curateurs de l'amphithéâtre le désigne, il est entraîné avec un croc dans le *spoliarium,* et l'on jette son corps aux *puticoli,* pêle-mêle avec la charogne des bêtes et des chrétiens !

« Mourra-t-il sans vengeance? » s'écrie alors Child-Harold. « Levez-vous, peuples du Nord ! Venez assouvir sur Rome votre juste fureur ! »

Shall he expire,
And unavenged ? — Arise ye Goths, and glut your ire !

Plus tard, les Romains dégénérés eurent besoin des Gaulois, non plus pour animer leurs jeux, mais pour les défendre eux-mêmes contre les autres Barbares; d'où le proverbe romain si honorable pour nos pères : « Pas de guerre sans soldats gaulois : *Nullum bellum sine milite gallo.* »

Tite-Live dit que les Gaulois sont une nation née pour les vains tumultes, et le vieux Caton peint la France, en disant que la Gaule cultive avant tout l'art de la guerre et l'art de la parole, *rem militarem et argutè loqui.*

Après la conquête des Gaules et l'établissement de la domination romaine dans ce pays, les Gaulois affluèrent à Rome, et un grand nombre obtinrent le droit de cité et l'honneur des services publics.

En feuilletant ce matin, à la bibliothèque d'Ara Cœli, le recueil d'inscriptions de Muratori, je viens de tomber par hasard sur cette épitaphe d'une Gallo-Romaine :

MARTINA . CARA . CONIVX . QVAE
VENIT . DE . GALLIA . PER . MANSIONES
L . VT . COMMEMORARET . MEMORI
AM . MARITI . SVI
BENE . QVIESCAS . DVLCISSIME

Je crois devoir la traduire ainsi :

Martina, épouse chérie, qui
est revenue de Gaule en faisant cinquante *mansiones*
pour assister à l'anniversaire de la mort
de son époux
Repose bien ici, très douce aimée.

Mais qu'est-ce que c'est que ces cinquante *mansiones?* Muratori dit, dans une note, que c'est ce que nous appelons des *postes,* soit des relais de chevaux, soit plutôt des journées de routes. A ce compte, Martina aurait mis cinquante jours pour venir de Gaule à Rome [1].

Mgr. Gerbet cite l'épitaphe suivante tirée des catacombes de Sainte-Agnès. Elle est écrite en caractères grecs.

Ici Gordianus nonce de la Gaule
égorgé pour la foi avec toute sa famille
repose en paix
Théophila servante a fait (ce monument) [2].

La servante Théophila, dit Mgr. Gerbet, dont la reconnaissance pour ses bons maîtres s'est trouvée réduite à ne pouvoir plus leur rendre d'autre service que celui d'un tombeau, a été heureusement inspirée en leur faisant ou faisant faire cette épitaphe, qui est remarquable aussi sous le rapport de l'expression. Il y a un sentiment profond dans ces mots : *Égorge pour la foi avec toute sa famille,* écrits tout simplement, sans addition, sans étalage de regrets, au nom d'une pauvre femme, devenue tout à coup, vraisemblablement loin de son pays, la survivante solitaire de la famille à laquelle elle s'était dévouée.

[1] *Mansiones* olim appellatæ quæ nunc italicè *poste.* Seu potiùs iter unius diei, *mansionis* enim nomine illud veteres signarunt.

[2] Théophila, aimée de Dieu, comme *Philothée,* qui aime Dieu : Quoique le mot φιλόθεος soit grec, il n'a pas été connu des Grecs comme nom propre, parce que l'idée d'aimer Dieu leur était étrangère, et il ne fut porté que par des chrétiens. Nulle religion autre que la nôtre, dit Pascal, n'a demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre.

L'empereur Antonin-le-Pieux était à demi-Gaulois, puisque sa famille paternelle était originaire de Nîmes. Un autre Gallo-romain, prêtre, évêque et saint, Sidoine Apollinaire, né à Lyon, fut préfet de Rome en 468, et eut sa statue dans la basilique trajane, parmi les littérateurs célèbres. Il écrivait à un ami de Gaule : « Rome notre ville à tous, est la seule dans l'univers qui ne tienne pour étrangers que les Barbares. »

Que de Gallo-romains en disent autant de nos jours en venant se fixer à Rome, leur vraie patrie !

Un curieux souvenir de la Gaule à Rome, c'est le poème d'un Gaulois du cinquième siècle en l'honneur de la Ville-Eternelle. Né à Toulouse ou à Poitiers, Claudius Rutilius Numatianus fut préfet de Rome en 417, sous Honorius. En 419, il fut rappelé en Gaule par les malheurs de sa patrie. C'est ce voyage qui fait le sujet de son poème, écrit en latin fort élégant, sorte de pèlerinage d'un Child-Harold Gaulois à travers les ruines de l'Empire romain. Rutilius était païen ; il n'admire que la vieille Rome, et lance plus d'un trait contre le Christianisme. Mais ce que j'aime en lui, c'est son amour filial pour la Ville-Éternelle :

« Écoute-moi, reine magnifique du monde, devenu ton domaine, Rome, toi dont l'astre brille parmi les étoiles..., je te chante et je te chanterai toujours, tant que les destins me le permettront ; la mort seule peut effacer ton souvenir [1]. »

[1] Exaudi, regina tui pulcherrima mundi,
Inter sidereos Roma recepta polos :
Te canimus, semperque, sinent dum fata, canemus
Sospes nemo potest immemor esse tui.

Rutilius appelle Rome païenne une déesse, et lui donne des éloges qu'il faut transporter à Rome chrétienne : « Et toi, dont les triomphes embrassent et civilisent le monde entier, tu fais de l'univers une vaste société : c'est toi, déesse, toi que célèbrent tous les peuples devenus Romains ; tous portent une tête indépendante sous ton joug pacifique.

Tu quoque, legiferis mundum complexa triumphis,
Fœdere communi vivere cuncta facis.
Te, Dea, te celebrat Romanus ubique recessus,
Pacificoque gerit libera colla jugo.

« Aux nations diverses tu as fait une seule patrie :

Fecisti patriam diversis gentibus unam.

« Tu es moins grande par ta royauté même que par la conduite qui t'en a rendue digne ; tes actions surpassent encore tes magnifiques destinées :

Quod regnas, minus est, quam quod regnare mereris ;
Excedis factis grandia fata tuis.

« Relève ta tête chargée de lauriers, ô Rome, et que tes cheveux blanchis se disposent sur ton front sacré, comme la chevelure d'une jeune déesse :

Erige crinales lauros, seniumque sacrati
Verticis in virides, Roma, refinge comas.

« Toujours ce fut ta coutume d'espérer le bonheur dans l'adversité ; à l'exemple du ciel, tu t'enrichis de tes pertes... :

Adversis solemne tuis, sperare secunda :
Exemplo cœli ditia damna subis.

« Dans l'avenir, tes destinées ne connaîtront aucunes bornes, tant que la terre restera immobile, tant que le ciel portera les astres. Les malheurs qui renversent les empires te donnent une vigueur nouvelle; ton destin est de renaître en grandissant toujours par tes infortunes :

Quæ restant, nullis obnoxia tempora metis,
Dum stabunt terræ, dum polus astra feret.
Illud te reparat, quod cætera regna resolvit :
Orno renascendi est, crescere posse malis. »

LETTRE XVII.



ROME ET FRANCE.

La fille aînée de l'église est née dans le baptistère de Clovis. — Relations du Saint-Siége avec Clovis, Charles-Martel, Pépin, Charlemagne et les Carlovingiens qui vont se faire sacrer à Rome. — Le roi Robert y vient en simple pèlerin. — Entrée magnifique de Charles VIII à Rome. — Napoléon s'en empare, mais n'ose y entrer. — Différence entre la première et la seconde République française. — L'expédition de Rome en 1849. — Nos soldats chez le Pape et à Saint-Louis-des-Français. — Un mot du curé d'Ars. — Rome et France. — Notre *patrie* et notre *matrie*.

Cicéron disait que Rome était la cité constituée par le concours de tous les peuples, *ex nationum consensu constituta,* et Pline parle quelque part de l'immense majesté de la paix romaine qui enveloppe toute la terre, qui rassemble les empires divisés et ramène l'homme à l'humanité. Dans ce portrait qu'ils font de Rome, ces deux écrivains antiques semblent peindre moins la ville des Césars que la ville des Papes, dont ils pressentent, dirait-on, les immortelles destinées. Tertullien, à son tour, pour exprimer cette universelle influence de Rome, a créé le mot de *Romanitas;* il disait la Romanité, comme nous disons l'humanité !

Rome chrétienne est toujours le centre de la civilisa-

tion morale; les barbares du Nord y sont venus se faire civiliser; les peuples d'Orient, qui se sont détournés de cette lumière, sont retombés dans la nuit de la barbarie, et Rome seule peut les en retirer : FIAT LUX !

Comme du soleil partent les rayons qui éclairent l'univers, c'est de Rome que sont partis les Apôtres qui ont porté à l'Europe la lumière évangélique. Toutes les nations chrétiennes ont reçu avec le baptême le sacre de Rome; toutes ont formé des alliances filiales avec la Papauté. Nous ne pourrons étudier Rome dans Rome, sans y retrouver les traces que la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, ont laissées dans la capitale du Christianisme; nous y verrons même la Russie, et nous avons consacré une étude à part à chacun de ses peuples dans ses rapports avec Rome. « Les Papes, dit de Maistre ont élevé la jeunesse de la monarchie européenne; ils l'ont *faite,* au pied de la lettre, comme Fénélon *fit* le duc de Bourgogne. »

Mais il est une nation entre toutes que, dès sa naissance, l'Eglise a nommée sa Fille aînée, et qui mérite encore ce titre, malgré ses fautes et ses erreurs, et quoiqu'elle ait trop souvent fait bon marché de ce noble droit d'aînesse qu'elle a failli vendre à vil prix, comme Esaü [1].

Cette nation est la France; c'est Rome, c'est l'Eglise, qui a fait de la France la première des nations chrétiennes; ce sont les évêques gallo-romains qui ont fusionné, en les christianisant, la race gauloise et la race franque; on connaît le mot de Gibbon : « Le royaume de

[1] De même que Dieu a dit à son Fils de toute éternité : « Tu es mon premier-Né! » La Papauté a dit à la France : « Tu es ma fille aînée. » (Lacordaire.)

France a été fait par les évêques, comme la ruche par les abeilles. »

La France Très-Chrétienne est née le jour anniversaire de la naissance du Christ, le jour de Noël, dans le baptistère où saint Remi baptisa le fier Sicambre au nom du Dieu de Clotilde [1]. Quand le saint évêque prêcha la Passion au nouveau Constantin, à notre aïeul Clovis, le sublime Barbare s'écria : « Ah ! que n'étais-je là avec mes Franks ! » Cette exclamation annonçait déjà l'épée chrétienne et dévouée à l'Eglise de Charles-Martel, de Pepin, de Charlemagne, de Godefroi de Bouillon et de saint Louis.

A peine la France fut-elle chrétienne, qu'elle eut des relations suivies avec Rome, sa mère. Le pape Anastase II écrivit à Clovis pour le féliciter de sa conversion, et l'empereur d'Orient, qui s'appelait aussi Anastase, envoya de Constantinople au roi frank des lettres de *Consul* romain, et le titre d'*Auguste* et *d'imperator* avec les insignes de cette dignité [2]. Quand l'empereur grec, Léon l'Iconoclaste, souleva l'Italie en voulant y faire détruire les saintes images, le pape saint Grégoire III tourna tout son espoir vers la France, et vers le chef frank vainqueur des

[1] La nuit qui précéda le baptême de Clovis, comme il était seul avec la reine, Remi vint les trouver en secret, et après les avoir longuement exhortés, il finit en les assurant que si leur postérité demeurait fidèle aux lois de Dieu, elle règnerait avec gloire, exalterait la sainte Eglise, *hériterait de la puissance romaine*, et contiendrait par ses victoires les incursions des autres peuples. (*Vita S. Remigii, Hincmaro auctore*).

[2] Clovis s'en revêtit dans la basilique de Saint-Martin-de-Tours. Il se fit saluer des noms de consul et d'Auguste, et jeta au peuple des pièces d'or frappées exprès avec cette inscription : *Victoria Augusto regi viro illustri Clodoveo.* (Ozanam cite les textes dans ses Etudes germaniques, t. II.) C'est alors que Clovis fixa sa résidence à Lutèce, dans cette cité romaine, encore toute pleine des souvenirs des Césars.

Sarrazins, le Marteau de Thor, comme l'appelaient ses leudes ; il envoya à Charles-Martel deux *missi* ou envoyés, chargés de lui offrir les clefs de la confession de Saint-Pierre, avec le titre de Patrice romain, en l'exhortant à franchir les monts, si cela devenait nécessaire pour la défense de Rome. Etienne III, après avoir sacré Pepin dans la basilique de Saint-Denis, l'appela à défendre l'Italie contre les Lombards. Au nom de saint Pierre, il écrivait à Pepin, et à tous les peuples des Franks : « Moi, Pierre, ordonné de Dieu pour éclairer le monde, je vous ai choisi pour *mes fils adoptifs*, afin de défendre contre leurs ennemis la cité de Rome, le peuple que Dieu m'a confié, et le lieu où je repose selon la chair. »

Fidèle à cet appel, Pepin passa deux fois les Alpes, reconquit le patrimoine de Saint-Pierre, et en fit la donation, ou plutôt la restitution au vicaire de Jésus-Christ. Ce grand acte fut accompli à Crécy-sur-Oise, dans l'assemblée des évêques que Pepin y convoqua à Pâques, en 754. On sait comment Charlemagne suivit l'exemple de son père. Comme on l'a dit, nous sommes, avant tout, un peuple de soldats, issu d'un acte de foi, sur le champ de bataille de Tolbiac. La France, s'écrie Shakspeare, est le soldat de Dieu. Aussi, la France avec Clovis repousse l'arianisme ; avec Charles-Martel elle écrase la mahométisme ; avec Charlemagne elle assure un trône indépendant à la Papauté ; elle a l'idée des croisades avec un Pape français, Urbain II, et elle l'exécute avec l'éloquence de Pierre l'Ermite et de saint Bernard, avec l'épée de Godefroi de Bouillon, de Louis VII, de Philippe-Auguste et de saint Louis. Deux fois sauvée par Dieu et par Jeanne-d'Arc, la France catholique refuse

d'être protestante, même avec Henri IV, à qui elle n'accorde le trône qu'au prix d'une abjuration ; elle fonde sur la religion la gloire du siècle de Louis XIV ; elle applaudit à Napoléon I[er] lui rendant le vrai culte et à Napoléon III rétablissant Pie IX sur le siége de saint Pierre, mais elle a blâmé le premier d'avoir enlevé Rome au Pape captif, et le second de n'avoir pas défendu l'intégrité des Etats de l'Eglise.

Charlemagne visita quatre fois la Ville-Eternelle ; il y amena son fils Louis-le-Débonnaire, le fit sacrer par le pape roi d'Aquitaine et l'associa à l'empire. Quatre autres descendants de Charlemagne vinrent aussi se faire couronner à Rome : Lothaire I[er], Louis II, Charles-le-Chauve, Charles-le-Gros. Après les Carlovingiens, voici les Capétiens. Rome accueillit le fils de Hugues Capet, le bon roi Robert. Il n'y vint pas en conquérant, mais en pieux pèlerin : c'était une âme tendre, pieuse et poétique. Nouveau David, il chanta sur le trône les louanges du Très-Haut. Nous répétons encore les cantiques composés par ce fils aîné de l'Eglise : son hymne, *Veni, Sancte Spiritus,* est célèbre par l'élévation de la pensée, la majesté de style et la suavité de l'inspiration.

Après le fils de Hugues Capet, aucun roi de France n'entra à Rome avant Charles VIII, qui traversa l'Italie en conquérant pour aller faire valoir ses droits sur la couronne de Naples. Le pape Alexandre VI, inquiet de voir les Français en Italie, essaya vainement d'arrêter le jeune roi dans ses projets ; Charles répondit aux envoyés du Pape : « J'ai fait vœu d'aller visiter le tombeau des Saints Apôtres, et je l'accomplirai. « Son entrée à Rome

fut magnifique et chevaleresque. C'était le 31 décembre 1494. Les Romains virent défiler avec terreur l'armée française, et remarquèrent que les chevaux des chevaliers avaient la queue et les oreilles coupées. Les cardinaux Ascagne Sforza et Julien de la Rovere (qui fut depuis Jules II) marchaient à côté du roi; les cardinaux Colonna et Savelli le suivaient immédiatement. On eût dit un *vrai tremblement ou foudre de guerre*, s'écrie Brantôme en racontant l'entrée de Charles VIII. L'avant-garde avait commencé à passer à la porte du Peuple à trois heures après-midi; quand vers les quatre heures et demie la nuit fut venue, la marche continua à la lueur des torches et des flambeaux, qui, en éclairant les armes brillantes des soldats, leur donnaient quelque chose de plus imposant encore. L'armée française ne cessa de défiler qu'à neuf heures. Le jeune roi se logea avec son artillerie au palais de Venise, ce monument colossal et crénelé comme une forteresse, bâti avec les pierres du Colysée, donné par Pie IV à la Sérénissime République, et qui, maintenant, est tombé des griffes du lion de saint Marc dans les serres impériales de l'aigle d'Autriche. Là réside l'ambassadeur de Sa Majesté apostolique. Alexandre VI s'était enfermé dans le château Saint-Ange, et ne revint au Vatican, que quand Charles VIII fut prêt *à faire obédience et révérence au pontife, comme avaient accoutumé ses prédécesseurs*. Charles donna à laver au Pape dans la messe solennelle qu'Alexandre célébra le 20 janvier, jour de saint Sébastien.

Depuis Charles VIII, nul souverain français ne parut à Rome. Napoléon I[er] s'en empara, mais il n'osa y entrer. Il alla jusqu'aux portes de Rome et de Jérusalem, et il a

évité d'entrer dans leurs murs, comme s'il eût redouté le contact surhumain des deux Villes-Saintes.

En 1798, Bonaparte, arrivé près de Rome, envoya en avant son armée commandée par Berthier, et il s'éloigna. Berthier entra en triomphateur, et sa première œuvre fut de planter un arbre de liberté sur la place Saint-Pierre, comme si la croix, qui s'y élève, n'était pas le véritable arbre de la liberté du genre humain.

« La première invasion des Français à Rome, sous le Directoire, fut infâme et spoliatrice ; la seconde, sous l'Empire, fut inique. La première République française demanda à Rome, pour un armistice, 22 millions, l'occupation d'Ancône, cent tableaux et statues, et cent manuscrits au choix des commissaires français. On voulait surtout avoir le buste de *Brutus* et celui de *Marc-Aurèle* : tant de gens en France s'appelaient alors Brutus [1] ! » Après le premier départ du général Bonaparte, l'Italie et Rome furent en proie à un pillage effréné, qui déshonora nos vertueux républicains. On ne peut le nier, avoue Armand Carrel, dans sa vie de Courier, et il cite une lettre de Paul-Louis, témoin peu suspect, comme on sait, républicain pur sang, ennemi systématique des Papes et de la religion, serpent de génie qui distillait dans ses pamphlets un venin emmiellé de fausse bonhomie villageoise. Courier était alors officier d'artillerie à Rome. Amateur passionné de l'antiquité, il ne put voir sans indignation Rome mise au pillage, et l'occupation française, par les soldats du Bonaparte du dix-huitième siècle, devenir non moins funeste aux arts et aux lettres

1 Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*.

que le sac de Rome par les soldats de Bourbon, raconté par un Bonaparte du seizième siècle dans un récit traduit par le frère de Napoléon III [1].

On éleva au Corso un arc de triomphe, sur lequel on voyait une grande statue de la République française, et une toute petite de la République romaine, avec cette inscription :

MAGNÆ MATRI

GRATA FILIA.

Les Romains ne comprenaient guère cette légende, quand un abbé, qui passait, la leur traduisit ainsi en italien :

MANGIA LA MADRE

SI GRATTA LA FIGLIA.

[1] Voici la lettre de Courier : « Dites, écrivait-il à son ami Chlewaski, dites à ceux qui veulent voir Rome, qu'ils se hâtent, car chaque jour le fer du soldat et la serre des agents français flétrissent ses beautés naturelles et la dépouillent de sa parure. Permis à vous, Monsieur, qui êtes accoutumé au langage naturel et noble de l'antiquité, de trouver ces expressions trop fleuries, ou même trop fardées; mais je n'en sais point d'assez tristes pour vous peindre l'état de délabrement, de misère et d'opprobre où est tombée cette pauvre Rome que vous avez vue si pompeuse, et de laquelle à présent on détruit jusqu'aux ruines. On s'y rendait autrefois, comme vous savez, de tous les pays du monde. Combien d'étrangers qui n'y étaient venus que pour un hiver, y ont passé toute leur vie? Maintenant il n'y reste plus que ceux qui n'ont pu fuir, ou qui, le poignard à la main, cherchent encore dans les haillons d'un peuple mourant de faim quelque pièce échappée à tant d'extorsions et de rapines.... Les monuments de Rome ne sont guère mieux traités que le peuple... »

C'est alors que les deux statues satiriques de Pasquin et de Marforio publièrent ce sanglant calembour : Marforio dit un matin : Les Français sont de grands voleurs, *ladrissimi sono i Francesi*. Pasquin répliqua : *Non tutti ma buona parte* (*Buonaparte*), pas tous, mais une bonne part (Bonaparte). Lors de l'invasion française, les Espagnols appelaient l'empereur *Napo-ladron* (Napo-le-larron).

En effet, la mère n'a fait qu'une bouchée de la fille. Les révolutions sont en général aussi mauvaises mères que mauvaises filles; elles sont comme Saturne, disait Vergniaud, elles dévorent leurs enfants.

La seconde république française n'a pas suivi l'exemple de la première à l'égard de l'Eglise; loin de là, grâce à Dieu! J'aime à considérer philosophiquement les causes providentielles de notre expédition de Rome en 1849. La République romaine était furieuse d'être attaquée par celle qu'elle appelait sa sœur aînée, et elle avait raison. De son côté, la République française n'était pas moins irritée d'avoir à renverser sa sœur cadette : c'était naturel et logique. Quelle absurdité que ce siége de Rome! s'écriaient nos républicains; c'est un crime de lèse-fraternité; ils disaient vrai. C'était en dehors de toute probabilité, de tout raisonnement; c'était absurde, donc c'était divin! *credo quia absurdum*. L'absurde ici, c'est le surhumain et le providentiel. Le doigt de Dieu était dans tout cela. La France, qui offrit si souvent un asile aux Papes persécutés, la France catholique attendait Pie IX sur son territoire et l'aurait reçu avec acclamation. Le Saint-Père préféra Gaëte à Marseille. Alors la France se rappela que, si Notre-Seigneur Jésus-Christ a créé la souveraineté spirituelle du Pape, c'est elle, la France, qui a créé en quelque sorte et soutenu sa souveraineté temporelle; c'est là son œuvre et sa gloire; aussi ce qu'elle avait fondé en 800, elle l'a rétabli en 1849, quand tirant du fourreau l'épée de Charlemagne, elle trancha d'un seul coup le nœud gordien de cette question tant débattue. Pourquoi faut-il que dix ans après, cette question, soulevée de nouveau, n'ait pas trouvé l'Empire aussi favorable

au Saint-Siége que la République? En 1849 la France fut poussée vers Rome par cette mystérieuse influence à laquelle il ne lui sera jamais donné de se soustraire, même aux plus mauvais jours de son histoire; elle y fut poussée par le cri de sa conscience de fille aînée de l'Eglise et par des traditions quinze fois séculaires; les Français entrèrent à Rome en libérateurs, après avoir versé le moins de sang possible, après un siége où ils avaient épargné, avec un soin filial, les monuments de la Ville-Eternelle qu'ils rendirent intacte à Pie IX.

Depuis bientôt quinze ans que l'armée française entoure le trône pontifical de sa vénération et de son drapeau, il ne se passe point de jours qu'elle ne soit bénie. Nos officiers et nos soldats ont leurs entrées libres au Vatican, et ils en rapportent avec fierté les paroles, les médailles et les chapelets qu'ils ont reçus du Saint-Père. C'est pour eux un second souverain; il lui disent : « Mon Pape, » comme ils disent : « Mon général, » ou « mon Empereur. »

Un seul jour, ils ont regretté d'être à Rome, les bras croisés, c'est en 1860, tandis que l'armée de Pie IX, commandée par un général français, et composée en partie de compatriotes, alla se faire écraser pour défendre les Etats romains contre un ennemi sacrilége, qui les attaquait sans déclaration de guerre. Un jour, me promenant sur le port de Marseille, j'entendis un gamin qui, en passant près d'un soldat, l'appela en ricanant *soldat du Pape;* le soldat se retourna vivement pour châtier le petit insolent, puis il s'arrêta et se mit à sourire comme se disant à lui-même : Que m'importe! je sais ce que j'ai fait. J'allai à lui et nous causâmes. Il

revenait de Rome et en parlait avec enthousiasme : le vin d'Orviète était pour rien, le café se payait deux baïoques la demi-tasse, et puis *notre Pape* était si bon! D'ailleurs, il n'est plus permis de se railler des soldats du Pape, depuis Castelfidardo.

En quatorze ans, Pie IX a vu s'agenouiller sous sa main près de soixante mille hommes, un dixième de l'armée française, et a béni leurs soixante mille familles. Ces hommes, dispersés par les hasards de leur carrière, ont emporté de Rome une bénédiction et des souvenirs qui ne s'effaceront plus, ou du moins qui se ravivront à la dernière heure. Une des joies d'un Français à Rome c'est d'y trouver la France, l'arme au bras, veillant à la sûreté de la Ville et du Pape, et continuant ainsi l'œuvre de sa politique et de sa foi qu'elle a inaugurée ici il y a mille ans.

Chateaubriand a fait un charmant tableau du soldat français à l'étranger; mais à Rome, nos soldats ont une seconde patrie et se considèrent comme chez eux. Logés dans les couvents, ils ont fait le meilleur ménage du monde avec les moines étonnés de leur compagnie. On dit même qu'un dragon, hébergé chez les capucins de la place Barberini, a été séduit par leur genre de vie, et, son congé arrivé, leur a demandé à revêtir *leur uniforme*.

A peine installés à Rome, nos soldats se sont fait admirer par leur discipline et leur charité. Chaque jour, à l'heure de la soupe, les pauvres assiégeaient leurs casernes, et recevaient de leurs mains le pain de la fraternité chrétienne. Les prêtres français qui habitaient Rome se sont empressés de traiter nos soldats d'une manière digne d'eux, c'est-à-dire en chrétiens. Mgr. Luquet, évêque d'Hezebon, Mgrs. de Ségur,

de Mérode et Bastide, se sont occupés de les attirer et et de les intéresser à Rome. On fit à leur usage un itinéraire très-bien écrit et bien pensé, pour les mettre en état de visiter Rome avec fruit et intérêt. On a plaisir à les rencontrer dans les églises et les musées, par groupes de cinq ou six, l'un faisant la lecture et les autres écoutant religieusement; mais ce qu'ils préfèrent à tous les monuments, *c'est leur église,* c'est Saint-Louis-des-Français, où ils entendent parler et prêcher dans notre langue, où on s'occupe de leurs âmes et de leur instruction. Chaque dimanche, il y a messe militaire et vêpres spéciales chantées par nos soldats. Aussi se trouvent-ils là chez eux, en France; le clocher de Saint-Louis leur est cher comme celui de leur village. Je n'y suis jamais entré sans y rencontrer quelques soldats épelant les épitaphes françaises, et se montrant surtout cette inscription gravée sur un cénotaphe de marbre :

Aux soldats français
morts
sur les murs de Rome
en M. DCCC. XLIX
leurs frères d'armes du corps
expéditionnaire de la Méditerranée,
une messe quotidienne
pour le repos de leurs âmes a été fondée
par le Souverain-Pontife
Pie IX

Depuis la première croisade, où la France a conquis et gardé le tombeau du Sauveur, elle n'avait pas eu une pareille bonne fortune, de rendre Rome au Pape, et de veiller sur lui auprès du tombeau de saint Pierre.

Tant que la France sera là, il semble que, revenue à sa mission séculaire, elle n'a rien à craindre de ses ennemis intérieurs et extérieurs, et que Dieu la gardera lui-même tant qu'elle veillera ainsi sur son Vicaire et sur son Eglise. Quelque temps après ce congrès de Paris, où l'on offrit au Piémont l'occasion de diffamer solennellement Pie IX, on demandait au saint curé d'Ars ce qu'il en pensait.

— Mon ami, si nous sommes sages, ceux qui nous conduisent le seront aussi ; mais Dieu se sert quelquefois des rois pour châtier les peuples.

— Croyez-vous que l'Empereur rappelle ses troupes de Rome ?

— Non, mon ami, c'est ce qui fait sa force. Ses soldats le défendent mieux à Rome qu'à Paris.

Abandonner Rome à ses ennemis, ce serait une désertion, et la France ne déserte jamais un poste d'honneur.

« Jusqu'ici, on a considéré la question romaine comme intéressant exclusivement le Pape, il serait temps de montrer qu'elle intéresse *avant tout* la France. L'Eglise, en effet, peut souffrir ; elle ne peut périr. Mais il n'a jamais été dit à la France : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre toi. » Et c'est pour les empêcher de prévaloir contre nous et contre la Chrétienté que nous devons rester à Rome. Quelle que soit la dynastie, que le souverain soit carlovingien ou capétien, Bourbon ou Bonaparte, le devoir, l'intérêt de la France et de son chef sont toujours les mêmes [1]. »

[1] *Les Voix de Rome* par M. le comte de Maumigny, qui ajoute : « Dieu a si bien enlacé leurs intérêts mutuels, qu'il ne peut y avoir entre Rome et la France aucun sujet permanent de rupture. C'est ainsi que dans les meilleurs ménages, il peut y avoir brouille ; mais les querelles ne sont

O France, trop souvent tu as méconnu et trahi ta mission providentielle ; tu as *guerroyé Dieu de ses dons,* selon l'expression de saint Louis mourant. Alors Dieu a retiré sa main, et tu es tombée dans les abîmes. O France, reprends ton rôle carlovingien, Rome est la tête, reste le bras du Catholicisme, et tu seras toujours la nation *christianissime*, selon le barbarisme éloquent de Lacordaire, « la nation à qui l'Eglise doit le plus dans le passé, et de qui elle peut attendre davantage dans l'avenir. » La France,

C'est le royaume qui soustient
Crestienneté et la maintient.

(*Mystère du siége d'Orléans*).

Rome et France ! il semble qu'en défendant l'une on défend l'autre :

Qui combat pour sa foi, combat pour sa patrie.

Rome et France ! Foi et Patrie ! Catholique et Français ! C'est avec cette devise et ce mot d'ordre au fond du cœur que nous avons visité la métropole de l'univers chrétien.

Quand Daniel O'Connell, en pèlerinage vers la Cité-Reine, se sentit mourir à Gênes, il s'écria : Mon corps à l'Irlande, mon cœur à Rome, mon âme au ciel [1].

qu'à la surface quand Dieu a formé lui-même l'union. Ni le protestantisme relaps de Henri IV, ni l'orgueil de Louis XIV, ni les violences de Napoléon Ier n'ont pu rompre définitivement l'alliance séculaire de Rome et de la France, et ces monarques eux-mêmes n'ont jamais voulu, au fond, une rupture évidemment contraire à leurs intérêts et aux nôtres plus encore qu'aux intérêts du Saint-Siége.

[1] Le P. Ventura, dans son oraison funèbre prononcée à Rome même, a éloquemment commenté ce testament du Libérateur : « L'Irlande c'est la Patrie, Rome c'est l'Eglise, le Ciel c'est Dieu. Dieu donc, l'Eglise et la

Catholiques et Français, aimons la France comme O'Connell aimait l'Irlande, avec un patriotisme surnaturalisé par la foi ; aimons-la en union avec l'Eglise, aimons-la surtout à Rome, où elle a resserré la glorieuse chaîne de ses traditions guerrières et religieuses. Nous avons cherché avec amour et retrouvé avec bonheur, dans la Ville-Eternelle, les traces vivantes et nombreuses que la France y a laissées et nous allons essayer, en rassemblant ces fragments épars, d'en élever comme un monument à la patrie.

Rome et la France ! c'est donc moins une alliance de mots qu'une alliance historique de souvenirs et d'espérances. Nous aimons à unir ainsi à ce nom grandiose et éclatant de Rome ce nom si doux et si harmonieux de France !

Si la France est notre PATRIE, le pays de nos pères, Rome est notre MATRIE, suivant l'expression des Crétois [1], c'est le pays de l'Eglise, notre mère !

Patrie, c'est-à-dire la gloire de Dieu, la liberté de l'Eglise et le bonheur de la Patrie, voilà les grandes fins de toutes ses actions, voilà les nobles objets, les objets uniques de sa charité. Il aime la Patrie, il lui laisse son corps, mais il aime encore mieux l'Eglise, et il lui lègue son cœur ; il aime Dieu, et il lui donne, il lui confie son âme. Dieu, il l'aime pour lui-même ; il aime l'Eglise par rapport à Dieu, parce qu'elle est divine, la Patrie par rapport à l'Eglise, parce qu'elle est catholique. »

[1] Les Grecs employaient toutes les expressions de la tendresse pour désigner la terre natale. En général, ils l'appelaient *patrie*, du nom de père. Les Crétois, avec une nuance plus prononcée de tendresse, l'appelèrent *matrie*, du mot qui signifie mère : Μητρὶς, Μητρίδος, sous entendu γῆ ou πόλις, le pays de la mère. (Platon, de Rep. liv. IX.— Plutarque, *an seni*, ect. t. II, p. 192.)

LETTRE XVIII.



I ZUAVETTI.

Le *Retiro sagro.* — Les croisés de M. de Cathelineau. — Les Franco-Belges et les Zouaves de La Moricière. — Les Diables du Bon Dieu. — Leur vie à Rome et l'édification qu'ils donnent aux Romains. — La médaille de Castelfidardo. — Vie et mort de Guérin. — Les miracles du *Zuavetto.*

La grande rue du Transtevère qui s'appelle, sans doute à cause de sa longueur, la *Longara,* est bordée de couvents solitaires. L'un d'eux, nommé le *Retiro sagro,* est contigu au magnifique Jardin Botanique. C'est là que furent casernés les premiers volontaires français accourus en 1860 à la défense de Pie IX. Ils étaient commandés par le comte Henri de Cathelineau, dont le nom résonnait bien dans ce quartier du Transtevère si fidèle au Pape, et qui est comme la Vendée de Rome [1].

[1] Lors du couronnement de Grégoire XVI, Egidio, un des chefs du Transtevère, escortait avec ses amis en armes la voiture du Pape, en lui criant : « Saint-Père, n'ayez pas peur des *carbonari,* nous sommes là ! — Transtevère est toujours fidèle, répondit Grégoire XVI, en lui frappant amicalement la joue avec sa main ; le Transtéverin électrisé par cette caresse s'écria : Saint-Père, l'endroit que votre sainte main a touché, je ne le laverai plus jusqu'à Pâques.

M. de Cathelineau avait donné à ses volontaires le nom de *Croisés,* et ils portaient des berrets bleus avec des glands blancs. Ce corps se fondit bientôt dans celui des Franco-Belges, que le général de La Moricière transforma en zouaves romains aussi vaillants que ceux qu'il avait commandés en Afrique; leurs vestes sont gris-de-fer passementées en rouge. Les Franco-Belges furent casernés place de la Pilotta, derrière l'église des Saints-Apôtres, et près du palais Colonna où réside l'ambassadeur de France. Les prêtres de Sainte-Croix du Mans qui occupent, place Farnèse, l'église et le couvent de Sainte-Brigitte, logèrent, à leur arrivée, une quarantaine de volontaires Manceaux et Bretons, dont la piété faisait leur admiration. En attendant qu'ils pussent verser aussi leur sang pour l'Eglise, le plus grand nombre de ces jeunes gens visitaient le Pape et Rome, le Colysée et les catacombes, et s'agenouillaient au pied des confessionaux [1].

Au retour de Castelfidardo, les débris des Franco-Belges furent casernés au Forum, dans le couvent de Saint-Adrien, ce martyr qui souffrit pour Jésus d'horribles tortures, pendant lesquelles sainte Nathalie, sa femme, l'encourageait au combat en chantant des hymnes au Seigneur. Les Zouaves ont vénéré aussi, dans l'église de Saint-Adrien, les corps des trois enfants hé-

[1] On n'a qu'à lire les lettres qu'ils écrivaient à leurs familles. L'illustre écrivain de la Compagnie de Jésus, le P. Bresciani, disait : « Il m'est arrivé à moi-même de me trouver tout ému, et presque confus, de voir à mes pieds ces consciences délicates. »

Après Castelfidardo, les Zouaves furent casernés à Anagni, dont l'évêque écrivait : « Le séjour de ces jeunes gens dans notre ville y a fait plus de bien qu'une mission. »

breux Sidrach, Misach et Abdenago, jetés par ordre de Nabuchodonosor dans une fournaise ardente à Babylone, l'an 190 avant Jésus-Christ.

Les Romains étaient grandement étonnés de trouver dans ces enfants tant d'abnégation et de discipline; les Zouaves, dit un témoin étranger, inspiraient à la population, du moins à la partie saine, un véritable respect, une sincère estime. Ces sentiments, qui, en Italie, ont rarement pour objet un simple soldat, se traduisaient par cette formule respectueuse : *Signore soldato!* Monsieur le soldat, s'écriaient les Romains, quand ils interpellaient quelqu'un des volontaires. D'autres fois on leur entendait dire : *Non sono soldati, sono cavalieri,* ce sont plutôt des chevaliers que des soldats. *Quanto sono buoni!* comme ils sont bons! s'écriaient-ils émerveillés. Et comme ces jeunes Français étaient en même temps pleins d'entrain et de *furia francese,* les Romains les avaient surnommé les *Diables du Bon Dieu.* On les appelait aussi *I Zuavetti* (les petits zouaves) à cause de leur extrême jeunesse, et ce diminutif a un accent charmant dans une bouche romaine, *in bocca romana.* Nous avons raconté ailleurs [1] la mort de Pimodan, à qui Rome fit de si belles funérailles, et nous avons donné des détails sur l'héroïsme de nos volontaires. Tels étaient ces ivrognes *mercenaires* comme les Piémontais osaient les appeler [2]. Rien n'a manqué à leur gloire,

[1] *Lorette et Castelfidardo,* lettres d'un pèlerin, un vol. in-18.

[2] « Mercenaires, leur disait un évêque à Rome, *contenti estote stipendiis vestris.* Oui, soyez contents de votre solde, et ici, oublions toute idée terrestre, toute rémunération passagère : *Sursum corda!* Votre solde est là-haut!... rien de mortel ne paiera ce que vous avez sacrifié : votre famille, votre liberté, le rang que plusieurs d'entre vous occupaient dans le monde, le sang que déjà vous avez abondamment versé.

ni la mort, ni les blessures, ni les calomnies, ni les outrages. On est allé jusqu'à vouloir leur enlever leurs droits civiques et leur qualité de Français, à eux qui, seuls, ont sauvé l'honneur de la France, en défendant l'intégrité des Etats-Romains confiés à notre garde. Ils ont versé leur sang tandis que la diplomatie se contentait de désapprouver l'invasion sacrilége du Piémont, mais le blâme platonique devient à la fin dérisoire,

> Et de sa propre gloire on fait trop peu de cas
> Quand on ne punit point ce qu'on n'approuve pas.
>
> (CORNEILLE).

Oui, on a osé prétendre qu'ils n'étaient plus Français, et on leur a dit comme le frère de Camille à Curiace :

> Rome vous a nommés, je ne vous connais plus!

Mais la France les a reconnus, comme ses enfants les plus héroïques et les plus généreux.

Depuis leur retour de Castelfidardo, les *Zuavetti* n'ont pas même la consolation de garder le Pape à Rome. La politique les retient éloignés du Vatican et de la ville. Quelques jours seulement ils eurent ce bonheur. Aux fêtes de la Pentecôte en 1862, Pie IX se rendit à Porto-d'Anzio, et déclara au général français, M. de Goyon, qu'il entendait pendant ce séjour n'avoir d'autres gardes que ses propres soldats.

On aime à voir dans les rues de Rome ces glorieux vo-

Pour tout cela, une solde vous est réservée ailleurs, qu'elle vous contente et soit votre gloire! *Contenti estote stipendiis vestris.* »

lontaires, portant sur leur poitrine la médaille de Castelfidardo[1], dont la pensée ingénieuse et touchante est sortie du cœur de Pie IX. C'est tout un petit poème qui rappelle heureusement cette glorieuse défaite, que Dieu a changée en victoire, parce qu'à l'exemple de son divin chef, le chrétien triomphe plutôt en répandant son propre sang qu'en versant celui de ses ennemis. En souvenir du martyre de saint Pierre, la médaille représente une croix renversée avec ces mots : *Pro Petri sede Pio IX P. M. A. XV.* Au revers on lit cette parole que saint Jean écrivait au temps de Claude : *Victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi !

L'Eglise a vu ses fils déchirer ses entrailles
Et d'autres la défendre à l'heure des combats,
Mais si dans la mêlée elle perd des soldats
Rome ne perd point de batailles.

Mais les *Zuavetti* comptent voir un jour une page de leur histoire inscrite par la main même de Dieu dans les fastes de l'Eglise ; ils y liront la récompense de leur dévouement. Ils espèrent avoir bientôt un protecteur dans le ciel. Quel catholique n'a lu le récit de la vie et la mort de Joseph Guérin, ce petit séminariste de Nantes, accouru à Rome parmi les *Croisés* de M. de Cathelineau, devenu *Zuavetto,* blessé grièvement à Castelfidardo, et mort à l'hôpital d'Osimo, dans d'admirables sentiments. Son martyre dura sept semaines entières, sans qu'on l'entendît prononcer une plainte ou un murmure. « Que

[1] Le ruban est rouge avec deux filets blancs bordés de jaune.

« je suis heureux, répétait-il sans cesse, de souffrir et de « mourir lentement pour Jésus-Christ et son Eglise! « J'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie. Soyez jaloux de « mon bonheur! »

Et il expira en récitant le *Te Deum* [1].

Son corps fut transporté à Nantes où on lui fit de solennelles funérailles. Le cercueil avait été ouvert et déposé au grand séminaire. Le jeune Guérin, exposé pendant quatre jours, revêtu de sa soutane, semblait sourire à la mort. Ses traits avaient conservé leur candeur angélique. Plus de trente mille personnes vinrent s'agenouiller et prier à ses pieds, et l'on se rappelle encore cet officier qui, saisi de respect et d'admiration, tira son épée et en fit toucher la lame nue aux mains glacées du martyr. Depuis cette époque, sa tombe n'a pas cessé d'être couronnée d'*ex-voto* et de fleurs. Voilà bientôt deux ans que Mgr. l'évêque de Nantes, à la vue des merveilleuses guérisons accomplies sur tous les points de son diocèse, et aussi en Anjou et dans différentes paroisses de la Vendée, a ordonné une instruction canonique pour recueillir et vérifier les actes du jeune martyr [2]; enfin voici qu'une lettre de Rome, écrite par un religieux français dont la prudence égale la sainteté, nous révèle les faits suivants :

« Rome, 12 mars 1863.

« La ville est fort émue d'un miracle de premier ordre que Dieu

[1] Guérin et Pimodan! Garibaldi et Mazzini! Quand des deux parts on dit : « Rome ou la mort, » c'est que les destinées du monde sont liées à la question romaine (M. de Maumigny.)

[2] Lettre de M. le comte de Quatrebarbes, gouverneur d'Ancône pendant le siége de cette ville par les Piémontais.

vient d'accorder à l'intercession du jeune zouave Guérin. Vendredi dernier, une jeune fille de bonne famille, pieuse comme une Romaine, et qui était complètement aveugle depuis deux ans par suite de convulsions épileptiques qui avaient fini par paralyser tous ses membres, vit un jeune zouave qui lui demanda ce qu'elle désirait de lui. « La vue, » dit-elle — « Eh bien ! prends confiance. » L'enfant raconta cette vision à ses parents, qui la grondèrent de n'avoir pas demandé toute sa guérison, la cécité n'étant qu'une partie de son mal.

« La nuit suivante, ou plutôt le soir de ce même jour, le jeune soldat fit une seconde visite à sa petite protégée, qui ne manqua pas de lui tout demander. Quelques instants après, l'heureuse fille appelait sa mère pour lui dire : « Je vois, je vois. *Il mio Zuavetto m'a concedutto tutto*. Mon petit zouave m'a tout accordé. » Elle était complètement guérie de tous ses maux ; et la mort, que les médecins attendaient, avait fait place à une vie pleine, parfaite et toute de joie. Je tiens ces détails du docteur même qui soignait la malade, et qui ajoute que le cas était tellement désespéré qu'il n'y avait plus qu'une mort prochaine à désirer. Cette jeune fille doit être présentée au Pape vendredi prochain. Le docteur en question m'a promis de me mener avec lui ce soir ou demain pour me faire jouir du spectacle saisissant de cette grâce prodigieuse prise sur le fait. Il n'y a plus de doute que Pie IX, qui avait déjà pris cette cause tant à cœur, ne lui donne prompte suite. Le petit *Zuavetto* breton va bientôt arriver à la vénérabilité, pour passer ensuite à la béatification. Quelle gloire pour le bataillon de nos chers Zouaves ! »

LETTRE XIX.



SAINT-ANDRÉ DELLA VALLE.

Pie IX, orateur. — Le Saint-Père prend la place du P. Ventura et prêche pendant le choléra. — De l'éloquence sacrée en Italie. — Le P. Franco. — Le P. Ventura à Paris — Le palco et la tribune antique. — L'évêque d'Orléans à Saint-André della Valle.

Jeudi, 13 janvier.

L'octave de l'Epiphanie nous a conduit à Saint-André *della Valle,* vaste et belle église, dont la coupole est la plus grande de Rome après Saint-Pierre. La crèche, *le presepio,* est dressée en relief au-dessus de l'autel ; on y voit l'Enfant Divin, la sainte Vierge et les Mages de grandeur naturelle. Saint André s'élève sur l'emplacement d'un lac creusé par Néron pour servir de théâtre à ses orgies nocturnes.

Pendant cette octave de l'Épiphanie, on prêche dans presque toutes les langues européennes à Saint-André. J'y entends des sermons anglais, espagnols et français. Le 13 janvier 1847, voici ce qui se passait dans cette église : Le P. Ventura devait y prêcher, et avait attiré, comme à son ordinaire, une foule immense. Tout à coup

le bruit se répand que l'orateur est malade, et qu'un autre dôit prêcher à sa place. Le désappointement est général ; mais quelle surprise et quelle respectueuse joie, lorsqu'aux yeux émerveillés de l'assistance Pie IX apparaît dans la chaire évangélique !

Depuis longtemps, le Saint-Père s'affligeait des habitudes de blasphèmes contractées par le peuple romain, et des exclamations mythologiques (*per Baccho, sangue di Venere,* etc.) qu'il a conservées de ses pères et qui sont un outrage au vrai Dieu. Il engagea le P. Ventura à les combattre dans un sermon. Le célèbre Théatin le conjura de parler lui-même. « Eh bien ! lui dit Pie IX, je veux bien essayer. Vous prêchez le 13 à Saint-André, cédez-moi votre tour, mais gardez-moi le secret. » Il y avait plus d'un siècle qu'un Souverain-Pontife ne s'était fait entendre en public. Le discours de Pie IX causa une vive impression. Le Saint-Père est un orateur éminent, et il parlait à Saint-André devant les tombeaux de ses deux illustres prédécesseurs par le nom comme par la dignité : Pie II et Pie III.

Pie IX prêcha une autre fois, avec non moins de succès. C'était pendant le choléra ; pour implorer la miséricorde divine, le clergé de Rome venait chercher en procession le crucifix miraculeux du Campo-Vaccino. Le Pape apparut sur le perron de l'église Saint-Joseph-des-Charpentiers, bâtie au-dessus de la prison Mamertine, et il adressa à la foule émue une allocution touchante à l'occasion du fléau qui décimait Rome. Debout au-dessus de la prison de saint Pierre, son deux cent cinquante-huitième successeur a parlé aux Romains, ayant devant lui les ruines du Forum et du Colysée. Quelle tribune!

Qu'aurait dit Cicéron, si, réapparaissant de son côté aux Rostres dont nous voyons là-bas l'emplacement, il eût vu devant lui ce Pontife-Roi, héritier des Césars, lequel, sans flottes et sans armées, étend sa domination morale plus loin que l'empire romain, jusque dans des mondes nouveaux que le Christianisme a découverts pour dilater ses limites?

Pie IX fait souvent en public de ces brefs discours, frappés comme des médailles. Il y a un an, après l'office du jour de Noël, qui se célèbre à Saint-Jean-de-Latran, le cardinal doyen se présenta devant le Saint-Père et lui offrit les vœux du Sacré-Collége. C'était un moment d'alarmes, un de ces moments que l'on ne compte plus, où l'ennemi semble sur le point de faire un dernier et victorieux effort. Pie IX, dans sa réponse, accentua très énergiquement le triomphe infaillible de l'Eglise. Etendant la main du côté de la grande arène des martyrs, voisine de l'auguste basilique : « Cet amphithéâtre, dit-il, « ce Colysée, qui est près d'ici, fut dans les premiers « siècles de l'Eglise comme un calice qui reçut le sang des « héros chrétiens : il est aujourd'hui comme la coupe qui « reçoit nos larmes. Ce sang et ces larmes crient vers le « Ciel, et toucheront le cœur de Dieu en faveur de son « Eglise. »

L'éloquence sacrée n'a jamais existé chez les païens. L'éloquence antique ne fut et ne pouvait être que civile ou politique. On défendait un client, on attaquait un adversaire, on parlait au Forum et au Sénat, mais jamais dans le Temple; qu'aurait-on pu dire des dieux du paganisme? L'éloquence sacrée est née chrétienne, elle est née sur les lèvres du Christ, et elle s'est multipliée chez

les peuples chrétiens, selon l'ordre divin : *Allez, enseignez toutes les nations!*

L'Italie est célèbre pas ses orateurs sacrés. Son admirable langue se parle avec tant de grâce et de facilité. A Rome le don de la parole se développe dès le berceau; durant l'octave de Noël, de jeunes enfants récitent leurs *sermonetti* à l'Eglise d'Ara-Cœli, devant l'image du divin *Bambino*. J'ai entendu plusieurs sermons à Florence et à Rome. Jamais le moindre embarras, jamais la moindre hésitation, même chez les orateurs les plus médiocres, cela coule de source. Comment en serait-il autrement, quand le peuple lui-même parle si éloquemment? A Naples, on voit des prédicateurs ambulants aller de rue en rue, et parler du haut d'un tréteau appelé *palco*. Parfois, à minuit, quand on sort du spectacle, on entend une clochette, et on se trouve tout à coup devant un de ces orateurs en plein vent. Leur langage est plein de figures vives qui ne manquent pas leur effet sur un peuple impressionnable et sensible aux beautés de sa langue.

A Rome, les Jésuites, fiers avec raison d'avoir produit Bourdaloue et Segneri, ont conservé le foyer de l'éloquence sacrée. Je vais tous les dimanches au *Gésù* écouter la *prédica*. J'y entends un jeune orateur, le P. Franco, qui est fort remarquable. Hier, il comparait énergiquement les âmes brûlant dans le Purgatoire à ces chrétiens enduits de poix auxquels on mettait le feu :

Pour servir de flambeaux aux fêtes de Néron.

Il nous fit ensuite, d'après les révélations de sainte Brigitte, le portrait d'une mère coupable qui apparaît à

sa fille et lui décrit les tourments de l'enfer, où ses robes de bal s'attachent à sa peau comme la tunique de Nessus, où ses couronnes de fleurs lui brûlent le front, où ses diamants, rougis au feu infernal, s'incrustent tout brûlants sur son cou et sur ses bras. Le plus éloquent mouvement du P. Franco a été celui-ci ; il prêchait dimanche dernier contre les mauvais spectacles : « On m'objecte « ceci : Il y a de bons chrétiens qui y vont ! Oui, il y en « a ! Il y en avait surtout autrefois que je vous offre comme « des modèles à suivre. Les premiers chrétiens allaient « au spectacle, mais pour y confesser leur foi, et non « pour en rougir ! Ils se faisaient même *acteurs ;* ils de- « mandaient à jouer un rôle dans les drames sanglants « de l'amphithéâtre, et au dénouement de la tragédie, ils « aimaient à verser tout leur sang sur l'arène du Colysée « aux applaudissements des Romains. »

J'ai entendu à Paris le P. Ventura de Raulica, le plus grand orateur de l'Italie moderne ; lorsqu'il vint à Paris, il entreprit de faire ce que nul orateur peut-être n'aurait osé tenter : ce fut d'adopter notre langue, de s'en faire un instrument à lui et de la parler devant nous avec une force et une liberté extraordinaires. Mais d'abord il se trouva peu à l'aise, encagé, immobile, dans ce tonneau défoncé que nous appelons une chaire, lui, qui était habitué aux libres allures du *palco* italien, sorte d'estrade, où l'orateur se promène de long en large comme sur un balcon : c'était la forme de la tribune antique au Forum.

Cette église de Saint-André *della Valle* qui a entendu Pie IX et le P. Ventura, fut toute retentissante, à la Pentecôte de 1862, des accents de Mgr. Dupanloup évêque d'Orléans, venu à Rome avec les évêques du monde

entier. Après avoir raconté, en un superbe langage, toutes les gloires de Rome chrétienne, avoir montré ses monuments sans nombre empreints du génie chrétien, ses rues, ses places publiques, ses amphithéâtres, ses catacombes, ses églises rouges encore du sang de ses martyrs, remplies de leurs cendres ou de leurs ossements vénérés, avoir raconté comme quoi les dieux du paganisme avaient disparu, comment la grandeur de l'empire romain s'en était allée, comment les empereurs de l'Occident avaient été chercher une capitale en Orient afin de laisser Rome chrétienne aux Souverains Pontifes, comme les seuls dignes d'y régner, l'éloquent orateur s'est écrié, avec un indicible sentiment d'indignation et de mépris :

« Et pourtant, il y a des hommes, il y a des princes qui veulent habiter là... au milieu de ces splendeurs et de ces grandeurs... Mais... c'est impossible!... mais la nature invincible des choses y répugnera éternellement! On ne refait pas l'histoire! On ne refait pas le genre humain!... Mais il faudrait alors raser Rome tout entière, et en refaire une à votre taille... Restez donc à votre place, et pour l'honneur de l'Italie et du monde, laissez à la sienne le Vicaire immortel de Jésus-Christ! »

LETTRE XX.



L'ANGLETERRE A ROME.

La famille Selby. — Le couvent de Saint-Grégoire, berceau du christianisme anglais. — Les rois saxons et anglais vont en pèlerinage à Rome. — Macbeth et l'église de Saint-André-des-Ecossais. — Un pape anglais. — Léon X et Henri VIII. — Milton, Shakspeare et Byron. — Les Stuarts à Rome. — Renaissance catholique en Angleterre. — Anglais illustres convertis à Rome. — Le prince de Galles et le prince de Prusse présentant leurs hommages à Pie IX.

Quelle différence entre le voyage d'Italie que j'accomplis maintenant, et ce voyage d'Angleterre que j'ai fait naguère ! Londres et Rome, Westminster et Saint-Pierre, Anglais et Italiens, ciel du nord et ciel du midi ! Il n'y a pas de contraste plus complet; et pourtant, là-bas comme ici, j'ai retrouvé le Catholicisme debout; à Rome il triomphe depuis des siècles; en Angleterre, il sort à peine des catacombes, mais c'est toujours lui, il est toujours le même.

Rome, cette patrie commune des chrétiens, voit chaque année beaucoup d'Anglais, les uns encore séparés de nous, les autres rentrés dans l'unité.

M. l'abbé J. nous a fait faire la connaissance d'une famille anglaise catholique qui vient passer à Rome plusieurs années; c'est la famille Selby, qui a de nom-

breuses branches établies dans divers comtés d'Angleterre et jusqu'en Danemark; ses armes datent, sans doute, des croisades, c'est une tête de Sarrazin *affrontée,* avec cette fière devise : SEMPER SAPIT SUPREMA [1]. Nous venons de faire avec cette noble famille un pèlerinage au berceau du Christianisme anglais.

Après avoir traversé le Forum et passé sous l'Arc de Constantin, on prend à droite la vallée qui sépare le Cœlius du Palatin, et on se trouve bientôt devant le grand couvent de *San-Grégorio-Magno,* situé sur une croupe avancée du Cœlius. On y monte par un large et superbe escalier du haut duquel on voit devant soi, sur le Palatin, les ruines monstrueuses (au physique et au moral) du palais des Césars, la villa Palatina, et les deux palmiers de saint Bonaventure. La promenade publique, près du couvent est due aux Français du 1er empire; elle est sur l'emplacement du fameux bois des Camènes, divinités sabines; là était la source sacrée où Egérie, qui était une Camène, inspirait Numa comme Béatrice inspira Dante. Saint Grégoire, souverain Pontife et roi de Rome comme Numa, trouvait dans son cloître d'autres inspirations au pied du Crucifix.

L'église et le couvent furent bâtis sur l'emplacement de la maison paternelle de saint Grégoire-le-Grand, ce patricien romain, grand orateur, grand écrivain et grand Pape, poète aussi et musicien; le chant d'église s'appelle encore *le chant grégorien.* On conserve son lit au couvent, et dans l'église son fauteuil de marbre, sur lequel

[1] Un Selby s'est enrôlé dans l'escadron des guides de La Moricière, lors de la croisade de 1860.

on nous fit asseoir, et qui semble la chaise curule d'un vieux Romain. Dans la première chapelle à droite, on ne manque pas de montrer aux touristes anglais un tableau d'un peintre de leur nation, John Parker, qui a représenté sainte Sylvie, mère de saint Grégoire.

Le couvent est le chef-lieu de l'Ordre des Camaldules. Ces religieux portent la tunique blanche; elle n'est pas longue et flottante comme celle des Dominicains, mais courte et serrée à la taille et aux épaules. Il y a au Vatican un beau tableau d'André Sacchi; c'est saint Romuald racontant à ses disciples une vision dont il vient d'être favorisé : tandis qu'il dormait dans un champ, il vit une échelle qui allait de la terre au ciel, comme celle de Jacob, et sur laquelle montaient ses religieux. Le gentilhomme *Malduli*, à qui appartenait le champ, eut la même vision; il donna au saint ce champ et la maison adjacente; Romuald y fonda le chef-lieu de son Ordre, et ses disciples prirent le nom de *Camaldules*, (*casa Malduli*)[1].

Capellari de Bellune fut moine de ce monastère, et il y composa son savant livre sur le triomphe du Saint-Siége : *Il trionfo della santa Sede e della Chiesa contro gli assalti dei novatori*. Il devint abbé, puis cardinal, puis enfin Pape, et il voulut s'appeler Grégoire XVI, en souvenir de saint Grégoire-le-Grand, patron de son couvent[2]. Il conserva sur le trône de saint Pierre les vertus

[1] Saint-Romuald était si vénéré en Espagne que, lorsqu'il quitta ce pays, on voulait le tuer, pour avoir au moins ses reliques.

[2] A peine élevé sur le trône pontifical, Grégoire XVI créa l'ordre civil et militaire de Saint-Grégoire-le-Grand auquel il donna cette devise, qui affirme si énergiquement le pouvoir temporel des Papes : PRO DEO ET PRINCIPE : *Pour la défense de Dieu et du Souverain*. Pie IX a daigné nommer l'auteur de ces *Lettres* chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand.

monastiques. — « Crois-tu que mon estomac soit changé, » disait-il à son maître-d'hôtel qui, le lendemain de son couronnement, venait lui demander comment il entendait que sa table fût servie. Il revenait souvent visiter son cher couvent, il en restaura l'église, et fit planter le jardin public qui l'avoisine. Enfin, quand Grégoire XVI vit venir la mort, il s'écria qu'il voulait mourir en moine, et non en souverain : *Voglio morir da frate, non da sovrano.*

Le frère qui nous guidait nous fait traverser un petit jardin qui est à côté du portique, et nous mène devant un édifice composé de trois petites chapelles. La première est dédiée à sainte Sylvie, mère de saint Grégoire; la deuxième est l'ancienne petite église de Saint-André, élevée par saint Grégoire lui-même; elle est célèbre par la lutte artistique du Guide et du Dominiquin, qui s'y provoquèrent en peignant chacun sur un mur, en face l'un de l'autre, le martyre de saint André; les deux champions sont vis-à-vis l'un de l'autre, et les deux murs sont le champ de bataille de ces deux illustres *frescanti.*

Guido Reni a peint saint André adorant la croix avant d'aller au martyre : le saint, à genoux, est sublime; cette fresque du Guide est d'une richesse et d'une vigueur de coloris rares chez cet artiste. Le Dominiquin a représenté la flagellation de saint André, qui est étendu sur la table du supplice, entouré de ses bourreaux; un des flagelleurs, vu de dos, est admirablement posé. Au fond du tableau on voit le préteur sur son tribunal, et dans un coin, des chrétiennes qui pleurent. On admire un enfant effrayé de ce sanglant spectacle et réfugié dans la robe de sa mère. La beauté de la composition, la force

du dessin et de l'expression ont fait donner la palme au Dominiquin. J'hésite à me prononcer, et je me suis contenté d'admirer également ces deux fresques sœurs et rivales.

La troisième chapelle, dédiée à sainte Barbe, possède le *Triclinium,* grande table en marbre sur laquelle saint Grégoire servait tous les jours un repas à douze pauvres. La tradition rapporte qu'un beau jeune homme s'assit un jour à cette table et disparut après le repas : c'était un ange du Seigneur. Dès lors, Grégoire augmenta le nombre de ses pauvres jusqu'à treize, et voilà l'origine du repas des treize pèlerins que nous verrons servis par le Pape lui-même le jeudi-saint.

La famille Selby contemplait, avec une pieuse vénération, l'église et le couvent de Saint-Grégoire. Les Anglais non-catholiques doivent y trouver au moins un intérêt national et même religieux; car enfin ils sont chrétiens, quoiqu'ils n'aient plus qu'un christianisme partiel, et ils peuvent se rappeler que c'est d'ici que sont sortis, il y a plus de douze siècles, les premiers apôtres de leur nation.

Tout à l'heure, en traversant le Forum, nous nous rappellions cette scène providentielle racontée par Bède, l'antique historien de l'Eglise d'Angleterre. Saint Grégoire n'était pas encore pape, quand, passant un jour au Forum, il vit trois enfants amenés à Rome pour être vendus. *In Foro tres pueros venales.* Il s'informe de leur pays; on lui dit que ce sont des Angles. Non, répondit-il, dites plutôt que ce sont des anges : *Non Angli sed angeli.* Ces pauvres enfants du Nord, au teint blanc, aux cheveux blonds, avaient en effet des figures angéliques :

Anglicam faciem habebant[1]. Grégoire les rachète et les conduit dans son monastère, dont il avait fait aussi une maison de charité. « Il est intéressant de penser que ces trois petits êtres, orphelins de famille et de patrie, et prémices du Christianisme futur d'un grand peuple, se sont agenouillés dans cette même église, où nous retrouvons des monuments de cette époque; qu'ils se sont assis à cette table, que nous touchons encore aujourd'hui de nos mains, autour de laquelle saint Grégoire nourrissait chaque jour douze pauvres et les servait lui-même : touchante figure de ce banquet évangélique, que, peu d'années après, ses envoyés devaient offrir à la patrie de ces enfants pour la nourrir de la parole de vérité et du pain de vie. Ces enfants furent, en effet, des anges dans un autre sens que celui qui avait frappé le bon cœur de Grégoire. Un marchand barbare les avait traînés à Rome, mais la douce Providence les y avait envoyés. Leur apparition fut comme un éclair qui dirigea sa pensée vers le pays d'où ils étaient venus. Il demanda la permission de partir pour y prêcher l'Evangile. Il ne put l'obtenir, parce que les Romains s'opposaient à un projet qui leur aurait fait perdre le secours de ses conseils et de son génie, que les circonstances leur rendaient nécessaires ; sa charité se trouva, pour le moment, enchaînée par l'estime de ses concitoyens. Mais la pensée de la conversion de l'Angle-

[1] Manso, ami du Tasse et l'hôte de Milton à Naples, disait aussi du poète anglais : « Si sa piété répondait à sa beauté, il serait un ange.

C'est en souvenir de cette parole de saint Grégoire qui christianisa l'Angleterre, que les rois anglais frappèrent des pièces de monnaie à l'effigie d'un ange qu'on appelait des *angels*. Elles passèrent en France pendant l'invasion anglaise, et on les y nommait des *angelots*.

terre avait pénétré dans son âme trop profondément, pour pouvoir en sortir : son élévation à la papauté lui permit enfin de la réaliser [1]. »

Il choisit un humble religieux de son couvent, nommé Augustin : ce fut l'apôtre de l'Angleterre [2].

Les rois saxons, convertis au Christianisme, ont laissé des traces de leur passage à Rome; Cédualla, roi des Saxons occidentaux, décidé à embrasser le Christianisme, quitta ses Etats en 689, afin de recevoir le sacrement du baptême dans l'église de Saint-Pierre. Le pieux Cédualla n'estimait aucune gloire terrestre au prix de ce bonheur, dit son historiographe : il ne cessait de demander au prince des Apôtres d'intercéder pour lui et d'obtenir du Tout-Puissant qu'après son baptême il mourût dans la basilique même, sans souiller, par de nouveaux péchés, la pureté de son âme régénérée. La grâce que le roi saxon implorait lui fut accordée; il reçut le baptême en la journée du samedi-saint, des mains de saint Serge Ier, et prit le nom de Pierre. Dans la même semaine, le 20 avril 689, tandis qu'il portait encore le vêtement des néophytes, touchant symbole de la blancheur de l'âme en laquelle la tache originelle est effacée, il expira doucement. On déposa son corps sous le portique de la basilique, et une longue épitaphe, gravée sur sa tombe, rappelait l'admirable histoire de son voyage à Rome et de sa mort.

Coenred, roi de Mercie ; Offa, prince des Saxons occidentaux ; Vuitburge et Eadburge, princesses saxonnes,

[1] Mgr. Gerbet.

[2] L'*Histoire de saint Augustin et de ses compagnons* a été écrite récemment par un ancien professeur d'Oxford converti et devenu prêtre catholique, M. Oakeley.

et le roi Ina, suivirent l'exemple de Cédualla. Ina ayant laissé la couronne à un de ses parents et s'étant rendu à Rome sous Grégoire II, y établit un asile pour les écoliers et pèlerins de sa nation, et y adjoignit une église dédiée à la sainte Vierge. Il donna pour revenus à ces deux établissements une part dans le tribut appelé *le denier de saint Pierre*, qu'il avait établi dans ses Etats. De cette fondation est venu le nom de *Schola Saxorum*, école des Saxons, donné à cet endroit, et transformé, par corruption, en celui de *Sassia*, sous lequel on désigne encore ce quartier de Rome, situé près du Vatican, là où s'élève aujourd'hui le grand hôpital du Saint-Esprit *Santo Spirito in Saxia;* il s'y forma un *borgo* appelé le *bourg des Anglo-Saxons*, construit par le roi Offa, et rebâti plus tard par Ethelwolf. La fresque de Raphaël au Vatican rappelle l'incendie qui dévora ce bourg, et que saint Léon IV éteignit instantanément par un signe de croix.

Dix ans après Ina, saint Richard d'Angleterre et ses deux fils, saint Villibald et saint Vunebald, renoncèrent aussi à leur royaume terrestre pour employer le reste de leur vie à de pieux pèlerinages, en commençant par les tombeaux des saints Apôtres. Alfred-le-Grand reçut à Rome sa première éducation, sous la tutelle du pape Léon IV, qui, pressentant la grandeur future du jeune prince, lui donna l'onction royale, au préjudice des trois frères placés entre le trône et lui.

Knut-le-Grand, roi d'Angleterre, de Danemark et de Norwège, vint à Rome en habits de pèlerin, l'an 1027.

Plus tard, le saint roi Edouard-le-Confesseur avait fait vœu d'aller à Rome, mais les barons anglais s'opposant à

son départ, le pape saint Léon IX le releva de son vœu, à condition qu'il élèverait un monastère en l'honneur de saint Pierre. Ce fut l'origine de l'abbaye de Westminster. Un autre roi, plus éloigné encore, fit en personne le voyage de Rome : c'était le roi d'Ecosse Macbeth, plus connu par Shakspeare que par l'histoire ; Macbeth, qui, monté sur le trône par le meurtre de son cousin Duncan, entendait une voix qui lui criait : Tu ne dormiras plus, tu as tué le sommeil :

Macbeth does murther sleep, the innocent sleep.

Bourrelé de remords, il chercha à expier son forfait. Il mit au nombre des lois de l'Etat plusieurs lois canoniques. Enfin, il fit le pèlerinage de Rome, en 1050, pour prier aux tombeaux des Apôtres, et il répandit d'immenses aumônes parmi les pauvres de la Ville sainte [1].

J'ai visité, près du palais Farnèse, l'église et le séminaire anglais de Saint-Thomas-de-Canterbury. L'église fut bâtie au huitième siècle par le roi Offa, qui la dédia à la sainte Trinité [2].

« En 1398, un jour qu'une troupe de pèlerins anglais faisait la visite des principales églises dans l'intérieur de la ville et hors des murs, une pauvre femme enceinte, ne pouvant marcher aussi vite que les autres,

[1] Marian. Scot., an 1050.

[2] Les Ecossais ont aussi à Rome leur église nationale de Saint-André ; elle possède un reliquaire pyramidal du XV[e] siècle qui renferme la relique de Sainte-Marguerite, reine d'Ecosse, morte en 1407. On l'expose le 10 juin, jour de sa fête.

resta en arrière. Elle fut surprise par la nuit dans un bois qui existait alors sur la rive du Tibre, occupée aujourd'hui par le quartier de la Lungara. Le lendemain ses vêtements ensanglantés apprirent à ses compagnons qu'elle avait été dévorée par des loups. Emu de compassion, un Anglais, nommé John Skopard (il faut conserver ce nom), convoqua une assemblée de ses compatriotes. Dans ce meeting la bonne volonté ne manqua point, mais, comme il arrive souvent, on ne s'entendait pas sur le parti à prendre. John Skopard mit fin à ces discussions stériles en s'écriant : « Eh bien! que « chacun fasse ce que je vais faire, » et il donna une grande partie de ses biens à la communauté anglaise de Rome. D'autres suivirent son exemple : on acheta quelques maisons dans le quartier de la *Regola*, pour en faire un hospice. Quelque temps après, John Skopard et sa femme, n'ayant pas d'enfants, se dépouillèrent du reste de leur fortune en faveur de cet établissement, et s'y consacrèrent au service des malades et des pauvres [1]. »

Grégoire XIII fit ensuite de cet hospice un séminaire pour les jeunes Anglais qui, après avoir été ordonnés prêtres, retournaient comme apôtres dans leur patrie. Ce pontife dédia l'église à saint Thomas-de-Canterbury, parce que cet illustre martyr avait demeuré dans cet hospice pendant son séjour à Rome.

L'Angleterre a eu l'honneur de donner au monde chrétien un pape modèle dans Adrien IV, Nicolas Breakspeare (Brise-Lance). Fils d'un pauvre bedeau,

élevé et instruit par charité au monastère de Saint-Alban, il vint en France, et devint abbé de Saint-Ruf, près d'Avignon. Ses talents et ses vertus l'élevèrent au cardinalat, et bientôt après au trône de saint Pierre, et il mourut si riche de mérites et si pauvre de biens, qu'il légat sa mère aussi pauvre que lui à la charité de l'église de Canterbury [1].

L'illustre basilique de Saint-Paul-hors-des-Murs était sous la protection spéciale des rois d'Angleterre. Avant l'incendie de 1823, on lisait encore la devise de l'ordre de la Jarretière au-dessus d'une des portes, près de la sacristie. Les rois anglais étaient chanoines et protecteurs de Saint-Paul, et la devise : *Honni soit qui mal y pense* entoure encore les armes de l'abbaye. Jacques III Stuart, roi sans couronne qui est venu mourir à Rome, ne manquait jamais, selon l'usage de ses prédécesseurs, d'envoyer, tous les ans à la Chandeleur, un cierge à la basilique de Saint-Paul.

Mais, hélas ! depuis longtemps les rois d'Angleterre n'étaient plus catholiques. La bibliothèque Vaticane conserve un manuscrit sur vélin intitulé : *Assertio septem sacramentorum*. C'est un ouvrage de Henri VIII, dédié à Léon X, et dans lequel le roi anglais prend la défense du dogme catholique attaqué par Luther [2]. Une miniature représente Henri VIII aux pieds de Léon X, et à la fin du volume on lit ces deux vers :

[1] Baronius, an. 1154, cite une lettre charmante d'Henri II Plantagenet à Adrien IV : « Notre Occident se réjouit d'avoir mérité de produire à l'univers cette lumière nouvelle, ce soleil de la chrétienté, etc. »

[2] « Ose donc nier, dit le roi à Luther, que la communion chrétienne tout entière salue, dans Rome, sa mère spirituelle ? »

Anglorum rex, Henricus, Leo decime, mittit
Hoc opus, et fidei testem, et amicitiæ.

En récompense de cet hommage filial, un autographe de Léon X, conservé dans les archives de la couronne d'Angleterre, donne à Henri VIII le titre de *défenseur de la foi,* titre que les monarques anglais continuent à porter, comme ils ont continué de longues années à s'intituler *rois de France.* Henri VIII ne mérita pas longtemps ce noble titre. La Vaticane possède aussi, par un singulier hasard, quelques-unes de ses lettres d'amour à Anna Bolena; c'est là une des causes de sa chute déplorable, pareille à celle de Salomon. La Réforme, disait Erasme, a été *une affaire de femmes.*

Un Anglais demandait un jour au cardinal Consalvi comment il se faisait que plusieurs églises de Rome avaient des façades inachevées. — Prenez-vous-en à Luther et à Henri VIII, répondit le cardinal. En effet, la réformation fut aussi fatale aux arts qu'à la religion. Quand j'entendais à Londres prononcer le mot injurieux de *papiste,* j'aimais à répéter : Oui, je suis *papiste,* c'est-à-dire que ma foi, par une succession non interrompue de Papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la vôtre ne remonte pas au-delà de Luther, de Calvin, d'Henri VIII et d'Elisabeth.

Quand Milton vint à Rome en 1638, « ce fut un évènement mémorable, observe Chateaubriand, lorsque l'Angleterre députa son plus grand poète protestant (car Shakspeare était probablement catholique [1],) et son plus

[1] Shakspeare, dit le protestant Carlyle, est une fleur du catholicisme, *a blossom of catholicism.*

sérieux génie pour visiter la grande Rome catholique. Adossée à la Croix, tenant dans ses mains les deux Testaments, ayant derrière elle les générations coupables sorties de l'Eden, et devant elle les générations rachetées, descendues du Jardin des Olives, Rome disait à l'hérétique né d'hier : Que veux-tu à ta vieille mère ? »

Sous ce portique de Saint-Grégoire on lit, incrustée au mur, cette épitaphe latine :

« A Robert Pecham, Anglais, chevalier, autrefois conseiller de Philippe et de Marie, rois d'Angleterre et d'Espagne, illustre par sa naissance, sa foi, sa vertu, lequel n'ayant pu voir, sans une extrême douleur, sa patrie se détacher de la foi catholique, quitta toutes les choses qui d'ordinaire sont aimées en cette vie, et partit pour cet exil volontaire. Après six années, ayant institué pour héritiers de ses biens, par testament, les pauvres du Christ, il passa de sa très-sainte vie dans un autre monde, le.. septembre de l'an quinze cent soixante-neuf, à l'âge de cinquante-quatre ans. Thomas Golwell, évêque d'Asaph, et Thomas Kirton, Anglais, ses exécuteurs testamentaires, lui ont élevé ce monument. »

Ce vieux catholique, dit Mgr. Gerbet, a reçu l'hospitalité dernière, celle de la tombe, sous le toit de ce même monastère qui avait accueilli et protégé, dix siècles auparavant, ces trois petits enfants par lesquels a commencé le Christianisme des Anglais. Son cercueil a été déposé dans le berceau même de l'Eglise d'Angleterre. La pierre où nous lisons, sous le portique de Saint-Grégoire, le nom du moine Augustin, et cette autre pierre, placée tout à côté, où nous lisons l'épitaphe du chevalier Robert Pecham, sont comme deux bornes

qui marquent, non pour l'avenir, je l'espère, mais seulement pour le passé, l'ouverture et la clôture de la grande période catholique de l'Angleterre [1].

En me rendant hier à l'ambassade de France, je passais sur la place des Saints-Apôtres, en compagnie d'un abbé romain. Il me fit remarquer un palais à gauche, au fond de la place. C'est, me dit-il, le palais Savorelli; là est mort le roi Henri IX.

Je repassai dans ma mémoire la liste des dynasties européennes, et j'avoue que je ne pus retrouver le roi Henri IX.

L'abbé sourit, et me dit : « C'était un roi *in partibus,* comme votre Henri V de France; mais on peut dire qu'il était ici *in partibus fidelium*. Je veux parler du cardinal-duc d'York, le dernier des Stuarts. Les Anglais recherchent encore ici des modèles d'une médaille que ce prince fit frapper à Rome, et où il prend le nom de Henri IX, avec cette exergue : *Rex Angelorum Dei gratia non hominum voluntate*. »

Les Souverains-Pontifes ne pouvaient oublier que l'attachement des Stuarts à la Foi était la principale cause de leurs malheurs. Rome, la patrie des exilés, les avait reçus comme ses enfants, et le Pape avait accordé les honneurs royaux au chevalier de Saint-Georges. La cour

1 Joignez à cette épitaphe un portrait du seizième siècle, qui a été fait pour la maison attenante à l'église de Saint-Vital, martyr, au pied du mont Quirinal. En voici l'inscription : Joannes Fischerus, Anglus, episcopus Roffiensis, cardinalis à Paulo III creatus, tit. S. Vitalis, qui prius tamen martyrii quam cardinalatûs purpuram accepit, ab Henrico VIII, ob fidei catholicæ et Sedis apostolicæ primatûs defensionem, occisus anno Christi M.D.XXXV, ætatis verò 76. Primus ferè omnium Lutherum et lutheranos scriptis suis doctissimè confutavit.

d'Angleterre se tenait alors au palais Borgia. C'était une belle idée qu'avait eu ce prince fugitif de prendre, pour garder son incognito royal, le nom du glorieux patron de l'Angleterre, et de se faire appeler le chevalier de Saint-Georges. Il avait conservé une dernière prérogative royale, c'était le droit de nomination aux siéges épiscopaux d'Irlande.

Son fils, le prince Charles-Edouard, le Prétendant, le Chevalier, si célèbre par ses aventures en Écosse, était frère cadet du cardinal d'York; il avait pris le nom de baronnet de Rinfron. Il voulut se marier le vendredi-saint, et il lui fallut pour cela une dispense du Pape. Son frère, le cardinal-duc d'York était né à Rome en 1725; il fut baptisé par Benoît XIII, et cardinalisé par Benoît XIV. Il ensevelit dignement la gloire de sa naissance dans la pourpre romaine, noble et pieux linceul d'une race royale. Habitant l'hiver le palais Savorelli, et l'été sa villa de Frascati, l'ancien Tusculum de Cicéron, il passa sa vie entre l'amour des arts et les consolations de la religion. A la mort de son frère le Prétendant, il crut devoir se faire roi, au pied du crucifix, roi sans couronne et sans sujets, par tradition de famille et par respect pour la légitimité. C'était une dette qu'il croyait avoir contractée envers sa dynastie malheureuse. Il ne voulut pas que la liste des rois anglais du nom de Henri se fermât sur Henri VIII, et il prit le titre de Henri IX. Le duc de Kent, l'un des enfants de Georges III, et père de la reine Victoria, étant venu à Rome, se fit présenter à ce vieux Stuart, et l'honora du nom de majesté. Quand la révolution française eut séquestré le patrimoine de saint Pierre, le cardinal d'York fut réduit à une royale misère;

alors le roi Georges III lui ouvrit généreusement son trésor. Un jour le vieux Stuart reçut à Rome la visite d'un jeune Bourbon. C'était le duc de Berri. Henri IX se fit une gloire de rendre au neveu de Louis XVI les honneurs que Louis XIV rendit au fils de Charles Ier.

« Rome, dit Chateaubriand, a consolé les Stuarts ; ils n'étaient qu'un léger accident de plus dans ces vastes décombres, une petite colonne brisée au milieu d'une grande voirie de ruines. Charles X est mort dans l'exil à l'âge du cardinal d'York, et son fils et son petit-fils sont errants sur la terre. »

Durant le cours de sa longue carrière, Henri IX ne fit qu'un acte politique, mais il est noble et digne.

Quand Napoléon voulut, à l'exemple de Charlemagne, faire consacrer sa couronne par le Souverain-Pontife, il désira que le cardinal d'York vînt assister à son sacre avec le reste du Sacré-Collége. Il l'exigea avec tant d'instance, que Pie VII crut devoir en faire la proposition au vieux Stuart. Henri IX lui écrivit : « Très-Saint-Père, si le roi de France, descendant de Henri IV et de Louis XIV, appelait à l'auguste cérémonie de son sacre, dans la cathédrale de Reims, le petit-fils de Jacques II d'Angleterre, malgré nos soixante-dix-neuf ans nous traverserions les monts. Mais nous ne devons rien au général Bonaparte, rien qu'une tacite protestation contre la fortune. Nous la déposons entre les mains de Votre Béatitude.

« Donné en notre résidence de Frascati, ce jour, 19 juin 1804. « Henri, roi. » [1]

[1] Crétineau-Joly, *Le dernier des Stuarts*.

Le cardinal d'York mourut trois ans plus tard, en 1807. On dit que, sentant ses forces s'en aller, il voulut faire un dernier adieu à Pie VII; il se fit transporter au Vatican, puis à Saint-Pierre, où son père et son frère l'attendaient dans leur tombeau de famille.

En apprenant la mort du dernier des Stuarts, Napoléon s'écria : « S'ils avaient laissé seulement un enfant de huit ans, je l'aurais replacé sur le trône de la Grande-Bretagne ! [1] »

Une chose non moins curieuse, c'est qu'à l'occasion du traité d'Amiens, Napoléon fit la stipulation d'un article secret, en exécution duquel les rois d'Angleterre ont retranché les fleurs de lys de l'écu britannique, et ne prennent plus le titre de roi de France, qu'ils s'obstinaient à porter depuis l'usurpation de la couronne de France par Henri VI.

Pour en finir par la fin de toute grandeur et de toute misère humaine, allons à Saint-Pierre visiter les tombeaux des derniers Stuarts.

A gauche et au-dessus de la porte par où l'on monte à la grande coupole, voyez ce monument surmonté d'un médaillon où l'on voit une charmante tête de femme exécutée en mosaïque par le fameux Cristofori, d'après l'original de L. Stern. Ce beau portrait est celui d'une reine

[1] Le nom de Bonaparte s'allie à celui des Stuarts dans cette épitaphe qu'on lit sur une simple dalle de la petite église de Saint-Quirice et Sainte-Julitte, près la place Trajane : *Christinæ Bonaparte Stvart svi posvere.* On nous dit que c'est une fille de Lucien Bonaparte née en 1798, mariée en 1824 à lord Dudley Stuart, morte à Rome en 1847. Son fils Frank est officier anglais dans les Indes.

d'Angleterre, de France et d'Irlande, comme le dit son épitaphe :

Magnæ Britanniæ, Franciæ et Hiberniæ regina.

C'est la veuve du chevalier de Saint-Georges, de Jacques III : c'est Marie-Clémentine Sobieska, petite-fille du roi de Pologne, Jean Sobieski; elle n'avait gardé de l'héritage de Sobieski que trois rubis inestimables et un lit de parade, trophée de la bataille de Vienne, dont l'étoffe provenait de la tente où les Turcs abritaient l'étendard de Mahomet. La comtesse d'Albany vendit le lit de la reine sa belle-sœur à un Juif de Florence. Le cardinal d'York, héritier des trois rubis de Sobieski, trouvés dans la tente où le grand-visir Amurat avait parqué ses femmes à la bataille de Choczim, en fit un plus digne usage; il les légua à la sacristie du Vatican. C'est en 1735 que la reine Marie-Clémentine expira dans la Ville-Eternelle, où elle était venue, comme tant d'autres têtes couronnées, trouver le repos et la paix que le trône ne donne pas. La chambre apostolique, c'est-à-dire le trésor du Saint-Père, dépensa généreusement 20,000 écus pour lui élever ce noble tombeau.

En face, s'élève un autre monument, simple et de bon goût, de forme pyramidale, tout en marbre blanc, de la main de Canova. Trois médaillons en relief représentent un père entre ses deux enfants : c'était un roi, c'est Jacques III et ses deux fils, Charles III (le prétendant), et Henri IX (le cardinal d'York).

Voici l'épitaphe telle que je l'ai copiée :

Iacobo III
Iacobi II magnæ Brit. regis filio
Karolo Edvardo
Et Henrico Decano patrvm cardinalivm
Iacobi III filiis
regiæ stirpis Stvardiæ postremis
anno MDCCCXIX.

Canova a sculpté à la porte du tombeau, en relief, deux génies en pleurs; au bas, on lit ces mots si chrétiens :

Beati mortvi
Qvi in Domino morivntvr.

Voilà comment Rome la sainte donne l'hospitalité de la vie et de la mort aux grandeurs déchues et aux dynasties éteintes. Saint-Pierre, pour les Stuarts, vaut bien Westminster.

L'Angleterre doit tout à la Papauté. Avant saint Grégoire, elle n'était qu'une confédération de hordes sauvages; c'est le catholicisme qui l'a civilisée, qui l'a élevée et qui en a fait une grande nation. Il n'y a peut-être pas de peuple qui doive autant au Saint-Siége, et qui lui en soit moins reconnaissant; l'Angleterre excite et soudoie les révolutions en Italie; elle cherche à y introduire le schisme, et à battre en brèche le trône de saint Pierre. Elle a rugi de joie de voir en ces derniers temps l'Eglise et le Pape en butte à toutes les attaques de l'impiété. En 1861, nous avons vu à Paris des Anglais qui se hâtaient de se rendre à Rome, aux fêtes de Pâques, afin d'assister à la dernière bénédiction du *dernier Pape*. Rassurez-vous, messieurs les Anglais, vous verrez bien d'autres Papes que Pie IX, mais un pontife-Roi vous paraît-il donc

plus étrange qu'une reine-Pontife ? Vous semble-t-il plus singulier de voir Pie IX gouverner l'état romain que d'entendre la reine Victoria vous prescrire des jeûnes et publier des mandements ?

Le cimetière des Anglais et autres protestants est à Rome près de la porte Saint-Paul, autour de la pyramide de Cestius, imitation en miniature des pyramides d'Egypte. Elle fut élevée pour servir de tombeau à Caius Cestius, membre du collége des *Épulons,* prêtres chargés de préparer les jeux et les festins publics en l'honneur des dieux. Hélas ! la croix ne s'élève pas sur les tombeaux de nos frères séparés, pas plus que sur le mausolée du prêtre païen ! Aussi ce cimetière est triste et froid comme cette religion qui a perdu le culte des morts. Il y a quelques années, en Angleterre, on a intenté un procès à une pauvre femme de l'île de Wight, parce qu'elle avait fait tracer ces mots sur une tombe chérie : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. »

Cette épitaphe est tirée du livre des Machabées, mais pour trancher la difficulté de ce passage, les protestants ont trouvé un excellent moyen : c'est de supprimer de leurs bibles le livre des Machabées.

Les dynasties catholiques ont disparu dans l'Ile des Saints, mais sous le vieux sol de la vieille Angleterre germe de nouveau le catholicisme enseveli. C'est une résurrection, une renaissance que nous avons étudiée en Angleterre [1] et que nous voyons se continuer à Rome.

[1] *De la renaissance catholique en Angleterre, souvenirs de voyage,* (un volume in-18.)

J'en trouve un nouvel exemple dans cette famille Selby qui nous accompagne à Saint-Grégoire. Pendant cette semaine de l'Epiphanie, presque tous les Anglais résidant à Rome sont allés à Saint-André *delle Fratte* entendre les excellents discours de Mgr. Manning [1]; catholiques et anglicans s'accordaient à se dire fiers d'un pareil orateur. On est parfois scandalisé à Rome de voir des touristes anglais causer, rire, lorgner et même *manger* pendant les cérémonies saintes de la Sixtine et de Saint-Pierre. Rome les tolère, elle les laisse voir et s'instruire ; la vue de la Cité sainte a inspiré bien des conversions [2]; Rome attend comme la mère qui ouvre les bras à ses enfants ; Rome est patiente parce qu'elle est éternelle : *patiens quia æterna* [3].

Les Anglais retrouvent avec orgueil à Rome le souvenir béni et vivant encore dans bien des cœurs de l'une

[1] C'est un de ces illustres convertis comme les Faber, les Wilberforce, les Spencer, les Holland, etc. Mgr. Manning est protonotaire apostolique et prévot de Westminster, il a fait un beau livre sur le pouvoir temporel des Papes, et prononcé un éloquent discours à la messe célébrée à Londres pour les volontaires pontificaux tués à Castelfidardo.

[2] Sous Benoît XIV un cardinal montrait à un protestant anglais les pièces relatives à la béatification d'un serviteur de Dieu ; l'Anglais les emporte chez lui, les examine, et les rend en disant que, si tous les miracles des saints canonisés étaient aussi certains que ceux-ci, cela lui donnerait à réfléchir. — Eh bien ! répondit le cardinal, nous sommes plus difficiles que vous, à Rome, ces pièces ne nous ont pas semblé convaincantes, et la cause est rejetée. L'Anglais en fut si frappé, qu'il s'instruisit plus à fond de la foi de ses pères et qu'il demanda à y rentrer.

[3] Byron, qui, a prononcé au Parlement un discours en faveur de l'émancipation des catholiques, Byron fit élever sa fille dans un couvent de la Romagne ; il dit dans ses *mémoires* : « Je pense qu'on ne peut avoir jamais assez de religion, quand on en a, je penche de jour en jour vers les doctrines catholiques. » Silvio Pellico raconte que le poète anglais lui fit un jour cette confidence, que, un jour ou l'autre, il ira au Vatican se jeter aux pieds du Pape.

des plus illustres héritières des Trois Royaumes, dont la maison, d'origine normande, s'est alliée à diverses époques aux familles royales d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, de Galles et de France. C'était la digne fille de ord John Talbot Shrewsbury, le défenseur convaincu de la foi catholique et de la liberté de son pays, et qui dépensait 500 mille francs par an pour bâtir des églises en Angleterre. Lady Guendaline Talbot Shrewsbury, mariée au prince Marc-Antoine Borghèse, a édifié Rome par ses bienfaits et par sa courageuse charité pendant le choléra. Les pauvres et les malades la connaissaient comme une sœur de charité déguisée sous l'habit d'une princesse. Aimable, spirituelle, poète, mère de quatre enfants, elle est morte à vingt-deux ans, emportant l'admiration et les regrets de Rome entière. Ce fut un deuil public auquel s'associa le Saint-Père. Son char funèbre fut traîné spontanément par quarante citoyens. Quand le prince Borghèse, ému d'un tel témoignage, envoya savoir leurs noms, ils répondirent : Dites au prince que ce sont des Romains. On avait à Rome une si haute idée de la pieuse princesse, qu'après sa mort on se disputa comme des reliques des fragments de ses habits et de tout ce qui lui avait appartenu [1]. Les catholiques anglais peuvent répéter que leur île est encore l'île des saints.

Comme la vieille Angleterre, la jeune Amérique en-

[1] Son tombeau est à Sainte-Marie-Majeure, dans la chapelle Borghèse, avec cette simple et touchante inscription : *Qui riposano le ceneri della madre dei poverelli* LA PRINCIPESSA GUENDALINA BORGHESE, *nata à Londra, dal conte de Shrewsbury, morta a 22 anni il 27 ottobre* 1840.

Une autre fille du comte de Shrewsbury, lady Mary Talbot, mariée au prince Doria Pamphili Landi, est morte à Rome en 1858 également regrettée.

voie à Rome les prémices de son catholicisme renaissant; nous avons vu arriver ici le docteur Yves, évêque protestant de la Caroline du nord. En abjurant le protestantisme, il a remis au Saint-Père le sceau de sa charge épiscopale, et la croix d'or qui lui servait dans les cérémonies de la Cène; Pie IX lui a promis que ces ornements seraient déposés sur l'autel de la Confession du prince des Apôtres. Il y a à Rome deux séminaires pour les deux Amériques du nord et du sud.

Comme Grégoire-le-Grand, Pie IX a tourné ses regards vers l'Angleterre; grâce à lui, l'Eglise de ce noble pays a retrouvé une hiérarchie complète d'archevêques et d'évêques titulaires, et elle a vu s'asseoir un cardinal anglais dans le sénat de la chrétienté ce qui a flatté vivement l'orgueil des Anglais. Un des camériers secrets de Pie IX, Mgr. Talbot, obtient chaque jour du Saint-Père de précieuses faveurs pour ses compatriotes à Rome. Ainsi, il lui a été donné de célébrer le Saint-Sacrifice sur un autel-tombeau des catacombes de Sainte-Agnès, en présence et en l'honneur de vingt-cinq anglicans revenus à la foi des premiers martyrs. Ainsi, tout récemment, par une grâce spéciale, Mgr. Talbot a donné la bénédiction nuptiale à un jeune couple anglais dans les grottes vénérées de la basilique Vaticane, devant l'autel de la Confession de saint Pierre.

Les représentants des deux grandes couronnes protestantes se sont rencontrés naguère au pied du trône de Pierre, l'un est le petit-neveu de Frédéric II, l'autre est l'arrière-petit neveu de Henri VIII. Pie IX a reçu les visites du prince de Prusse et du prince de Galles, l'héritier de la couronne de saint Edouard et de saint Ed-

mond [1]. Les conversions de Mgr. Howard, officier de l'armée anglaise, et celle du comte Talbot ont fait grande sensation en Angleterre et plus d'un des compatriotes de ce dernier s'est écrié comme Bedfort dans l'*Henri VI* de Shakspeare : Va, brave Talbot, nous te suivrons :

Ascend, brave Talbot, will follow thee.

Nous raconterons ailleurs [2] la curieuse histoire d'un ministre anglican, qui, appelé par les Anglais de Rome pour leur prêcher le carême, s'est converti lui-même au catholicisme après avoir étudié Rome souterraine; la liturgie anglicane est restée presqu'entièrement catholique, et une Anglaise madame Pittard a raconté, dans un touchant récit, comment elle avait été convertie par sa Bible et son livre de prières.

Il est évident que le vœu d'un retour vers le centre commun est caché au fond de beaucoup de nobles cœurs anglais. *Tendimus in Latium ; Italiam, Italiam !* écrivait naguère un professeur de l'Université d'Oxford.

Qu'attendent donc nos frères si malheureusement séparés ? s'écrie M. de Maistre. Qu'attendent-ils pour marcher au Capitole en nous donnant la main? Qu'attend la noble Angleterre pour se réconcilier avec Rome, après

1 Le prince royal de Prusse est venu au Vatican avec sa femme ; il pria le Saint-Père d'écrire quelque chose sur une image de l'enfant Jésus qu'il lui présenta. Pie IX écrivit : *Illuminare his qui in tenebris sedent.* Le Pape disait dernièrement à des puseystes anglais : « Ne soyez plus « comme les cloches qui appellent le monde à l'Eglise, et qui n'y entrent « pas. »

2 Voir au tome II, la lettre intitulée : *Catacombes de Sainte-Agnès.*

avoir résisté si longtemps à la sainte Eglise, à la métropole du monde chrétien, au siège de Rome ?

.... Hath reconcil'd
Himself to Rome; his spirit is come in,
That so stood out against the holy church,
The great metropolis and see of Rome.

(SHAKSPEARE, *King John*, act. v. sc. 3.)

LETTRE XXI.



LE MOISE ET LES MARONITES.

L'église de Saint-Pierre-aux-Liens et les chaînes du premier Pa pe — Le *Mosé* de Michel-Ange. — Le jeune Mortara. — Le couvent et le palmier des Maronites. — Le moine Télémaque et le seigneur Mykhel. — La France au Liban.

Vendredi 14 janvier.

C'est une assez rude montée que la *via delle Sette Sale,* qui du Colysée nous mène au sommet de l'Esquilin, devant l'église de Saint-Pierre-aux-Liens.

L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose-le-Jeune, empereur d'Orient, avait reçu du patriarche de Jérusalem les chaînes avec lesquelles Hérode avait fait attacher saint Pierre. Elle en envoya une portion à sa fille Eudoxie, femme de Valentinien, empereur d'Occident. Saint Léon-le-Grand voulut mesurer cette chaîne avec celle qui avait attaché le même apôtre, par ordre de Néron, dans la prison Mamertine; les deux chaînes mises en contact se réunirent. Frappée de ce miracle, Eudoxie fit élever en 442 une église sous le titre de Saint-Pierre-aux-Liens, *San-Pietro in Vincoli* [1]. Adrien Ier la reconstruisit, et

[1] Silvio Pellico célébrait chaque année par la communion la fête de Saint-Pierre-ès-Liens, en reconnaissance de sa délivrance de la prison du Spielberg.

Sixte IV et Jules II l'embellirent. Sa forme est l'ancienne basilique romaine; elle a un beau portique extérieur et trois nefs divisées par vingt-deux colonnes cannelées; ces colonnes sont d'un marbre blanc qui vient de l'Attique. Je suis amoureux de tous ces beaux marbres; j'aime à les palper et à les caresser de l'œil et de la main.

Mais courons au mausolée de Jules II pour voir le Moïse de Michel-Ange, une des plus célèbres statues du monde et qui mérite de l'être. Il existait une analogie peu commune entre le génie de l'artiste florentin et le caractère de Jules II. Il est certain que Michel-Ange a songé au grand pontife en sculptant ce Moïse, et qu'il a donné à l'ancien conducteur d'Israël la figure du nouveau chef du peuple de Dieu. Dans les catacombes, les premiers artistes chrétiens employaient souvent la figure de Moïse pour représenter saint Pierre et ses successeurs. Jules II avait confié l'exécution de son tombeau à Michel-Ange, et il voulait qu'on plaçât ce monument, isolé, là où est aujourd'hui la Confession de saint Pierre; mais Jules II mort, Paul III arrêta les travaux et fit mettre dans cette église *in Vincoli* la portion inachevée du tombeau de son prédécesseur. Il n'y a de complet et de beau que le Moïse. Les deux statues de Lia et de Rachel, symboles de la vie active et contemplative, ne sont pas de Michel-Ange.

Ce fameux *Mosé* est une des plus fières figures qui soient jamais sorties de la main d'un sculpteur [1].

Quand Michel-Ange eut renoncé à son plan primitif,

[1] Michel-Ange à 70 ans, disent ses biographes, faisait voler plus de marbre en un quart d'heure que trois jeunes gens en trois heures, et il travaillait avec tant de furie, qu'on tremblait pour le ciseau, le marbre et l'artiste.

il donna à Strozzi deux des figures ébauchées pour le tombeau de Jules II. Des mains de Strozzi ces statues passèrent dans celle de François Ier ; puis le connétable de Montmorency les plaça dans son château d'Ecouen d'où elles sont venues au Louvre.

Le bizarre et inexorable Milizia l'appelle le *Mosé* un satyre avec des soies de porc ; un effroyable dogue, vêtu d'un habit de boulanger. Est-ce ainsi, s'écrie-t-il, qu'on caractérise un législateur qui en était au *tu* et au *toi avec messire Bon Dieu* [1] ?

Laissons la critique mordre à son aise, et jouissons en paix de ce sublime ouvrage, égal pour nous à tous les chefs-d'œuvre antiques. Observons seulement qu'on le voit de trop près, et que cette statue était destinée à être vue à vingt pieds de haut. On dit que Michel-Ange, son œuvre achevée, lui déchargea un grand coup de marteau sur le genou en s'écriant : *Parle donc, puisque tu vis !*

On montre la trace du coup sur le bras qui tient les Tables de la Loi.

C'est bien là ce grand Chef, comme dit Dante, sous lequel se nourrit de manne le peuple ingrat, mobile et endurci :

> Quel duca, sotto cui visse di manna
> La gente ingrata, mobile e ritrosa.
>
> (*Parad.* XXXII.)

Il semble que les Juifs doivent aimer à venir dans cette église chrétienne pour admirer leur sublime législateur.

[1] Un satiro con capelli di porco, un mastino orribile, vestito come un fornaro..... si caratteriza cosi un legislatore che parla da *tu a tu* con messer Domeneddio. (Dell'arte dit vedere.)

Le grand Hébreu est ici vivant ; il vient de descendre du Sinaï, où il a parlé à Jéhovah face à face. Il est assis, le bras appuyé sur les Tables de la Loi ; son attitude respire une majesté sombre : c'est le lion au repos, comme dit Dante :

A guisa di leon quando si posa.

Sa barbe descend sur sa poitrine comme un faisceau de serpents engourdis ; l'éclair est dans ses yeux ; sa voix de tonnerre va reprocher aux Juifs l'idolâtrie du Veau d'Or.

J'ai fait devant le Moïse ce sonnet imité de Zoppi et d'Alfieri :

Digne de son héros s'est montré le sculpteur,
Cette statue est sainte et l'art la divinise,
Car de la créature auprès du Créateur
Ce Berger tout puissant accepta l'entremise.

Des secrets du Très-Haut divin révélateur,
Guide choisi de Dieu vers la Terre promise,
Guerrier, poète saint, prêtre et législateur,
Tel l'a fait Michel-Ange et tel était Moïse.

Et vous, son peuple, et vous, misérables Hébreux,
Du stupide Veau d'or adorateurs nombreux,
Vous oubliez le Ciel, Moïse et la Patrie !

Insensés ! si du moins vous aviez adoré
Une image pareille à ce marbre inspiré,
On vous eût moins blâmés de tant d'idolâtrie !

Michel-Ange s'inspirait de la Bible comme Raphaël de l'Evangile. A l'un, Moïse et Jéhovah ; à l'autre, Jésus et ses disciples. Il faut dire du *Mosé* ce que Quintilien

a dit du Jupiter de Phidias, que cette statue avait ajouté à la religion des peuples. Michel-Ange est le Dante de la sculpture. Les anciens disaient aussi : *Phidias homérise.* Pindemonte appelle Michel-Ange : *Uomo di quattro alme,* l'homme aux quatre âmes, à cause de son quadruple génie d'architecte, de sculpteur, de peintre et de poète.

L'église de Saint-Pierre-aux-Liens est desservie par les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ils sont chargés de l'éducation du jeune Mortara, cet enfant né juif, qui a été retiré de la maison paternelle, conformément à la loi de l'Eglise et à la loi de l'Etat pontifical, parce que, baptisé en danger de mort, il appartenait à Jésus-Christ. Il est là élevé jusqu'à sa majorité aux frais du Saint-Père, séparé de sa famille, mais non séquestré, et ses parents le peuvent voir autant qu'il veulent. Mais la presse et la diplomatie exploitèrent ce fait contre le Saint-Siége avec une infernale habileté. La clameur ou plutôt le rugissement, comme dit M. Veuillot, devint universel. Un employé de la cour impériale fit sur ce sujet un mélodrame qui anima l'opinion jusqu'à la guerre d'Italie. Pie IX résista, sacrifia sa popularité, et affronta cette formidable lutte pour sauver une seule âme, l'âme d'un petit juif, régénérée par le baptême. Ajoutons que le jeune Mortara est d'une piété angélique, et se trouve fort heureux chez les chanoines de Saint-Augustin.

Le religieux qui nous servait de guide, après nous avoir laissé admirer à notre aise le *Mosé*, nous conduisit dans la sacristie où l'on garde, dans de riches reliquaires, des morceaux insignes de la croix de saint Pierre et de la croix de saint André, ainsi que les deux chaînes qui ont lié le prince des Apôtres ; on ne les montre aux pèlerins

que le jour de la Saint-Pierre ; le Pape a les clefs de l'armoire qui les renferme. Des chaînes et une croix ! Voilà l'héritage que le premier des Papes a légué à ses successeurs ! Mais la croix les rend immortels, et les chaînes n'arrêtent pas leur parole apostolique : *Verbum Dei non est alligatum*. Dans cette sacristie on trouve toujours un peintre quelconque copiant la jolie tête du Guide, appelée l'*Espérance ;* cette *Speranza* finit par impatienter ; son malheur est d'avoir été trop copiée et d'être exposée à tous les coins de Rome. Du portique extérieur de Saint-Pierre *in Vincoli*, la vue est belle ; à gauche, le couvent des Augustiniens ; en face, le palmier du couvent Maronite ; à droite, le campanile carré et sombre de Saint-François de Paule ; au fond, la tour du Capitole avec une échappée sur Rome.

C'est ici que M. Ampère place la demeure du vieil Horace ; tout auprès était la *poutre de la sœur* (tigillum sororium) sous laquelle le jeune Horace dut passer pour être purifié de son fratricide ; cette poutre était posée en travers, dans cette rue étroite, d'un mur à l'autre, au-dessus de la tête des passants. Tandis que je rêvais à cette héroïque histoire, il se passait une aventure moins tragique sur la place de Saint-Pierre *in Vincoli*.

J'y avais laissé Marie dessinant près de la voiture, entourée d'un *nuage* de gamins romains. Elle s'étonnait de ne pas me voir revenir ; n'ayant pas surveillé mes mouvements, elle s'imagine que je suis entré au couvent Maronite, et elle va m'y réclamer. Elle sonne ; un moine barbu entr'ouvre la porte et la referme brusquement à la vue d'une femme. Un instant après une voix d'en haut se fait entendre ; Marie lève les yeux et voit à

une fenêtre haute du couvent un grave personnage à longue barbe noire, au teint bronzé, au costume arabe. Il se met à parler moitié italien moitié français, et déclare que le couvent ne recèle, d'aucune façon, *il signor francese, il signor sposo.* Je reviens sur ces entrefaites et je profite de l'occasion pour demander *al signore arabo* la permission de visiter le couvent, qu'on m'avait dit d'un accès difficile. Il appelle le supérieur qui paraît à son tour à la fenêtre et m'accorde l'entrée; *ma senza la signora.* Je franchis donc seul la mystérieuse petite porte surmontée d'une croix et d'un écusson avec une inscription arabe; heureusement, la traduction latine est auprès, la voici :

Monasterivm monacorvm
Maronitarvm Ordinis sancti Antonii
magni congregationis monti Libani
anno MDCCLIII

Je suis reçu par le noble personnage qui parlait un peu français; c'est un Maronite de trente ans appelé Mykhel; né sur les pentes du Liban, il a appris le français à Beyrouth, et a été le drogman d'Eugène Boré notre savant missionnaire Lazariste; il est ici avec son frère, interprète aussi; ils sont de passage à Rome, et ont reçu l'hospitalité orientale chez leurs compatriotes les moines maronites. Ces derniers ne sont que deux en ce moment avec le supérieur, auquel le seigneur Mykhel me présenta. C'est un vieux Maronite triste et malade.

On me reçut dans un parloir plein de tableaux et de portraits orientaux que j'eusse été curieux d'examiner à mon aise, mais le supérieur semblait si souffrant que je n'osai rester qu'un moment. Mon ami Mykhel

m'emmena dans le jardin, et en nous promenant il me conta qu'il était appelé à Paris pour aller de là à Alger, en qualité d'interprète et de traducteur. Il avait la voix d'une merveilleuse douceur ; quelle grâce, quelle force et quelle noblesse dans cette race Maronite !

Mykhel me fit voir dans un préau, du côté de saint François-de-Paule, le palmier isolé que j'avais déjà remarqué.

— Les palmiers de mon pays, me dit-il avec un geste charmant, sont deux fois plus hauts que celui-ci.

— Que j'aimerais à les voir, seigneur Mykhel !

— Avez-vous aussi des palmiers à Paris, seigneur Français ?

— Nous en avons en serre dans nos jardins publics.

Mykhel me fait retraverser le parloir, me ramène au jardin, et m'y montre un autre palmier et quelques cèdres, qui lui rappellent les cèdres de Salomon dans les montagnes du Liban, ces cèdres de l'Eden dont parle Ezéchiel, et dont quelques-uns avaient formé la charpente de Saint-Paul-hors-des-Murs. Les Arabes ont une vénération superstitieuse pour ces arbres auxquels ils attribuent une force végétative éternelle, un instinct supérieur à celui des animaux et qui se rapproche de l'intelligence humaine. Au bout du jardin, à ras d'œil, je fus tout surpris d'apercevoir tout près de moi, à travers les arbres, le Colysée. De là, *le vieux buveur de sang* n'est pas massif et colossal comme on le voit à sa base ; il est familier et *bonhomme, sans façon,* résigné à jouer le rôle de *fabrique* dans le paysage. On en voit justement la partie restée entière ; on dirait que l'amphithéâtre est tout neuf, venant de servir et fraîchement arrosé du sang des gladia-

teurs et des martyrs. C'est d'un effet très-pittoresque et très-curieux. Je gage que peu de touristes et d'artistes connaissent ce point de vue nouveau de l'amphithéâtre Flavien. Mykhel me montrant le Colysée, me dit avec fierté : « C'est pourtant un pauvre moine d'Orient comme moi qui a fait cesser les jeux sanglants du cirque. » Il disait vrai. Vainement l'éloquence des Pères s'était soulevée contre ces barbaries, vainement le poète chrétien Prudence, dans des vers pathétiques, pressait Honorius de faire que la mort cessât d'être un jeu et l'homicide une volupté publique. Ce que nulle puissance terrestre n'avait osé, la charité l'accomplit. Un moine d'Orient appelé Télémaque, un de ces hommes inutiles, ennemis de la société humaine, comme on disait et comme on dit encore, prit un jour son bâton de voyage et s'achemina vers Rome pour y mettre fin aux combats de gladiateurs. Or, le 1er janvier de l'an 404, le peuple romain, entassé sur les gradins du Colysée, célébrait le sixième consulat d'Honorius. Déjà plusieurs paires de combattants avaient ensanglanté l'arène, quand tout à coup, au milieu d'un assaut d'armes qui suspendait tout les yeux et tous les esprits, on vit paraître un moine étendant les bras, et s'efforçant d'écarter les épées. A cet aspect, la foule étonnée se lève ; on demande quel téméraire ose troubler les plaisirs très-sacrés du peuple-roi. De tous côtés pleuvent les malédictions, les menaces, et bientôt les pierres. Télémaque lapidé tombe, et les combattants qu'il avait voulu séparer l'achèvent. Il fallait ce sang pour sceller l'abolition des spectacles sanglants. Le martyre du moine força l'irrésolution d'Honorius, et un édit de la même année, qui semble avoir été obéi, supprima les

combats de gladiateurs. Avec eux l'idolâtrie perdait une de ses plus puissantes attaches. Le Colysée resta debout; il l'est encore. Seulement une large brèche dans ses flancs rappelle l'assaut que le Christianisme livra à la société romaine, où il ne pénétra qu'en la démantelant [1].

Assis sous un de ces cèdres du Liban, ce Maronite à mes côtés me racontant le martyre de saint Télémaque, je me croyais transporté en Orient. J'interrogeai Mykhel sur sa nation. Elle a pris son nom de saint Maron, solitaire syrien des premiers siècles. Les Maronites sont ceux des Syriens qui, à la chute de la puissance bysantine en Syrie, et après l'invasion des Sarrazins, se réfugièrent dans les montagnes du Liban, où ils ont jusqu'à ce jour maintenu leur foi et leur liberté. Invariable dans son orthodoxie comme dans son indépendance, le peuple Maronite renferme cinq cent mille catholiques; descendu du mont Liban, son asile et son berceau, il se répand aujourd'hui sur les côtes de Syrie; c'est la nation modèle de l'Orient. Le collége Maronite a été fondé à Rome en 1584; c'est lui qui a maintenu la foi catholique parmi ces vaillantes tribus du Liban.

Le clergé Maronite possédait autrefois à Rome des domaines, dont le revenu entretenait son séminaire romain. Les Français du Directoire vendirent ces biens, au mépris de la protection que la France accorda toujours aux Maronites, qui conservent religieusement deux monuments écrits de cette protection séculaire : une lettre de Louis XIV et une lettre de Louis XV. Dernièrement, les horribles massacres de Syrie ont ensanglanté ce beau

[1] Ozanam. *Du Progrès dans les siècles de décadence.*

pays du Liban, dont le nom (*Leban*) signifie *lait* en arabe et en hébreu, à cause de ses neiges immaculées. Nous avons vu alors la France se souvenir de son rôle protecteur, et envoyer une armée sur les côtes de Syrie pour défendre les Maronites contre les fureurs fanatiques des Druses et des Turcs.

LETTRE XXII.



LE MURO TORTO.

Le tombeau de famille de Néron. — La puissance temporelle des Papes symbolisée dans le Muro Torto. — L'obole de Bélisaire et le Denier de saint Pierre. — Le général de Justinien et le général de Napoléon. — Entrée à Rome des Gaulois, de Genserie, d'Alaric, de Totila et de Guiscard. — Annibal est aux portes de la Ville. — L'*Agger* de Servius Tullius. — La parricide Tullie et la Révolution.

Sortons de Rome; cette seule idée de sortir de la Ville me cause une espèce de peine, mais il faut pourtant faire le tour extérieur de l'enceinte sacrée. Sortons donc de Rome par la porte du Peuple, l'antique porte Flaminia, et longeons à droite la muraille extérieure par le chemin de ronde, le *Pomerio;* nous sommes aussitôt frappés par la vue de substructions gigantesques, qui rappellent un souvenir Néronien.

« A Rome, dit M. Ampère, on suit Néron au-delà de sa mort et jusqu'à son tombeau. Il ne se trouva que des femmes pour lui rendre les derniers devoirs, ses deux nourrices et sa concubine Acté. Elles enveloppèrent ses cendres d'une étoffe précieuse et allèrent les placer dans le tombeau de famille des Domitius. Du temps de Suétone, on le voyait encore du Champ-de-Mars s'élevant sur la *Colline des Jardins,* aujourd'hui le *Pincio.* On peut dé-

terminer avec précision le lieu de la sépulture de Néron, car, en suivant les murs de Rome, on reconnaît parfaitement les arceaux des substructions de la villa des Domitius où se trouvait leur tombeau. » Honorius fit servir ces arceaux pour le mur d'enceinte de la Ville. Un peu plus loin, au premier angle tournant, en face l'ancienne entrée de la Villa Borghèse, nous nous trouvons devant un énorme pan de mur qui semble toujours sur le point de s'écrouler, et qui reste ainsi suspendu en l'air depuis quatorze siècles, c'est le fameux *Muro Torto*. « On nomme ainsi un pan de muraille qui, avant de faire partie du rempart d'Honorius, avait servi à soutenir la terrasse du jardin des Domitius, où fut la sépulture de Néron, et qui, du temps de Bélisaire, était déjà incliné comme il l'est aujourd'hui. Procope raconte que Bélisaire voulait le rebâtir, mais que les Romains l'en empêchèrent, affirmant que ce point n'était pas exposé, parce que saint Pierre avait promis de le défendre. Procope ajoute : *Personne n'a osé réparer ce mur, et il reste encore dans le même état*. Nous pouvons en dire autant que Procope, et le mur, détaché de la colline à laquelle il s'appuyait, reste encore incliné et semble près de tomber. Ce détail du siége de Rome (au temps de Bélisaire) est confirmé par l'aspect singulier du *Muro torto*, qui semble toujours près de tomber, et subsiste *dans le même état* depuis quatorze siècles, comme s'il était soutenu miraculeusement par la main de saint Pierre. On ne saurait guère trouver pour l'autorité temporelle des Papes, au moment où j'écris, un meilleur symbole [1].

[1] M. Ampère, *L'histoire romaine à Rome*.

En effet, rien ne peint mieux ce *surnaturel* qui présidera toujours aux destinées de l'Eglise.

Poursuivons notre promenade historique. Voici la porte Pinciana, aujourd'hui murée ; elle rappelle un trait héroïque de Bélisaire. Attaqué par les Goths, il voulut rentrer dans Rome par cette porte ; les Romains la fermèrent lâchement : lui alors se retourna et battit les Goths. Cette porte, dit M. Ampère, c'est le dernier monument où soit empreint le caractère romain, comme Bélisaire fut le dernier des Romains. Après lui, la barbarie a vaincu. C'est à côté de la porte Pinciana que le voyageur lit ces paroles célèbres incrustées sur une pierre : *Date obolvm Belisario.*

On raconte que c'est ici que le général de Justinien, vieux, aveugle et disgracié, implorait une obole de la pitié des passants, assis sur une pierre, non loin de son ancien palais, qui était situé sur le mont Pincio, entre les jardins de Salluste et les jardins de Lucullus. Cet antique souvenir me rappelait un autre vieillard, celui qui règne au Vatican, qui lui aussi a subi d'injustes disgrâces ; la diplomatie l'a traité d'*aveugle*, d'*ingrat* et d'*obstiné*, parce qu'il a prononcé le *non possumus* de saint Pierre ; dépouillé de ses Etats, le voilà qui tend aussi la main à ses enfants, car il ne veut rien recevoir que d'eux seuls, et nous disons à notre tour : Donnez une obole à Pierre : *Date obolvm Petro.*

On a nié, je le sais, que Bélisaire ait jamais demandé l'aumône ; c'est possible, mais *ma remarque subsiste*, comme dirait M. de Maistre. Ce qu'il y a de parfaitement certain, c'est que le vainqueur des Goths et des Vandales fut disgracié par Justinien ; ce malheur fut le châtiment

céleste de sa conduite odieuse envers le saint pape Sylvère. Deux fois, d'après l'ordre de l'empereur, Bélisaire porta la main sur l'oint du Seigneur, le dépouilla de ses vêtements pontificaux et le déporta en exil. Le général romain était cependant catholique, il n'ignorait pas l'indignité de son action; mais l'odieux du sacrilége lui pesait moins que la défaveur impériale. Le général Radet ne traita pas avec plus de respect la personne de Pie VII. Mais Bélisaire eut des remords; repentant de son crime, il bâtit la petite église de *Santa Maria in Trivia* que l'on voit encore près de la fontaine Trévi, et il y fit graver cette inscription :

HANC VIR PATRICIVS BILISARIVS VRBIS AMICVS
OB CVLPÆ VENIAM CONDIDIT ECCLESIAM :
HANC IDCIRCO PEDEM SACRAM QVI PONIS IN ÆDEM
VT MISERETVR EVM SÆPE PRECARE DEVM.

« Bélisaire, patrice de Rome et *ami* de la Ville, bâtit cette église pour obtenir le pardon de son péché; et afin que tous ceux qui mettent les pieds dans ce temple, prient souvent Dieu d'avoir pitié de lui. »

Rentrons dans Rome par la porte *Salara*, ainsi nommée parce que les Sabins, en tirant le sel des côtes de la mer, le portaient par cette route en leur pays. Tout près d'ici, au coin de la Via Pia, se trouvait la porte *Colline,* par laquelle entrèrent nos pères les Gaulois. Annibal poussa une reconnaissance jusqu'à la porte Colline. Rome trembla, mais le sénat romain fut inébranlable. Il mit en vente le terrain occupé par le camp d'Annibal, et il trouva un acheteur qui le paya ce qu'il valait en temps ordinaire.

Ainsi, de nos jours, tandis que l'ennemi est aux portes de Rome, *Annibal proximus urbi,* le Pape et le Sacré-Collége gardent une confiance invincible dans les droits et les destinées de Rome chrétienne ; ainsi, tandis qu'il n'a plus ni flottes, ni armées, Pie IX fait déblayer le port d'Ostie, acquiert l'ancien camp des Prétoriens, et vient d'y poser la première pierre d'une caserne monumentale.

Quant à la porte *Salara*, c'est par elle que passa le goth Alaric. Genseric franchit la porte Ostiense (porte Saint-Paul) ; la porte Asinaria (des ânes), dont on voit encore deux tours, laissa entrer Totila avec ses Vandales et Robert Guiscard avec ses Normands. Totila, dit le cardinal Wiseman, avait condamné Rome à devenir un pâturage pour les bestiaux ; mais longtemps auparavant, un décret immuable avait décidé qu'elle serait le pâturage éternel où le Chef des Pasteurs ferait paître le troupeau de Jésus-Christ.

Cette porte *Colline* a été ouverte par Servius Tullius, et c'est ici que commençait son *Agger,* ou fossé de circonvallation. Si nous voulons toucher du doigt la fin tragique de ce vieux roi, nous n'avons qu'à prendre ce chemin entre l'Esquilin et le Viminal, qui se nomme aujourd'hui Via Urbana, et qui mène à Sainte-Marie-Majeure ; c'est ici le lieu sinistre entre tous ceux de Rome, où la parricide Tullie fit passer son char sur le cadavre de son royal père [1]. « Elle n'a pas entendu ses

[1] Quand Servius, le roi victime, et victime d'un parricide, faisait graver une tête d'agneau sur l'argent qui en a pris le nom *(Pecunia de pecus)*, Servius, sans le savoir, prophétisait lui aussi, et, de plus, figurait lui-même la grande Victime. C'est ainsi que la monnaie, signe de la puissance souveraine, annonçait le règne du Messie, non moins qu'Isaïe. (Comte de Maumigny.)

os crier, elle n'a pas vu le sang jaillir; elle ne voyait que la maison royale au sommet du Vicus-Virbius, la maison où elle sera reine et où Tarquin sera roi [1]. »

Et cette rue qui s'appelait la Bonne-Rue, s'est appelée la rue Scélérate.

Et comme Tullie, la Révolution est prête à faire passer son char sur le corps du dernier Pape, pour aller trôner en triomphe au Capitole.

1 *L'histoire romaine à Rome.*

LETTRE XXIII.



L'ESPAGNE A ROME.

Quatre Empereurs romains nés en Espagne. — Senèque, Martial, Prudence, Cervantes et autres poètes espagnols. — Grandeur de la langue Castillane. — Le connétable de Bourbon sous les murs de Rome. — La place d'Espagne et la colonne de l'Immaculée Conception. — Le chevalier de Vargas. — La reine Isabelle chanoinesse de Sainte-Marie-Majeure. — Eglise nationale de l'Espagne à Rome. — Deux papes espagnols. — L'Espagne catholique va au secours de Pie IX. — Pourquoi il faut naître en Italie, vivre en France, et mourir en Espagne?

L'Espagne a donné à Rome quatre empereurs, Trajan, Adrien, Honorius et Théodose, un philosophe, Senèque, un poète païen, Martial, et le plus ancien des poètes chrétiens, Aurelius Prudence.

Un autre poète espagnol, dont j'oublie le nom, a caractérisé Rome antique dans un vers d'une énergique précision :

Roma hija de lobos y madre de Nerones.

Rome, fille des loups et mère des Nérons.

Le vieux Don Francisco de Quevedo a adressé une belle ode à Rome chrétienne.

« Par tes Souverains-Pontifes, ô Rome, tu es devenue en un seul jour reine du monde, du ciel et de l'enfer. Tu as changé les Aigles pour les Clefs, ton nom de Cité en

celui de Vaisseau de l'Eglise, et sur le trône des insolents Nérons, tu vois régner les *Pieux* et les *Cléments :* »

Con los Sumos-Pontifices, gioberno
De la Iglesia, te viste en solo un dia
Reina del mundo y cielo y del infierno.
Las Aguilas trocaste por la llave,
Y el nombre de Ciudad por el de Nave,
Los que fueron Nerones insolentes,
Son Pios y Clementes.

Ernest m'écrivait l'autre jour : « Tu es bien heureux d'être au milieu *de toutes ces Romes ;* je suis tenté de dire LAS ROMAS ; n'est-ce pas le cas d'employer les pluriels castillans pour désigner cette triple Rome : Rome antique, Rome papale, Rome souterraine ? »

Le palais de Philippe II venait d'être témoin de ce drame mystérieux et sanglant dont le double dénoûment fut la mort de l'Infant Don Carlos et celle de la reine Elisabeth ; le pape saint Pie V envoya un nonce à Madrid pour offrir au roi d'Espagne ses compliments de condoléance, *el pesame.* Ce nonce était un prélat romain, nommé Giulio Acquaviva, fils du duc d'Atri, et il reçut le chapeau de cardinal, à son retour d'Espagne. Pendant son séjour à Madrid, le nonce distingua le jeune Miguel de Cervantes, et, au moment de son départ, il se l'attacha en qualité de camérier, *camarero.* C'est ainsi que Cervantes a visité Rome. Il a peint la Ville sainte dans sa nouvelle du Licencié de verre, *el Licenciado Vidriera :* on reconnaît, dit-il, aux ongles du lion sa grandeur et sa force : ainsi on reconnaît Rome à ses ruines gigantesques [1].

[1] Roma, reina de las ciudades y señora del mundo..... y asi como por las uñas del leon se viene en conocimiento de su grandeza y ferocidad, asi el saco la de Roma por sus despedazados marmoles, etc.

Je préfère l'espagnol à l'italien, et je l'ai appris tout exprès pour lire don Quichotte en original. Cette langue espagnole créée pour des héros et pour des saints, tantôt retentit comme une trompette guerrière dans la bouche d'un Ercilla ou d'un Calderon, tantôt résonne comme un orgue sublime entre les mains extatiques d'une sainte Thérèse.

L'espagnol est fils du latin autant que l'italien ; il renferme en outre un grand nombre de mots goths et arabes, plusieurs venus de l'hébreu, de l'allemand, du français, et quelques mots nouveaux importés des Deux-Indes. C'est une admirable langue, qu'on parlait jadis beaucoup en France, et que nous avons trop oubliée. Au seizième siècle, Charles-Quint avait appris l'espagnol à l'Europe, comme Napoléon lui a fait parler français au dix-neuvième. L'Espagne a eu une sérieuse influence sur l'Italie. Longtemps maîtresse de Naples et de Milan, elle leur a imposé avec sa domination, ses mœurs, ses usages et jusqu'à sa langue. Mon maître d'italien, le vieux Pietro Orlando degli Orlandi, maudissait les Castillans pour avoir introduit dans la langue italienne leurs formules pompeuses de politesse, et l'usage respectueux de la troisième personne dans la conversation.

Derrière la colonnade de Saint-Pierre, sur la route de Civita-Vecchia, dans la vallée qui sépare le Janicule du mont Vatican, Rome a une porte qui s'appelait jadis *Torrioni*, à cause d'une grosse tour qui la défendait. Pie IV ayant fait construire à côté une caserne pour sa cavalerie légère, la porte s'appela porte *Cavalleggieri*. Ce qu'il y a de curieux, c'est que nos soldats en entrant à Rome par cette porte, sans savoir un mot d'italien la baptisèrent,

par similitude, du nom de porte de la Cavalerie légère, et il s'est trouvé que la traduction était excellente. Nos soldats ont appelé moins exactement la rue du *Corso,* la *rue du Corse.*

Le 6 mai 1527, un Français entrait dans Rome par cette porte, mais ce Français était un traître à sa patrie, à son roi et à son Dieu : c'était le connétable de Bourbon qui allait livrer Rome en pillage aux bandes luthériennes qu'il commandait.

Notre Bourbonnais a conservé le souvenir de celui qu'on y appelle encore le Grand-Connétable ; c'était un noble cœur que le caprice d'une femme jeta hors de sa voie ; les misérables intrigues de madame Louise privèrent François Ier d'un fidèle défenseur, entraînèrent la perte de la bataille de Pavie, la captivité du roi, et presque le démembrement de la France. Bourbon ne recueillit que honte et mépris auprès des grands d'Espagne, bons juges *del pundonor.* Charles-Quint ayant ordonné au marquis de Villano de recevoir chez lui le Connétable, le fier Castillan répondit qu'il le ferait, mais qu'il brûlerait son palais aussitôt après y avoir reçu un *traidor.* Pourtant, les qualités généreuses de Bourbon l'avait fait aimer de ses bandes ; les aventuriers espagnols estimaient sa vaillance ; on a conservé leurs chansons en son honneur ; ne pouvant leur payer leur solde :

Decia-les, mi señores, Yo soy pobre caballero,
Y tambien, come vos otros, non tengo un denaro.

Il leur disait : Je suis un pauvre cavalier,
Et comme vous, seigneurs, je n'ai pas un denier.

Les Espagnols chantaient en donnant l'assaut à Rome :

> Calla, calla, Julio Cæsare, Hannibal, Scipion,
> Viva la fama de Borbon

> A bas, Jules César, Annibal, Scipion,
> Vive la gloire de Bourbon.

Furieux de sa mort, ils mirent Rome à feu et à sang en criant : *Sangre! Sangre! Carne! Carne! Cierra España! Cierra!* Bourbon en montant à l'assaut, portait un vêtement blanc qui le rendit le point de mire des assiégés ; au moment où il mettait le pied au dernier échelon de l'échelle appliquée au mur, il reçut un coup d'arquebuse de la main d'un Romain nommé Francesco Valentini [1]. Il tomba mort en disant : Bourbon, en avant ! et le doigt sur la bouche, pour indiquer qu'il fallait cacher sa mort à ses soldats. Byron, dans son étrange drame, *The deformed transformed*, nous peint Bourbon mourant, à qui le démon attaché à ses pas propose ironiquement de baiser la garde de son épée en guise de croix, comme Bayard :

[1] Quel masnadiere fu colpito a morte con un' archibugiata fra il ventre e la coscia, colpo tiratogli da Francesco Valentini, Romano, e di la fu trasportato in una capelletta della Madonna del Rifugio, dove mori. Questa cappella era dei Gozzadini, ed era attaccata alla vigna del cardinale Lorenzo Pucci, dove fino ai tempi di Pio V, rimasêro appese alcune bandiere gialle tolte a quelle orde, e sul muro era l'iscrizione

Qui è morto BORBONE.

Questa tradizione si accorda con quella di Benvenuto Cellini, testimonio oculare della sua morte, e solo differisce nel fatto di dirsi egli medesimo l'uccisore di Borbone. (Pompilio Totti, *Ritratto di Roma*, 1638.)

Cæsar. Would not your highness chuse to kiss the cross?
We have no priest here, but the hilt of sword
May serve instead : it did the same for Bayard.
Bourb. Thou bitter slave! to name *him* at this time!

La bibliothèque du Vatican conserve l'armure du Connétable, et son épée est au musée du collége Romain. Bourbon laissa à Rome une telle impression de terreur et de haine, que son nom *Borbone* continue à y être un objet de crainte, et, changé en *Barbone,* il sert encore, comme notre Croquemitaine, d'épouvantail aux enfants. Dans la citadelle de Gaëte, les Espagnols conservèrent longtemps le corps du Connétable, debout dans une armoire vitrée, magnifiquement vêtu, botté, éperonné, l'épée au flanc. On avait le singulier usage de le changer de costume trois fois par an. On raconte que le soldat chargé d'habiller cette momie héroïque, disait : *Questo B..... grida la notte come un diavolo, se non si veste a suo tempo;* Ce B..... là crie la nuit comme un diable, quand on ne l'habille pas au moment voulu.

On lisait, sur l'armoire, cette épitaphe en espagnol :

Francia me dio la leche
Spagna fuerza y ventura
Roma me dio la muerte
Y Gaeta la sepultura

Au sommet de la citadelle de Gaëte, on aperçoit la tour pittoresque qu'on nomme encore *Tour de Roland;* le souvenir du vaillant neveu de Charlemagne est populaire en Italie. Ici les deux noms de Roland et du Connétable rappellent la défaite de Roncevaux et la défaite de Pavie, toutes deux dues à deux traîtres qui ont passé

aux Espagnols : le traître Ganelon et le traître Bourbon [1].

L'empreinte castillane n'est pas effacée à Rome. La place d'Espagne doit son nom au palais de l'ambassadeur castillan qui y demeure encore [2]. L'Espagne, si dévouée à la mère de Dieu, et qui a tant fait pour la proclamation de son Immaculée Conception, l'Espagne méritait assurément cet honneur de voir s'élever la colonne de l'*Immacolata* sur la place qui porte son nom, devant les fenêtres du palais où réside son représentant. Pour bénir ce monument élevé à la reine de Rome et des cieux, Pie IX se rendit à l'ambassade d'Espagne où il fut reçu magnifiquement par S. E. Alexandre Mon.

Sainte-Marie-Majeure est sous la protection spéciale de l'Espagne, comme Saint-Jean-de-Latran sous celle de la France. Le premier or apporté d'Amérique par Don Christoval Colon, hommage des rois catholiques, a servi

[1] De Ganelon, *Gane* en vieux français, les Italiens ont fait sans doute le verbe *ingannare*, tromper, comme nous avons fait de Patelin *pateliner*.

[2] On se souvient à Rome du chevalier de Vargas, ministre d'Espagne sous Pie VII, comme d'un nouvel exemple de l'affection passionnée que ressentent pour la Ville-Eternelle ceux qui l'ont habitée longtemps. Vargas, fidèle à sa cour dans des circonstances difficiles, avait mérité qu'on lui envoyât le brevet de *marquis de la Constance*. Un jour, il est rappelé à Madrid pour être nommé ministre des affaires étrangères. Il part avec un mortel regret. Arrivé à Burgos, il trouve une dépêche qui lui annonce qu'on l'attend avec une impatience bien honorable pour lui. Mais il regrette sa Rome de plus belle, et tente un dernier effort pour se dégager; il écrit qu'il ne se sent pas de force à être ministre, et qu'il sera plus utile à Rome qu'à Madrid. Il plaide si bien la cause de ses affections, qu'on lui rend sa liberté. Vargas se trouvait au centre de la Castille-Vieille, à quarante lieues de Madrid, et à près de quatre cents lieues de Rome, à cause des détours nécessités par l'état de guerre. Mais il n'hésite pas à tourner le dos à Madrid pour revenir en toute hâte dans sa patrie d'adoption, qui le reçut comme un fils bien-aimé.

à dorer les plafonds à caissons de la basilique de la Vierge. Sous le portique est une colossale statue en bronze de Philippe IV, bienfaiteur de Sainte-Marie-Majeure. Les rois d'Espagne en sont les premiers chanoines, et Isabelle II en est sans doute la première chanoinesse.

L'église nationale de l'Espagne à Rome est près du palais Farnèse, sous l'invocation de *Santa Maria di Monsegato* (Mont-Scié), surnom que le peuple italien a changé en celui de *Monserrato* [1]. Vous savez que cette Madone a un sanctuaire célèbre dans les montagnes de la Catalogne, à un endroit où les rochers dentelés ont l'air d'avoir été *sciés,* ce qui a fait donner en Espagne le nom de *sierras* à toutes les chaînes de montagnes.

J'ai visité cette église : elle a un aspect tout castillan; on y voit un bon tableau d'Annibal Carrache, représentant san Diego. Le mur de gauche de la troisième chapelle offre une *Conception* d'un vigoureux coloris, œuvre de quelque artiste espagnol inconnu. — Fresque représentant saint Raymond de Peñafort naviguant sur son manteau de Majorque à Barcelone. — Tableau de l'Espagnol Palmarola : Martyre de sainte Eulalie mise en croix à douze ans dans la ville de Lérida. — Sur les murs je remarque des figures de Mores qui rappellent la croisade permanente de ces vaillants Castillans, ces tueurs de Mores, ces *matamores,* comme ils s'appellent (*mata moros*). Derrière le maître-autel de cette église, sont les tombeaux d'Alexandre VI et de son oncle Calixte III, ces deux papes espagnols du nom de Borgia, nom qui a été sanc-

[1] L'Espagne a encore à Rome l'église de saint Ildéphonse, la Trinité, église et couvent de Trinitaires, et saint Pascal Baylon, église et couvent de Mineurs observantins.

tifié par saint François de Borgia [1]. J'aime à épeler les inscriptions de ces vieilles tombes castillanes. L'église de Saint-Laurent in Damasio conserve l'épitaphe d'une jeune Espagnole du seizième siècle, de l'illustre famille Medina, enlevée à la fleur de son âge et de sa beauté, tandis qu'elle était recherchée par les plus beaux partis de Rome :

Mariæ de Medina adolescentvlæ castissimæ
formosissimæque dvm a mvltis in connv
bivm exoptaretvr invida morte raptæ etc.
An MDXXII

A l'église espagnole était annexé un hôpital pour les Catalans, les Aragonais et les Valençais.

Pierre, roi d'Aragon, fut couronné à Rome dans l'église de Saint-Pancrace, par Innocent III, en 1204, et en reçut le titre de Catholique ; il se rendit aussitôt après la cérémonie à la confession de Saint-Pierre, déposa son sceptre et sa couronne sur l'autel, et offrit son royaume à l'Apôtre, s'obligeant, pour lui et ses successeurs, à payer un tribut annuel de 250 mahozemusins d'or. L'Espagne n'a pas été infidèle à ce beau titre de *catholique* donné à un de ses rois ; elle a chassé les Mores, découvert et christianisé l'Amérique, évangélisé l'Afrique et l'Asie, donné à l'Eglise saint Dominique,

[1] Le Pape Alexandre VI a été calomnié par les pamphlétaires de son temps. On en trouve les preuves dans l'historien protestant Roscoë et dans Audin (Histoire de Léon X), dans Rohrbacher (Histoire de l'Eglise), Jorry (Histoire d'Alexandre VI). Voir aussi un ouvrage italien par Tullio Dandolo (*Roma e i Papi*) et la Revue de Dublin (Janvier 1859). L'histoire d'Alexandre VI a été parfaitement élucidée par M. Chantrel, dans son histoire populaire des Papes.

saint Ignace, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse et Marie d'Agreda.

En 1849, l'Espagne fut la première à convier les puissances catholiques à la restauration du trône de Pie IX, et ses soldats apparurent les premiers sur le sol des Etats-Romains. Elle envoya une flotte sous les ordres du vice-amiral Bustillos, et une armée à la tête de laquelle elle était fière de mettre Don Hernandez de Cordova, un descendant de son grand capitaine Gonsalve de Cordoue. Les Espagnols sont débarqués à Terracine aux acclamations de la population qui criait : vive Pie IX [1] !

L'Espagne a envoyé plusieurs de ses enfants à Castelfidardo, et ses récentes victoires sur les infidèles d'Afrique l'ont relevée et remise à son rang de grande nation catholique. La reine Isabelle II a témoigné constamment un intérêt filial à la cause du Saint-Siége [2] et elle a plusieurs fois offert à Pie IX un refuge dans ses Etats. Elle s'est empressée de fournir des vaisseaux aux évêques de son royaume afin de les transporter en masse à Rome, aux fêtes de la Pentecôte de 1862, alors que l'épiscopat universel proclama à la face du monde entier la nécessité du pouvoir temporel de la Papauté, bouclier de l'indépendance de l'Eglise.

J'aime à terminer cette longue lettre par ce proverbe

[1] On vient de me montrer à Rome un ouvrage remarquable intitulé : *El Papa en todos los tiempos y especialmente en el siglo XIX*. C'est l'œuvre d'un contemporain, digne émule de Jaime Balmes, le docteur don Juan Gonzalez.

[2] « Les sentiments catholiques de l'Espagne sont les miens, et je prie Dieu qu'il favorise nos vœux et nos efforts pour la cessation des tribulations du Souverain-Pontife, objet constant de ma profonde vénération. »

(Discours d'ouverture des Cortès 1er décembre 1862).

espagnol, qui assure qu'il faut naître en Italie, vivre en France, et mourir en Espagne; parce que, disent les Castillans, l'Italie est un délicieux climat pour les enfants, la France un agréable séjour pour les bons vivants, mais pour bien mourir, en bon chrétien, il faut aller en Espagne :

Italia para nacer
Francia para vivir
España para morir.

LETTRE XXIV.



LES JARDINS FARNESE.

Le champ d'huile et le champ des vaches. — La colonne de Phocas et l'arc de Constantin. — Flâneries d'Horace. — Les Orti Farnesiani élevés par le Pape Paul III et rachetés par l'empereur Napoléon III. — Un échec au roi. — La vie de César. — Auguste refuse d'employer *l'expropriation forcée.* — Les vers gravés par Virgile sur la maison d'Auguste.

Il y a à Rome de singulières transformations de noms! le Capitole se nomme aujourd'hui *Campidoglio*, le Champ-d'Huile, la Roche Tarpéienne le *Monte-Caprino,* le Mont des Chèvres, et le Forum s'appelle le *Campo Vaccino,* le Champ des Bêtes à cornes, *vaccine* dans la langue romaine, parce qu'autrefois les paysans laissaient là reposer la nuit leurs bestiaux, avant d'entrer à Rome. Les mugissements des animaux remplaçaient dans le vieux Forum la voix des orateurs. Ici était la tribune de Cicéron; là battait le cœur de Rome antique. Cet étroit espace était le centre du monde entier. Là, je me rappelle le mot du P. Ventura : Le catholicisme reste seul debout au milieu de toutes les destructions, comme la colonne de Phocas au milieu des ruines du Forum romain.

Ironie de la Fortune! En face de l'emplacement de la

libre tribune s'est élevé le palais des Césars qui a étouffé la voix de la liberté ; de l'époque impériale un seul monument m'intéresse ; c'est l'arc de Constantin, premier empereur chrétien, fondateur de la paix de l'Eglise, comme dit son inscription : *Fvndatori qvietis.*

Tandis que Marie, assise sur un vieux fût de colonne, dessinait les ruines impériales du Palatin, j'errais çà et là en faisant résonner fièrement sous mon pied l'antique pavé de la Voie-Sacrée enfouie par le temps, découverte et mise au jour depuis quelques années seulement. Cette voie fut appelée Sacrée parce que c'est ici que Romulus et Tatius, après l'enlèvement des Sabines, offrirent des sacrifices pour sanctifier leur alliance.

Jean-le-Diacre cite l'épitaphe de saint Grégoire-le-Grand, dans laquelle on emprunte, aux souvenirs du Capitole, une image heureuse pour caractériser les conquêtes évangéliques, et la gloire céleste du Pontife : *Consul de Dieu,* lui dit-on, à toi le triomphe.

Hisque Dei consul factus lætare triumphis.

Ce vieux nom de consul est resté singulièrement populaire à Rome. Valery raconte qu'une femme du peuple disait en parlant d'un beau garçon du Transtevère : C'est un consul de beauté, *consol di beltà!*

On retrouve encore dans les rues de Rome le type antique, le profil des consuls romains, et la tête des impératrices Césariennes.

Que j'aime à relire ici Horace ! Le voyez-vous passer là-bas sur cette Voie-Sacrée, le poëte flâneur plongé dans ses rêveries :

Ibam forte Via Sacra, sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.

Mes promenades dans Rome sont, comme celles d'Horace, de véritables flâneries ; j'aime comme lui à *muser ;* le mot est fait exprès pour un nourrisson des muses. Je prétends que pour bien voir une ville, pour s'imbiber de ses mœurs et de ses aspects, surtout quand cette ville est Rome, il faut flâner longtemps à travers ses rues. La Fontaine était aussi un flâneur. Dans cette même satire, Horace me rappelle Molière, quand il nous peint sa malencoutreuse rencontre avec un *fâcheux*, qui s'attache à lui, et qu'il supporte, dit-il, en baissant l'oreille comme un âne trop chargé qui médite un mauvais coup ; scène charmante des mœurs romaines où je retrouve la topographie de Rome, *Cæsaris hortos*, c'est le Vatican, *trans Tiberim*, c'est le Transtevère ; *ventum erat ad Vesta ;* le voici encore debout au bord du Tibre ce délicieux petit temple rond de Vesta.

Suivons Horace dans le quartier Toscan, chez ses libraires, les frères Sosie, et écoutons-le nous décrire sa vie dans la sixième satire du livre premier :

Quacumque libido est
Incedo solus ;

« Je vais seul flâner où la fantaisie me pousse ; je m'informe du prix des légumes et du blé ; je regarde, au Cirque, les faiseurs de tours ; le soir, je me promène au Forum, j'écoute les devins, puis je viens retrouver, chez moi, un plat de poireaux, un de pois et un de lasagnes. Trois enfants servent mon souper. Mon buffet, en marbre blanc, porte deux pots, une coupe, un grand plateau et une aiguière sur sa cuvette, le tout en terre de Campanie. Puis je me couche sans avoir à penser qu'il fau-

dra me lever de grand matin le lendemain, pour aller voir ce Marsyas, qui ne peut souffrir la figure du plus jeune des Novius. Je reste au lit jusqu'à la quatrième heure ; ensuite je vais et viens, lisant, écrivant, heureux de n'avoir pas à parler ; je me fais frotter d'huile, mais non, comme le sale Natta, d'une huile volée aux lanternes. Dès que le soleil, devenu fatigant, m'avertit d'aller au bain, je m'y mets à l'abri des ardeurs de la canicule ; je déjeune légèrement, assez toutefois pour passer, sans rien prendre, le reste de la journée, et je jouis à loisir d'être chez moi. Voilà la vie d'un homme exempt des misères de l'ambition. »

Mais ce qui me choque dans Horace, c'est le pourceau d'Epicure qui montre trop souvent le bout de l'oreille ; c'est le mauvais soldat qui jeta son bouclier à Philippes, c'est le courtisan qui vanta beaucoup trop Auguste, ce prince qui eut la bonne fortune d'avoir trois grands poètes pour flatteurs : Virgile, Horace et Corneille.

Ce que j'estime dans Horace, c'est le sentiment de l'amitié ; il portait une vive affection au doux Virgile, cette âme candide, comme il l'appelle dans son voyage de Brindes.

L'Esquilin se nommait le *Mont des Poètes ;* Horace y avait sa demeure auprès du palais de Mécène, ainsi que Virgile, Properce et Tibulle. Horace et Virgile, en polissant les mœurs farouches des vieux Romains, ont contribué à la gloire du siècle d'Auguste ; ainsi Racine et Boileau ont poli le siècle de Louis XIV, à la suite des guerres civiles et religieuses. Mécène et Colbert ont protégé les grands poètes de leur temps, mais en asservissant leur génie.

Dans ce vieux Forum, en face des débris du temple de Romulus et de Rémus, s'ouvre un portique, œuvre de Vignole, et se dresse un bel escalier de marbre qui nous fait monter sur une des croupes du Palatin. C'est

l'entrée des jardins Farnèse. Un Pape de cette illustre famille, Paul III, eut l'idée de se construire une villa sur les ruines du palais des Césars. Les biens des Farnèse sont passés en héritage à la cour de Naples, qui a laissé ces beaux jardins dans l'abandon. On pourrait, par une méprise trop naturelle, traduire *orti Farnesiani* (jardins Farnèse) par les *orties Farnèse,* tant il en pousse là de belles, ainsi que des chardons. Quelques carrés sont cultivés en potagers; les jolis *casins* sont dégradés et remplis de roseaux qu'on y fait sécher. A la cîme de la colline s'élève encore un bouquet d'arbres où l'Académie des *Arcadi* tenait ses séances pendant l'été. Ces lieux sont devenus des ruines sur des ruines. Il y a quatre à cinq pieds de terre végétale accumulée sur les voûtes des portiques et des appartements des Césars; en 1777 notre compatriote, l'abbé Rancureil, administrateur des jardins Farnèse pour la cour de Naples, fit des fouilles et retrouva trois salles du palais impérial. On a découvert dans les jardins des restes de la bibliothèque Palatine et du temple d'Apollon; on vous montre aux flambeaux les bains de Livie ornés de fresques gracieuses. Les Français regrettaient que ces jardins du Palatin, si grandioses par leur vue, leur position et leurs souvenirs, n'aient pas été acceptés par la France, alors qu'en 1815 Naples les lui offrait. On aurait pu restaurer la villa des Farnèse pour loger l'ambassade de France sur la royale colline.

Mais, depuis un an d'où vient tout ce mouvement de fouilles nouvelles? Pourquoi une sentinelle française est-elle de garde devant le portique de Vignole? C'est que le 26 août 1861, maître Franchi, notaire de Rome, a passé un acte par lequel Sa Majesté François II, roi des

Deux-Siciles a vendu les *Orti-Farnesiani* à Sa Majesté Napoléon III, empereur des Français.

— *Echec au roi,* se sont dit les Romains, fort railleurs de caractère, voilà Victor-Emmanuel battu. Il avait songé, lui aussi, à César, et faisait restaurer, sur le papier s'entend, le palais impérial, qu'il se proposait d'habiter. Il avait compris que le Capitole n'était pas un logement. Quand on a vécu à Rome et quand on connaît la figure morale des Césars, on aime dans les Orti-Farnesiani ce qu'il y a, et non pas ce qu'il y a eu, ni ce qu'il y aura peut-être.

Napoléon III, qui écrit la vie de César, et envoie des explorateurs dans tous les pays qui ont gardé des traces du grand homme, a fait commencer de suite les fouilles des jardins Farnèse sous la direction de M. Pierre Rosa, un descendant du grand peintre Salvator Rosa. On a mis au jour ce que l'on croit être l'*Académie,* c'est-à-dire la salle de lecture publique, souvent mentionnée par les auteurs, notamment par Pline. On en a déblayé tout l'intérieur, où l'on a trouvé des gradins et des niches pour des statues. Entre l'académie et les bains de Livie, on met à découvert de grandes voûtes détruites, contenant des fragments de mosaïques ; on aperçoit déjà des traces de murs et de pilastres en briques. Du côté de la Voie Sacrée, on a trouvé de beaux fragments de colonnes de marbre et des chapiteaux corinthiens.

Auguste, prince habile, froidement hypocrite, se glissa à l'empire à l'ombre du grand nom de César. Sa politique, ajoute M. Ampère, fut de continuer César en toute chose, sauf dans les desseins qui étaient trop vastes pour lui. Il fut grand bâtisseur, et se vanta d'avoir trouvé Rome

de briques et de la laisser de marbre, mais ce fut aux dépens de sa liberté. Auguste affecta de ne pas se faire bâtir de palais ; il se contenta d'habiter au Palatin la maison de l'orateur Hortensius et de s'arrondir en acquérant la maison de Catilina. Virgile, jeune et encore inconnu, traça un jour sur la porte de la maison d'Auguste des vers flatteurs, dont un méchant poète du temps s'attribua le mérite et la récompense. Virgile piqué répondit par les jolis vers qui commencent ainsi :

Sic vos non vobis nidificatis, aves.

Le *sic vos non vobis* est devenu proverbe, mais je préfère le *non nobis* du psaume 113, que j'ai vu gravé comme devise sur les murs du palais Vendramin à Venise.

Pour construire son forum, Auguste fit diverses acquisitions ; des citoyens n'ayant pas voulu lui vendre leurs biens, il respecta le droit de propriété, et fit dévier son mur d'enceinte, dont l'obliquité se remarque encore aujourd'hui. Il faut louer Auguste de n'avoir pas établi la loi de l'*expropriation forcée pour cause d'utilité publique,* loi dont on abuse beaucoup trop aujourd'hui.

Mais je fais trève à la politique en contemplant ma fillette, qui dort au soleil d'hiver dans les jardins des Césars, et je lui improvise ces vers qui, un jour, la toucheront davantage que ceux adressés à Auguste par Horace et Virgile :

En voyageant aux bras de ta nourrice
Tu vis sans voir la terrasse de Nice,
Et Gêne et Pise, et Florence et ses arts,

Et quand tu fis ta jeune entrée à Rome,
Dont le nom seul émeut le cœur de l'homme,
Tu n'as pas même interrompu ton somme
Pour saluer la ville des Césars.

Du Colysée aux jardins de Salluste,
Du Vatican à la maison d'Auguste,
Dans le Forum doré par le soleil,
Du mont Pincio jusqu'aux jardins Farnèse,
Et de Saint-Pierre à la villa Borghèse,
Tu n'as rien vu, ma petite Thérèse,
Qu'un ciel propice à dormir ton sommeil.

Mais sous ce ciel que la foi vivifie
Comme le corps l'âme se fortifie,
La tienne, enfant, va peut-être y mûrir ;
A cette grâce où le ciel te convie
Epanouis ta jeune âme ravie,
Qui s'est baignée à la source de vie,
Quand le Saint-Père a daigné la bénir.

Tu garderas de cet heureux voyage
Comme un reflet, comme une vague image
Dont je saurai plus tard t'entretenir.
Quand ton esprit grandira, j'aime à croire
Que cette Rome à l'éternelle gloire
Se fixera dans ta jeune mémoire
Si nous savons t'en faire un souvenir.

LETTRE XXV.



LA TARPÉIENNE ET L'ARA-COELI.

La roche Tarpéienne et la ballade de la belle Tarpéia. — Du rôle des *bêtes* dans l'histoire : les oies, le lièvre et les ânes. — L'église de Sainte-Marie du Capitole. — Pourquoi on l'appelle l'Ara-Cœli. — L'Oracle de Delphes, la Sybille et l'empereur Auguste. — Virgile et Pétrarque. — De l'inspiration chrétienne des Sybilles. — Les trois colonnes de l'Ara-Cœli, et leur dialogue mystérieux.

En sortant de la messe du Gésù, et après avoir visité au couvent des Jésuites le P. de Villefort, l'apôtre du confessionnal, la Providence spirituelle des Français à Rome, nous prenons la rue de la Tour-des-Miroirs, *via di Tor de' Specchi,* où se trouve le monastère des Oblates de Sainte-Françoise-Romaine. En face de leur église se dresse une montée appelée *via di Rupe Tarpeja,* cul-de-sac aussi sale qu'il est historique; on est au bas de la Roche Tarpéienne, et à sa gauche s'élève la tour du Capitole; nous avons pu vérifier qu'en effet

La Roche Tarpéienne est près du Capitole.

Derrière le Capitole, en haut du mont, on trouve une petite porte avec l'inscription : *Qui si vede la Rocca Tarpeja.* On entre dans un jardinet plein de beaux artichauts,

et l'on voit ce qui reste de la célèbre Roche. Elle avait jadis plus de cent pieds d'élévation au-dessus du Tibre, et de là on précipitait les traîtres à la patrie. Aujourd'hui que le sol est exhaussé de plus de quarante pieds, la Roche est moins menaçante.

Les Transteverins se font encore chanter par des rapsodes, errants et pauvres comme Homère, la ballade du preux chevalier Horace, banni de Rome pour avoir tué sa sœur, et la légende de la belle Tarpéia, qui trahit sa patrie pour des bracelets, et qui fut étouffée sous des boucliers. Une tradition populaire assure que Tarpéia habite encore l'intérieur de la montagne, et passe sa vie solitaire et mystérieuse à contempler les trésors et les bijoux, prix de sa trahison. « La Roche Tarpéienne, dit Mgr. Gerbet, avec sa citadelle contemporaine de la naissance de Rome, était le redoutable emblème de la double guerre qui se fait contre les ennemis intérieurs par les supplices, et contre les ennemis extérieurs par les armes. » Non loin de la terrible Roche s'élève aujourd'hui l'hôpital de la *Consolation;* voilà le contraste des deux Romes.

Pendant que Marie dessine la Tarpéienne, assis à ses pieds, j'observe une vénérable matrone romaine qui fait gravement sécher son linge sur une corde suspendue au roc de la belle Tarpéia, tandis que des polissons, petits-fils de Romulus, s'amusent à escalader la Roche, à s'y battre et à s'y culbuter, sans craindre le sort de Manlius Capitolinus :

Laissons à Rome au moins cette tache éternelle
De m'avoir vu périr où j'ai vaincu pour elle.

Mais nous, Gaulois, comment nous laisse-t-on approcher si facilement de la Roche Tarpéienne? où sont les oies sacrées de Junon pour jeter le cri d'alarme.

Les *bêtes* ont joué un rôle singulier dans l'histoire et ont servi à déranger plus d'une fois les calculs de la prudence humaine. Les *oies* ont empêché le Capitole d'être enlevé par nos pères; plusieurs siècles après, Rome fut prise par un *lièvre* [1]; quand Orléans était bloquée par les Anglais, une tradition rapporte que les assiégés furent avertis d'un assaut nocturne par des *ânes* patriotes qui se mirent à crier : Qui vive? en leur patois [2].

Allons maintenant au Capitole.

Le long du mur du couvent des Oblates, je remarque une pauvre colonne antique qui me fait pitié; elle est d'ordre dorique; la malheureuse est engagée dans le mur jusqu'aux oreilles; ses délicates volutes sont écrasées comme dans un étau; elle sort encore à moitié de la muraille, comme Baucis quand elle fut métamorphosée en arbre. Cette colonne me faisait l'effet d'un corps de femme à qui on aurait coupé les bras.

Lorsqu'on est au pied du grand escalier du Capitole, on voit à gauche un autre escalier qui attire moins les regards, mais qui ne mérite pas moins l'attention : c'est

[1] En 896 l'empereur Arnoulf faisait le siége de Rome; un lièvre, qui s'était jeté dans le camp de ce prince, s'échappe en courant du côté de la ville. Les soldats le poursuivent avec de grands cris; les assiégés se croient au moment d'un assaut général, perdent la tête, prennent la fuite ou se précipitent du haut des remparts. Arnoulf profite de cette terreur panique et s'empare de Rome. (Luitprand et Muratori.)

[2] La rue de l'Ane-qui-Veille, à Orléans, constate cette tradition comme la rue Grange-du-Diable rappelle cette autre légende, que les gerbes battues par les Anglais se remplissaient de leur blé pendant la nuit.

l'escalier qui monte à l'église de Sainte-Marie d'Ara-Cœli. Il a cent vingt-quatre marches faites du marbre enlevé au temple de Romulus Quirinus. Arrivé à la terrasse devant l'église, on se retourne pour jouir de la vue de Rome, mais elle est coupée par les toits des maisons voisines. L'église est en briques, avec des fenêtres cintrées à trèfle ogival et un portail sans ornement. Elle est bâtie à la place et avec quelques-unes des colonnes du temple fameux de Jupiter Capitolin, élevé par Tarquin-le-Superbe; son escalier était le chemin triomphal où montaient les triomphateurs pour se rendre au temple du Roi des dieux, *Optimus Maximus*. Rome, dit Mgr. Gerbet, voulait qu'on reconnût dans ce dieu universel son dieu national. Saint Jérôme (*Epist.* XIII à Marcelle) assure que le nom de Jupiter est une dérivation altérée du sublime quadrilatère hébreu JeHoVaH. Le génitif latin *Jovis* est bien près de *Jehovah*.

Quand j'entrai dans l'église d'Ara-Cœli, je fus frappé d'y voir un vieux Franciscain à genoux contre une colonne, dans une méditation tellement immobile, qu'on aurait cru voir une statue; son front chauve, jaune et poli comme l'ivoire, rappelait les têtes ascétiques des peintres espagnols. Quelle révolution! A la place de ce temple, orgueil de Rome, une vaste église dédiée à la Vierge; au lieu des triomphateurs victorieux, les humbles enfants de saint François d'Assise! le Dieu de la Crèche installé au faîte du Capitole!

On sait la tradition qui donne tant d'intérêt à l'Ara-Cœli. Auguste ayant consulté l'oracle de Delphes sur son successeur, la sibylle lui répondit qu'un enfant hébreu allait régner sur les dieux eux-mêmes. Alors Au uste

établit au Capitole un autel avec cette inscription :

HÆC EST ARA PRIMOGENITI DEI

C'est ici l'autel du premier né de Dieu.

De là le nom d'*Autel du Ciel,* Ara-Cœli [1]. Cavallini a représenté cette tradition à la voûte de l'abside dans une fresque où Auguste est peint aux pieds de la Vierge et de l'Enfant, que lui montre la sibylle Tiburtine. La poésie a célébré aussi cette tradition par la voix d'un des grands poètes de l'Italie, par Pétrarque, qui, dans une épître latine à Clément VI, fait parler Rome en beaux vers. A cette prédiction de la sibylle, Auguste, comme Hérode, trembla pour son pouvoir ; il avait déjà brûlé beaucoup de livres sibyllins, et il fit sceller ceux qui restaient dans un coffre sous la base de la statue d'Apollon Palatin. Virgile, dans sa célèbre Eglogue de Pollion, avait été le poète inspiré des prophéties sibyllines, qui semblent un écho des prophéties de David et d'Isaïe, annonçant la venue du Messie. Peut-être même Virgile avait-il eu connaissance des prédictions bibliques. Josèphe raconte que le roi Hérode et son ministre Nicolas de Damas voyaient souvent Pollion, pendant leur séjour à Rome, et l'on sait l'étroite liaison de Virgile avec l'illustre consul. J'aime ce doux et chaste Virgile, que ses contemporains avaient surnommé le poète-vierge, *Parthenias,* cœur déjà à demi-chrétien, que Dante a pris pour guide

[1] Chaque jour en effet, le ciel s'ouvre sur cet autel pour y laisser descendre Jésus-Hostie. Le vrai Dieu règne sur ce mont célèbre où Satan avait établi l'autel où il se faisait adorer lui-même sous le nom de Jupiter.

dans son grand voyage. C'est bien le poète-prophète, *vates,* lorsqu'il chante cette mystérieuse espérance du genre humain dans un avenir meilleur que doit lui apporter un Enfant, ce rejeton descendu du ciel, ce *grand accroissement de Jupiter, magnum Jovis incrementum.* Alors le poète invite toute la création à tressaillir d'allégresse à la vue du siècle qui doit venir.

Les Pères de l'Eglise n'ont pas dédaigné de s'appuyer de cette tradition auprès des païens, pour leur prouver que l'antiquité profane avait pressenti la naissance du Rédempteur. Les sibylles prennent place parmi les prophètes et les apôtres. Virgile s'écrie :

> Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

Au livre VI de l'*Enéïde*, le poète ouvre la bouche de la sibylle, et lui fait proclamer le dogme du purgatoire et de l'enfer chrétiens, avec l'éternité des peines. Au moyen-âge, nos pères donnaient le nom de Sibylle à leurs filles, comme un nom de sainte. En France on retrouve ces antiques prophétesses dans les fresques et les sculptures d'Amiens, d'Auxerre, de Beauvais, d'Autun, de Saint-Ouen, à Notre Dame de Brou, à Sens, à Clamecy. Le château de Chitry en Nivernais a une galerie où l'on a peint toutes les sibylles avec leurs attributs. Ainsi, la Tiburtine a pour symbole un *berceau,* et on l'appelle quelquefois la sibylle de l'*Annonciation.* A Rome, Michel-Ange et Raphaël ont rivalisé de génie pour peindre ces prophétesses, le premier à la voûte de la Sixtine, le second à Sainte-Marie-de-la-Paix. Michel-Ange a représenté alternativement une sibylle et un prophète

dans sa terrible fresque. Enfin qui de nous n'a frémi en entendant, dans nos églises, le chant formidable du *Dies iræ*, où la Sibylle figure à côté de David comme les témoins du jugement dernier : *Teste David cum Sybilla?*

En entrant par la grande porte de l'église d'Ara-Cœli, on m'a montré à gauche les trois premières colonnes de la nef ; la première et la troisième sont en granit rouge d'Egypte, la deuxième en marbre blanc cannelé ; toutes les trois d'une haute antiquité. La troisième en granit rouge porte ces mots gravés en longues lettres antiques mal formées :

A CVBICVLO AVGVSTORVM

De la chambre des Augustes.

Cette colonne provient donc de la chambre à coucher des Césars, au palais impérial du Palatin. J'allai m'asseoir en face d'elle, et je méditai longtemps sur ces antiques colonnes à qui, comme à des sphinx, je demandais l'énigme du passé ; peu à peu il me sembla les entendre chuchoter entre elles, et voici comment j'ai essayé de vous traduire leur dialogue mystérieux.

PREMIÈRE COLONNE.

(En granit égyptien.)

Un bloc de granit rouge aux bords lointains du Nil
Fut longtemps mon berceau; pendant leur court exil
J'ai vu se reposer sous mon antique crypte
La Vierge avec l'Enfant dans la fuite en Egypte.
Le sable du désert me couvrit ; les Romains
M'ont enlevée un jour dans leurs puissantes mains.
Quand Auguste, écoutant la voix de la Sibylle

Et le chant prophétique inspiré par Virgile,
Eleva son autel à cet Enfant hébreu
Que l'oracle assurait être le fils de Dieu,
De l'autel augustal je fus une colonne,
Et je porte aujourd'hui le toit de la Madone.
Les temps sont arrivés, l'oracle est accompli :
L'Enfant-Dieu règne en paix dans son Ara-Cœli !

DEUXIÈME COLONNE.

(En marbre blanc cannelé.)

Quand, mère du beau marbre et des sculpteurs hardis,
La Grèce m'enfanta dans ses monts arrondis,
Jupiter olympien pour son temple d'Athènes
Me fit sortir un jour des carrières lointaines ;
Le soleil de l'Attique en sa sérénité
Dorait chaque matin ma limpide beauté.
Mais Rome au cœur d'airain devint notre maîtresse,
Et Sylla m'arracha du doux sein de la Grèce ;
Ce fut le Jupiter du mont Capitolin
Qui me fit soutenir son temple sibyllin.
Là, je voyais entre eux sourire les augures ;
Sacrifices sanglants ! solennités impures !
Là, je vis égorger des victimes de choix ;
Rome, quand les chrétiens fuyaient aux catacombes,
Offrait à Jupiter de vastes hécatombes
De peuples et de rois !

TROISIÈME COLONNE.

(Qui porte l'inscription A CVBICVLO, etc.)

Comme mes dix-neuf sœurs je suis une Egyptienne,
Mon histoire est étrange : Avant d'être chrétienne,
Des triomphes romains subissant les hasards
On m'a fait habiter la chambre des Césars ;
J'en porte encore au front la marque indélébile.
Là, nuit et jour debout, insensible, immobile,
J'ai soutenu le toit de cette Maison-d'Or
Dont Néron ordonna le merveilleux décor.

Oh ! j'aurais dû tomber et laisser dans la poudre
S'écrouler ce palais que menaçait la foudre,
Réceptacles d'horreurs et de crimes sans nom,
Pour tout dire c'était le palais de Néron !
J'ai senti ces martyrs, qu'on vit toujours renaître,
Flagellés contre moi comme leur divin Maître ;
La semence de foi germait dans la terreur
Jusqu'au fond du palais du terrible empereur ;
L'Apôtre y saluait des disciples [1]; Poppée,
L'amour de l'empereur, en eut l'âme frappée ;
Appuyée à mon flanc et les yeux vers le sol
Elle écoutait la voix de Sénèque et de Paul [2].
Enlevée aux débris de la Maison-Dorée
Je soutiens maintenant cette voûte sacrée
Où Rome, détrônant le culte des faux dieux,
Adore son Sauveur et la Reine des cieux.
Que j'aime à voir prier dans cette antique église
Tous ces humbles enfants de saint François d'Assise !
Moines, aimez la Vierge, et comme elle chantez :
Le Seigneur tout-puissant nous aime et nous protége,
Il a dépossédé les puissants de leur siége
Et les humbles sont exaltés [3] !

[1] Salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de *Cæsaris domo sunt.* (S. Paul ad Philip., VI.)

[2] Sur les relations de Sénèque avec saint Paul et la conversion possible de Poppée, voir plus loin la lettre intitulée : *La Prison de saint Paul.*

[3] Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. (*Magnificat*).

LETTRE XXVI.



LA CHAIRE DE SAINT PIERRE.

De l'amour des Romains pour saint Pierre. — Fête de la chaire de l'Apôtre à la Basilique Vaticane. — La Sedia gestatoria et le chant du *Tu es Petrus*. — Pierre est toujours vivant dans ses successeurs. — Sa statue de bronze, dont nous baisons le pied, comme Charlemagne et tous les pèlerins. — Le Vatican était déjà le mont des oracles au temps des Pélages et des Etrusques.— La Sacristie Vaticane. — Francomanie d'un jeune Romain. — La cour des perroquets, et les Suisses de Guillaume-Tell. - Les colonnades de la place Saint-Pierre, et les fontaines éternelles. — Pie IX et les évêques dans les jardins du Vatican.

C'est aujourd'hui la fête de la chaire de saint Pierre, c'est-à-dire la fête de l'établissement du Saint-Siége à Rome en l'an 44 après Jésus-Christ. L'Eglise devait se répandre par toute la terre, mais il lui fallait un centre pour résidence de son chef. Ce n'est pas parce qu'elle était capitale de l'empire que Rome est la Ville-Eternelle, c'est parce qu'elle est le tombeau de saint Pierre. Pierre fut d'abord évêque d'Antioche ; s'il fut mort en cette ville, Antioche serait la capitale du monde chrétien. Pierre ne doit rien à Rome : Rome doit tout à Pierre. Le peuple romain le sent bien, et il est plein d'amour et de respect pour le chef des Apôtres qui lui a donné cette *foi romaine* tant louée par saint Paul dans son épitre aux Romains. Le peuple, à Rome, tient à faire baptiser ses enfants dans

la Basilique Vaticane, et à offrir ces nouveaux chrétiens au tombeau du premier des pontifes romains.

C'est donc aujourd'hui la fête de la chaire de saint Pierre, cette chaire qui semble si fragile, et qui cependant durera autant que le monde, et qui a été posée ici en signe de contradiction. Cette fête est célébrée avec pompe à Rome par les successeurs du Prince des Apôtres. Il y a chapelle papale à la Basilique Vaticane. Nous nous y rendons de bonne heure pour assister à la grand' messe chantée par le cardinal-archiprêtre, à l'autel de la Confession, en présence du Souverain-Pontife. Nous emmenons avec nous Térésina pour la faire participer à la bénédiction que nous donne Pie IX du haut du Siége gestatoire, avec une grâce et une majesté incomparables. Rien n'est beau comme l'entrée et la sortie du Pape, porté par quatre *sédiarii,* vêtus de rouge comme les anciens licteurs, sur cette *Sedia gestatoria*, dont le balancement donnait, dit-on, le mal de mer à Grégoire XVI. Pie IX y trône avec aisance et majesté; c'est la plus noble image du repos dans le mouvement.

Dès que le Pape a franchi triomphalement le seuil de la basilique, les chanteurs ont entonné le *Tu es Petrus.* Chant large, ferme, admirable, et qui, dans les circonstances actuelles, est comme l'énergique expression de la royauté impérissable des successeurs de Pierre.

Les grands éventails de plumes de paon qu'on porte derrière Sa Sainteté, semblent les deux ailes de son ange gardien. Cette messe pontificale est éloquente sous le dôme de Saint-Pierre. Il est beau de s'associer au symbole de Nicée chanté devant le Saint-Père : *Credo unam sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam.* Saint

Pierre est toujours le véritable roi de Rome; c'est en son nom que ses successeurs parlent et commandent; à la fin des bulles pontificales, le Pape ne dit pas : donné tel jour au Vatican; mais, donné chez saint Pierre : *apud sanctum Petrum.*

Le Siége gestatoire, cette chaise curule des Pontifes romains, a la forme de l'antique chaire de saint Pierre, dont une partie est religieusement conservée dans l'abside de la Basilique Vaticane; son enveloppe est une chaire en bronze colossale, chef-d'œuvre du Bernin; les Pères de l'Eglise latine, saint Ambroise et saint Augustin; les Pères de l'Eglise grecque, saint Athanase et saint Chrysostome, se recueillent dans une attitude énergique pour soutenir cette chaire gigantesque, symbole éternel de la Papauté [1]. La Basilique Vaticane possède un autre précieux monument : c'est la statue de celui que Dante appelle l'antique Père de la Sainte-Eglise à qui le Christ confia les clefs de cette fleur de beauté.

Dal destro vedi quel padre vetusto
Di santa chiesa, a cui Cristo le chiavi
Raccomandò di questo fior venusto.
(*Paradiso* XXXII.)

Ce bronze vénérable représente saint Pierre assis, et la main levée pour bénir le monde. Pierre est toujours vivant dans ses successeurs. Aux jours de fête, comme aujourd'hui, on le revêt de la chape et de la tiare, et il préside encore à l'Eglise assemblée. Les fidèles, en entrant dans l'église, vont baiser son pied de bronze

[1] Voir plus loin la lettre intitulée : *La famille du sénateur Pudens.*

visiblement usé par les embrassements de tant de siècles. Je n'ai éprouvé ni embarras ni fausse honte à lui rendre ce pieux hommage, qui lui a été rendu par Charlemagne, et par tant d'autres pèlerins, rois ou mendiants [1]. Certains voyageurs ont prétendu que c'était une ancienne statue de Jupiter. Rien dans le type de la figure et du geste, ne justifie cette assertion. « Presque tous les antiquaires romains croient que ce bronze a été érigé par ordre de saint Léon, en actions de grâces de la délivrance de Rome menacée par Attila, et qu'on a fait fondre la statue de Jupiter Capitolin pour la transformer en statue de saint Pierre. Le fait est qu'il ne reste de Jupiter que son antique bronze, qui a passé par la flamme pour être jeté dans un moule chrétien : image assez juste des opérations de la grâce, qui s'empare des matériaux que lui fournit le vieil homme, y détruit, par le feu de l'amour devin, l'empreinte du péché, et les fait renaître sous une forme presque divine [2]. »

Après la cérémonie, nous allons faire le tour extérieur de Saint-Pierre. Quelle montagne de marbre, quel colossal entassement! C'est à ses pieds qu'on mesure toute la masse de ce géant de l'architecture. Derrière la Basilique, se dresse le mont Vatican, dont une partie fut apla-

[1] A Notre-Dame-des-Victoires à Paris, on a élevé dernièrement une chapelle à Saint-Pierre et une statue en tout point pareille à celle de la Basilique Vaticane. J'y ai vu les fidèles baiser le pied de Pierre avec autant de dévotion qu'on le fait à Rome. Un bref de Pie IX, du 26 novembre 1861, nous accorde dans cette église les mêmes indulgences que celles qu'on gagne à Saint-Pierre de Rome, en baisant le pied de l'antique statue de l'Apôtre.

[2] Mgr. Gerbet, t. I. Le savant prélat a fait une intéressante dissertation sur cette question.

nie pour y construire Saint-Pierre. Le Vatican, avant Romulus, était déjà le centre religieux des Pélages et plus tard des Etrusques. Aulu-Gelle parle d'un Dieu Vaticanus qui inspirait des *Vaticinia* (prophéties). Ce mont, qui portait déjà le nom prédestiné de mont des Oracles, *Vaticinus*, est encore la montagne où l'Eglise rend ses décrets. Autrefois couvert de parcs et de palais par la famille des Nérons, le mont Vatican renferme aujourd'hui la Basilique, le palais et les jardins des Souverains-Pontifes.

Nous passons sous le pont de la Sacristie Vaticane édifiée par Pie VI, et qui, à elle seule, est grandiose comme une cathédrale. Voici plus loin la petite église de Sainte-Marie *della Pietà a Campo Santo,* bâtie, il y a quatre cents ans, sur le site de l'antique église de *San Salvator in Campo Santo;* ce nom vient d'un ancien cimetière formé, comme le Campo Santo de Pise, d'une énorme quantité de terre sainte, qui recouvrait à Jérusalem le Calvaire, et qui fut rapportée avec le bois de la Croix, par sainte Hélène, la pieuse mère de Constantin.

Nous montons sur le mont Vatican par un chemin de traverse, creusé par le temps et les orages, le long d'un aqueduc papal dont l'eau fait mouvoir un moulin et une fabrique de papier. Nous entrons sans façon dans la cour de cette fabrique, et Marie s'assied sur un tas de pierres pour dessiner les créneaux pittoresques des murs de Rome, et la jolie tourelle des jardins du Vatican. Cette cour a une bien noble vue; le dôme de Saint-Pierre est si près qu'il semble qu'on va le toucher en allongeant le bras. Le fils du fabricant de papier vint galamment nous

offrir des chaises et s'escrimer avec nous en français. Il nous dit qu'il aimait fort les Français et *le français*, et qu'il étudiait notre langue *con amore e furore;* il était ravi de l'arrivée de nos soldats, avec qui il allait causer quand *il genitore* (le père) lui en laissait le temps. Il ne pouvait nous quitter, tant il était heureux de baragouiner et d'estropier le français. C'était un drôle de corps que ce petit jeune homme; il était possédé de la *francomanie* et ne rêvait que de voir la France et Paris. Il nous fit monter en haut du mont Vatican, jusqu'aux murailles de la ville; à gauche il nous montra une tour éventrée et canonnée par nous, et l'endroit par où les Français avaient escaladé en 1849 les jardins du Vatican qui s'étendent à notre droite. Nous quittons enfin notre *Gallo-Romain* pour redescendre le Vatican et faire le tour extérieur de l'abside de Saint-Pierre. En passant devant l'hôtel des Monnaies, *la Zecca,* nous cueillons, dans un petit jardin, de belles roses d'hiver épanouies au soleil de janvier. Nous entrons au palais du Vatican par la porte des voitures et la cour sombre des *Papagalli* (perroquets), porte et cour crénelées et singulièrement pittoresques; impression augmentée par les silhouettes vivantes des Suisses gigantesques qui y montent la garde, casque en tête et hallebarde sur l'épaule, avec leurs fraises, leurs chausses et leurs pourpoints jaunes, noirs et bleus, à compartiments comme un damier. On croirait voir d'abord des valets de pique et de carreau. Mais ce costume du quinzième siècle est si fièrement porté par ces descendants de Guillame Tell, qu'il vous inspire du respect. Ces fidèles montagnards ont été les seuls à défendre leur Roi-Pontife en 1849, quand la garde-noble l'abandonnait. Gloire aux

Suisses catholiques qui ont défendu Louis XVI et Pie IX [1] !

Nous sortons du Vatican par la cour des Loges Raphaélesques, et allons nous asseoir sous les admirables colonnades de la place Saint-Pierre, en face des deux immortelles fontaines dont les gerbes éblouissantes étincellent au soleil, et s'élancent vers le ciel comme des fusées liquides. Quand la reine Christine de Suède vint à Rome, elle crut que c'était en son honneur qu'on faisait jouer ces deux fontaines, et fut fort étonnée d'apprendre qu'elles ne se taisent ni jour ni nuit, comme ces jets d'eau de Chantilly dont parlait Bossuet.

C'est d'ici qu'il faut contempler Saint-Pierre ; Corinne dit que c'est le seul ouvrage des hommes qui produise l'effet d'une merveille de la nature : c'est le seul travail de l'art sur notre terre actuelle qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création.

Chef-d'œuvre colossal de l'art grec et toscan,
Saint-Pierre est là debout auprès du Vatican,
    Centre des mondes catholiques,
C'est comme une montagne, il faut être à ses pieds
Pour saisir sa grandeur, mesurer ses piliers :
    C'est le Mont-Blanc des basiliques.

C'est un suprême effort qu'ont fait tous les beaux arts,
Les Papes ont voulu, successeurs des Césars,
    Que la Foi seule embellît Rome ;
Rendez-vous des chrétiens, Temple trois fois sacré !
La Foi sut y grouper en hommage inspiré
    Toutes les facultés de l'homme.

[1] Je ne sais si les Suisses ont encore sur leur drapeau l'antique et glorieuse devise de leurs ancêtres : *Domatores principum, amatores justitiæ, defensores sanctæ romanæ Ecclesiæ.*

La place de Saint-Pierre est le Forum chrétien.
La croix domine ici l'obélisque égyptien ;
Les colonnades circulaires
Du Temple universel semblent les bras ouverts
Pour embrasser le monde, étreindre l'univers
Sous ses portiques séculaires.

Le cœur de Rome est là, vivant et palpitant,
J'aime à m'y promener sous ce ciel éclatant ;
Là, ma pensée ouvre ses ailes,
Quand l'arc-en-ciel y joue au soleil, et la nuit
Quand la lune apparaît, j'aime à rêver au bruit
Des deux fontaines éternelles.

Nous n'avons pu visiter aujourd'hui les jardins du Vatican. En les contemplant de loin, nons nous disions : Voilà donc ce que la Révolution consent à laisser au Pape ! un palais et des jardins... sous la surveillance de la haute police... c'est ce que Pie VII avait à Fontainebleau... Plus l'état romain sera petit, plus le souverain sera grand, disait la brochure *Le pape et le congrès*. Nous, nous pouvons dire : plus le Pape sera persécuté, plus le Pape sera aimé et vénéré.

A la Pentecôte de 1862, après le repas donné aux évêques dans la Bibliothèque Vaticane, Pie IX descendit avec eux dans ses jardins pour prendre le café ; le Pape, tout vêtu de blanc, assis sous un pavillon, semblait de loin un ange envoyé du ciel ; tout-à-coup, d'un élan unanime, animés d'une même pensée et d'un même amour, cardinaux, patriarches, évêques, se jetèrent aux genoux du Saint-Père, et, tous confondus ensemble, ils lui embrassèrent à l'envi les uns les mains, les autres les vêtements, les autres les pieds, lui protestant tous, les larmes aux yeux, avec une effusion sans

pareille, de leur affectueux et inébranlable attachement.

Un de ces vénérables prélats nous a raconté l'impression profonde qu'il a gardée de cette scène. Tous ces évêques, venus des quatre vents du ciel, en se promenant à l'ombre des citronniers et des grenadiers, au murmure des jets d'eau et des cascades, ayant devant eux la vision du représentant de Jésus-Christ, se crurent un instant revenus aux premiers jours du monde, sous les paisibles ombrages du Paradis terrestre, alors que Dieu daignait souvent se montrer aux yeux de l'homme, et converser directement avec lui.

LETTRE XXVII.



SAINT-PIERRE AU MONT D'OR.

La porte Saint-Pancrace et le quartier-général de Garibaldi. — L'Eau Pauline et la terrasse de *San-Pietro in Montorio*. — Le lieu de la crucifixion de saint Pierre. — Le Janicule est le calvaire de Rome. — Le temple du Bramante. — Une pincée de la terre où fut plantée la croix du premier Pape. — Du rôle de la croix dans l'antiquité et dans le christianisme.

Il faut sortir de Rome par la porte Cavalleggieri et prendre à gauche le chemin qu'on nomme le *Pomerio,* qui monte au Janicule et redescend jusqu'à la porte Portèse; c'est une charmante promenade à faire en voiture. Arrivés au sommet de la colline de Janus, laissons à droite la villa Pamphili, et prenons à gauche le chemin de la porte *San Pancrazio.* Quand j'y passai la première fois mon cocher nous fit remarquer les ruines causées par notre siége de Rome; *ville* et *vigne* ont été canonnées et percées à jour comme des écumoires. La fameuse porte *San Pancrazio* était à moitié démolie; voyez à gauche le *Palazzo* Savorelli en ruines; c'était le quartier-général de Garibaldi. En descendant un peu plus bas, nos oreilles sont frappées par un grand fracas d'eau qui surprend à une telle hauteur. C'est la magnifique Eau Pauline, qui alimente Saint-Pierre et le Vatican. Nous res-

tons en ravissement devant la noble architecture de cette fontaine, l'énorme volume de ses eaux, le vaste bassin de marbre qui les reçoit, les six colonnes en granit oriental qui supportent l'attique ; et toute cette magnificence est *inutile,* dans ce sens que ce monument est perdu là dans son isolement sur cette colline déserte. Mais, selon moi, c'est une des grandeurs de Rome que ces inutilités et ces prodigalités monumentales. L'eau arrive à Rome du lac de Bracciano, après trente-cinq milles de route. Auguste et Trajan la firent venir. Paul V (Borghèse) rétablit cet aqueduc, et les matériaux furent fournis par le Forum de Nerva. Monuments sur monuments, c'est l'histoire de Rome !

De cette fontaine on a une vue sublime sur Rome. Mais descendons un peu plus bas, arrivons à *San Pietro in Montorio ;* accoudons-nous sur la terrasse du couvent, et rassasions nos yeux de ce spectacle. Quel vaste horizon de montagnes s'accumule au fond du tableau ! Voyez, à gauche, Saint-Pierre et le Vatican à travers ce rideau d'arbres ; en face, Rome tout entière avec sa forêt de clochers et de coupoles ; à droite, Saint-Paul-hors-les-Murs et le Tibre, qui fait dans la campagne un coude pareil à un lac. Par ce beau soleil, quelle gradation de tons et de couleurs disséminés sur cet immense panorama ! Ce sont là de ces perspectives que nulle autre ville ne peut vous offrir, parce qu'elles tiennent à la forme topographique et morale de Rome, à sa situation dans l'*Agro* et aux souvenirs infinis qui s'y rattachent. Il y a de quoi rêver là des jours entiers.

L'église a un clocher en briques fort élancé ; elle est fermée ; allons frapper à droite à la porte du couvent

franciscain avec ces mendiants qui demandent leur pitance. Un jeune moine, pâle et souriant, nous ouvre et nous mène à l'église. La première fois que je vis cette église, je fus tout surpris de la trouver sens dessus dessous, autels écroulés, dalles brisées, voûtes et murs troués et fendus comme après un tremblement de terre. — *Per Dio, che è questo, frate!* m'écriai-je : Qui a fait tout cela?

— C'est vous, *signor Francese,* répondit en souriant le Franciscain ; c'est le canon français qui a fait ces ruines; mais, ajouta-t-il vivement, ne nous en plaignons pas, vous nous avez délivrés, et Dieu n'a pas permis que vos boulets atteignissent ici aucun objet précieux. Vous y avez veillé vous-mêmes, vous n'avez fait à Rome aucune ruine irréparable.

Il m'expliqua quelques particularités du siége. Quand les Français s'approchèrent de Rome, Garibaldi et ses bandes vinrent défendre le Janicule, s'emparèrent du couvent et campèrent dans le cloître et dans l'église, qui furent alors canonnés par les Français.

— Et vous et vos Frères, demandai-je au moine, qu'êtes-vous devenus ?

— *O bella!* nous cédâmes la place aux Garibaldiens, et nous nous réfugiâmes à l'Ara-Cœli, chef-lieu de notre Ordre. Maintenant nous voici revenus, et nous nous occupons à réparer notre pauvre église.

La chapelle Borgherini possède la vigoureuse *Flagellation,* dessinée par Michel-Ange, et peinte par Sébastien del Piombo : c'est le résultat de la ligue formée par le vieil athlète avec Sébastien, son élève favori, contre le jeune Raphaël, qu'on commençait à préférer à Michel-Ange : ainsi le vieux Corneille se vit préférer le jeune Racine.

Raphaël répondit à cette attaque de ses rivaux par la *Transfiguration*, qu'on admira longtemps au maître-autel de cette église. Après son séjour à Paris, ce chef-d'œuvre fut déposé au Vatican, le seul temple digne de le posséder.

Je me heurte en passant contre le tombeau du cardinal del Monte, qui a cette épitaphe :

BONIS ET MORS ET VITA DVLCIS EST.

Le nom de *Montorio*, donné à cette colline, vient de *Monte d'Oro*, Mont d'Or, à cause de la couleur dorée du sable aurifère dont elle est formée. Elle fut habitée d'abord par Janus, roi des Arborigènes, pendant que Saturne régnait de l'autre côté du Tibre. De Janus est venu le nom de Janicule. Un grand souvenir chrétien plane sur cette colline. Il y aura dix-huit cents ans en 1866, le 29 juin, elle vit monter un pauvre vieillard conduit par des soldats et suivi d'une multitude de Juifs et de Romains. Le vieillard avait le cœur et l'attitude ferme ; mais ses forces trompaient son courage ; il s'arrêtait de temps en temps pendant cette rude montée, épuisé de fatigue et de sueur. Les soldats impatients le poussaient rudement comme un criminel, et lui criaient : Marche donc, misérable Juif ! la croix t'attend ! » Dans la foule il y avait des hommes et surtout des femmes qui pleuraient ; parmi elles on voyait les saintes Matrones Basilisse et Anastasie, qui furent le lendemain condamnées à mort pour avoir recueilli quelques gouttes du sang de saint Pierre. Mais l'Apôtre était calme et joyeux ; il se rappelait ce qui lui avait été prédit : *Quand tu seras vieux on te liera et on te conduira,*

La conversion d'une des femmes de Néron, opérée par saint Pierre, attira sur l'Apôtre la rage du monstre impérial, et les Juifs du Transtevère obtinrent de Néron la joie de crucifier ce nouveau Christ, ce premier des Papes. De saint Pierre à Pie IX les scènes de la Passion se sont souvent renouvelées à Rome. Jésus avait dit à Simon Barjone : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Lorsque saint Pierre mourut victime de Néron, qui n'aurait pensé que la parole du Christ recevait un démenti? Et cependant la croix sur laquelle expirait saint Pierre était un véritable trône, et l'humble apôtre, en demandant à être crucifié la tête en bas, semble avoir aussi voulu jeter, en mourant, un dernier regard sur cette terre dont il prenait possession à toujours.

Le Janicule est le calvaire de Rome. Tandis que saint Paul était décapité aux Trois-Fontaines, saint Pierre montait le Mont d'Or pour y expirer sur une croix comme Celui qu'il avait renié dans un instant de faiblesse, et pour lequel il était heureux aujourd'hui de mourir. Sur l'emplacement même de son martyre, Constantin éleva cette église, rebâtie à la fin du quinzième siècle sur les dessins du Florentin Baccio Pintelli par les deux rois catholiques Ferdinand et Isabelle, *los dos reyes catolicos.* Plus tard, un autre roi d'Espagne, Philippe III, répara l'église et ses contreforts, fit élever la décoration extérieure de la terrasse, et construire la rampe pour les voitures, avec l'escalier pour les piétons, orné des stations du Chemin de la Croix. Ces travaux importants furent exécutés par les soins de l'ambassadeur castillan don Fernando Villena.

Le Franciscain, nous ayant fait sortir de l'église, nous introduisit dans le cloître par une cour, où je fus surpris de trouver un des plus gracieux et des plus élégants chefs-d'œuvre de l'architecture romaine, dû au génie du Bramante, qui le premier introduisit dans l'art chrétien la forme circulaire. Imaginez-vous un petit temple rond, en marbre, entouré d'un portique circulaire soutenu par seize jolies colonnettes doriques de granit oriental; l'intérieur renferme une chapelle sur le pavé de laquelle on voit une étroite ouverture ronde qui correspond à une autre chapelle souterraine; là on montre le trou où fut plantée la croix à laquelle on cloua le Prince des Apôtres, les pieds en l'air, pendant que sa tête posait sur le sol de la chapelle souterraine. Ce délicieux édifice, terminé par un dôme svelte et gracieux, n'a rien à envier à la Grèce et à l'ancienne Rome. Il fut construit en 1502, avec une royale munificence, aux frais de la couronne d'Espagne.

J'aime à retrouver ce noble monument de la piété de cette grande reine Isabelle-la-Catholique, la conquérante de Grenade, la protectrice de Colomb. Les Espagnols ont comparé son génie et son caractère à celui de sainte Thérèse, en disant qu'Isabelle dans le cloître eût été Thérèse, et Thérèse sur le trône eût été Isabelle[1].

Nous pénétrons dans la chapelle de Saint-Pierre au milieu du temple du Bramante. Un Anglais et une Anglaise y entrèrent avec nous; ils ne savaient pas l'italien, et je leur traduisais en anglais les explications du jeune

[1] La reina mas esclarecida y la muger mas insigne de nuestra España, famosa entre las gentes por sus mugeres y sus esclarecidas reinas.

(D. Juan Donoso Cortès, *Essayo sobre el catolicismo, etc.*, l. II, VII.)

moine. Il nous fit remarquer à la voûte d'élégants bas-reliefs en argent, qui représentent des traits de la vie du premier Vicaire de Jésus-Christ.

Pierre qui renia, troublé par l'épouvante,
Son maître et son ami devant une servante,
Mais, comme le Sauveur, sur la croix attaché,
Par le martyre il a racheté son péché ;
Nous, qui de sa faiblesse autorisons la nôtre,
Saurions-nous l'expier par la mort de l'Apôtre ?

(*La Fille de Jaïre*, poème inédit.)

Saint Pierre demanda à être mis en croix la tête en bas, ne se trouvant pas digne de mourir dans la même position que son divin Maître. A leur tour, aucun Pape, successeur de saint Pierre, n'a voulu prendre son nom, par respect pour le Prince des Apôtres.

— C'est un glorieux privilége de notre Ordre, nous dit le Franciscain, de garder en Orient le Calvaire de Notre-Seigneur et en Occident le Calvaire de son premier Vicaire.

Puis le moine, prenant un long roseau, le plongea dans le trou de la croix, revêtu de marbre blanc et éclairé par une lampe ; il en retira un peu de cette terre dorée qui donna son nom au *Montorio*, et il nous en distribua une pincée dans un papier où était gravé le martyre de saint Pierre. Le couple anglais reçut ce présent avec stupéfaction. Il aurait sans doute préféré un peu de terre du tombeau des Scipions.

Que de réflexions à faire sur cette Croix, à Rome comme à Jérusalem ! — A la croix, *in crucem !* — s'écriait le bourgeois romain, quand un esclave avait cassé un vase.

Pasces in cruce corvos

disait Horace à son esclave. Auguste fit crucifier un des siens pour avoir fait rôtir et avoir mangé sa caille favorite, qui, dans les combats de ces petits animaux, battait toutes les autres et s'était jusqu'alors montrée invincible. *In crucem!* s'écriait Verrès, et les victimes du proconsul de Sicile, du haut de l'instrument de leur supplice, tournaient vainement vers Rome leurs regards mourants. Il n'en était pas de même des chrétiens. Eudore, dans les *Martyrs,* rappelant cet éloquent passage de Cicéron, s'écriait : « Le chrétien sur sa croix n'implorera pas en vain son Père céleste et sa patrie ! » La croix, c'était le gibet des esclaves, c'est-à-dire des trois quarts du genre humain ; c'était le supplice infamant des malfaiteurs ; aujourd'hui la croix brille partout sur nos monuments et sur nos places publiques, dans nos églises et dans nos cimetières, sur les vêtements des Papes et des Rois : c'est le signe divin que le chrétien dessine chaque jour sur son front et sur son cœur ; c'était la garde de l'épée des chevaliers ; c'est encore l'étoile de l'honneur sur la poitrine des braves. La croix, dit saint Augustin, s'est élevée du lieu des supplices au front des empereurs, *a loco suppliciorum ad frontes imperatorum.*

Mais où la croix brille dans toute la splendeur de sa vérité, c'est sur la tiare, sur la triple et douloureuse couronne qui ceint la tête des vicaires du Crucifié.

LETTRE XXVIII.



PLACE TRAJANE.

Un flatteur de Septime Sévère. — Le jardin des Passionistes. — Flûtes et tambours au Colysée. — Le temple de Claude. — La villa Mattei. — Sœur Marie-Josèphe de Jésus. — Le jeune Horace et sa sœur. — La colonne Trajane. — Scène de l'empereur et de la pauvre veuve peinte par Dante et par Delacroix. — Comment saint Grégoire sauva l'âme de Trajan, persécuteur des chrétiens. — Le Pilate de Rome. — La basilique Ulpienne. — Constantin y proclame la déchéance du monde païen et le triomphe du christianisme. — Malheur à ceux qui nient le Christ!

Voulez-vous faire avec moi une longue et pittoresque promenade à travers Rome? Partons de bonne heure; le temps est redevenu splendide, et la calèche découverte est un observatoire ambulant qui n'a pas son pareil. En traversant la place Colonna, jetons un coup d'œil sur la colonne Antonine, au sommet de laquelle s'élève la statue de saint Paul. Ses bas-reliefs représentent le miracle de la Légion fulminante, gravé sur ce bronze éternel par une main païenne; une lettre de Marc-Aurèle, citée par Tertullien, prouve que l'empereur attribuait réellement aux prières de la Légion chrétienne le salut de son armée et la défaite des Marcomans. Longeons le Corso, et visitons le Forum et les restes du temple de Nerva. C'est ici que Septime-Sévère fit étouffer, dans la fumée d'un feu de

paille, un de ses flatteurs, en disant qu'il fallait punir par la fumée ceux qui prodiguaient aux princes la vaine fumée de la flatterie : *fumo punitur qui vendidit fumum.* C'est, je crois, le seul exemple d'un flatteur puni par le prince qu'il encensait.

Traversons le grand Forum, en prenant bien garde de nous laisser choir dans le gouffre de M. Curtius ; saluons le Colysée, et prenons la *via Gregoriana ;* puis, laissant à droite le couvent de Saint-Grégoire, gravissons le mont Cœlius par la *via dei Santi Giovanni e Paolo ;* passons sous ces arceaux antiques qui enjambent la rue, et nous voilà sur une petite place très en pente ; en face est la villa Cœlimontana, qui est sans doute inhabitée, car on frappe en vain à sa porte. A gauche s'élève l'église des saints Jean et Paul ; son clocher à cintres romans est une haute tour dont la base, en gros blocs, est un reste de la *Curia Hostilia.* Là se trouve le couvent des Passionistes, dont le jardin a une vue admirable. Il est au sommet du Cœlius, sur un large plateau, jadis couvert de monuments antiques et de temples des dieux. Je m'enfonce sous une épaisse et ombreuse charmille, qui doit être plus délicieuse encore en plein été ; elle est formée d'une double allée de vieux chênes verts. En écartant le feuillage de la main, on voit à gauche, tout en bas, le couvent de Saint-Grégoire, et au-delà de la vallée le mont Palatin, les arcades sombres et les ruines énormes du palais des Césars ; la villa Palatine, de couleur rose, et les deux palmiers de saint Bonaventure. Au bout de l'allée de chênes verts, à à main droite, se prolonge une grande et longue terrasse découverte, bordée de buissons de buis, qui fait le tour du mont Cœlius, et déroule aux regards un panorama

célèbre. A gauche, là-bas, le Capitole, le Forum, l'arc de Constantin ; en face, le vieux Colosse. D'ici on contemple la portion du Colysée opposée à celle que j'ai vue l'autre jour du jardin des Maronites : c'est ici sa partie écroulée qui laisse l'œil pénétrer à travers les entrailles éventrées du vieux monstre enfoui dans le sable, gorgé du sang des gladiateurs et des martyrs, ogre et croquemitaine païen dont ne s'effrayaient pas les enfants chrétiens. Le président de Brosse, sans respect pour la majesté des débris, voulait qu'on sacrifiât cette portion, la plus ruinée du Colysée, pour réparer l'autre, disant qu'il valait mieux avoir un demi-Colysée en bon état qu'un Colysée entier en guenilles. Ce à quoi M. Ampère répondait spirituellement, comme le vieillard de Molière :

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère !

Assis en face du Colysée, tandis que j'étais là, regardant et méditant, j'entendis tout à coup un effroyable fracas : c'était l'école des tambours français, qui venait s'exercer sur le terrain vague qui circule autour du vieil amphithéâtre, désaccoutumé de tant de bruit. Les joueurs de flûtes s'y exerçaient du temps de Sénèque ; c'était un passe temps plus doux. Ces tambours faisaient un tapage capable de réveiller en sursaut les vieux Romains effarés de cette nouvelle et bruyante invasion des Gaulois. Ce bruit dérangea aussi un compagnon de mes rêveries qui ruminait de son côté dans un petit pré abandonné, situé un peu plus bas que la terrasse, au milieu d'un espace moitié pâturage, moitié potager, où se cachaient quelques ruines ignorées. C'était un petit ânon mélancolique et

solitaire qui dormait sur ses jambes, et qui releva la tête et dressa ses longues oreilles au bruit insolite du tambour qui troublait ses songeries accoutumées.

Car que faire dans Rome à moins que l'on ne songe ?

Continuons le tour de la terrasse; voici là-bas les deux dômes orientaux et l'obélisque égyptien de Sainte-Marie-Majeure; en face de nous se déroulent des ruines béantes, des champs, un désert, tout cela encore dans l'enceinte de la ville; au-delà, les lignes bleuâtres des montagnes; puis, en avançant toujours, plus près de nous, la tour en briques de Saint-Etienne-le-Rond et les aiguilles de Saint-Jean-de-Latran.

Le tour de ma promenade me ramène vers le couvent formé de trois grands corps de logis. Avant d'y arriver, on trouve de grands pans de murs antiques. Tout cet espace occupé par le jardin a subi de nombreuses transformations. Agrippine fit élever là un temple à son époux, l'imbécile Claude, après l'avoir empoisonné avec des champignons. Néron le détruisit, et y fit construire une nymphée d'où l'eau tombait en cascade dans le lac qu'il avait fait creuser au fond du vallon où Vespasien bâtit plus tard le Colysée. Le Cœlius se couvrit de temples et de palais. Mais Robert Guiscard, frère de Richard, duc de Normandie, arrive en Italie, s'empare de la Pouille et de la Calabre, prend Rome et la livre au pillage : les aventuriers normands ne laissèrent pas pierre sur pierre sur le Cœlius. Aujourd'hui une vigoureuse végétation couvre toutes ces ruines, et fournit de légumes et de vin la table des Passionistes. Il ne reste d'antiques que ces trois

monstrueux pans de mur encore debout, comme les pyramides d'Egypte, dans l'attitude du désert.

Arrivé près du couvent, je ne puis me déterminer encore à quitter le jardin, et je retourne sur mes pas pour refaire en sens inverse cette intéressante promenade.

Après avoir quitté les Passionistes, suivons le chemin qui est en face de l'église, et montons à la pointe extrême du Cœlius, où l'on voit les ruines du *Macellum Magnum,* le Grand-Marché à la viande et au poisson de l'ancienne Rome. Passons sous l'arc de *Donabella,* que notre cocher appelle l'*arco di Bella Donna,* ce qui est très spirituel et très romain. A droite, voici *Santa Maria in Dominica,* maison de sainte Cyriaque, qui l'a transformée en église. Michel-Ange, Raphaël et Jules Romain ont travaillé à sa restauration. Elle est fermée. C'est ici où le diacre saint Laurent distribuait ses aumônes aux pauvres, *ces trésors de l'Eglise* qu'il montrait aux païens étonnés. Un peu plus loin s'élève la villa Mattei, acquise dernièrement par la princesse de Beauffremont, et consacrée par elle à l'institut des Tertiaires de saint François d'Assise qu'elle a fondée, et dont elle suit la règle austère sous l'humble nom de la sœur Marie-Josèphe de Jésus. Pie IX étant venu bénir sa chapelle, lui demanda à quelle heure elle se levait avec ses religieuses :

— A quatre heures, Très-Saint-Père.

— C'est tôt : à cette heure le Pape dort encore, a repris Pie IX.

— Il est bien juste que de pauvres religieuses prient pendant que Votre Sainteté se repose des grandes fatigues et souffrances qu'elle endure pour l'Eglise.

Le Pape admit les religieuses au baisement du pied.

La salle principale, décorée avec goût, porte deux inscriptions placées en regard. L'une reproduit la rude sentence de sainte Thérèse : *Aut pati, aut mori ;* l'autre, le mot si doux de saint François de Sales : *Nec pati, nec mori.* Aussi le Saint-Père, prenant occasion de cette circonstance, s'est-il plu à commenter ces textes, édifiant l'assemblée par l'éloquence de sa parole apostolique.

Nous commençons à descendre une pente des plus roides : c'est le triomphe des chevaux romains qui ont des jambes de fer. Ce chemin est la *via delle Mole di San Sisto ;* nous tournons à droite pour tomber dans la *via Appia.* Voici là-bas la porte Capène, où le jeune Horace rencontra et tua sa sœur. J'aime à faire résonner ici les mâles accents de Corneille :

> Oh ! d'une indigne sœur insupportable audace !
> Va dedans les enfers plaindre ton Curiace !
> — Ah ! traître ! — Ainsi reçoive un châtiment soudain
> Quiconque ose pleurer un ennemi romain.

Quæcumque Romana lugebit hostem, dit Tite-Live, ce Froissart romain, qui a inspiré Corneille, comme les vieux chroniqueurs anglais et italiens ont inspiré Shakspeare. Tite-Live, qui ne se trompe pas, a dit Dante,

> Come Livio scrive, che non erra.
> (*Inf.*, XXVIII.)

Il y a bien à rabattre sur cet éloge Dantesque.

Revenons au Colysée, retraversons le Forum, et nous voici sur la place Trajane, qui a été déblayée par les Français, sous le premier empire. On y a retrouvé d'admirables restes du Forum de Trajan construit par le célèbre

Apollodore, de Damas. La colonne Trajane est restée debout, tout entière, dans sa magnifique unité. Elle a servi de modèle pour la colonne de cette place Vendôme, que le marquis Caraccioli préférait à toutes les autres [1].

Trajan avait sa statue sur cette colonne, dont les bas-reliefs représentent ses victoires sur les Daces [2]. Au milieu de son triomphe, Trajan fut arrêté par une femme en pleurs ; Dante a vu cette scène sculptée sur un rocher du Purgatoire, écoutons le grand poète :

« Une pauvre veuve tenait le frein de son cheval dans une attitude de larmes et de douleur. Autour de lui se pressait une foule de cavaliers, et les drapeaux aux aigles d'or flottaient sur sa tête au gré du vent.

« La malheureuse, au milieu d'eux tous, semblait dire : — Seigneur, venge mon fils qui est mort, ce qui me brise le cœur. — Et Trajan lui répondait : — Attends donc que je revienne. — Et la mère, comme une personne en qui la douleur s'impatiente : — O mon seigneur ! si tu ne reviens pas ? — Et lui : — Celui qui sera à ma place te vengera. — Et elle : — A quoi te servira

[1] Louis XVI lui faisait compliment sur sa place de vice-roi de Sicile : « Ah ! sire, la plus belle place de l'Europe est celle que je quitte : la place Vendôme. »

[2] Les peuples Moldo-Valaques ne veulent plus qu'on les appelle autrement que Roumains ; ils se disent issus de colons romains établis par Trajan dans leur pays, après l'extermination des Daces ; ils vous montrent encore les ruines du pont de Trajan, et prétendent retrouver les traits et les costumes de leur race sur les bas-reliefs de la colonne Trajane ; ils prouvent surtout leur origine romaine par leur langue qui est évidemment formée des débris du latin. Il s'en suit que la grande famille des nations néo-latines s'est établie sur le Bas-Danube, aussi bien que sur le Tibre, l'Arno, la Garonne, la Seine, l'Ebre et le Tage. Un poète moldave contemporain, Georges Asaky de Jassy, est venu à Rome célébrer ces souvenirs de la mère-patrie au pied de la colonne Trajane.

qu'un autre remplisse ses devoirs, si tu oublies les tiens? — Et lui : — Rassure-toi, il faut que je fasse mon devoir avant que je parte ; la justice le veut, et la piété m'arrête. »

Eugène Delacroix a peint cette scène dans son tableau *Le triomphe de Trajan* qui est maintenant au musée de Rouen. Trajan ayant fait chercher le meurtrier, il se trouva que c'était son propre fils. Alors l'empereur demanda à la veuve si elle exigeait la mort du coupable, ou si elle voulait l'accepter pour fils à la place de celui qu'elle avait perdu. La veuve se décida pour ce dernier parti.

Jean le Diacre ajoute que saint Grégoire-le-Grand, touché de ce trait de justice, pria Dieu de faire revenir au monde l'âme de Trajan, et obtint qu'elle fût sauvée. Saint Thomas d'Aquin a essayé de donner une explication théologique de cette légende. La liturgie de l'Eglise grecque y faisait allusion. Trajan fut un bon prince par contraste avec ses prédécesseurs; mais il était ivrogne et débauché, et il devint, par faiblesse, un persécuteur des chrétiens, dont il connaissait l'innocence; ce fut le Pilate de Rome, le Pilate des empereurs [1].

[1] C'est ce que M. de Champagny explique parfaitement dans ses *Antonins*, digne suite de ses *Césars* : « Un Trajan était juste et humain, je le veux bien, mais à la façon de Pilate (j'ajoute bien bas, à la façon du XIXe siècle), c'est-à-dire quand il pouvait l'être sans trop d'inconvénient. Il y avait sous le balcon de Trajan, comme jadis sous le balcon de Pilate, une autre puissance que la sienne. La haine du peuple juif avait passé au peuple païen, et nous voyons assez, dans les *Actes des Apôtres*, quels efforts acharnés les juifs avaient faits pour inspirer aux païens leur haine contre l'Eglise. Or, le fanatisme populaire était le point de départ de toutes les persécutions. A Rome donc, à Alexandrie, à Antioche, partout, comme autrefois à Jérusalem, il y avait des prêtres pour exciter le peuple, un peuple pour demander des supplices; il y avait ces mêmes cris : « Prends-le ! crucifie-le ! » ou comme jadis contre

On connaît la lettre que lui adressa Pline, gouverneur de Bithynie : « Je leur ai demandé par trois fois s'ils étaient chrétiens, en les menaçant du supplice; par trois fois ils se sont avoués chrétiens; voyant leur persévérance, j'ai ordonné de les conduire à la mort : *perseverantes duci jussi* [1]. Car, *de quelque nature que fût ce qu'ils confessaient,* je n'ai pas mis en doute qu'il fallait punir une pareille désobéissance et une obstination si inflexible. »

Le clément empereur approuva Pline, lui qui s'était vanté *qu'aucun homme de bien ne serait condamné à mort sous son règne.* Comme tout prince absolu et centralisateur, Trajan redoutait en outre toute réunion agissant en dehors de l'influence impériale, et il poursuivit surtout dans les chrétiens les membres d'une association indépendante. C'est ainsi que de nos jours on a voulu dissoudre en France la société de Saint Vincent-de-Paul, en l'assimilant à la société secrète des Francs-maçons.

Sixte-Quint, « le plus grandiose des poètes, car il chante les gloires de l'Eglise avec des colonnes, des obélisques et des palais [2], » Sixte-Quint a relevé la colonne de Trajan, mais ce fut pour y poser, à la place de la statue

saint Paul : « Otez-le! faites-le disparaître de la terre! Il n'est pas permis que cet homme vive! » Si tu laisses vivre cet homme, disait-on au proconsul, tu es ennemi de César. « Si tu le laisses vivre, disait-on à César, tu es ennemi du peuple. Les chrétiens aux lions! » Et le peuple ajoutait encore : « La cause a été jugée. Néron a prononcé en premier ressort. Domitien a confirmé la sentence. C'est la loi de l'Etat, c'est le droit public de l'Empire. Il ne doit pas y avoir de chrétiens! »

[1] *Duci jussi.* Voyez comme ce philanthrope glisse doucement là ce petit mot. La réponse de Trajan révèle un embarras visible. Ce dialogue entre l'empereur et son proconsul ne vous semble-t-il pas assez analogue au dialogue entre Pilate et sa conscience, ou même au dialogue entre Pilate et sa femme ? (M. de Champagny.)

[2] Le comte de Maumigny : *Les voix de Rome.*

de l'empereur, la statue de saint Pierre. « Sixte V a fait ce don à Pierre l'apôtre, » comme dit l'inscription. C'était justice. Depuis dix-huit siècles le pêcheur de Galilée foule aux pieds César son bourreau et le bourreau de ses frères. Si jamais un nouveau César revenait à Rome, l'Eglise lui rappellerait pour son instruction la scène sublime qui s'est passée sur cette place Trajane. Là s'élevait la basilique Ulpienne où Constantin convoqua une assemblée du peuple romain. L'Empereur se plaça dans l'abside..... « De là s'est fait entendre une des proclamations les plus solennelles dont l'histoire ait conservé le texte, celle qui annonça officiellement les funérailles du monde païen et le couronnement chrétien du monde nouveau [1]. »

Du haut de cette tribune, Constantin adressa ces paroles à l'assemblée :

« Les funestes divisions des esprits ne peuvent avoir une heureuse fin, tant que nul rayon de la pure lumière de la vérité n'a éclairé ceux qu'enveloppent les ténèbres d'une ignorance profonde. Il faut donc ouvrir les yeux des âmes. C'est de cette manière que doit mourir l'erreur de l'idolâtrie. Renonçons à cette superstition que l'ignorance a enfantée et que la déraison a nourrie. Que le Seigneur, unique et vrai, qui règne dans les cieux, soit seul adoré......

« Pour faire connaître à tout l'univers romain que nous baissons la tête devant le vrai Dieu, devant le Christ, nous avons entrepris de bâtir en son honneur une église dans notre palais. Il sera prouvé ainsi au monde entier qu'aucun vestige de doute ou de notre erreur passée ne reste au fond de notre cœur. »

.... Alors la voix du peuple romain éclata, et fit entendre pendant l'espace de deux heures ces acclamations :

[1] Mgr. Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne.*

« Malheur à ceux qui nient le Christ! Le Dieu des chrétiens est le seul Dieu! Que les temples soient fermés et que les églises s'ouvrent!

« Ceux qui n'honorent pas le Christ sont ennemis des Augustes! ceux qui n'honorent pas le Christ sont ennemis des Romains! Celui qui a sauvé l'Empereur est le vrai Dieu!

« CELUI QUI HONORE LE CHRIST TRIOMPHERA TOUJOURS DE SES ENNEMIS! »

LETTRE XXIX.



UN NOUVEAU FRA ANGELICO.

L'église et le couvent de Saint-Sixte-le-Vieux donnés à saint Dominique par Honorins III. — Miracles que le Saint y opère. — Les fresques du P. Besson, peintre dominicain. — Résurrection du jeune Napoléon. — Dialogue sur l'art chrétien exercé par les religieux et les religieuses de Saint-Dominique. — le P. Besson prêche aux yeux et aux oreilles. — Arraché à ses travaux artistiques, il va en mission dans le Kurdistan, et y trouve la mort.

Le long de la voie Appienne, près des thermes de Caracalla, et presqu'en face de l'église des saints Achillée et Nérée, au pied méridional du mont Cœlius, arrêtons-nous devant cette porte délabrée qui semble l'entrée d'une pauvre ferme. La porte est ouverte. Entrons. Au fond d'une cour déserte, où l'herbe verdoie entre les pavés, s'élève une sorte d'église, ou plutôt de masure grande et triste, surmontée d'un de ces clochers aigus si rares dans les points de vue romains. C'est l'église et le couvent de *Saint-Sixte-le-Vieux,* construits à la place d'un ancien temple des Muses, desservi peut-être par quelque Démodocus, qui avait auprès de lui une Cymodocée, fille d'Homère ou de Virgile.

L'emplacement de l'église était occupé, au deuxième siècle de notre ère, par la maison d'une matrone romaine

nommée Tigride. Cette noble dame, devenue chrétienne, donna souvent asile dans sa demeure aux Souverains Pontifes persécutés, et c'est de là, qu'en l'an 161, partit le saint Pape Sixte II pour aller recevoir le martyre au-delà de la porte Capène. Tigride donna sa maison et ses biens pour élever une église en l'honneur de saint Sixte; et plus tard les reliques du martyr et celles de plusieurs autres papes furent extraites des catacombes pour être transférées dans cette église. Adrien Ier, en 772, et Innocent III, en 1200, restaurèrent ou reconstruisirent successivement l'église; enfin le pape Honorius III, ayant approuvé l'ordre des Frères-Prêcheurs, fit donation à saint Dominique de l'antique sanctuaire de saint Sixte, et construisit à son intention le monastère attenant. Ce fut le premier établissement à Rome du grand saint espagnol. « Saint-Sixte, dit le P. Lacordaire, placé sur la route que suivaient autrefois les triomphateurs romains pour monter au Capitole, fut témoin, pendant une année, de scènes plus merveilleuses que les spectacles auxquels les généraux de Rome avaient accoutumé la voie Appienne. » C'est ici que saint Dominique ressuscita l'architecte du couvent, écrasé sous la chute d'une voûte. C'est ici qu'eut lieu le miracle des pains apportés par les anges, peint par Frà Angelico au bas de son *couronnement de la Vierge au Louvre.* La vénération qu'inspirait Dominique était telle que, partout où il se montrait, il était suivi des grands et du peuple de Rome; on s'estimait heureux de le toucher; on lui coupait des morceaux de sa chappe pour en faire des reliques, de sorte qu'à peine lui venait-elle aux genoux. Après avoir parlé à la foule, Dominique aimait à parler dans la solitude aux

recluses, c'est-à-dire aux femmes qui s'étaient volontairement enfermées dans des trous de muraille pour n'en sortir jamais. Il y en avait alors çà et là par la ville, aux flancs déserts du Palatin, dans les entrailles du Colysée, au fond des vieilles tours de guerre, aux arches rompues des aqueducs, sentinelles de l'éternité placées sur des ruines. Une de ces recluses, appelée Lucia, qui habitait derrière l'église de Sainte-Anastasie, sur le chemin de Saint-Sixte, avait un bras rongé jusqu'à l'os par un mal cruel et dévorant. Dominique le guérit un soir par une simple bénédiction. Une autre, dont la poitrine était mangée des vers, avait sa loge dans une tour voisine de la porte de Saint-Jean-de-Latran. Dominique la confessait et lui apportait de temps en temps la sainte Eucharistie. Une fois il lui demanda à voir un des vers qui la tourmentaient et qu'elle gardait avec amour dans son sein, comme des hôtes envoyés par la Providence. Bona, c'était son nom, consentit au désir de Dominique. Mais le ver se changea en une pierre précieuse dans la main du thaumaturge et la poitrine de Bona se trouva pure comme celle d'un enfant [1].

Saint Dominique donna Saint-Sixte aux religieuses Dominicaines, et alla s'établir avec ses frères à Sainte-Sabine. Un jour, s'étant présenté au monastère sans être attendu, il demanda à la tourière comment se portaient les sœurs Théodora, Thédrana et Nympha, et sur la réponse qu'elles avaient la fièvre, il dit à la tourière : « Allez les avertir de ma part que je leur ordonne de ne plus avoir la fièvre. » Et elles furent guéries. Mais,

[1] Le P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique.*

après la mort de saint Dominique, la *mal' aria* s'empara complètement de Saint-Sixte ; en 1575, les Dominicaines, chassées de leur retraite par l'air fiévreux de la campagne romaine, vinrent s'établir sur le Quirinal, au nouveau monastère de Saint-Dominique et de Saint-Sixte. Le vieux Saint-Sixte, dépouillé et abandonné, resta seul sous la garde de ses souvenirs. Aujourd'hui les Frères-Prêcheurs restaurent ce premier berceau de leur Ordre. En effet, comme dit Lacordaire, il n'y a là rien qui attire l'attention ; rien que ce nom *San Sisto,* et le souvenir d'un des plus grands saints de l'Espagne et du monde. Le voilà peint dans ce vieux tableau, montrant par une fenêtre le Fils de l'homme qui vient sur les nuées pour juger les vivants et les morts. Dominique porte un livre ouvert avec ces mots : *Timete Deum et date illi honorem, quia venit hora judicii ejus.* Auprès de l'église s'élève le cloître, qu'on restaure également. J'y retrouve le bon Capucin qui m'avait fait voir l'église d'Achillée et de Nérée. Je lui demande où est la fresque du P. Besson.

— *Ecco, figlio mio.* Il me mène en face de l'ancienne salle du chapitre. La porte est entr'ouverte ; j'entre dans une sorte de chapelle basse et sombre, à demi enterrée dans le sol. Je distingue sur le mur une grande fresque commencée, un échafaudage, tout un attirail *pittoresco,* et j'aperçois le peintre lui-même, un pâle Dominicain, qui se retourne au bruit de mes pas, son pinceau d'une main, sa palette de l'autre, blanc comme un fantôme, et couronné comme un saint d'une auréole de cheveux noirs encerclant sa tête rasée. Il me semblait voir dans cette robe immaculée l'ombre de Frà Angelico, tel qu'il

était, lorsque, descendant les riants coteaux de Fiésole, il entra à Florence, et, sans rien y voir, se réfugia au couvent de Saint-Marc, et là, pendant plusieurs jours, jeûna, pria et pleura dans la solitude ; puis, quand on le questionna pour savoir à quoi il était bon, il demanda des pinceaux et des couleurs, et se mit timidement à l'ouvrage pour composer ces chefs-d'œuvre que vous connaissez [1]. Le P. Besson, disciple du P. Lacordaire, est un homme de moyenne stature, très-jeune encore, mais si frêle, si maigre et si pâle, que sa robe blanche a l'air de son linceuil ; il me semblait toujours que Frà Angelico avait soulevé la pierre de sa tombe à Sainte-Marie-sur-Minerve. La tête du nouveau peintre dominicain est noble et grave ; ses traits décharnés, pleins de grâce et de douceur ; son corps semble ne plus exister que comme l'étui transparent de son âme ; toute l'énergie de la vie et de la pensée s'est concentrée dans ses beaux yeux noirs et étincelants, qui sont comme les soupiraux ardents d'une âme de feu. On ne peut mieux appliquer l'expression chevaleresque : La lame use le fourreau.

Tandis que je m'étais arrêté pour contempler le moine-peintre sans songer d'abord à lui parler, le vieux Capucin, qui m'avait introduit, s'approcha respectueusement du jeune Dominicain, lui baisa la main et lui dit *con una grazia cappucinesca*, qu'un *signor francese* désirait le voir et admirer *il capo d'opera d'un cosi bravo frescante.* Je m'avançai alors, m'excusant de troubler ainsi sa sainte et artistique solitude. Avec une grâce charmante il m'ac-

[1] Revoir sur Frà Angelico les lettres XIII et XIV, et lire sa vie nouvellement écrite par E. Cartier.

cueillit comme un frère et comme un compatriote, et il me laissa examiner son travail.

Imaginez-vous un large pan de mur peint à fresque, et représentant un des trois miracles accomplis par saint Dominique dans ce lieu même, dans cette vieille chapelle, aux cintres romans, à demi enfouie par l'exhaussement progressif du sol, sorte de catacombe où je retrouvais réunis l'art et la foi de nos pères, les premiers chrétiens.

Le jour des cendres de l'an 1218, le 28 février, saint Dominique avait réuni à Saint-Sixte les cardinaux Ugolin, évêque d'Ostie; Etienne de Fosseneuve, du titre des Saints-Apôtres, et Nicolas, évêque de Tusculum, avec l'abbesse de Sainte-Marie-du-Tibre et ses religieuses. Ecoutons la naïve relation de la sœur Cécile, témoin oculaire : « Comme donc le bienheureux Dominique était assis avec les cardinaux, l'abbesse et ses filles étant présentes, voilà qu'un homme entre en s'arrachant les cheveux et en s'écriant : C'est le neveu de Mgr. Etienne qui vient de tomber de cheval et de se tuer! Or, le jeune homme s'appelait Napoléon. Son oncle, en l'entendant nommer, se pencha défaillant sur la poitrine du bienheureux Dominique. On le soutint; le bienheureux Dominique se leva, lui jeta de l'eau bénite, et, le laissant dans les bras des autres, courut à l'endroit où le corps du jeune homme était gisant, tout brisé et horriblement déchiré. Il ordonna qu'on le transportât dans une chambre séparée, et qu'on l'y enfermât. Puis il dit à Frère Tancrède et aux autres Frères de tout préparer pour la messe. Le bienheureux Dominique, les cardinaux, les Frères, l'abbesse et les religieuses, allèrent donc au lieu

où était l'autel, et le bienheureux Dominique célébra avec une grande abondance de larmes. Mais, lorsqu'il fut arrivé à l'élévation du corps du Seigneur, et qu'il le tenait en haut dans ses mains, selon la coutume, lui-même fut élevé de terre d'une coudée, tous le voyant et étant dans la stupeur. La messe achevée, il retourna au corps du défunt, lui, les cardinaux, l'abbesse, les sœurs et tout le monde qui se trouvait là, et lorsqu'il fut auprès du corps, il en arrangea les membres l'un après l'autre de sa main très-sainte; ensuite il se prosterna à terre en priant et pleurant. Trois fois il toucha le visage et les membres du défunt pour les remettre en leur lieu, et trois fois il se prosterna. Lorsqu'il se fut relevé pour la troisième fois, il fit le signe de la croix sur le mort, et, debout du côté où était la tête, les mains tendues vers le ciel, son corps au-dessus de terre de plus d'une coudée, il cria à haute voix : O jeune homme Napoléon, je te dis, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi! Aussitôt, à la vue de tous ceux qu'un si étonnant spectacle avait attirés, le jeune homme se leva sain et sauf, et dit au bienheureux Dominique : Père, donnez-moi à manger. Le bienheureux Dominique lui donna à manger et à boire, et le rendit joyeux et sans aucune trace de blessure au cardinal son oncle. »

C'est là un beau sujet, et, chose inappréciable, ce miracle s'est accompli dans ce lieu même, et l'artiste qui va le reproduire y *croit* de toute la force de son âme. Il a groupé des deux côtés les cardinaux, les moines, les religieuses et les autres assistants, tous dans l'attente de ce qui va arriver; le jeune Napoléon est étendu par terre au premier plan. Le saint, placé un peu plus haut, est ravi en extase; il tend les bras, et, par un geste sublime, par-

faitement rendu par le peintre, il attire à lui le jeune mort par l'irrésistible attraction de la prière et de la foi, qui remuent les montagnes et ressuscitent les trépassés. L'enfant, qui se sent rappelé à la vie, se soulève tout étonné, et semble déjà monter vers Dominique par une force invisible et toute-puissante. Ce mouvement surnaturel, si difficile à rendre en peinture, est ici admirablement deviné, senti et reproduit; mais ne pensez-vous pas que la foi et la croyance à ce miracle n'ont pas peu aidé au talent du peintre pour le représenter ainsi sur un pan de mur, avec un pinceau et un peu de couleur? La fresque n'est pas achevée, mais on en saisit déjà la pensée et le sentiment.

— Mon Père, dis-je au moine-peintre, Frà Angelico, votre prédécesseur dans le cloître et dans l'art, a retracé ce miracle dans une miniature, au bas de la *predella* de son *Incoronazione*, au Louvre.

— Je m'en souviens, mais imparfaitement; il y a si longtemps que je ne l'ai revue; mais la scène se passe sous un portique, je crois?

— Oui, mon Père, c'est une toute petite miniature, où les têtes sont délicieuses d'expression, mais les mouvements des personnages un peu naïfs et imparfaits. Le cheval qui a renversé le jeune Napoléon, malgré sa belle selle d'azur, est un animal fabuleux, qui prouve que le cher Frère Angélique n'avait pas étudié l'anatomie chevaline.

— Sans doute; mais combien nous sommes loin de lui, avec notre expérience et notre perfection matérielles! On fait trop aujourd'hui de l'art pour l'art. Frà Angelico avait un autre but : il faisait de l'art pour Dieu, en Dieu,

avec Dieu. Je n'ai pu rester qu'un seul jour à Florence, mais c'était au couvent de Saint-Marc, couvent de notre Ordre, où a vécu et travaillé le Beato ; j'ai habité sa cellule ; j'ai joui de ses œuvres, et j'ai longtemps prié et pleuré devant sa sublime Crucifixion, dans la salle du Chapitre.

— Je l'ai vu aussi, il y a un mois, et je n'en ai pas été moins touché que vous. Sans doute, Frà Angelico s'est représenté lui-même dans ce moine à genoux qui se frappe la poitrine et semble dire : Jésus est mort pour mes péchés ! Si vous n'êtes resté, mon Père, qu'un jour à Florence, sans sortir du cloître de Saint-Marc, vous n'avez pu voir à l'Académie des beaux-arts le Jugement dernier de Frà Angelico.

— C'est un de mes regrets.

— Je donnerais le Jugement de Michel-Ange pour celui-là. Le peintre de la Sixtine a réussi à peindre l'enfer comme Dante qu'il a pris pour modèle ; mais ses Élus ont l'air aussi furibonds que ses Damnés. Le contraire est arrivé au peintre de Fiésole. Si sous son pinceau les réprouvés n'ont pas tout le désespoir qu'on attend d'eux, cela tient, comme le remarque M. Rio, à une glorieuse impuissance de cette imagination angélique exclusivement nourrie d'amour et d'extase. Mais en revanche comme il peint divinement le Paradis et les élus d'après lui-même, d'après ses rêves, ses désirs et ses espérances paradisiaques ! Si vous aviez vu les rondes célestes qu'il fait faire aux Élus dans les prairies éternelles. Un de ces groupes m'est resté dans la mémoire : un bon religieux, on dirait le Beato lui-même, arrive devant les portes du Paradis ; son ange lui donne le baiser de paix, et, lui montrant le séjour de Dieu, il sembol

lui dire : Voilà enfin le port que tu as tant désiré ; voilà cette récompense que tu espérais et que tu as méritée au prix de tant d'abnégation et de sacrifices ! Et l'Élu joint les mains avec une ineffable reconnaissance. Je n'ai rien vu de plus touchant, de plus pieux et par conséquent de plus beau. Car la véritable beauté et le vrai but de l'art ne consistent-ils pas à produire l'effet que le sujet doit produire ?

— Sans doute, il faudrait toujours qu'une figure de Vierge fît prier, une Crucifixion pleurer, un Jugement dernier trembler, une scène du Paradis espérer.

— Permettez-moi, mon Père, de vous soumettre cette réflexion. J'ai remarqué en Italie et ailleurs que toutes les saintes images, objets de la vénération des fidèles, sont médiocres, et même parfois affreuses au point de vue de l'art ; pourquoi cela ? pourquoi la dévotion générale ne s'est-elle pas adressée de préférence à une Vierge du Pérugin ou de Raphaël, à une crucifixion du Beato, à une *Pietà* de Michel-Ange ; car ces chefs-d'œuvre, presque tous admirés aujourd'hui dans les musées, ont d'abord occupé leur place naturelle dans les églises ?

— Il y a quelques exceptions à votre remarque : à Florence, on vénère encore la Madone de Cimabué, qui est un chef-d'œuvre pour son époque, et qui fut portée en triomphe dans les rues de la ville ; à Rome, la Vierge miraculeuse de Saint-Augustin est une statue de Sansovino. Mais il est vrai qu'en général la beauté manque presque toujours à ces images consacrées ; c'est, sans doute, à cause de leur antiquité. Peut-être pourrait-on en trouver une raison plus profonde. Ces peintures, ces statues, sont vénérables et vénérées, parce que souvent

elles ont fait des miracles, c'est-à-dire parce que des miracles se sont accomplis devant elles, à leur occasion. Dieu, par lui-même, la Vierge et les saints, par leur intercession, ont opéré des prodiges par le moyen de ces images vulgaires, et ils n'ont point daigné le faire par les chefs-d'œuvre de l'art, peut-être pour nous prouver que le miracle est de Dieu et non de l'homme, et que la Foi est plus puissante que le Génie. Un sceptique ne sera pas même ému davant la Vierge de Foligno ; un croyant aura des larmes devant le plus grossier crucifix, devant la plus mauvaise enluminure de la sainte Vierge.

— Mais, mon Père, cela ne nous mènerait-il pas à la vanité de l'art, même de l'art religieux ?

— Non. J'ai voulu dire seulement que l'artiste n'est rien, ne peut rien à lui tout seul, et que le plus grand peintre du monde n'est pas capable de faire verser une larme pieuse, si Dieu lui-même n'en ouvre la source au plus profond du cœur de l'homme. Mais à Dieu ne plaise que je veuille nier l'heureuse influence qu'ont eue les œuvres des artistes vraiment religieux, depuis les peintres inconnus des Catacombes jusqu'à Cimabué, depuis Frà Angelico jusqu'à Overbeck.

— Et vous, mon Père, vous êtes aussi de cette famille de moines-artistes, missionnaires de l'Art et de la Foi, qui ont ressuscité la peinture et l'architecture, trouvé l'ogive, inventé les miniatures des missels et les verrières des cathédrales, qui ont enfin formé un art véritablement chrétien. Le cloître fut le berceau des beaux-arts. Ces artistes pieux croyaient faire une œuvre méritoire à l'aide du ciseau, de l'archet, de la plume, du crayon et du pinceau ; ils accomplissaient l'œuvre d'art comme un

exercice de piété, avec scrupule et avec amour. Frère Angélique et ses disciples priaient avec leurs pinceaux, comme d'autres priaient avec leurs lèvres.

— Certainement. C'est qu'à cette époque bienheureuse l'unité catholique était le but et la source de tous les genres d'inspirations, tous les arts étaient frères, parce qu'ils étaient fils de la même mère, l'Eglise; et les artistes ne songeaient qu'à accomplir le mot de l'Evangile : Vous n'avez qu'un seul maître, qui est le Christ.

Pendant cette conversation, le P. Besson, sur mes instances, s'était remis à peindre.

— Hélas! me disait-il, voyez comme je suis obligé de retoucher et de revenir sur ce que j'ai déjà peint; que je me sens loin de ce cher Frère Angélique, qui ne retouchait, ni ne perfectionnait jamais sa peinture, mais la laissait telle qu'elle était venue au premier jet, croyant, disait-il, que c'était ainsi que Dieu la voulait [1].

— Mais je suis sûr, mon Père, que vous avez ses théories sur l'art, et que vous ne négligez pas le genre de préparation qui lui réussissait si bien. On dit qu'il ne mettait jamais la main à ses pinceaux avant d'avoir prié, et il disait souvent que celui qui voulait faire de l'art avait besoin de vivre en repos, sans pensées mondaines,

[1] Haveva per costume non ritoccare, ne racconciar mai alcune sue dipinture, ma lasciarle sempre in quel modo, che erano venute a prima volta, per creder, secundo ch'egli diceva, che così fosse la volontà di Dio. (Vasari.)

Son art était si bien à ses yeux une chose sacrée qu'il en respectait les produits comme les fruits d'une inspiration plus haute que son intention. La peinture n'a été évidemment pour lui qu'un moyen de réunion avec Dieu : c'était sa manière de gagner le ciel, son humble et fervente offrande à celui qu'il aimait par dessus tout; c'était la forme du culte spécial et intime qu'il rendait à son Rédempteur. (M. de Montalembert.)

parce que celui qui fait les choses du Christ doit toujours rester avec le Christ.

— Un autre vieux peintre, Buffalmacco, disait aussi : Nous autres peintres, nous ne nous occupons à faire que des saints et des saintes pour les murs et les autels, afin de rendre, en dépit des démons, les hommes plus religieux et par conséquent meilleurs.

— Et Lippo Dalmasio, qui ne commençait jamais une Madone sans s'y être préparé la veille par un jeûne austère, et le jour même par la communion ; et Gentile Bellini, qui signait ainsi un de ses tableaux qu'on admire à Venise : *Gentilis Bellinus pio sanctissimæ crucis affectu lubens fecit.*

— Pour les croyants, la foi, c'est Dieu sensible au cœur : pour ces artistes chrétiens, l'art, c'était Dieu sensible aux yeux.

Le P. Besson, ayant déposé ses pinceaux pour se reposer un instant, me promena dans l'antique chapelle, et me dit que sur le mur opposé à sa fresque commencée, il comptait peindre la suite de l'histoire de Saint Dominique, en choisissant de préférence les sujets relatifs à la fondation de Saint-Sixte [1].

[1] Les sujets principaux sont : 1° *Saint Dominique ressuscitant un mort :* 2° *Saint Dominique guérissant un des ouvriers qu'il employait aux travaux de Saint-Sixte, et qui avait été précipité, par la chute d'une pierre, du haut d'une échelle sur le pavé, où il s'était brisé le crâne :* 3° *Saint Dominique ressuscitant un enfant que lui apportait sa mère.* Trois sujets moindres occupent les lunettes des murailles opposées. Le premier représente la *Vision de saint Dominique, à qui deux saints apparaissent ;* le deuxième, le *Baiser de saint Dominique et de saint François, ou l'embrassade fraternelle des deux ordres ;* le troisième, l'*apparition* si connue *de la Vierge du Rosaire.* Au bas des colonnes, le moine-peintre a esquissé quatre suaves figures de saintes Domini-

L'unité de cette œuvre d'art est évidente. C'est la gloire de saint Dominique qui en est le but, et la résurrection de son Ordre qui en est la pensée première. Les sujets qu'il a choisis le prouvent. C'est l'œuvre de la résurrection des morts, le réveil de la tombe, l'écho de cette voix mâle et forte qui dit à la fille de Jaïre : « Lève-toi ! » C'est le fondateur de son Ordre commandant à la vie et à la mort ; c'est saint Dominique en communication directe avec le peuple, ici touché par les larmes d'une mère qui lui demande la vie de son enfant, là rendant la santé à un pauvre ouvrier mortellement blessé pendant les travaux. L'harmonie de ces peintures avec les lieux qui les inspirèrent est de nature à en rendre l'effet plus saisissant. Quand on songe que c'est sur le sol même marqué par les pas de saint Dominique, à l'endroit où il accomplit ces miracles, que l'artiste en a retracé le souvenir, ces œuvres nouvelles subitement écloses parmi les tronçons de colonnes, et la végétation des ruines, prennent un sens. Elles attestent la foi de celui qui les exécuta et le réveil de l'Ordre dominicain, restauré en France par le P. Lacordaire [1].

Pie IX est venu voir et encourager ces travaux du P. Besson, et leur donner cette haute approbation pontificale qui n'a jamais manqué aux beaux-arts, éclos en Italie sous les ailes de la Papauté. C'est en ce sens qu'on a dit que l'Italie n'est la terre classique des beaux-arts que parce qu'elle est la terre classique du catholicisme. A Rome, on ne peut pas plus séparer l'Art de la Religion que l'enfant de sa mère.

caines, sainte Catherine de Sienne, sainte Agnès de Pulciano, sainte Catherine Ricci, et sainte Rose de Lima.

[1] *Lettres sur l'Italie*, par le comte Foucher de Careil.

— L'art dominicain, continua le P. Besson en reprenant sa palette, a été exercé aussi par des religieuses de notre ordre. Au seizième siècle, dans un couvent de Florence, vivait une humble et pieuse artiste dont Vasari n'a pas dédaigné de parler dans ses *Vies des peintres*, c'était Suor Plautilla Nelli qui offrait chaque jour à Dieu, devant l'autel, les prémises de son pinceau; elle laissa plusieurs élèves dignes d'elle : Suor Prudenza Cambi, Agata Traballesi, Maria Ruggeri, Veronica. Au commencement de ce siècle, un couvent de Rome offrait le même exemple. Avez-vous remarqué au Quirinal le couvent de Sainte-Marie-Madeleine que Grégoire XVI a donné aux Adoratrices perpétuelles du Saint-Sacrement ? Ce cloître appartenait à la fin du dernier siècle aux Dominicaines, et nous y vénérons encore le souvenir d'Anna Victoria Dolara qui fut à la fois religieuse, artiste et poète. Pendant l'époque douloureuse qui suivit le départ de Pie VI, elle vint en aide à ses compagnes par les produits de son pinceau; elle soutint, sauva et illustra par son art le couvent qu'elle édifiait par sa piété [1].

[1] Pour consoler ses sœurs, qu'elle avait nourries, elle improvisait des vers où elle peignait des plus touchantes couleurs les maux de sa patrie, la détresse de ses compagnes et la crainte de l'étranger. « Nous sommes accablées, disait-elle dans des rimes d'une douceur infinie, la douleur et la faim se disputent nos tristes dépouilles. Le saint édifice est chancelant, et nous voyons ses ruines suspendues sur nous avec un douloureux effroi. Nous ne voyons pas la fin de nos peines; nous n'avons personne pour essuyer nos larmes ; toi seul, Dieu des vivants, te laissant enfin toucher à tant de maux, aie pitié de nous. — La tourterelle en paix passe ses jours en doux gémissements, au-dedans de son nid. La brebis revient de la pâture au bercail sans crainte d'une trahison perfide. Mais nous, qui, en entrant dans ces murs bénis, croyions toucher au port, nous sommes, hélas! en proie aux piéges du vautour rapace et du loup avide. » *(Lettres sur l'Italie*, par le comte Foucher de Careil.)

Le P. Besson a été quelque temps prieur de Sainte-Sabine, mais il a remis avec joie cette charge aux mains éprouvées du P. Amanton, afin de se consacrer entièrement à la peinture. Chaque jour, après l'office du matin, il va de Sainte-Sabine à Saint-Sixte, descendant l'Aventin par ce chemin qui conserve la trace des pieds de saint Dominique, lorsqu'il allait journellement porter, d'un couvent à l'autre, l'ardeur de sa charité. L'artiste Dominicain ne rentre que le soir à Sainte-Sabine; il passe sa journée à Saint-Sixte, et s'y fait porter à manger; ce cloître isolé, quoiqu'il soit encore dans l'enceinte de la ville, semble perdu dans le désert, et est plus loin du centre habité de Rome, que n'était loin de Paris notre ancien cloître des Chartreux au Luxembourg, illustré par le pinceau de Le Sueur.

Je ne pouvais me lasser de causer avec ce moine-peintre qui sera une gloire nouvelle pour cette illustre famille Dominicaine qui a déjà produit tant d'artistes célèbres. Enfin, craignant d'abuser de sa courtoisie chrétienne, je pris congé de lui, et en le quittant j'étais tenté de faire comme le bon capucin qui m'avait mené au P. Besson, et de baiser, comme il l'avait fait, cette main droite si pieuse et si savante qui manie si bien le pinceau, et se joint si souvent à l'autre main sa sœur, pour prier Dieu.

Et je me disais, en remontant en voiture : Parmi cette nuée de touristes qui s'abattent sur Rome comme des sauterelles, en est-il un seul qui vienne à Saint-Sixte-le-Vieux? Ils ignorent même son nom, les guides et les cicéroni ne leur en parlent jamais. Pour moi, je considère cette visite comme un de mes plus précieux souvenirs de voyage. Voilà une journée bien pleine et bien heureuse!

Je revins à *casa* par le Forum et le Corso en contemplant le soleil couchant sur le Colysée; c'était plutôt un fleuve, une cascade de soleils couchants, *a stream of sunsets,* comme dit le poète anglais Alexandre Smith. Dieu est un grand peintre, et il n'y avait pas de tableaux qui valaient en ce moment

Cet or et cet azur que sur le ciel serein
Etendait le pinceau du Peintre souverain.

La peinture ne fait pas oublier au P. Besson ses devoirs de Frère-Prêcheur; il va souvent à Saint-Louis-des-Français rompre à ses compatriotes le pain de la parole divine. Il prêche tour à tour aux yeux et aux oreilles, et n'est pas moins éloquent par la parole que par le pinceau. Nous venons de l'entendre dans l'église de Saint-Louis, au milieu d'un auditoire choisi de Français et d'étrangers. Le moine-peintre m'apparut en chaire tel que je l'avais vu à Saint-Sixte, doux, simple, presque timide, mais tout débordant de charité. C'est un contraste complet avec le P. Lacordaire; ce n'est plus le fougueux et éloquent Dominicain tonnant dans la chaire de Bossuet; ce n'est pas le Frère Savonarole; c'est le Frère Angélique, c'est l'humble Frère-Prêcheur sortant de sa cellule et de son atelier, n'ayant que l'éloquence de sa figure et de sa vie; mais combien son exemple est déjà assez éloquent? Il paraît souffrant de la poitrine, il est pâle et maigri; il semble n'avoir qu'un souffle de vie, mais ce souffle émeut; il n'a qu'un filet de voix, si faible qu'il faut une oreille attentive pour l'entendre; mais tout cela touche et convainc, parce que Dieu y a mis l'onction divine, sans laquelle tout sermon est stérile. Le P. Besson prit pour

texte le mot de l'Evangile : *Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur*. Vous devinez tout ce qu'il a dû tirer de cette parole divine. Il nous cite l'histoire extraordinaire de saint Alexis. Tout le monde à Rome, nous dit-il, a visité son église sur le Mont-Aventin. Et, quand il a fini son discours, en nous parlant du bonheur qu'on goûte à tout sacrifier à Jésus, jusqu'à sa santé, on le croyait sur parole, car il prêche moins par la voix que par l'exemple. L'aspect de sa figure décharnée et de son corps exténué était le plus éloquent des sermons. Un mot d'un de nos soldats exprime énergiquement l'impression qu'il nous fit à tous : Vois-tu cet homme-là, disait ce soldat à un de ses camarades, c'est un *crucifix vivant* qui nous parle !

Hyacinthe Besson, encore enfant, était déjà pieux comme un ange et charitable comme un saint. Sa famille n'était pas riche. Un jour, sa bonne mère lui fit cadeau d'une belle redingote neuve. L'enfant obtient la permission de porter son vieux vêtement à un pauvre homme qu'il connaissait. Il part, mais voilà qu'il revient revêtu de cette même vieille redingote. Surprise de sa mère ! — Tu ne l'as donc pas donnée à ce pauvre homme ? — Si, ma mère ! — Il n'en a donc pas voulu ? — Oh ! si, ma mère, elle lui allait à merveille, et même il en était si content, que j'ai pensé qu'il serait bien plus heureux encore s'il avait la neuve, et je la lui ai donnée. »

Mademoiselle de M., qui vient de nous raconter cette anecdote, ajoutait qu'elle croyait redire un trait de l'enfance de saint François d'Assise ou de saint Martin de Tours.

POST-SCRIPTUM.

Depuis mon premier voyage à Rome, le P. Besson a quitté la Rome de la terre pour la Rome du ciel. L'obéissance l'arracha à ses travaux d'artiste, et le fit partir pour le Kurdistan comme supérieur de la mission dominicaine, et coadjuteur du P. Amanton nommé évêque de Mossoul. Il n'a pu résister aux ardeurs de ce climat dévorant, et aux saints excès de son zèle apostolique. C'est une mort que Frà Angelico lui-même lui aurait enviée. Il est allé rejoindre là-haut son père saint Dominique, qui a dû accueillir avec amour le peintre des miracles qu'il avait opérés sur la terre romaine.

LETTRE XXX.



SEIGNEUR, OU ALLEZ-VOUS?

Saint-Pierre rencontre le seigneur Jésus sur la voie Appienne. — *Domine quò vadis.* — Empreinte des pieds de Notre-Seigneur sur une dalle. — L'église de Sainte-Marie *delle Piante* — Fête et basilique de saint Sébastien, martyr français. — Entrée dans les catacombes de saint Calixte. — L'effroi de la *Signora.* — Etymologie du mot *catacombe.*

Jeudi 20 janvier.

C'est aujourd'hui la fête de saint Sébastien, allons visiter sa basilique et les catacombes du pape saint Calixte. Prenons la voie Appienne et passons devant le vieux Saint-Sixte, dont la porte est fermée aujourd'hui. Le P. Besson craint peut-être de nouveaux visiteurs aussi importuns que moi. Le cocher nous propose d'aller voir à gauche les tombeaux des Scipions, cela nous tente peu ; nous préférons visiter les tombeaux des martyrs.

Nous passons sous l'arc de Drusus, enchâssé dans la porte monumentale de Saint-Sébastien, construite par Honorius et restaurée par Bélisaire; nous voici hors de Rome, toujours sur la via Appia. La route descend légèrement vers la vallée de l'*Almone*, que nous traversons sur un pont; c'est une petite rivière qui se jette dans le Tibre, et que notre cocher appelle dédaigneusement

l'*Acquataccio;* chaque année les prêtres de Cybèle y lavaient la statue de leur déesse qui en avait besoin. En remontant cette vallée, on rencontre à gauche une pauvre petite église qui semble bien insignifiante, mais à laquelle s'attache une des plus touchantes traditions que je connaisse. On l'appelle l'église *Domine, quò vadis; Seigneur, où allez-vous?* Voici pourquoi.

Pendant le discours de la Cène, Pierre dit à Jésus : « Seigneur, où allez-vous? Pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant? Je donnerais ma vie pour vous [1]. » Jésus lui répondit : « Tu donnerais ta vie pour moi! en « vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas « que tu ne m'aies renoncé trois fois. » Pierre racheta son reniement par son apostolat, sa captivité et sa mort. Il était captif dans la prison Mamertine; les fidèles de Rome, ayant trouvé moyen de rompre ses fers, le conjurèrent de fuir le courroux de Néron, et de vivre encore pour eux, lui rappelant la recommandation du divin Maître sur la fuite permise dans les persécutions [2]. Pierre cède à leurs instances et sort de Rome par la voie Appienne. Arrivé ici pendant la nuit, il s'arrêta tout à coup. Il venait de voir apparaître le Seigneur Jésus, allant à sa rencontre avec sa croix rechargée sur ses épaules. L'Apôtre étonné lui demanda : *Seigneur, où allez-vous?* Il se souvenait peut-être du reproche que Jésus avait fait à ses disciples : « Je vais à celui qui m'a envoyé, et nul « d'entre vous ne me demande : Où allez-vous? » Le Sau-

[1] Domine, quò vadis? Quare non possum te sequi modo? Animam meam pro te ponam. (Joan., XIII, 37.)

[2] Cùm autem persequentur vos in civitate istâ, fugite in aliam. (Matth. X, 23.)

veur répondit cette fois à Pierre : « Je vais à Rome pour « m'y faire crucifier de nouveau [1]. »

L'Apôtre comprit que Jésus voulait être crucifié à Rome, non plus lui-même, comme à Jérusalem, mais dans la personne de son Vicaire. Il entra donc dans Rome, et sa croix s'éleva bientôt sur le Janicule, comme la croix de son Maître s'était élevée sur le Calvaire.

Depuis dix-neuf siècles combien de fois le Christ n'a-t-il pas été crucifié dans la personne de ses Vicaires!

Jésus laissa tomber sur Pierre trois regards mémorables; le premier dans la cour du Prétoire, ce fut le regard du repentir; le second au bord de la mer de Tibériade, quand il lui dit : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? c'était le regard de l'amour; le troisième sur la voie Appienne; ce fut le regard du martyre. Et ce dernier regard, Jésus l'a laissé tomber bien souvent sur les successeurs de saint Pierre.

On aime à se recueillir dans cette petite église élevée dès les premiers temps du Christianisme pour conserver le souvenir de cette apparition divine [2]. Deux fresques, à demi effacées et touchantes dans leur naïveté, rappellent à nos yeux saint Pierre étonné, faisant sa demande écrite à ses pieds : *Domine, quò vadis?* et Notre-Seigneur lui répondant : *Venio Romam iterum crucifigi.* Une balustrade en pierre marque et entoure l'endroit même où le

[1] Nocte muro egredi cœpit, et videns sibi in portâ Christum occurrere, urbemque ingredi, ait : Domine, quò vadis ? Respondit Christus : Venio iterùm crucifigi, etc. (S. Ambros.; *contr. Auxent.)*

[2] Tout à côté un petit oratoire de forme ronde fut bâti, en 1536, par la piété du cardinal anglais Reginald Pole, pour perpétuer la mémoire de ce même miracle. L'église *Domine, quò vadis* est pavée en partie des vieux blocs de la voie Appienne.

Sauveur laissa la trace de ses pieds; ce qui fit donner aussi à l'église le nom de *Santa-Maria delle Piante* [1].

Un vieux Capucin, seul gardien de l'église, montre la dalle qui porte l'empreinte des pas du Christ, en avertissant que ce n'est que la copie exacte de la dalle véritable que l'on conserve à la basilique de Saint-Sébastien. Ce bon moine distribue aux pèlerins une gravure grossière qui représente l'empreinte des deux pieds divins; on aime à l'emporter comme un souvenir. « Cette petite église, dit Mgr. Gerbet, est une station particulièrement aimée de ces âmes qui, après avoir été déjà éprouvées par la souffrance, pressentent que des tribulations encore plus dures les attendent là où la voix de Dieu, et le devoir les rappellent. La Rome païenne, qui préparait le martyre à saint Pierre, est une figure du monde. Ces âmes voudraient fuir loin de lui dans une retraite paisible, mais qu'elles prennent courage. Si elles sont forcées d'y retourner avec la croix, c'est le Sauveur qui la portera devant elles. Sei-

[1] En 1334, Pétrarque écrivait au cardinal Colonna : « Quelle joie pour un chrétien de voir Rome qui, arrosée du sang des soldats de la Vérité, est comme l'image du ciel sur la terre! Quel bonheur de voir de ses yeux le portrait du Sauveur au Latran, et la trace adorable que laissa son pied sur la pierre de l'église *Domine quò vadis?*

Dans son *Histoire romaine à Rome*, (t. 2, p. 305) M. Ampère croit se railler agréablement de cette tradition, en osant comparer cette trace des pas de notre Seigneur à l'empreinte *du pied de Bouddha* qu'on montre sur les rochers de Ceylan. On regrette de trouver, dans un livre si plein de science et d'intérêt, de pareilles inconvenances, ainsi que plusieurs autres comparaisons non moins choquantes entre le Paganisme et le Christianisme; dans sa préface, M. Ampère appelle cela de *piquantes analogies;* ainsi, quand il parle du dieu Terme, il ajoute : ce dieu est aujourd'hui au Vatican. Le savant historien aurait dû laisser ces fausses plaisanteries, indignes de l'histoire, à des touristes tels que MM. About, Achard et Georges Sand, qui ont pris Rome pour but de leurs caricatures de voyage.

gneur, où allez-vous? question de tous les temps, que la foi et l'amour adressent à Dieu, lorsqu'il nous dit de le suivre à travers les mystérieuses ténèbres de la douleur. Une méditation sur ces paroles, faite dans la chapelle qui en garde la mémoire toute vive, a rendu de la force à bien des cœurs qui en avaient besoin. »

Nous reprenons la voix Appienne. Après de longs détours et une forte montée, on aperçoit, à droite, de hauts cyprès, un long mur, et une petite porte avec cette inscription : *Ingresso alle Catacombe.* Ce mot fait battre le cœur des fils qui s'approchent des tombeaux de leurs pères. Mais il faut une permission spéciale pour entrer par là aux Catacombes. *Le commun des martyrs* y descend dans l'intérieur de Saint-Sébastien.

Voici enfin sur un plateau la célèbre basilique élevée par Constantin en l'honneur de ce grand martyr, capitaine de la première cohorte des gardes prétoriennes sous Dioclétien. Nous le vénérons comme chrétien et comme Français. Son père était de la Gaule Narbonaise et sa mère de la Gaule Cisalpine. Il fut attaché à une colonne dans le grand Cirque, et tué à coups de flèches; on avait écrit au-dessus de sa tête :

SEBASTIANUS
CHRISTIANUS

Tout son crime, toute sa gloire terrestre et toute sa félicité éternelle sont dans cette épithète. C'est aujourd'hui la fête de saint Sébastien; selon l'usage romain, sa basilique est jonchée de fleurs, et de nombreux pèlerins sont venus ce matin y faire leurs dévotions.

Ce sont des Franciscains qui ont la garde de cette église. Nous leur demandons à voir les Catacombes. Un Frère allume trois cierges, nous en prenons chacun un, et descendons d'abord dans l'oratoire souterrain où l'on montre le buste de saint Sébastien, par l'inimitable Bernin. Mais qu'il est loin de la statue du même saint par notre Puget, que nous avons admirée à Gênes dans l'église de Carignan! Auprès de Sébastien repose sainte Lucine, matrone romaine qui ensevelit ici le corps du Martyr, après l'avoir retiré de l'égoût où les bourreaux l'avaient jeté. De l'oratoire nous descendons aux Catacombes. On croit en avoir la description dans la tête; mais pour s'en rendre compte, il faut les visiter. C'est un labyrinthe, chef-d'œuvre des Dédales chrétiens, où le fil d'Ariane est fort nécessaire. Nous pénétrons avec recueillement dans ces étroits corridors, garnis d'un triple rang de *loculi*, fosses étagées comme des tiroirs ou comme les lits dans les navires. J'allais en avant plein d'un saint respect et d'une pieuse émotion; j'étais prêt de m'agenouiller pour baiser cette poussière sacrée, quand je fus distrait par la voix de ma compagne de pèlerinage, qui marchait derrière moi et m'appelait avec effroi, en me conjurant de quitter ces lieux ténébreux et de la ramener à la lumière. Elle était saisie d'une de ces terreurs peintes dans ce vers de Virgile, que saint Jérôme citait à propos de ces mêmes Catacombes :

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.

Ce que je ne puis vous traduire en français que par deux vers :

Partout la sombre horreur, partout l'ombre effrayante,
Et le silence même ajoute à l'épouvante.

Marie se rappelait le jeune peintre Robert égaré dans les Catacombes, aventure qui a inspiré à Delille un récit où on trouve ce beau vers :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence.

Le bon moine, surpris de la peur de la *signora*, avait beau l'assurer que cet artiste avait sans doute voulu aller tout seul, sans guide, mais qu'avec lui nous n'avions rien à craindre, et qu'il connaissait ces souterrains comme les corridors de son couvent.

Je voulais continuer, mais il fallut céder à cet effroi invincible, et remonter pour retrouver le jour et la lumière. Je me suis promis *in petto* de revenir un jour seul pour visiter tout à mon aise ces Catacombes. Ce nom célèbre vient d'un mot grec, κατακομβη, qui signifie *fosse, excavation souterraine.* Les montagnards des Alpes donnent encore le nom de *combe* à des gorges profondes qui semblent l'entrée d'un souterrain. Ainsi la *combe d'Enfer* près Martigny-en-Valais; ainsi au bord du délicieux lac du Bourget la *Haute-Combe*, qui donne son nom au célèbre monastère, le Saint-Denis des princes de Savoie vendu à la France par Victor-Emmanuel II.

LETTRE XXXI.



LE PHÉNIX DES BASILIQUES.

Via Appia. — Tombeaux païens et chrétiens. — La tour de Cécilia Metella. — La basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs. — Son incendie et sa résurrection. — Les schismatiques et les musulmans concourent à la reconstruire. — Pie IX l'achève et la consacre, après la proclamation de l'Immaculée Conception. — Les adieux de saint Pierre et de saint Paul. — L'atelier de mosaïques du Vatican et les portraits des Papes. — La dynastie des Souverains-Pontifes et la maison de Savoie.

Au-delà de Saint-Sébastien, la voie Appienne continue à mériter son vieux nom de la reine des voies [1]. Elle a aujourd'hui deux mille trois cents ans d'existence, et montre encore avec orgueil son antique pavé formé de gros polygones de lave. Après avoir été foulée par les triomphateurs de l'antique Rome, l'Appienne a vu passer saint Pierre, et Notre-Seigneur lui-même a daigné lui laisser l'empreinte de ses pieds ; elle a vu les premiers chrétiens porter furtivement les corps de leurs héros martyrs aux Catacombes, et elle voit aujourd'hui les pèlerins du monde chrétien qui vont vénérer ces reliques au fond des antiques sépultures de nos aïeux.

[1] . . . . Qua limite noto
Appia longarum teritur regina viarum.
(Stace, *Sylv.* II.)

Que vous dirai-je de toutes les ruines antiques que l'on rencontre sur cette voie? La villa de l'empereur Maxence, le cirque et le temple de Romulus, et là-bas, entre Albe et Rome, le champ de bataille des Horaces et des Curiaces, avec deux grands tombeaux qu'on dit être ceux des Horaces. Je me plais à faire résonner dans ce désert sauvage le *Qu'il mourût* de leur vieux père, ce cri que les vieux Romains n'ont point trouvé et qu'ils auraient admiré. Il me semblait trouver ici une harmonie entre le génie de Rome et le génie de Corneille, au milieu de cet horizon grandiose de la campagne romaine.

Toute cette voie Appienne, bordée d'une double rangée de tombeaux, était une avenue funèbre à l'usage des riches Romains; c'était la mode de s'y faire enterrer, et d'y mettre des épitaphes mélancoliques, plaisantes ou injurieuses[1]. Quelle différence avec les inscriptions catacombales si graves, si dignes, si religieuses!

Sous le sol de l'Appienne, chargé de tant de *magnifiques témoignages du néant de l'homme,* se sont creusés les labyrinthes sacrés, les cités sépulcrales du Christianisme, destinés, non plus seulement comme les tom-

[1] Exemple de jovialité : Un mari et une femme se disputent encore dans leur tombe; c'est un dialogue entre eux et un passant : Heu viator paulisque consiste. — Miraculum hic, vir et uxor non litigant. — Qui sumus non dico at ipsa dicam hic levius. — Ebrius me ebriam nuncupat. — Non dico amplius. — Hei uxor etiam mortua litigat.

Exemple de mélancolie :

Te lapis obtestor levite super ossa quiescas
Et mediæ ætati ne gravis esse velis.

Pierre, je t'en conjure, ne pèse que légèrement sur ces os, et ne sois pas trop lourde à un mort encore jeune.

beaux païens, à rappeler aux hommes leur mortalité, mais à élever leurs âmes vers la pensée du triomphe et de l'immortelle vie.

En face de la troisième colonne milliaire, sur le sommet d'une colline, à gauche de l'Appienne, s'élève la plus gracieuse et la mieux conservée des sépultures païennes : c'est un des plus nobles ornements de la campagne de Rome. Ce tombeau a la forme d'une tour aux proportions élégantes. Comme le môle d'Adrien, il fut crénelé et fortifié au moyen âge ; c'était la forteresse féodale des Gaétani, comme le Colysée était celle des Frangipani. Cette tour a une frise à festons entrecoupés de têtes de taureaux, ce qui lui fit donner le nom de *Capo di Bove* par les pâtres de l'*Agro Romano.* C'est le tombeau de Cecilia Métella. Nous essayons en vain d'appeler l'écho artificiel qui répétait sept fois, dit-on, le doux nom de Cecilia. Cette ruine est imposante ; le lichen et les câpriers sauvages s'en sont emparés et s'enroulent aux festons de marbre, triomphe de la vie végétative sur l'oubli éternel. Quelle était cette Cecilia ? Tout ce que nous apprend l'inscription de son tombeau, c'est qu'elle était fille de Quintus Cæcilius Métellus-le-Crétique, et femme de Crassus, le riche triumvir, qui lui éleva ce monument. On dit qu'elle enseigna à Cléopâtre la manière de fondre les perles dans du vinaigre pour les avaler dans son breuvage. Byron lui a consacré de beaux vers.

Au-dessous de la frise ornée de têtes de bœufs, on lit cette inscription du côté de la route :

CÆCILIÆ Q. CRETICI F. METELLÆ CRASSI.

Au-dessous on en a gravé une autre pendant la domination française :

LES OFF. DV CORPS IMP. DES ING. GÉOG. FRANC. ONT RÉTABLI CE TERME OCCID. DE LA BASE MESVRÉE EN 1751 PAR LES P. P. MARC ET BOSCOWICH, POVR LA DÉTERMIN. D'VN DEGRÉ DV MÉR. DE ROME. 1809, AN. V DV RÈGNE DE NAP. EMP. ET ROI, PROTECT. DE LA CONF. DV RHIN. LE DVC DE FELTRE ÉTANT MINISTRE DE LA GVERRE, ET LE COMTE MIOLLIS GOVVERNEVR DES ÉTATS-ROMAINS.

Du tombeau de Cœcilia Métella on va à Saint-Paul-hors-les-Murs, à travers la campagne romaine, par des chemins de traverse, creusés par les pluies d'orages et ombragés de grands arbres ; ils nous rappellent ces chemins creux du Nivernais et du Bourbonnais, que nos paysans appellent aussi des *rues,* comme les Romains, *vie.* L'un de ces chemins s'appelle ici *Via Paradisi,* et est bordé par une petite chapelle dédiée à saint Isidore. Là-bas, voici des fouilles commencées dans ce sol inépuisable, qui garde encore dans ses flancs des mines et des trésors d'antiquités. A droite apparaissent, de loin en loin, les hautes murailles crénelées de Rome.

Après un voyage assez long et fort lent, voilà qu'au détour d'un gros rocher rouge, surmonté d'un pin, on découvre Saint-Paul-hors-les-Murs, à demi voilé par une longue file de cyprès. C'est une des plus anciennes basiliques de la chrétienté, bâtie au lieu même où on enterra, après son martyre, l'Apôtre des nations.

Cette basilique, solitaire, immense, mélancolique, véritable temple du désert, se dresse majestueusement

non loin du Tibre ; sa charpente fut formée de cèdres du Liban, comme le temple de Salomon ; fondée par Constantin, ruinée par les Vandales, dévastée par les Sarrazins qui remontaient le Tibre, renversée par un tremblement de terre, incendiée trois fois, dont une par le feu du ciel, on l'a toujours vue renaître de ses ruines et de ses cendres, comme le Phénix de la fable, comme la religion immortelle dont elle est un des sanctuaires les plus vénérés. Son dernier incendie eut lieu dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823. Le vénérable Pie VII touchait à ses derniers moments ; cette même nuit, le Pape, mourant, fut agité par un songe qui lui présentait sans cesse un grand malheur arrivé à l'Eglise. Il s'éveilla en sursaut plusieurs fois, et demanda s'il n'était rien arrivé de nouveau. Le lendemain, pour ne pas aggraver son état, on lui cacha ce désastre, et il est mort peu après sans l'avoir jamais su. Cet incendie servit de bûcher funèbre à Pie VII ; voyant Saint-Paul renaître de ses cendres, je l'ai appelé le phénix des basiliques. Sur les sépulcres des catacombes, cet oiseau fabuleux est un des symboles de la résurrection et de la renaissance éternelle. La reconstruction, obstinément poursuivie de cette basilique, est un grand acte de foi que les incroyants ne comprennent pas.

A peine Pie VII mort, ses successeurs, Léon XII, Pie VIII, et Grégoire XVI, sans s'étonner de ce désastre, sans s'effrayer de la dépense à une époque où la chrétienté ne donne plus de secours d'argent au Saint-Siége, résolurent de tout relever, avec une infatigable persévérance et une sainte obstination, Enfin, Pie IX a eu la gloire d'achever la réédification de ce monument unique.

J'ai entendu blâmer la reconstruction de Saint-Paul ; les uns la critiquent à cause de l'énorme dépense qu'elle nécessite ; les autres à cause du désert qui l'entoure et de la *mal'aria* qui l'enserre ; certains vont jusqu'à regretter, sous le rapport de l'art et du pittoresque, qu'on n'ait pas laissé Saint-Paul en ruines, comme Palmyre ou Balbeck, la basilique leur ayant paru faire bon effet avec sa forêt de colonnes calcinées par le feu, sa voûte crevée, ses grands murs pantelants, noircis par la fumée et recouverts d'un manteau de lierre, etc. C'est à merveille ; mais Messieurs, il ne s'agit ici ni d'argent, ni d'air salubre, ni de pittoresque. L'Eglise n'est pas une ruine ; elle n'en veut pas autour d'elle ; elle ne peut, ni ne doit à aucun prix renoncer à ses plus augustes souvenirs. Demandez à une fille pourquoi elle restaure à si grands frais le tombeau de son père, pourquoi elle ne le laisse pas plutôt à l'état de ruine pittoresque, ou bien pourquoi elle ne le rebâtit pas ailleurs : pourquoi ? parce que c'est là même que son père est mort et qu'il a été enseveli, parce qu'on ne change pas un souvenir de place ! Ainsi vous répondra l'Eglise sur les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, ses deux pères, ses deux fondateurs. Voilà pourquoi c'est un projet aussi risible que coupable de vouloir transporter la Papauté loin de Rome. « Saint Paul, dit Louis Veuillot, étant *l'apôtre des nations*, l'église de saint Paul est le chef-lieu d'une paroisse qui se compose du monde entier, et un jour elle sera trop étroite pour contenir l'abondance des députés des nations. »

A celui qui occupe dans l'Eglise la plus grande place après saint Pierre, il fallait une basilique digne de lui, la plus belle après le temple auguste du Vatican. Il conve-

nait que le citoyen romain qui obligeait ses accusateurs à le suivre devant Néron, que le prisonnier qui sommait les magistrats de venir ouvrir sa prison, restât enseveli ou plutôt vivant sous un temple offrant l'image complète, correcte et pompeuse d'un prétoire impérial. Il est là, devant l'hémicycle dont la chaire rappelle le tribunal de l'empereur. Il est à la place où l'accusé répondait, et il répond depuis dix-huit siècles par sa confession, et cette confession dirait d'elle-même ce qu'on y a gravé en lettres d'or : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* La basilique est vide, afin que la pensée évoque plus rapidement dans les galeries, sur les combles, à toutes les arcades et à toutes les fenêtres, les spectateurs qui entendirent la confession de saint Paul devant Néron. *Tu es vas electionis.* La basilique aussi devait être un vase d'honneur. Et bien que Dieu ait choisi pour la refaire aussi belle que jamais un siècle d'indifférence, il a fallu que tous y prissent part, jusqu'aux schismatiques et aux musulmans [1]. A côté des deux colonnes qui, pour soutenir l'arc principal, ont été taillées dans le granit piémontais par la munificence de l'empereur d'Autriche, voici quatre colonnes d'albâtre oriental envoyées par Méhémet-Ali. Et ces tables, qui brillent partout comme des masses d'émeraudes, sont venues du fond de la Sibérie par ordre du czar appelé Nicolas Ier. On a gravé autour de l'abside, les noms des Evêques, des Archevêques, des Cardinaux qui environnaient Pie IX, quand l'oracle infaillible a défini le dogme de l'Immaculée-Conception.

[1] Nous empruntons ces considérations à un article de Son Eminence le cardinal Dom Pitra.

C'est à ce moment solennel que Pie IX a consacré le nouveau Saint-Paul. A la Pentecôte de 1862, le Pape a donné à chacun des évêques une grande médaille qui représente la basilique de Saint-Paul sortant plus splendide de l'incendie, c'est l'image de la société future que l'Egilse va réparer avec plus de magnificence encore que dans le passé.

La basilique de Saint-Paul est la digne sœur de la basilique de Saint-Pierre [1]. Mgr. Gerbet nous a fait remarquer ce triangle sacré, dans lequel les basiliques de Latran, de Saint-Pierre et de Saint-Paul enferment Rome chrétienne. Chacune d'elles tomberait cent fois, qu'on la relèverait toujours. « Les origines, l'histoire, l'organisation de la cité sainte, ont de tant de manières leurs plis et replis dans ces trois églises, qu'elles font partie, pour ainsi parler de son essence monumentale, et que leur durée, sans doute, égalera sa durée. »

L'intérieur de la basilique ressuscitée est d'un grandiose indescriptible ; la forêt de colonnes offre des perspectives à perte de vue. La vieille mosaïque du chœur, épargnée par l'incendie, a été remise à sa place. Le tabernacle du treizième siècle, respecté par la flamme, se compose de colonnettes de porphyre incorporées à la table de l'autel, qui recouvre le tombeau de saint Paul, et supportant quatre arceaux et une voûte croisée, en style ogival. Pie IX a voulu que ce monument précieux fût enchâssé

Elles sont aux deux extrémités de Rome, chacune sur leur rive du Tibre, immortelles gardiennes de la Ville-Éternelle ; Rome est entre deux ; donc Dieu est là, dit une vieille inscription rapportée par Baronius :

Hos inter Roma est, hic sedet ergo Deus.

dans une nouvelle Confession, ainsi composée : quatre riches piédestaux, incrustés de lapis-lazuli, de malachite, de brèche égyptienne et de bronze doré, et portant, au milieu de ces précieuses matières, les armes de Pie IX, supportent les quatre colonnes d'albâtre oriental données par le vice-roi d'Egypte, et ornées elles-mêmes de bases et de chapiteaux en bronze doré d'un travail achevé. Ces colonnes sont surmontées d'un magnifique baldaquin, dont l'encadrement est orné de ciselures du meilleur style. Sur un fond de malachite et sur les quatre côtés de l'encadrement, on lit en grands caractères les paroles suivantes, choisies par le Souverain-Pontife lui-même : *Tu es vas electionis sancte Paule.*

Le monastère de Saint-Paul est réoccupé par un abbé et des religieux qui y font revivre toutes les traditions de l'Ordre de Saint-Benoît. Le cloître, épargné en partie par l'incendie, est d'un style ravissant, semi-bysantin, semi-ogival, mais le cintre y domine encore; il est soutenu par plusieurs centaines de délicates colonnettes de marbre roulées en torsades et incrustées de mosaïques. Le préau du cloître est rempli de beaux rosiers épanouis, qui me rappellent ce passage des révélations de sainte Brigitte, où elle compare Rome inondée du sang des martyrs à un champ fleuri de roses rouges. On a trouvé ici une épitaphe mutilée qui semble rappeler cette comparaison :

Pvrpvrevm . velvti . rosios . que . reg.....
Et genitrix natis lachrymasqve . reliq.....

Sous les portiques du cloître on a entassé une fuole

d'inscriptions et de débris arrachés à l'incendie et qui attendent encore leur place. Voici l'épitaphe du tailleur impérial :

Hic depositvs benemeritus
Vestitor imperatorvm.

Voici trois sœurs ou trois amies chrétiennes qui se sont fait faire un *trisomum*, c'est-à-dire un tombeau à trois places dans les catacombes :

Agape et Rvstica et Erene
fecervnt sibi locvm
trisomvm.

Nous allons rentrer à Rome par la voie d'Ostie et la porte Saint-Paul. Un peu avant cette porte, à droite, on nous fait remarquer une pauvre petite maison dont la partie inférieure sert de chapelle. Une inscription, encadrée entre deux colonnettes avec un bas-relief, indique aux passants le lieu où l'on croit que saint Pierre et saint Paul se sont séparés lorsqu'on les menait au martyre. « Cette scène d'adieux fraternels fait un heureux effet parmi les souvenirs qui entourent le berceau de l'Eglise romaine. Rome païenne a été fondée par deux frères, dont l'un a égorgé l'autre. La ville qui devait régner sur le monde par le glaive, a été marquée originairement de la même tache de sang que la première ville de guerre construite par Caïn, le père de la race des géants. Rome chrétienne a eu pour fondateur deux hommes pacifiques comme Abel, plus frères par l'âme qu'on ne l'est par la chair, morts de la même mort, du même dévouement, aux portes de la même ville, la même année, le même

jour. L'antique fratricide a été remplacé par une fraternité divine qui a présidé à la seconde naissance de Rome destinée désormais à répandre par toute la terre, avec l'Evangile, le dogme et le sentiment de la fraternité humaine [1]. »

L'incendie de Saint-Paul avait détruit la galerie des vieux portraits des Papes, collection unique en son genre. On l'a remplacée par une suite de médaillons en mosaïque, dont l'exécution a donné une grande activité à l'atelier de mosaïques du Vatican, établissement grandiose que nous venons de visiter. Cet art monumental, dont le nom vient de *Musa,* est digne par sa durée de représenter la durée du catholicisme, c'est la véritable peinture de l'éternité, comme disait le peintre Dominique Ghirlandajo à la vue des mosaïques du Latran. On se plaint de la solitude de Saint-Paul? Mais voyez donc si la basilique n'est pas remplie par les deux cent soixante Pontifes rangés dans le cercle d'or de leurs médaillons, comme pour écouter et confirmer la confession apostolique, comme pour prononcer avec l'Eglise les paroles qui décorent le baldaquin triomphal : *Sancte Paule apostole, prædicator veritatis in universo mundo;* « O saint

[1] Mgr. Gerbet. — Voici l'inscription qui met dans la bouche des deux Apôtres quelques paroles d'adieux touchantes et naïves dans leur vieil italien :

In questo luogo si separarono S. Pietro et S. Pavolo andando al martirio et dice Pavolo a Pietro :

La pace sia con teco fundamento
Della chiesa et pastore di tutti
Li agnelli di Christo
Et Pietro a Pavolo
Va in pace predicatore dei buoni
Et guida de la salute dei justi.

Paul, apôtre et prêcheur de la vérité par le monde entier ! » Quelle dynastie que celle de tous ces successeurs de saint Pierre ! Et une pauvre petite royauté Savoyarde, qui a vendu sa Savoie à la France, croit qu'elle pourrait usurper un jour la capitale éternelle de cette dynastie immortelle. Est-ce que Victor-Emmanuel II s'imagine qu'il serait le premier à Rome, si on lui laissait un instant remplacer le Pape? Il y tiendrait moins de place que l'ombre seule du Souverain Pontificat, et le Pape règnerait encore à Rome par son absence. Le roi de Piémont veut imiter César ; qu'il dise donc comme César : Mieux vaut être le premier à Turin que le second à Rome !

LETTRE XXXII.



LES ROSES DE NÉRON.

Le martyre de saint Agnès et celui de Louis XVI. — La mort de Basseville dans l'histoire et dans la poésie. — La villa des Roses et la maison dorée de Néron. — Le buste de ce César type de l'empereur romain. — Néron artiste et *dilettante* se compose une *claque* pour se faire applaudir. — Forcé de fuir, il se cache près des catacombes et se donne la mort. — Le *Tu as vaincu, Galiléen*, se répètera dans tous les temps. — Comment la *question romaine* date de Néron

C'est aujourd'hui le 21 janvier.

Ne vous êtes-vous pas éveillé comme moi ce matin en pensant aux deux martyrs dont on célèbre aujourd'hui la fête : la sainte vierge Agnès et le saint roi Louis XVI? Louis XVI, qui, pour avoir refusé de souscrire à la déportation des prêtres fidèles, est devenu ainsi lui-même un confesseur de la foi, et fut mis à mort par les Nérons du peuple souverain. Le pape Pie VII, comme docteur particulier, a qualifié de martyre la mort de Louis XVI. La place Louis XV est une enceinte consacrée par le sang comme le Colysée, et l'obélisque du Luxor m'a rappellé souvent l'obélisque de Néron qui s'élève sur la place du Vatican. Au moment où la Convention jugeait Louis XVI à Paris, une coïncidence préméditée cherchait à provoquer une révolution à Rome.

Le 10 janvier 1793, le ministre de la République française à Naples avait expédié son secrétaire, Hugues de Basseville, et le major Deflotte au consul de France à Rome, pour lui ordonner d'essayer de révolutionner la Ville-Eternelle en arborant le drapeau tricolore. Pie VI refusa ce droit aux agents de la Convention régicide. Basseville et Deflotte, bravant la défense du Souverain, parcoururent le Corso un dimanche soir, en étalant quatre drapeaux tricolores aux quatre coins de leur voiture de louage. Remarquez que la tactique révolutionnaire est toujours la même ; les agents piémontais de M. de Cavour n'employaient pas d'autre système que celui d'exciter dans les Etats romains une manifestation quelconque, bientôt appuyée par des troupes nombreuses. En 1793 le peuple romain, fort dévoué au Pape, s'irrita d'être ainsi bravé par ces républicains français ; il les siffla et leur jeta des pierres près de la place Colonna ; on prétend qu'ils répondirent par un coup de pistolet. Assaillis par une multitude furieuse, aux cris de : *Vive saint Pierre !* les deux révolutionnaires se réfugièrent derrière le palais Chigi, dans la maison du banquier Etienne Moulte ; Deflotte se sauva par une fenêtre, mais Basseville fut frappé par un barbier d'un coup de rasoir dans le bas-ventre, dont il mourut dans la nuit, sans se douter qu'il allait être immortalisé par la poésie [1]. Le célèbre Monti prit sa mort pour sujet d'un poème qu'il intitula : *la Basvilliana,* et qui fut jugé digne de Dante. Le poète

[1] Pie VI rendit un édit pour rechercher et punir les coupables, et il prit à sa charge l'enfant de Basseville, qui était d'Amiens. La mort de Basseville fut plus tard un des prétextes dont se servit la première République française pour s'emparer de Rome.

nous peint l'âme de Basseville devant le tribunal de Dieu, condamnée à revenir sur la terre et à revoir la France pour y être témoin du résultat des doctrines républicaines que Basseville a voulu propager en Italie. Son ange l'accompagne dans ce pèlerinage ; il parcourt la France, et c'est avec horreur qu'il la retrouve inondée de sang et de ruines. Il arrive à Paris, *la città dolente :*

> A Parigi, che tardi e mal si pente
> Della sovrana plebe cittadina.

Là il voit en frémissant l'échafaud dressé sur la place de la Révolution, et Louis XVI y monter comme sur le trône qui lui est préparé par l'amour de ses peuples. Rien n'égale l'énergie et la majesté sombre de ces tercets dantesques, que l'on ne peut traduire. Monti s'élève jusqu'au sublime, lorsqu'il nous peint le Roi-martyr, à l'exemple du Christ, pardonnant à ses bourreaux, et s'écriant à son tour : Pardonnez-leur, mon Dieu, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font :

> E a quel Giusto simil che fra' ladroni
> Perdonando spirava, ed esclamando :
> Padre, Padre, perchè tu m'abbandoni ?
> Per chi a morte lo tragge anch'ei pregando,
> Il popol mio, dicea, che sì delira,
> E il mio spirto, Signor, ti raccomando.

La France ne devrait jamais oublier qu'en condamnant Louis XVI, Robespierre a soutenu que, moralement, juridiquement et constitutionnellement, Louis XVI était innocent ; mais que, politiquement, il devait mourir, par suite de la distinction de l'ordre politique d'avec l'ordre

moral, principe abominable, qui déclare l'ordre politique indépendant de la justice, de la morale, de la religion. *Lasciamo la Morala,* disait M. de Cavour à ses agents.

Ce matin, je suis allé fêter sainte Agnès à sa basilique Hors-les-Murs, et j'ai vu bénir ses agneaux [1]. Cet après-midi, il signor Diamanti vint nous apporter des billets pour visiter la villa Palatina. On s'y rend par le Forum, et on y monte par le chemin où était jadis le *Clivus Victoriæ,* l'escalier du coteau de la Victoire, par lequel les Césars descendaient de leur palais au Colysée et au Forum. Arrivé au sommet, on laisse à gauche l'humble couvent de Saint-Bonaventure, et on entre par une belle grille dans le jardin de la Vigna Palatina. C'est l'ancienne villa Spada, puis villa Magnani, puis villa Mills, enfin, c'est aujourd'hui la villa Smith, propriété d'un colonel anglais.

C'est une singulière chose que de trouver ce petit castel anglo-normand juché sur les ruines du palais des Césars, comme un enfant sur les épaules d'un géant. Au milieu d'un petit parc anglais, peigné, brossé, fleuri et parfumé, figurez-vous un *cottage* héroïque, un châtelet en briques, tout coquet et tout surpris de se trouver là avec son gothique de fraîche date. Imaginez un roman de Walter-Scott en pleine Rome. Et quel curieux contraste, après avoir traversé le vestibule de ce petit manoir écossais, d'aller au bout du jardin s'accouder sur la terrasse; les Highlands font place aux sept Collines, et les Stuarts sont détrônés par le souvenir des Césars.

Voici tout à coup les jets d'eau, les cyprès romains, les

[1] Nous réservons l'histoire de sainte Agnès et le récit de notre visite à sa basilique pour l'ouvrage que nous préparons sous ce titre : *La Madone et les saints à Rome.*

ruines impériales emmaillottées de lierre, les sombres arceaux néroniens, à gauche la vue du Cœlius; en face, l'Aventin, le Janicule, le Tibre; à droite, le reste de Rome et Saint-Pierre isolé, toujours grave et seul comme était son architecte Michel-Ange, ainsi que le lui reprochait Raphaël.

Cette plate-forme du Palatin, dont on fait le tour en se promenant, est le berceau de Rome. Voyez là-bas cette large plaine : c'était le pays des Rutules; là Turnus régnait en paix, quand un jour un aventurier y débarque, le combat, le tue, et épouse sa fiancée. Cet aventurier était Enée, précurseur du bandit Romulus. Avez-vous remarqué cette singulière ressemblance entre le fondateur du peuple hébreu et le fondateur du peuple romain ; entre Moïse exposé sur le Nil, et Romulus exposé au bord du Tibre, dont les flots débordés laissèrent en se retirant le berceau arrêté entre les roseaux, sous un figuier sauvage? Moïse fut recueilli par la fille du roi Pharaon, Romulus par la bergère du roi Amulius. Une autre similitude biblique se trouve dans le fratricide de Romulus qui tue Rémus, comme Caïn tua Abel. Il est de mode aujourd'hui de ne plus croire à Romulus. Dans mille ans (si le monde vit jusque là) il se trouvera des historiens qui mettront en doute l'existence de Napoléon. Revenons à Romulus. Il fonda sa ville sur le Palatin, où Virgile place le roi Evandre et ses bergers arcadiens. Pour tracer les contours de sa Rome carrée, *Roma quadrata,* Romulus fit employer la charrue; quand il voulait marquer la place d'une issue, il disait au laboureur : *Porta* (soulève la charrue.) De là l'étymologie du mot *porte*.

Montesquieu compare Rome naissante à ces villes rustiques de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux et les fruits de la campagne. Les cinq premiers rois habitèrent cette colline. Auguste y éleva sa maison impériale, qu'on appela d'un nom emprunté à celui de la colline, *Palatium*[1]; de là, dans presque toutes les langues dérivées du latin, le mot *palais*, qui sert à désigner les résidences souveraines et les habitations splendides. Est-ce aussi de la célèbre colline que descendent les comtes Palatins et les comtesses Palatines?

Tibère et Caligula agrandissent le palais d'Auguste. Néron s'empare de toute la colline, et n'en ayant pas assez, il élève sur l'Esquilin sa maison *transitoria;* puis, trouvant Rome trop vieille et son palais encore trop petit, il s'avise d'un expédient grandiose et tout nouveau; il ordonne que Rome et son palais soient livrés aux flammes. Cet incendie de Rome ne dut avoir son pareil qu'à Moscou[2]. Quand tout est réduit en cendres, Néron s'empare de toute la plaine de l'Esquilin jusqu'à Sainte-Marie-Majeure. Cette vaste enceinte renfermait pour lui seul des prairies, des vignes, des bois, une sorte de parc anglais; à l'endroit où est aujourd'hui le Colysée, un lac, bordé d'édifices, figurait une ville maritime. Au centre de cette enceinte, Néron éleva sa *Domus Aurea,* sa Maison Dorée, construite avec les ruines de sa patrie, comme dit Tacite. Cette monstrueuse demeure menace de faire de

[1] *Palatin* vient lui-même de *Palès,* divinité champêtre qu'on adorait sur cette colline.

[2] A Rome, au théâtre populaire *Corea*, on représente encore, avec des feux d'artifice, l'incendie de Rome par Néron, et l'incendie de Troie dont les Romains ne se rassasient pas, en dignes rejetons de la race troyenne échappée à ce grand désastre

Rome une seule maison, disait Suétone, *Roma domus fiet*.

Pour décorer les appartements, on emprunte à la Grèce l'élite de ses statues, et à l'Asie son luxe prodigieux. Les murs sont plaqués d'ivoire et incrustés de pierreries. La salle à manger est mobile [1]; image du globe, elle tourne sur des pivots marquant le jour et la nuit, et le cours des astres représentés sur un fond de lapis-lazuli. Néron n'était-il pas dieu, et n'avait-il pas fait descendre le ciel sur la terre? Je ne sais si son palais avait des *calorifères*, confortable moderne que le climat ne réclamait pas, mais il avait des *odorifères*, des bouches odorantes qui envoyaient des bouffées de parfums comme un encens dû au divin empereur.

Que reste-t-il de toutes ces constructions impériales? Quelques débris souterrains que nous demandons à voir.

Le domestique du colonel Smith, qui s'offre à nous conduire est un pur-sang anglais, il nous promet de nous montrer *the coffee-room* de Néron. L'un de nous lui demande à voir la longue-vue avec laquelle Néron regardait de sa fenêtre l'incendie de Rome. Il répond qu'elle est perdue, et que son maître regrette fort de ne pas l'avoir dans sa collection. Il nous fait descendre au milieu du jardin, dans les trois grandes salles, aujourd'hui souterraines, du palais impérial. Ces salles sont voûtées et éclairées par un ouverture ronde à la voûte, comme au Panthéon. Les broussailles et les pariétaires

[1] C'est dans cette salle à manger que les Romains apprirent cet ingénieux moyen de renouveler sans cesse les plaisirs de la table : *Edunt ut vomant, vomant ut edant.* (Sénèque.)

encombrent aujourd'hui ces souterrains humides. Est-ce ici la crypte où Caligula fut massacré? où était le cachot dans lequel le jeune Drusus est mort de faim, en mâchant la bourre de ses matelas? C'est dans ce jardin que Messaline fut tuée. Montrez-nous la salle du festin où Britannicus fut empoisonné :

Avec Britannicus je me réconcilie.

Tacite remarque que l'empoisonneuse Locuste fut longtemps un moyen de gouvernement, *diù inter instrumenta regni habita.*

J'ai vu au musée de Latran le buste de Néron : c'est une figure grasse et fine, au nez recourbé comme un oiseau de proie; mélange de volupté et de cruauté [1]. C'est l'apogée monstrueuse de la folie, de la débauche et de la férocité romaine. De nos jours, n'a-t-on pas voulu réhabiliter Néron, comme on l'a essayé pour Robespierre et pour Danton? C'était, dit-on, un grand *artiste* sur le trône, incompris de notre siècle misérable; c'était un *viveur* gigantesque. Il était poète, il avait composé un poème sur la guerre de Troie, qu'il déclamait du haut d'une tour, pendant que Rome brûlait par ses ordres. Il était orateur, peintre, sculpteur, comédien, musicien, joueur de lyre; quand il fuit devant la révolte, il se rend ce témoignage que, quand Néron ne serait plus roi, il serait encore un grand artiste; la lyre, ornement de sa grandeur, sera la ressource de sa disgrâce; le *virtuose* ne trouve pas de

[1] Au musée Campana on voit le buste de Néron petit enfant; c'est un gras et gracieux poupon; pourquoi non? La grâce du baptême en eût fait peut-être un saint, la toute-puissance païenne en a fait un monstre.

terre qui ne le nourrisse. Forcé de se tuer, il s'écrie en pleurant : Quel artiste le monde va perdre, *qualis artifex pereo!*

Puis-je oublier un autre talent de ce génie impérial, talent plus apprécié que nul autre dans ce siècle de *sportmen:* le divin empereur était un cocher distingué; il excellait à guider ses chevaux sur le *turf*. C'était aussi un danseur de ballets mythologiques comme le fut plus tard Louis XIV. Mais Racine eut la gloire de corriger le grand Roi de cette fantaisie néronienne par les vers de Britannicus, où il peint les travers de l'empereur romain :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière;
A disputer des prix indignes de ses mains;
A se donner lui-même en spectacle aux Romains;
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre ;
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
Tandis que des soldats, de moments en moments,
Vont arracher pour lui les applaudissements.

Néron s'était composé une *claque* de cinq mille applaudisseurs très robustes. On trouve dans plusieurs de ses portraits, remarque M. Ampère, le dépit furieux de l'auteur à qui l'on n'a pas rendu justice comme Robespierre, ou du comédien sifflé comme Collot-d'Herbois.

Telles étaient nos réflexions en nous promenant sur le Palatin, dans le parc de la villa Smith. Son propriétaire anglais est un amateur de roses et d'antiquités, *dilettante* des choses qui passent et des choses qui demeurent; son jardin est rempli de fleurs, et sa maison a été surnommée la *Villa des Roses*. Ces fleurs descendent peut-être de celles qui couronnaient le front du divin empereur. Si

Néron revenait dans son Palatin, il pourrait encore chanter le *Chant de fête* que lui prête V. Hugo :

J'ai détruit Rome afin de la fonder plus belle,
Mais que sa chute au moins brise la croix rebelle !
Plus de chrétiens ! allez, exterminez-les tous !
Que Rome de ses maux punisse en eux les causes,
Exterminez !... — Esclave, apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux !

Voilà ce qui reste des Nérons et des Césars ; quelques débris croulants et quelques roses éphémères, au-dessus desquels s'élève la croix du petit couvent de Saint-Bonaventure.

Contemplez ces trois monuments si divers qui couronnent le Palatin. Là les ruines païennes enfouies en terre comme des vaincus ; ici la villa moderne, qui, avec sa couleur rose, ses créneaux gothiques et son minaret moresque, n'est qu'un pastiche arabe-ogival qui singe maladroitement à Rome le petit Alhambra ; c'est comme une décoration de théâtre qui n'a rien de réel ; on attend le coup de sifflet du machiniste pour la voir disparaître comme elle est venue.

Le couvent est le seul monument qui soit à sa place, le seul successeur et gardien légitime des ruines impériales ; il a seul son but et sa raison d'être. « Qu'il est bien placé là, dit Mgr. Gerbet, avec son petit jardin, son palmier d'Orient, la sainte pauvreté de ses religieux, le surnom séraphique inscrit sur sa porte, et le chemin de la croix qui y conduit. C'est le monument, c'est le type du dépouillement volontaire, d'une vertu éternellement inintelligible à la cupidité qui avait été le dieu du Palatin,

et qui est encore adoré par beaucoup de ceux qui le visitent. Ils ne songent guère à pénétrer le sens de cet hiéroglyphe chrétien, jeté dans ce pandémonium de toutes les rapines et de toutes les richesses de l'ancien monde. »

Le colonel Smith vient de mettre en vente la villa Palatina. Je voudrais pouvoir l'acheter et en faire un couvent[1].

Si j'étais peintre ou sculpteur, j'aimerais à représenter l'Eglise de Jésus-Christ trônant au Capitole où le Labarum est arboré, ayant devant elle le palais des Césars en ruines, le Colysée, et le temple de tous les dieux devenu l'église de tous les saints ; j'entasserais à ses pieds mille débris de temples, d'autels, de colonnes, d'obélisques, de cirques, de thermes, d'urnes et de sarcophages, et j'inscrirais au bas ces paroles d'un prophète : *Ponam thronum ejus super lapides istos et statuam solium suum super eos* (Jérémie XLIII).

Ce matin j'ai vu bénir les agneaux de sainte Agnès ; ce soir j'ai effeuillé les roses de Néron. Au temps où le Christianisme proscrit filait sa trame divine dans l'ombre de Rome souterraine, voyez-vous, par cette nuit obscure,

[1] Depuis la première édition de ce livre, ce vœu a été réalisé, mais non par moi. La villa Palatina a été acquise par les religieuses de la Visitation chassées de leur couvent de l'*Umiltà* par la république de 1849, et réfugiées au monastère de Sainte-Suzanne qu'elles ont cédé au directeur du séminaire français. Les filles de saint François de Sales vont s'unir aux enfants de saint François d'Assise pour compléter la purification du Palatin, et faire un lieu de prière et de recueillement de la colline impériale souillée par les orgies des Césars et les impuretés du culte de Vénus. Les fleurs vivantes de saint François de Sales parfument maintenant ces lieux, à la place des roses mortes de Néron.

Aujourd'hui les touristes ne peuvent plus visiter la villa Palatina devenue le couvent des Visitandines, ce qui peut donner quelque mérite à notre description de l'ancien état des lieux.

ce fugitif qui s'échappe de Rome par la voie Nomentane; il est pâle et tremblant, nu-pieds, la figure cachée dans un mouchoir, le corps enveloppé dans une *pœnula* (vêtement de *peine* des esclaves, sorte de caban à capuchon). C'est Néron qui fuit devant la révolte des prétoriens. Néron a peur. Tous ceux qu'il a fait mourir lui apparaissent et semblent se précipiter sur lui. Son affranchi Phaon le mène à sa villa des champs, qui était sur la Nomentane, un peu au-delà des catacombes de Sainte-Agnès, au lieu dit aujourd'hui la *Serpentera*. Phaon, pour plus de sûreté, exhorte son maître à se cacher dans une sablonnière, une *arénaire*, creusée pour l'extraction du sable volcanique, appelé *pouzzolane*, tels qu'on en voit encore de ce côté; il refuse. On fait un trou dans la muraille de la villa par où il pénètre, marchant à quatre pieds, se traînant sur ses mains, dans l'attitude de Nabuchodonosor; mourant de soif, il boit dans le creux de sa main un peu d'eau qui suintait : « Voilà donc, dit-il, le *decocta* de Néron [1]. » Son affranchi le presse de se tuer pour en finir; il approuve ce projet; il fait creuser sa fosse devant lui, puis il recule; il a peur de la mort; il pleure, il répète : Quel artiste le monde va perdre! Il essaie un poignard, il se reproche sa lâcheté; il supplie Phaon de l'encourager par son exemple à mourir.

Un bruit de chevaux se fait entendre. Il déclame en tremblant le vers d'Homère *(Iliade,* x) :

Le galop des coursiers a frappé mon oreille.

[1] C'était une eau chauffée que l'on faisait ensuite rafraîchir dans la neige. Cette recherche était de l'invention de Néron. (Pline, cité par M. de Champagny.)

Enfin, il se décide, et se perce la gorge, aidé par son secrétaire Epaphrodite. Il meurt, ses yeux sortent de leurs orbites et prennent un regard immobile qui fait frissonner les assistants.

Ainsi Néron, ce persécuteur-type des chrétiens, fut forcé, comme ses victimes, de se réfugier dans une *arénaire,* dans un souterrain voisin de ces catacombes qu'il peupla de martyrs.

Oui, on est fier d'être chrétien à Rome, on est heureux d'y porter ce nom abhorré dont Tacite parle ainsi : « Pour faire cesser le bruit flétrissant qui lui attribuait l'incendie de Rome, Néron supposa des coupables, et livra aux tortures les plus raffinées ces hommes détestés pour leurs *infamies*, que le peuple appelait *chrétiens.* Ce nom leur vient du Christ qui fut supplicié sous Tibère, par le procurateur Ponce-Pilate [1]. »

Dans notre *Credo* de chaque jour nous répétons le mot de Tacite : *Passus sub Pontio Pilato.*

Comme Tacite, Voltaire appelait le Christianisme l'*infâme;* eh bien! de Tacite à Voltaire, de Néron à Robespierre, de Julien l'Apostat aux persécuteurs modernes, tous les blasphémateurs du Christ sont ou seront forcés de s'écrier : Tu as vaincu, Galiléen, ΝΕΝΙΚΗΚΑΣ ΓΑΛΙΛΑΙΕ.

Malgré ses apologistes, Néron doit donc rester dans l'histoire ce qu'il était : un matricide, un monstre

[1] Nero subdidit reos, et quæsitissimis pœnis adfecit quos per *flagitia* invisos vulgus *christianos* appellabat. Auctor nominis ejus *Christus* Tiberio imperante per procuratorem *Pontium Pilatum* supplicio affectus est. (*Ann.* XV.)

Dont le nom restera dans la race future
Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure.

Néron pourtant ne fut ni plus cruel que Tibère, ni plus insensé que Caligula, ni plus débauché qu'Heliogabale. Non, mais ce qui lui a mis au front une tache de sang ineffaçable, c'est d'avoir été le premier grand persécuteur des chrétiens. C'est Néron qui a soulevé la *question romaine;* elle date de lui. Néron, selon l'expression de Louis Veuillot, est le vicaire de Satan, comme Pierre, qu'il a tué, est le vicaire de Jésus-Christ. Néron devine le premier Pape, il le prend et le crucifie.

« Oui, remarque M. Laurentie, la Question Romaine n'est pas née d'hier; elle date de Néron. Ce grand démocrate fut le premier qui imagina de disputer Rome à l'Eglise, et il mit à son dessein une énergie qu'on n'a pas égalée depuis. Il enduisait de poix les chrétiens vivants, et les allumait comme des torches, dans ses jardins, pour illuminer ses fêtes de nuit, façon nouvelle d'attaquer le CHANCRE, c'est l'expression heureuse du héros Garibaldi, qui commençait à se former dans la ville impériale. Mais cela ne lui servit guère; le chancre gagna la ville, et depuis dix-huit cents ans que d'efforts encore pour l'en arracher! Efforts stériles! le chancre s'est attaché aux flancs de la cité; il résiste au fer et à la flamme; enfin voici que, sous nos yeux, on l'attaque par la politique, sorte de procédé qui n'allait guère au génie tranchant de Néron, mais qui, pour être moins féroce, ne sera pas moins vain que tous les autres. »

LETTRE XXXIII.



OCTAVIE ET PILATE.

Ma journée à Rome. — Le palais Ruspoli. — Détails de mœurs romaines. — Le cocher et le savetier. — Montaigne à Rome. — La *pietà romana.* — Le théâtre de Marcellus. — Les deux ours. — La rose et le serpent des Orsini. — Madame de Montmorency et la princesse des Ursins. — Le portique d'Octavie et les vers de Virgile. — Le Ghetto et la Pescheria. — Le temple de Vesta et celui de la Fortune virile. — Les gamins romains. — La maison de Pilate, de Crescenzio et de Rienzi. — Une réhabilitation de Judas et de Pilate.

Vous me demandez quelques détails sur ma journée à Rome. On se lève un peu matin et on va prendre la *cioccolata* à deux pas d'ici, au coin du Corso et de la place *San Lorenzo e Lucina,* dans le grand café du palais Ruspoli, bâti au seizième siècle par le célèbre Ammanato, architecte florentin. Le palais romain se distingue généralement par sa magnificence et l'élégance de son architecture; c'est le temple des arts et du goût. Le palais florentin, au contraire, est grave et sombre; c'est une forteresse dans laquelle le propriétaire peut soutenir un siége en règle contre son voisin. Or, le palais Ruspoli, construit par un Florentin pour la famille florentine des Rucellaï [1], rappelle tout à fait dans ses lignes sévères et

[1] Un Rucellaï s'attacha à la fortune du maréchal d'Ancre, vint à Paris, et eut l'honneur de délivrer la reine Marie de Médicis de l'espèce de prison où elle languissait.

grandioses le style des vieux palais de Florence. Il est véritablement seigneurial, dit Nibby, *veramente signorile.* Son magnifique escalier est composé de cent vingt degrés en marbre de Paros, d'un seul morceau. Au rez-de-chaussée est le *caffè Nuovo*, appelé aujourd'hui *caffè Francese*, et certes il n'y a pas en Europe de café plus largement et plus superbement logé. Clément XIV mariait son neveu; selon l'usage, la noblesse romaine envoya de riches cadeaux au nouvel époux. Seul, le prince Ruspoli ne voulait rien donner à ce petit bourgeois de Ganganelli, comme il l'appelait. Clément XIV lui fit sentir sa défaveur. Le prince, furieux, jure de ne reparaître à Rome que dans une position capable d'en imposer au Pape lui-même. Il part pour Vienne, y déploie un luxe royal et s'y fait nommer ambassadeur auprès de la cour romaine. Mais ses prodigalités le ruinèrent, et ses descendants, pour payer les dettes de leur aïeul, ont loué leur palais et vivent dans une modeste et honorable médiocrité. C'est ainsi qu'un cafetier s'est installé dans le palais Ruspoli. C'est le seul café de Rome qui ait un jardin.

J'aime ce vieux palais avec ses immenses salles délabrées, mais grandioses; au fond de la plus vaste s'élève une fontaine sculptée, avec un jet d'eau. Une galerie vitrée donne sur le jardin orné de statues. Toutes ces salles sont ornées de fresques par le Florentin Zucchi, élève de Vasari, et par deux peintres français fort peu connus, que Nibby appelle *monsieur Leandro et monsieur Francesco ambidue Francesi.* Je déjeune là avec des officiers, des artistes français et allemands, et quelquefois avec le signor Diamanti, ce bon type du bourgeois de Rome, ancien armurier et mécanicien, qui avait imaginé

de charger les canons par la culasse. Il avait proposé de communiquer sa découverte à notre ministère de la guerre, si on lui payait son voyage. L'offre fut négligée, et Diamanti a gardé son secret et s'est retiré du commerce. Sa fille est le *diamant* de la famille *Diamanti*. J'ai retrouvé en elle le profil romain, et les belles lignes du type gréco-sabin.

Ma place favorite dans ce café est l'embrasure d'une fenêtre, si épaisse qu'elle forme à elle seule un petit cabinet. Là je fais le plan de ma journée, et je consulte ma carte de Rome, tout en dégustant un délicieux chocolat mousseux dans lequel je trempe un petit pain spongieux excellent nommé *spume* (écume). Puis j'allume un cigare, je sors par le jardin, et je trouve sur la place de *San Lorenzo e Lucina* mon cocher ordinaire, jeune Romain, drapé dans son manteau troué comme un Père Conscrit. Les Romains ont une façon vraiment romaine de porter le manteau, dont les plis pittoresques sont si différents de nos affreux paletots. Nos tragédiens devraient venir prendre ici des leçons. Tout le monde pourrait leur en donner, depuis le citadin jusqu'au paysan et au mendiant. J'ai vu des ouvriers qui piochaient et brouettaient dans le Forum, le manteau sur l'épaule. On nous dit que c'étaient de pauvres diables que le gouvernement faisait travailler par charité, et ils en prenaient fort à leur aise. J'admirai surtout un grand gaillard qui, aussi fier et aussi gueux que Don César de Bazan :

Promenait d'une mine altière et magistrale
Sa cape en dent de scie et ses bas en spirale.

Je rencontrai un jour au Colysée un pensionnat de

marmots en culotte courte, avec de petits mollets et de grands tricornes, drapés majestueusement dans leurs manteaux à l'exemple de leur pédagogue. Il y en avait de toutes les tailles, mais tous cheminaient la cape sous le nez, avec une gravité ineffable.

La calèche de mon jeune cocher est découverte et ses chevaux infatigables. Les cochers romains prennent leur gauche comme en Angleterre. Je déclare ici que je n'ai jamais eu qu'à me louer des services du peuple-roi, et que je n'ai pas trouvé à Rome ces fourberies italiennes, si célèbres dans les vieilles comédies. On dit qu'il faut aller à Turin pour les revoir et s'écrier en sûreté de conscience :

Vivat Mascarillus fourbum imperator.

Les Romains sont pleins de grâce et de courtoisie dans leur langage. Un savetier de Rome, à qui M. Ampère demandait une adresse, lui répondit tendrement : *Anima mia, non so!* ma chère âme, je l'ignore.

On me raconte l'histoire d'un autre savetier de la *via del lavatoyo del Papa*; sa fille avait inspiré une vive passion à un jeune architecte anglais qui voulait l'épouser à toute force; mais le vieux Romain déclara qu'il n'aurait jamais pour gendre un hérétique.

Je ne sens ici le besoin ni de société, ni de spectacles, ni d'évènements journaliers pour remplir ma vie. On se plaît à vivre à Rome dans le passé, ce qui combat étrangement, dit madame Swetchine, ce penchant naturel à l'homme de s'élancer dans l'avenir. Cloîtré dans mes études de Rome dans Rome, cet aliment suffit à mon cœur et à mon esprit. Ces quelques mois que je vais passer ici

seront les mieux remplis et les meilleurs de ma vie. J'en sens déjà le souvenir ineffaçable. Rome est à moi, c'est mon bien, c'est ma chose, c'est mon rêve réalisé. Qu'on ne me demande donc plus comme Tityre à Melibée :

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?

Plus on pratique Rome, plus on la goûte, plus on s'y attache. Le sceptique Montaigne avait senti aussi cette influence; il dit dans son voyage d'Italie : « Les douceurs de la demeure de ceste ville s'estoient de plus de moitié augmentées en la practiquant; je ne goûtoi jamais air plus tempéré pour moy, ni plus commode à ma complexion. »

« On peut ne pas se plaire à Rome, remarque M. Ampère, mais qui s'y est plu quelque temps, s'y plaira toujours davantage; qui s'y est attaché une fois, ne s'en détachera jamais. »

Églises, palais, musées, couvents, tombeaux, tout à Rome est fait pour l'étranger, qui n'y est plus un étranger, mais qui est choyé comme un enfant gâté, comme un fils dont le père est souverain de la ville. Il me semble voir partout ici l'inscription hospitalière du manoir irlandais de Cowper : Tuum est. Quand on veut entrer quelque part et qu'on frappe à la porte, on entend aussitôt résonner le délicieux *favorisca,* si différent de notre brusque : *Entrez;* que votre seigneurie daigne me faire la *faveur* d'entrer; voilà tous les trésors de courtoisie que contient ce seul mot si gracieux et si concis : *Favorisca.* Rome reçoit tout le monde, et tout le monde s'y trouve comme chez soi; tous, rois ou pèle-

rins, nous nous trouvons égaux devant la majorité de Rome. La Ville-Éternelle a vu tant de grandeurs déchues qu'elle ne s'étonne plus de rien, et qu'il serait inutile et maladroit d'essayer d'y faire de l'effet. Chacun y vit tranquillement, sans bruit et sans prétention, dans un calme philosophique ou religieux. La contemplation de Rome tient lieu de longues études et de beaucoup d'autres voyages; le vieux Balzac disait : « Si je rêve deux heures au bord du Tibre, je suis aussi savant que si j'avais étudié huit jours. » Et Gœthe : « Rome est une mer plus profonde à mesure qu'on s'y avance. »

Cicéron écrivait un jour qu'à Rome il règne trop de tumulte pour pouvoir dignement apprécier ce que les Grecs ont fait de beau et de grand dans les arts; que, pour cela, il fallait se transporter dans la silencieuse Athènes. Ce que Cicéron disait d'Athènes convient aujourd'hui à Rome, et ce qu'il dit de Rome peut s'appliquer à Paris.

On est étonné du nombre de Français qui sont ici, et comme tout le monde parle notre langue; cela ne nous laisse pas l'occasion de nous exercer en italien. Montaigne s'en plaignait déjà de son temps : « M. de Montaigne, dit son secrétaire, se faschoit de trouver à Rome un si grand nombre de François, qu'il ne trouvoit dans la rue quasi personne qui ne le saluoit en sa langue. »

Je lis le voyage du vieux Michel en Italie ; il y a quelques pages curieuses ; le reste n'intéresse qu'à cause du *pèlerin*. Dans son récit, il parle toujours de lui à la troisième personne, comme César et Sully : « Tel jour, M. de Montaigne fut très-coliqueux, et rendit une pierre de la grosseur d'un petit pois, etc. » Montaigne, en vrai

classique qu'il était, n'admirait que Rome antique, et il fait une singulière comparaison à propos de Rome moderne : « Les bastiments de ceste Rome bastarde, nichés sur les anciens, foisoient resouvenir proprement M. de Montaigne des nids que les moineaux et corneilles vont suspendant en France aux voûtes et parois des églises que les huguenots viennent d'y démolir [1]. » Il peint ainsi Rome : « Ce ne sont que palais et jardins; il ne se voit nulle rue marchande, nulle rue de La Harpe ou de Saint-Denis; il me semble toujours être dans la rue de Seine ou sur le quai des Augustins, à Paris. »

Comme il décrit bien sa vie à Rome, cette vie que mène tout étranger : « Je n'ai rien si ennemi à ma santé que l'ennuy et l'oisiveté ; là j'avois toujours quelque occupation, comme à visiter les antiquités, les vignes, qui sont des lieux de plaisir... ou aller ouïr des sermons, de quoi il y en a en tout temps, ou des disputes de théologie... Tous ces amusements m'embesoignoient assez... C'est ainsi une plaisante demeure, et puis argumentez par là si j'eusse goûté Rome plus privement, combien elle m'eust agréé... Je disois des comodités de ceste ville, que c'est la plus commune ville du monde, et où l'estrangeté et différence de nation se considère le moins ; car, de sa nature, c'est une ville toute *rappiécée* d'estrangiers ; chacun y est comme chés soi. Son Prince embrasse toute la chrestienté de son authorité [2]. »

[1] Cet aveu naïf de la tolérance huguenote est curieux à recueillir de la bouche du sieur de Montaigne, témoin peu suspect.

[2] « N'estant bourgeois d'aulcune ville, ie suis bien ayse de l'estre de la plus noble qui feut et qui sera oncques. Et puis ceste même Rome que nous voyons mérite qu'on l'aime : confederée de si long temps, et par

Le sceptique président de Brosse écrivait à Voltaire : « J'aime pis que les rois, *j'aime les Papes*. J'ai vécu près d'un an à Rome ; je n'ai pas trouvé de séjour plus doux, plus libre, de *gouvernement plus modéré*. » On n'attaquait pas alors le pouvoir temporel ; c'était l'autorité spirituelle qu'on cherchait à saper. Mais si le plan d'attaque est changé, le but est toujours le même.

Continuons nos promenades dans Rome. Au tournant d'une ruelle, voyez-vous cette belle courbe d'un théâtre antique, qui fait un effet si pittoresque au milieu des constructions du moyen-âge qui l'enveloppent ? Là était l'emplacement de l'antique prison où un Romain, condamné à mourir de faim, fut allaité par sa fille à travers les grilles du cachot. Touchante histoire si souvent reproduite par le pinceau, et qu'on nomme en Italie la *pietà romana*. Ainsi, de nos jours, le Souverain-Pontife, prisonnier dans Rome, et condamné au supplice d'Ugolin, est nourri par ses enfants ; le Denier de saint Pierre peut s'appeler la *pietà christiana*.

Sur l'emplacement de cette prison s'élève un des plus beaux restes de Rome antique, un des chefs-d'œuvre de ce siècle d'Auguste, successeur du siècle de Périclès et frère aîné des siècles de Léon X et de Louis XIV, c'est le théâtre de Marcellus. Il fut commencé par César ; Auguste l'acheva et le dédia sous le nom de Marcellus, fils de sa sœur Octavie, qui était à la fois son gendre et son

tant de tiltres, à nostre couronne ; seule ville commune et universelle, le magistrat souverain qui y commande est recogneu pareillement ailleurs : c'est la ville metropolitaine de toutes les nations chrétiennes ; l'Espagnol et le François, chascun y est chez soy ; pour estre des princes de cet estat, il ne fault qu'estre de chrestienté, où qu'elle soit. » (*Essais*, l. III, ch, IX.)

neveu, et regardé comme son successeur à l'empire. Ce jeune prince, après voir donné à la cour d'Auguste les mêmes espérances que le duc de Bourgogne à la cour de Louis XIV, fut aussi enlevé par la mort à l'âge de vingt ans. Il n'y avait que deux années qu'il n'était plus, et cette blessure maternelle saignait encore au cœur d'Octavie, lorsque le doux Virgile, achevant la sixième livre de l'*Enéide,* le termina par l'horoscope de la Sibylle, qui prédit à Énée la mort prématurée du jeune Marcellus. Virgile fut appelé à lire ce touchant épisode devant Auguste et Octavie ; quand il récita ces vers admirables où lui échappe le nom du jeune prince qu'il n'avait pas encore voulu prononcer :

Tu Marcellus eris : manibus date lilia plenis,

la malheureuse Octavie s'évanouit. Mais plus tard elle sut gré à Virgile d'avoir ravivé ainsi la source de ses larmes, et elle fit don au poète d'autant de talents qu'il y avait de vers dans l'éloge de son fils. On a calculé que cette somme vaudrait aujourd'hui environ 150,000 fr.

Ingres a fait de cette scène poétique et maternelle un tableau que la gravure a popularisé. Sous son pinceau, la princesse évanouie laisse affaisser son beau corps avec une grâce et une noblesse douloureuses, tandis que le poète respectueux s'arrête dans sa lecture, et semble s'applaudir tout bas de cette royale douleur qui est le triomphe de sa poésie.

Vitruve fut l'architecte du théâtre de Marcellus, et le fit assez vaste pour contenir trente mille spectateurs. Les trois ordres, dorique, ionique et corinthien, y sont heu-

reusement étagés; la scène était adossée au Tibre. La solidité et la grandeur de ce monument nous l'ont conservé, mais lui ont fait subir bien des vicissitudes. Comme le Colysée, il devint, pendant le moyen-âge, une forteresse féodale, tour à tour prise et reprise par les deux partis qui se partageaient Rome, les Savelli et les Pierleoni (dont le nom venait de leur chef Pierre de Léon). Le Pape français Urbain II, qui s'y était réfugié, y mourut. Dans ses alternatives de destructions et de reconstructions, le centre du théâtre se remplit peu à peu d'un vaste amas de décombres et s'exhaussa jusqu'aux corniches, tandis que les arcades du rez-de-chaussée se transformèrent en boutiques obscures; c'est encore aujourd'hui l'atelier favori des forgerons et des marchands de ferrailles. Des végétations parasites se sont cramponnées aux crevasses des murs, et égaient par un peu de verdure cette masse noire et imposante.

La famille Massimi fit arranger à son usage le théâtre de Marcellus par l'architecte Baldazzare Peruzzi; ce palais, habilement construit sur les décombres entassés dans l'enceinte du vieux théâtre, appartient maintenant aux Orsini. On y monte de côté par une longue rampe formée de débris antiques, palissadée de plantes, de fleurs et de buissons verdoyants, ce qui donne un aspect frais et riant aux ruines du monument impérial. A mi-côte de cette belle rampe sablée, une plaque de marbre, encadrée de plantes grimpantes, vous raconte toute l'histoire du théâtre de Marcellus dans cette élégante inscription :

SIGNORE AVVENTVROSO DEL MONDO
AVGVSTO INTITOLAVA A MARCELLO SVO QUESTO LVOGO
TEATRO A POPOLARI ADVNANZE E LIETI SPETTACOLI
IN TEMPI INFANTI GVERRIERA STANZA
AI PIERLEONI AI SAVELLI FV CLOACA DI SANGVE
ORA CIVILE MAGION DEGLI ORSINI
E SACRO ALLA PACE DOMESTICA ED ALL' AMICIZIA.

Sur la plate-forme du vieux théâtre s'élève le palais précédé d'une terrasse, d'un obélisque et d'une fontaine. J'y remarque un ours sculpté, armes parlantes des Orsini qui me rappellent le fameux ours du baron de Bradwardine; mais sans doute que les Orsini n'ont point sur leur table une coupe aussi formidable que la *Grande-Ourse* qui fit reculer Wawerley : les seigneurs romains sont plus sobres que les barons écossais. On aime ce souvenir de Walter-Scott au milieu de Rome, c'est un contraste si complet !

La devise des Bradwardine de Tully-Veolan était : *Gare à l'Ours!* BEWARE THE BEAR. Les Orsini avaient pour cri de guerre : *l'Ours! l'Ours!* ORSO ! ORSO ! Dante a rencontré un Orsini dans le cercle des avares, et lui fait faire ainsi sa confession : « Je fus vraiment fils de l'*Ourse,* et si cupide, que, voulant enrichir les *oursons,* je laissai là-haut mon or, et je me mis moi-même ici dans la bourse. »

E veramente fui figliuol dell' orsa
Cupido sì per avanzar gli orsatti
Che su l'avere, e qui mi misi in borsa.

Dans la galerie des portraits des Orsini, une des plus

nobles figures de femmes est celle de Maria Felicia Orsini, fille de Fulvia Perretti, nièce de Sixte-Quint. Née à Rome en 1600, elle fut mariée à quatorze ans au Connétable de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632 [1]. Après la mort tragique du Connétable, le frère de Maria Felicia, Carme Déchaussé, connu sous le nom du Père des Ursins, voulut ramener sa sœur à Rome, mais elle s'y refusa, et courut s'ensevelir au couvent de la Visitation de Moulins, où, Artémise chrétienne, elle éleva à son époux un magnifique mausolée pour la construction duquel elle fit venir des artistes d'Italie. Vers la fin du dix-septième siècle, un Orsini, duc de Bracciano, épousa une Française, du sang de La Trémouille ; c'était une brune avec des yeux bleus, déjà veuve d'un prince de Chalais, mort à Rome. Elle devint plus tard célèbre en France et en Espagne sous le nom francisé de la princesse des Ursins. Après toutes ses aventures politiques de *camerera-mayor* et ses *châteaux en Espagne,* elle revint se fixer de nouveau à Rome, où, par un reste d'habitude, dit Sainte-Beuve, elle se mit à gouverner la maison du roi et de la reine d'Angleterre, pour gouverner encore quelque chose.

Derrière le théâtre de Marcellus se trouvait le portique d'Octavie, composé d'un double rang de cent soixante-dix colonnes cannelées, en marbre blanc. Auguste ren-

[1] Une rose et un serpent figurent dans les armes des Orsini ou des *Ursins* comme on disait en France ; le connétable de Montmorency fit à sa femme ces vers charmants :

La rose et le serpent d'Ursine
Ont un naturel si benin
Que la rose n'a point d'épine
Et le serpent point de venin.

ferma dans son enceinte les temples de Jupiter et de Junon, et dédia le tout à sa sœur Octavie. Ce portique contenait, en outre, un choix de peintures et de statues, chefs-d'œuvre de l'art gréco-latin. Les architectes furent deux Laconiens appelés, l'un *Sauros* (lézard), l'autre *Batrachos* (grenouille). Comme esclaves, il leur était défendu de graver leur nom sur l'édifice; mais ils imaginèrent de sculpter ces deux animaux dans l'œil des chapiteaux ioniques du temple de Jupiter, à la place de la rosette. Au temple de Junon, ils décorèrent les bases des colonnes d'un bas-relief en arabesques où l'on voyait un *lézard* se jouant avec une *grenouille*.

Ce portique d'Octavie était les Tuileries et le Palais-Royal de Rome; là se promenaient les jeunes élégants romains et les belles matrones suivies de servantes, vieilles et ridées, qui formaient une ombre favorable autour du soleil de leurs beautés; elles tenaient dans leurs mains, pour se les entretenir fraîches, des boules de cristal et des boules d'ambre jaune, matière qui donne d'abord une fraîcheur douce, remplacée par un parfum suave quand elle est échauffée. Quelques-unes, d'après le témoignage de Martial et de Properce, s'enlaçaient au col de petits serpents privés pour se rafraîchir la peau au contact de ces animaux à sang glacial. On aimait alors les petits chiens tout autant qu'aujourd'hui; ces intéressants quadrupèdes romains, plus heureux que les nôtres, avaient des esclaves à leur service, comme l'atteste cette inscription antique :

OSSA

AVRELIÆ LIVIÆ AVG.

SERV. A CVR. CATELLÆ,

« Ossements d'Aurélie, esclave de Livie Augusta,
chargée du soin de sa petite chienne. »

Le luxe grec et asiatique s'était vite introduit chez les dames romaines. Un sénatus-consulte avait essayé d'interdire l'usage des chars aux matrones. Pour se venger de leurs époux, elles résolurent de renoncer au bonheur d'être mères et de donner des défenseurs à la patrie. Le Sénat, justement alarmé, s'empressa de rapporter le malencontreux décret, à la condition facile que les matrones offriraient tous les ans un sacrifice à Carmenta, déesse tutélaire des enfants.

J'ai remarqué à la galerie Corsini un tableau du cavalier Pannini, qui représente le portique d'Octavie encore tout entier. Mais aujourd'hui il ne reste plus debout que quelques colonnes du Propylée; tout le reste a été enlevé, brisé, brûlé et enseveli sous des amas de décombres qui ont produit ces nombreuses inégalités du sol qu'on remarque dans tous les environs. On a trouvé en fouillant ce sol la célèbre Vénus de Médicis, la plus belle statue de femme que l'on connaisse, ouvrage de Cléomène, fils d'Apollodore. Les restes du portique octavien sont encadrés d'un côté par le *Ghetto*, le sale quartier des Juifs, et de l'autre par le marché aux poissons, la *Pescheria*. Nous y allons souvent pour contempler ces débris pittoresques, et observer cette scène animée des mœurs romaines. Rome ne connaît pas le monstre parisien que nous appelons la *poissarde;* il n'y a pas ici de *Dames de la Halle;* ce sont des hommes qui vendent le poisson, et tout se passe sans cris et sans tumulte avec une gravité toute romaine. On étale le poisson sur de larges dalles en marbre qui for-

maient le pavé de l'ancien portique; de grandes nattes sont appendues aux vieilles colonnes; on se croit dans un bazar d'Orient, en voyant le bleu si *cru* du ciel qui s'entrevoit au-dessus du gouffre ténébreux de cette ruelle si infecte, mais si pittoresque.

Dans un des angles intérieurs du monument d'Octavie on a bâti l'église de *Sant' Angelo in Pescheria,* encadrée de colonnes antiques. En face, sous une arcade, s'ouvre la rue de la Poissonnerie, à l'entrée de laquelle on découvre çà et là, incrustés dans les murs modernes, des pilastres, des colonnes, une corniche, un fronton, un chapiteau, à peu près comme on retrouve dans le peuple romain moderne des traces de son ancienne grandeur. J'ai souvent contemplé avec attendrissement ces pauvres colonnes de Corinthe, en marbre blanc, cannelées, admirables par la pureté de leur grain et la finesse de leurs sculptures; c'est une pitié, c'est un vrai chagrin pour l'antiquaire amoureux des beaux marbres, de voir ces nobles colonnes mutilées et prostituées aux plus vils usages; leurs gracieuses cannelures sont écrasées; leurs chapitaux croulants ne se soutiennent plus qu'avec l'aide de murs en briques; j'en ai vu qui sont criblées de coups de pierre et de couteaux, écorchées toutes vives par les roues des charrettes, percées du haut en bas de clous, de crocs, d'anneaux de fer, autant d'instruments de torture dont se servent contre elles leurs barbares et insoucieux bourreaux. Mais au milieu de ce supplice séculaire, ces nobles filles de la Grèce et de Rome restent encore belles et fières; on dirait des vestales, livrées aux brutalités des marchands et des passants.

J'aime ce coin de Rome antique qui va du théâtre de

Marcellus jusqu'au Velabre, où le grand égoût de Tarquin communique toujours avec le Tibre. Voilà le fleuve-roi, et le *Ponte Rotto*, le pont rompu, auquel on a ajouté un prosaïque pont en fil de fer. Ici l'histoire et la poésie se coudoient et vivent en sœurs. C'est ici, sur ces bords du Tibre que Virgile fait débarquer Enée quand il vint demander des secours au roi Evandre. Voici le temple de Vesta si ravissant de forme et de contours. Il est devenu l'église de Sainte-Marie du Soleil ; tout auprès est le temple de la Fortune Virile un des plus anciens et des plus beaux de Rome ; Servius-Tullius le consacra à l'inconstante déesse qui l'avait délivré des fers de l'esclavage pour le charger des chaînes de la royauté. Le Tibre débordé baigne en ce moment sa noble colonnade, et me rappelle les vers d'Horace, qui parle d'une inondation semblable dans ces mêmes lieux :

Vidimus flavum Tiberim retortis
Littore Etrusco violenter undis
Ire dejectum monumenta regis
Templaque Vestæ.

Ce rivage d'Etrurie dont parle le poète c'est la rive opposée, c'est le Transtevère. Le temple de la Fortune Virile est aussi devenu une église ; saint Pie V la donna aux Arméniens qui l'ont dédiée à leur patronne sainte Marie Egyptienne. On voit à gauche en entrant le modèle de la chapelle du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

En face de ce temple s'élève la plus singulière des constructions romaines ; c'est une espèce de petite forteresse qui conserve un reste de frises et de corniches en briques capricieusement travaillées ; ses murs sont cou-

verts d'un placage confus d'inscriptions, d'incrustations et de fragments de marbres antiques finement ciselés. C'est une énigme en pierre. Ma compagne de voyage veut en faire un dessin ; une vénérable matrone romaine lui offre *una sedia*. Notre présence insolite dans ce quartier isolé nous attire une nuée de moineaux affamés, une foule de gamins Romains, *anchè trojani,* qui jouaient à la *morra,* ce vieux jeu romain, que Cicéron appelle *micare digitis*. Je m'amuse à leur lâcher des baïoques. A l'instant, de *signore* je deviens *excellenza;* ils ne m'appellent plus que *Benefattore nostro* et ils me suivent partout. En nous reculant pour mieux contempler le temple de la Fortune, nous avons le malheur de mettre les pieds dans un *immondezzaio*. Aussitôt un des petits polissons nous offre les pans de sa veste pour nettoyer nos chaussures, avec la galanterie courtisanesque de Sir Walter Raleigh, déployant son manteau sous les pieds de la reine Elisabeth pour lui faire traverser un endroit fangeux. Mais hélas ! cela ne fit pas la fortune du petit romain ; nous n'étions ni roi ni reine, et il n'eut que quelque baïoques de plus, ce qui du reste le satisfit complètement. Il sauta de joie, fit un signe de croix pour remercier Dieu, et me déclara qu'il était à notre service à la vie et à la mort. Il se familiarisa si bien qu'il nous appelait par nos noms d'Edmundo et de Maria. Mais il s'en suivit une querelle entre lui et ses camarades ; il voulut m'accaparer et avoir seul le droit de me faire voir ce que j'avais déjà vu ; il se prétendait l'unique cicerone du quartier. O Cicéron, voilà donc le dernier degré de la gloire, de servir de prête-nom à tous les cornacs de Rome, grands et petits [1] !

[1] Tous ces grands noms de l'antiquité sont populaires et familiers à

— *Signore,* s'écriait-il, *eccomi, sono il piccolo cicerone, sono io il vero, il solo ciceronetto — ecco il tempio di Vesta, ora Santa Maria del sole, ecco il celeberrimo tempio della Fortuna Virile, detta Santa Maria Egyptiana, ecco l'antichissima casa di Pilato.*

— *Asino tedesco, (Ane Allemand)* répondait un autre, *Non è vero signore, è la casa di Rienzi.*

J'ai peine à les faire taire, et j'interroge un ancien du quartier qui les met d'accord, en me disant que cette bizarre maison s'appelait en effet à Rome la maison de Pilate, mais qu'on la nomma aussi maison de Rienzi parce qu'elle servit de demeure à ce fameux tribun, le Mazzini du moyen-âge, et l'ami de Pétrarque. On lit encore sur l'architrave ce vers latin en l'honneur de Rienzi, qu'on attribue au poète de Laure :

Adsum Romanis grandis honor populis.

— Voyons, dis-je au petit cicérone, dis-moi ce que veut dire ce vers.

Il ne se le fit pas dire deux fois, et le traduisit effrontément par : *maison de Pilate,* tout comme son confrère le gamin de Paris, qui traduisait *Ludovico magno* par : Porte Saint-Denis.

Une troisième opinion donne un troisième habitant à cette étrange demeure ; ce serait Nicolas de Crescenzio,

Rome. Castiglione cite le trait d'un paysan, qui allant chez le podesta déclarer le vol de son âne, terminait sa plainte et l'éloge de l'animal, en disant que, lorsqu'il avait son bât, il semblait véritablement un Cicéron. *Che quando aveva il suo basto addosso, parea propriamente un Tullio.* (Cortegiano, lib. II.)

ce patrice romain qui voulut rétablir la république à Rome; il fut mis à mort par Othon III dans le château Saint-Ange; sa femme le vengea en empoisonnant l'empereur. Cette dernière opinion s'appuie sur une des inscriptions de la maison, écrite en latin barbare :

Non fuit ignarus cujus domus hœc Nicolaus.

Les antiquaires ne sont pas plus d'accord là dessus que les gamins romains. Donc, *in dubiis libertas,* comme dit saint Augustin. Pour moi, j'aime à me figurer que ce singulier monument a servi de demeure à ces trois personnages, dont l'un livra l'Homme-Dieu, et dont les deux autres livrèrent Rome, leur patrie, en essayant de la ramener aux institutions républicaines. Mais la terrible figure de Pilate fait oublier celle des autres locataires de cette maison sinistre. La faiblesse de Pilate n'étonne plus au XIX[e] siècle.

On sait qu'après la mort de notre Rédempteur, Pilate fut rappelé à Rome, où il avait déjà envoyé les actes du procès de Jésus. Son rappel fut sa première punition ; il tomba dans le mépris public, et de désespoir il fit comme Judas, il se suicida. La tradition nous montre le Mont-Pilate en Suisse, et à Vienne, dans les Gaules, une pyramide singulière qu'on nomme encore le *tombeau de Pilate*. Dans ce roman sacrilége qu'il appelle *Vie de Jésus* et où il essaie de dépouiller Notre-Seigneur de sa divinité en lui disant l'*Ave Rabbi*, M. Renan, par contre, cherche à réhabiliter Pilate et Judas. M. Proudhon a bien travaillé à la réhabilitation de Satan. Combien il est triste, pour nous, Français, de voir se produire en

France de pareilles aberrations ! Mais quant à Pilate, la postérité n'a pas ratifié l'absolution qu'il s'est donnée à lui-même en se lavant les mains. « Depuis dix-huit siècles, s'écrie l'évêque de Poitiers, il est un formulaire en douze articles que toutes les lèvres chrétiennes récitent chaque jour; dans ce sommaire de notre foi, rédigé avec tant de concision par les Apôtres, figurent, en outre des trois noms adorables des Personnes divines, le nom mille fois béni de la femme qui a donné la naissance au Fils de Dieu, et le nom mille fois exécrable de l'homme qui lui a donné la mort. Or, cet homme marqué du stigmate déicide, cet homme ainsi cloué au pilori de notre symbole, quel est-il donc ? Cet homme, ce n'est ni Hérode, ni Caïphe, ni Judas, ni aucun des bourreaux juifs ou romains; cet homme, c'est Ponce-Pilate. Et cela est justice. Hérode, Caïphe, Judas et les autres ont eu leur part dans le crime, mais enfin, rien n'eût abouti sans Pilate. Pilate pouvait sauver le Christ, et sans Pilate on ne pouvait mettre le Christ à mort. Le signal ne pouvait venir que de lui : *Nobis non licet interficere,* disaient les Juifs...... Lave tes mains, ô Pilate ; déclare-toi innocent de la mort du Christ. Pour toute réponse, nous dirons chaque jour, et la postérité la plus reculée dira encore : Je crois en Jésus-Christ, le Fils unique du Père, qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie, et *qui a enduré mort et passion sous Ponce-Pilate : Credo in Jesum Christum.... qui passus est sub Pontio Pilato.* »

LETTRE XXXIV.

VOYAGE A TRAVERS SAINT-PIERRE.

Le printemps perpétuel à Rome. — Les San-Pietrini. — La population de Saint-Pierre — Les confessionnaux pour toutes les langues. — Le plan de Michel-Ange. — La coupole et la flèche gothique. — La *pietà* commandée à Michel-Ange par un abbé de Saint-Denis — Tombeaux de la comtesse Mathilde et de la reine Christine de Suède. — Les mausolées des Papes. — La confession de saint Pierre et la statue de Pie VI. — Humilité de Léon XII. — Statues de tous les grands saints fondateurs d'ordres religieux. — Un orage dans la basilique Vaticane. — Le tombeau du pêcheur galiléen est le centre du christianisme.

Orage, grêle et pluie, avec accompagnement de tonnerre obligé, c'est le jour de se rappeler son Horace :

Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater.

Quand il pleut ainsi à Rome, savez-vous ce qu'il faut faire? S'en aller tout seul passer sa journée à Saint-Pierre. C'est un si doux refuge les jours de mauvais temps ! C'est un asile permanent contre les irrégularités des saisons. Je ne suis pas le seul à en jouir ; les malades et les vieillards y vont respirer un air tiède et pur. C'est la *Petite-Provence* de Rome. Saint-Pierre a son climat à part ; c'est un printemps perpétuel, que l'atmosphère

du dehors n'altère jamais : température égale et douce, *température de l'éternité,* toujours la même, dont on ne se lasse pas, et qui est précieuse aux malades du corps et de l'âme.

On parle du beau climat de l'Italie ; ce n'est qu'à Saint-Pierre qu'on le trouve au mois de janvier. Au lieu du froid glacial de nos cathédrales du Nord, on se sent ici enveloppé d'une sorte d'agréable vapeur qui flotte dans l'air, et qui vous dépouille courtoisement de votre manteau. Saint-Pierre, abrité par les montagnes, isolé, et de tous côtés exposé au souffle de l'air et aux baisers ardents du soleil, semble chauffé par un calorifère ; sa situation, ses murs épais, et son immensité lui entretiennent sans interruption cette égalité de température si délicieuse pendant l'hiver. L'été, il jouit d'une admirable fraîcheur, et l'on aime à lui appliquer le verset du Psalmiste : *In umbraculum diei ab æstu, in securitatem a turbine et a pluvia.*

Le climat de Saint-Pierre est donc le plus charmant que je connaisse, et nos médecins devraient le recommander. Quel charme d'y venir rêver et prier ! Là on se promène aussi longtemps qu'on veut. Rien que le tour de la basilique est un exercice salutaire, une bonne promenade qui fait circuler le sang et la pensée.

Combien de grandes villes, de capitales même, qui n'offrent pas autant d'objets intéressants que la seule enceinte de Saint-Pierre ! C'est qu'à lui seul Saint-Pierre est une cité tout entière qui se suffit à elle-même. Elle a toute une population de *San-Pietrini*, qui y habitent toute l'année, ouvriers occupés aux incessantes réparations et aux embellissements de la basilique ; ils logent dans des

cellules creusées, comme des nids d'aigles, tout en haut, dans l'épaisseur des murs. Il faut monter à la coupole pour voir ces loges aériennes, qui sont chaudes et commodes. Les architectes ont des chambres sur la plate-forme au-dessus du portique; là on se dirait sur la place publique d'une petite ville, en voyant une fontaine qui coule perpétuellement au pied de la grande coupole pour les besoins des habitants de Saint-Pierre. Un de nos poètes a essayé d'animer Notre-Dame de Paris et d'en faire un être monumental; mais quel autre géant est Saint-Pierre de Rome!

La basilique Vaticane a aussi une population flottante qui ne cesse de passer et de repasser sous ses coupoles éternelles; c'est la foule des étrangers et des nationaux qui y entrent à toute heure du jour, spectacle varié qui intéresse l'observateur. On y voit des *cockneys* anglais remorqués par les *Ciceroni* qu'ils prennent pour cornacs, des artistes qui viennent s'inspirer, des paysans de la Sabine, couverts de peaux, avec leurs cheveux noirs tombant sur leurs yeux; ils vont baiser l'orteil de la statue de saint Pierre, et poser leur front sur son pied usé par leurs baisers : leur énergique piété me rappelle nos paysans bretons. Voici des mendiants qui, en attendant qu'une aumône leur arrive en dormant, ronflent profondément dans quelque coin; des rêveurs qui méditent étendus sur un banc de bois. Le matin la scène est plus animée. On célèbre l'office dans la chapelle du chœur; on dit des messes aux innombrables autels de la basilique; les peintres dessinent ces groupes d'hommes et de femmes à genoux sur le pavé. Il y a des femmes qui passent leur vie à prier dans la basilique, on les appelle les *dévotes de saint*

Pierre. L'Eglise universelle a dans Saint-Pierre de grands confessionnaux massifs, forteresses de la pénitence, qui portent au front le nom de toutes les langues européennes : *pro lingua gallica, italica, hispanica, lusitana, græca, hungriaca, germanica, anglica, etc.*[1]. Chaque matin des confesseurs patients y attendent des pénitents de tous les pays qui viennent apporter l'expression différente, mais au fond toujours la même, des misères humaines, au pied de ces tribunaux de miséricorde qui *justifient ceux qui s'accusent*, selon l'admirable expression de Bossuet.

A chaque confessionnal est suspendue une longue baguette de roseau ; les pénitenciers en frappent légèrement la tête des pénitents agenouillés. C'était le signe de l'affranchissement chez les anciens Romains ; l'Eglise romaine en a fait le signe de l'affranchissement spirituel. Quarante jours d'indulgence sont attachés à cet acte d'humilité accompli dans les dispositions requises.

Mais que j'aime aussi Saint-Pierre vers la fin de la journée, quand la basilique devient un vaste et silencieux désert : c'est le moment de l'étudier et de la méditer.

1 Les confessionnaux pour les langues des autres parties du monde sont à la Propagande. Il n'y a pas de peuple qui ne retrouve son idiome à Rome.

Les soldats de Garibaldi avaient arraché les confessionnaux des églises et les traînaient par les rues en s'en servant pour des parades impies. Le peuple romain s'en fâcha et Mazzini crut devoir les faire remettre à leur place : « De ces confessionaux, dit-il, d'où ne sortirent que trop souvent la violation des ordres du Christ, sort aussi la parole qui va consoler les vieilles mères de ceux qui se battent pour la République. » Or, les vieilles femmes qui ne pouvaient se passer de confessionnal c'étaient surtout les soldats de la légion lombarde, qui avaient menacé de tourner leurs armes contre les misérables qui outrageaient publiquement leur foi.

On blâme avec raison la façade de Saint-Pierre ; mais il est reconnu qu'on la fit ainsi, et qu'on renonça au portique projeté, pour ménager une place à la *loggia* où le Saint-Père donne deux fois par an sa bénédiction à la Ville et au Monde. « Pour ma part, disait le cardinal Wiseman, fallût-il regarder pendant toute l'année cette façade brisée, confuse et disproportionnée, je le ferais volontiers pour jouir deux fois, dans cet intervalle, du magnifique spectacle auquel elle a été sacrifiée. »

Bramante, San-Gallo, frère Jean Jocondo, Raphaël, travaillèrent tour à tour à la construction de Saint-Pierre. Paul III chargea Michel-Ange de lui donner un plan définitif. Pendant quinze jours le grand artiste le médita, se promenant dans le Colysée par une neige épaisse qui, par extraordinaire, couvrait cet hiver-là le sol de Rome, et s'arrêtant pensif devant le Panthéon qu'il voulait porter dans les airs par l'invention de sa sublime coupole. Au bout de ce temps, il apporta le plan complet de la basilique; Michel-Ange était plus qu'octogénaire, et ses envieux le poursuivaient de leurs calomnies; il continuait ses travaux, disait-il, *pour l'amour de Dieu, de la sainte Vierge et de saint Pierre,* et il persista à refuser toute espèce de salaire. Afin que son successeur ne pût rien changer à ses plans, il fit faire un modèle de la basilique par un Français dont le nom est resté inconnu ; mais il mourut avant que Saint-Pierre fût achevé entièrement et la forme de la basilique subit une dernière variation. Valéry prétend qu'il faut éternellement regretter, pour l'élégance et la majesté de l'édifice, que les Papes aient rejeté la croix grecque du plan de Michel-Ange pour préférer la croix latine proposée et exécutée par Carlo Ma-

derno. Un instant, monsieur le voyageur, savez-vous que ce regret-là frise un peu le schisme? Comprenez-vous qu'une basilique représentant l'Eglise universelle, catholique, apostolique et romaine, soit construite en forme de croix grecque? Il faut aussi de la logique dans les monuments. Si Saint-Pierre était une croix grecque, les Russes ne pourraient-ils pas la réclamer? Mais cette croix pouvait-elle être autrement que latine? L'architecture, dit Robello, est l'histoire en monument; elle ne doit pas léguer de mensonges à la postérité. Pourquoi donc imiter les Grecs, qui, comme signe de leur séparation d'avec l'Eglise universelle, ont osé fausser la forme de la croix sur laquelle Notre-Seigneur a été cloué? C'est un *faux* en art comme en religion.

Saint-Pierre est la forteresse colossale que les Papes ont opposée à la prétendue réforme; c'est le couronnement et l'accomplissement du catholicisme. Les partisans exclusifs du style ogival reprochent à Saint-Pierre son architecture *païenne*. Ce reproche est tout à fait injuste. Les temples antiques affectionnaient la forme horizontale, et restaient près de terre, gracieux, mais sans élévation, comme leurs dieux et leur culte; ils ne savaient pas monter vers le ciel. Le Christianisme, au contraire, a lancé en haut son cœur et ses édifices sacrés: *Sursum corda*. Il a soufflé les voûtes du temple païen et en a fait saillir la coupole, conception sublime dont la destinée a été si brillante depuis Sainte-Sophie de Constantinople jusqu'à Saint-Marc de Venise et Saint-Pierre de Rome. Le génie chrétien a ainsi transfiguré l'art païen par l'invention de la coupole et par la forme de la croix qu'il a donnée à ses basiliques. Si la flèche gothique est un élan de la prière

et de l'amour vers le ciel, la coupole est la forme et l'image du ciel lui-même.

La première vue de Saint-Pierre est comme celle de Rome, elle n'étonne pas d'abord ; il faut y revenir souvent et y séjourner ; alors l'admiration augmente chaque jour et ne s'arrête plus. La croix qui domine la coupole est à quatre cent dix pieds de terre. « Jamais, dit Stendhal, le symbole d'aucune religion n'a été si près du ciel. »

Maintenant que j'ai visité souvent cette basilique, quand j'y entre, j'aime à répéter avec Dante :

Che di vederli, in me stesso m'esalto.

« A force de la voir, je m'exalte en moi-même. »

Mais aujourd'hui surtout, tandis qu'il fait au dehors un *tempo indiavolato,* comme disait mon cocher, qu'on est bien sous ces voûtes immenses ! On marche, on s'assied, on s'agenouille, on prie, on rêve, on lit ; on se sent chez soi dans la grande maison de *notre Père qui est aux cieux,* auprès de son Représentant qui demeure ici au Vatican.

Je suis déjà allé bien des fois à Saint-Pierre, mais je profite de cette longue journée de pluie pour refaire à travers la basilique un voyage à peu près complet. Voulez-vous l'entreprendre avec moi ? « Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, disait Corinne, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. » Il faut pourtant chercher à tout voir ; mettons-nous en route, et commençons notre voyage par la chapelle à droite en entrant.

Le cardinal français Villiers de la Croslay, abbé de

Saint-Denis, ambassadeur de Charles VIII auprès d'Alexandre VI, mort à Rome en 1499, commanda un jour à un jeune sculpteur florentin un groupe représentant Jésus descendu de la croix et couché sur les genoux de sa mère. Les Italiens ont une admirable expression pour peindre ce sujet divin ; ils appellent *una Pietà*, par excellence, la reproduction de cette scène, la plus touchante de la religion, la plus capable d'exciter la piété et la pitié chrétiennes. L'artiste, qui n'avait que vingt-cinq ans, fit un chef-d'œuvre ; il est vrai qu'il s'appelait Michel-Ange. Le cardinal Villiers destina cette *Pietà* à la chapelle royale des Français dans l'antique Saint-Pierre [1]. Lorsqu'on démolit l'ancienne basilique, ce groupe fut transporté sur l'autel du chœur, et ensuite dans la chapelle où on le voit aujourd'hui. Des amateurs milanais ayant attribué la *Pietà* à leur compatriote le Gobbo, Michel-Ange mécontent se laissa renfermer un soir dans Saint-Pierre, et pendant la nuit il grava son nom sur la ceinture de la Vierge, c'est la seule de ses productions qu'il ait signée.

Il faut s'arrêter devant les tombeaux de deux femmes illustres, à qui les Papes ont accordé les honneurs de Saint-Pierre.

Saint Grégoire VII, ce grand Pontife, ce protecteur des peuples, ce restaurateur de la discipline ecclésiastique, ce martyr des grands devoirs de la Papauté, dans ses longues et terribles luttes contre l'empereur Henri IV

[1] Le Ciacconio dit de ce cardinal : « Romæ agens curavit fabricari a Michele Angelo Bonarotta, adhuc adolescente, excellentissimam iconem marmoream D. Mariæ, et Filii mortui inter brachia materna jacentis, quam posuit in capella regia Franciæ D. Petri ad Vaticanum templum. »

n'a trouvé de secours et d'appui que dans un seul souverain de son temps et de son pays : « *Un seul homme*, pendant un règne de plus de cinquante ans, se montra *toujours fidèle, toujours dévoué* à l'Eglise et à son Chef, toujours prêt à le *seconder dans ses efforts, toujours l'épée à la main* pour le défendre, sans jamais se laisser gagner par les promesses, ni intimider par les menaces, ni abattre par les revers, *et cet homme unique* ÉTAIT UNE FEMME [1]. » C'était la comtesse de Toscane, Mathilde, que l'Italie n'appelait que *la grande comtesse*. Noble spectacle que celui d'un souverain-femme soutenant le Pape, tandis qu'un souverain-homme, l'empereur, cousin de Mathilde, le persécutait avec acharnement. Mathilde vénérait Grégoire comme un saint, et lui était dévouée comme à la personne même de Jésus-Christ. Fugitif, elle l'accueillit dans ses Etats ; abreuvé d'amertumes, elle le consolait par ses lettres et par son dévouement. Grégoire à son tour l'aimait comme son enfant ; il lui écrivait souvent pour diriger sa conscience, et l'appelait dans ses lettres *la très chère fille de saint Pierre*. Il y avait dans l'âme de cette femme une religieuse énergie. Attachée jusqu'à la mort au Saint-Siége, quel que fût le Pontife qui l'occupât, elle vit ses propres domaines envahis, mais elle reprit ses villes et en chassa les troupes impériales. N'ayant point eu d'enfant de ses deux mariages avec Godefroi-le-Bossu, duc de Lorraine, et Guelfe de Bavière, elle fit donation à *l'Eglise de Saint-Pierre* de tous ses Etats et de tous ses biens, tant de çà que de là des monts, sans même s'en réserver l'usufruit [2]. La *grande*

[1] Rohrbacher. *Histoire universelle de l'Eglise.*

[2] Cette donation est datée de son château de Canossa le 17 septembre

comtesse mériterait le nom de Jeanne-d'Arc de la Papauté. Elle mourut à Mantoue en 1115. Urbain VIII fit transporter son corps à Saint-Pierre, et lui éleva ce monument sur les dessins du Bernin, avec cette inscription :

COMITISSÆ MATHILDI VIRILIS ANIMI FEMINÆ
SEDIS APOSTOLICI PROPVGNATRICI
PIETATE INSIGNI LIBERALITATI CELEBERRIMÆ, ETC.

Sur la face extérieure du tombeau, Stefano Speranza a sculpté un bas-relief qui retrace la scène célèbre du château de Canossa, appartenant à Mathilde.

L'empereur Henri IV, après avoir passé trois jours dans la seconde enceinte du château, nu-pieds, vêtu de laine, jeûnant au pain et à l'eau, reçoit l'absolution du Pape. Saint Grégoire VII, assis sur la chaire pontificale, étend le bras pour bénir le pénitent impérial prosterné à ses pieds, les épaules nues, en attitude de suppliant. Derrière lui, un page porte le sceptre et la couronne. Un moine lit la sentence d'absolution. A gauche du Pape, la *grande comtesse*, drapée dans son manteau, avec une attitude grave et recueillie, étend la main et semble dire : Voilà enfin ce que je désirais. Au fond de la scène, des soldats et des cardinaux. Voyant l'excommunication que lui avaient méritée sa tyrannie et ses injustices,

1102. Ses Etats comprenaient, outre la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Modène, Vérone, l'Ombrie, les Marches et Ferrare ; ces trois derniers pays appartenaient encore dernièrement à saint Pierre, mais il vient d'en être dépouillé par la plus injuste des invasions. Aucun souverain n'a pris alors la défense de Pie IX ; il a reçu seulement des témoignages d'intérêt de trois souveraines, dont deux ont été dépossédées avec lui : la reine d'Espagne, la reine de Naples, et la duchesse de Parme.

Henri IV d'Allemagne fit ce que devait faire plus tard Henri IV de France : il se soumit devant l'Eglise. Ce fut le triomphe de la puissance morale sur la force brutale. En ce jour, l'Italie échappa à la barbarie germanique. Politiquement aussi bien que religieusement, l'Italie doit tout aux Papes ; sans eux, absorbée entièrement par l'Allemagne, elle n'aurait rien conservé d'italien, pas même la langue, pas même le nom.

Au Vatican, dans la *Sala Regia,* une grande fresque reproduit la même scène [1].

En haut du tombeau de Mathilde, deux anges soutiennent son écusson ; il a pour emblème une grenade avec cette devise : TVETVR ET VNIT. Sa statue est grande et belle ; elle tient la tiare et les clefs qu'elle a si bien défendues. Les Anglais instruits la prennent ordinairement pour la fausse papesse Jeanne, eux que gouverne une Papesse-Reine qui leur ordonne de temps en temps un jeûne national.

La famille de Michel-Ange Buonarotti, dont le vrai nom était Simoni-Canossa, se glorifiait d'une alliance avec la *grande comtesse.*

[1] Mathilde y est représentée blonde et charmante. A la bibliothèque vaticane les imparfaites miniatures du douzième siècle du manuscrit latin du poème de Donizon offrent le portrait en pied de l'héroïne, la comtesse Mathilde, tenant une grenade : son costume est riche et pittoresque; elle est coiffée d'un bonnet d'or, de forme conique, et orné de pierres précieuses dans la partie inférieure ; ce bonnet recouvre un voile rose ; la chlamide est couleur de laque, avec une bande dorée aussi garnie de pierreries ; la robe bleu de ciel. Une miniature représente l'Empereur Henri IV prosterné devant Mathilde, et Hugues, abbé de Cluny, crossé et mitré ; l'inscription porte : *Le roi supplie l'abbé et Mathilde aussi*. L'Histoire de la *Grande Italienne* a été écrite dernièrement par Amédée Rénée, avec cette miniature de la comtesse Mathilde reproduite par le crayon de la princesse Mathilde Demidoff, cousine de Napoléon III.

Le 3 novembre 1655, la fille de Gustave-Adolphe, Christine, reine de Suède, après avoir abdiqué le trône, abdiquait aussi l'hérésie [1], et faisait son abjuration dans l'église de Sainte-Croix d'Inspruck. Bientôt après, elle se retirait à Rome, où elle mourut. Innocent XII lui fit élever, par Charles Fontana, ce splendide tombeau qui a inspiré un beau chant au Guidi, le poète en titre de Christine :

Benchè tu spazi nel gran giorno eterno, etc.

Voyez le profil de la reine dans cet énorme médaillon en bronze doré : c'est une figure singulièrement originale ; ses cheveux sont enlacés de perles ; en bas, une couronne et une croix ; autour on lit :

Christina Alessandra Deo gratia Svec. Gothorvm
Vandalorvmque regina.

Christinæ Svecorvm reginæ
ob orthodoxam religionem
abdicato regno abjurata hæresi
pie susceptam, etc.

En bas est une tête de mort. Un bas-relief, du sculpteur français Teudon, retrace l'abjuration de la reine à Inspruck. Le tombeau de Christine a été élevé vis-à-vis

[1] On connaît la foi vive et l'ardente piété de Descartes, et si Christine, son élève, a su quitter un trône pour rentrer dans le sein de l'Eglise, cette rare vigueur de conviction fut en partie puisée dans les leçons du philosophe et du chrétien qu'elle admirait. (A. Gratry, *De la connaissance de Dieu.*)

Descartes fut un chrétien sincère, mais il eut le malheur de devenir, sans le vouloir, le père du rationalisme moderne.

celui de Mathilde ; ce rapprochement fait ressortir le contraste des deux héroïnes. La *grande comtesse* fut grande sans chercher à l'être ; la reine de Suède fut toute sa vie à la recherche de la grandeur, et n'atteignit souvent que le bizarre et l'extraordinaire.

Continuons. Ici commence cette magnifique allée de mausolées qui forme le poëme en marbre de la vie des Souverains-Pontifes. Voici les monuments de Sixte IV, Grégoire XIII et XIV, Benoît XIV. Arrêtons-nous devant celui de Clément XIII, Rezzonico, chef-d'œuvre de Canova, avec ses deux lions dantesques :

A guisa di léon quando si posa [1].

Sur l'autel, en face du tombeau de Clément XIII, une mosaïque d'après un tableau de Lanfranco, représente la barque des apôtres sur la mer en fureur, et Jésus soutenant saint Pierre qui enfonce dans les flots. C'est l'image perpétuelle de la Papauté qui est un miracle permanent sur la terre.

Tombeaux d'Urbain VIII, Innocent XII, Clément X ; celui de Paul III est le chef-d'œuvre de Giacomo della Porta ; voici le sépulcre d'Alexandre VIII qui, sur son lit de mort, entouré de douze cardinaux, prononça la bulle *Inter multiplices*, contre la Déclaration du clergé de France en 1682. Sur le monument de Léon XI, Médicis,

[1] Seul, pour ainsi dire, au milieu de la chrétienté conjurée contre la chaire de saint Pierre, Clément XIII souffrait, il gémissait, mais il combattait. Semblable tout à la fois à ces deux lions qui décorent son tombeau : il versait comme l'un les larmes de la souffrance et de la tendresse outragée, mais sa douleur était magnanime; comme l'autre, il opposait un royal courage. (Le P. de Ravignan, *Clément XIII et Clément XIV*.)

on a sculpté une rose, avec la devise *Sic floruit,* symbole de son règne, qui ne fut que de vingt-sept jours. Il mourut pour n'avoir point trouvé de chemise à changer en revenant au Vatican, après la cérémonie du *Possesso*. Il reçut comme légat en France l'abjuration de Henri IV.

Agenouillons-nous en passant devant la Confession de Saint-Pierre, dont les escaliers sont recouverts de deux magnifiques tapis, ouvrage et don récents des princesses romaines ; les Français y retrouvent les armoiries françaises des Fitz-James et des Larochefoucauld, dont les filles ont épousé deux Borghèse et un Salviati.

Au fond de la Confession, par-dessus le cercle des lampes éternellement allumées, on aperçoit la figure voilée d'ombre d'un vieillard à genoux ; c'est la statue de Pie VI, par Canova. Nous avons vu à Valence le lieu où repose le cœur et les entrailles de ce pontife martyr. Du fond de l'exil et de la captivité où il mourut, il avait désigné la place de son tombeau, et l'attitude de sa statue agenouillée, les mains jointes, sur la tombe du prince des Apôtres.

La chapelle Clémentine renferme le monument élevé à Pie VII, aux frais du cardinal Consalvi, par le Danois Thorwaldsen. Il est entouré des statues de la Force et de la Foi, les deux vertus à l'aide desquelles Pie VII, vaincu et captif, résista à Napoléon.

Touchante humilité de Léon XII, qui s'est fait enterrer devant l'autel de son patron et prédécesseur, saint Léon-le-Grand, sous une simple dalle ; l'épitaphe, composée par lui-même, indique que, le moindre des héritiers d'un tel nom, il s'est choisi cette place aux pieds du plus grand des Léons.

Enfin, près de la chapelle du chapitre, au-dessus d'une porte, se trouve le tombeau provisoire qui reçoit la dépouille du prédécesseur immédiat du Pape régnant. Grégoire XVI y a reposé jusqu'au moment où un monument lui a été élevé par les cardinaux créés par lui. Maintenant le tombeau provisoire est vide, et nous sommes attristés d'apprendre qu'il attend sa proie, qui sera Pie IX. On dit que le Saint-Père se prépare une sépulture définitive non à Saint-Pierre, mais à Sainte-Marie-Majeure, dans la grande basilique de la Vierge qu'il a proclamée Immaculée en sa Conception.

Voilà le tour fini des nombreux mausolées de Saint-Pierre; ils se terminent dignement par le monument des Stuarts.

Il faut s'arrêter. Puis-je décrire les 748 colonnes, les onze coupoles et coupolinettes de Saint-Pierre, ses quarante-cinq autels et ses vingt-neuf grands tableaux en mosaïque, véritables peintures faites pour l'éternité?

Dans tout cela, il y a beaucoup de détails médiocres et qui même seraient de mauvais goût ailleurs; mais l'ensemble est si grand naturellement, la présence du génie de Bramante et de Michel-Ange se fait tellement sentir, que, selon la remarque de Beyle, les choses ridicules ne le sont plus ici, elles ne sont qu'insignifiantes. Je ne crois pas que des architectes aient jamais mérité un plus bel éloge. Tout Saint-Pierre est d'un grandiose sans effort; on ne le voit pas d'abord si grand; la surprise est admirable, puisque, plus on s'avance, plus le temple s'agrandit; c'est comme un rêve de géant. Parlerai-je de cette population de 389 statues qui peuplent la basilique?

Si toutes ne sont point des chefs-d'œuvre, leur réunion en un tel lieu est belle et significative.

Voici tous les grands saints fondateurs d'ordres religieux, qui font la haie depuis la porte jusqu'à la Confession de saint Pierre : Thérèse, Vincent de Paul, Philippe de Néri, Gaëtan, Jérôme Émiliani, Joseph Calasanzio, Bruno, Dominique, sculpté par le Français Legros; François d'Assise, Julienne Falconieri, Robert, Pierre Nolasque, Jean de Dieu, François de Paule, Ignace de Loyola, Camille de Lellis, Pierre d'Alcantara, François Carracciolo, Alphonse de Liguori. Sous l'immense coupole, quatre statues colossales des saints Longin et André, et des saintes Véronique et Hélène. Les quatre piliers qui soutiennent la coupole ont deux cent quarante pieds de pourtour. Le bizarre Borromini a trouvé moyen de faire une église à Rome, c'est Saint-Charles-aux-quatre-Fontaines, de la dimension exacte d'un de ces gigantesques piliers.

Vous comprenez qu'après un si long voyage à travers Saint-Pierre, on éprouve le besoin de se reposer. J'allai m'asseoir sur le grand banc de bois à dossier si heureusement placé près de la chapelle du Saint-Sacrement ; je me mis à l'un des bouts, de façon à jouir de la vue de la Confession et de la coupole, c'est comme une sensation de l'éternité; et résumant mes impressions, je murmurai des fragments d'une *Harmonie* de Lamartine, adressée jadis, à Rome, à la princesse Aldobrandini-Borghèse :

Forêts de marbre et de porphyre,
L'air qu'à vos pieds l'âme respire
Est plein de mystère et de paix.

. . . , ...

Rien ne change votre feuillage,
Votre ombre immobile est l'image
De l'immobile éternité.

. . . .

Les forum, les palais s'écroulent

. . . .

Mais sitôt que le bloc de pierre
Sorti des flancs de la carrière,
Seigneur! pour ton temple est sculpté!
Il est à toi! ton ombre imprime
A nos œuvres le sceau sublime
De ta propre immortalité!

Je me trouvais en ce moment complètement seul dans l'immense désert de cette basilique, image de l'infini; pas un bruit ne s'élevait, et ici le plus faible murmure retentit au loin sous ces voûtes éternelles, dignes seulement d'entendre la voix de la prière.

Tout à coup le temps, qui s'était éclairci, se recharge d'électricité, un second orage se forme; la douce et vive lumière, que versent si abondamment les nombreuses fenêtres, disparaît comme si on eût tiré un voile. Je ne vois plus que les nuées orageuses à travers les larges vitres blanches. L'orage accumulé éclate enfin, comme mille canons chargés à mitraille : c'est l'artillerie céleste des anges de Milton. Le tonnerre prête à la basilique l'orgue qui lui manque [1]; les éclairs illuminent les autels; je tombe à genoux, plein d'une religieuse émotion, et je répète le cantique des trois jeunes hommes dans la fournaise : *Benedicite, lux et tenebræ, Domino; benedicite, fulgura et nubes, Domino* (Daniel, 3). Enfin, l'orage

[1] Saint-Pierre n'a pas d'orgues; la musique pontificale n'admet que la voix humaine.

s'éloigne, le soleil reparaît et me rend ces effets de lumière si admirables dans Saint-Pierre : c'est la basilique du soleil, comme nos cathédrales du Nord sont les basiliques de l'ombre et du mystère.

J'admire l'auréole lumineuse dont le soleil renaissant couronne une zône de l'intérieur de la coupole, en faisant étinceler, comme des diamants dans un diadème, les lettres longues chacune de cinq pieds de l'inscription en mosaïque qui reproduit le jeu de mots divin :

TV ES PETRVS ET SVPER HANC PETRAM ÆDIFICABO ECCLESIAM MEAM, ET TIBI DABO CLAVES REGNI CŒLORVM.

C'est là, en effet, cette *Pierre* scellée des mains de Jésus-Christ, pierre angulaire sur laquelle s'est appuyé le passé et s'appuiera encore l'avenir. Cette *Pierre* a été prédite dans la prophétie de Daniel, expliquant son rêve au roi de Babylone : « Votre royaume est la tête d'or (l'Asie); il s'élèvera après vous un autre royaume qui sera d'argent (la Grèce), et ensuite un troisième qui sera d'airain et qui commandera à toute la terre (Alexandre); le quatrième royaume sera comme le fer, il réduira tout en poudre, comme le fer brise et dompte toutes choses (l'empire romain). Dans le temps de ces royaumes (assujettis au royaume de fer), le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit (l'Eglise), qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes, dont il ne restera plus rien en aucun lieu (qu'en reste-t-il?) et qui *subsistera éternellement*, selon que vous avez vu que *la Pierre* qui avait été détachée *sans la main d'aucun homme* a brisé le fer, l'argent et l'or, et est devenue ensuite une grande montagne qui remplit toute la terre. »

N'est-ce pas là ce royaume dont les clefs ont été données à celui duquel il a été dit : « Tu es *Pierre* et sur cette *pierre* je bâtirai mon Église ? »

Qu'il est beau de se rappeler ces choses, agenouillé devant la Confession de Saint-Pierre illuminée de ses cent vingt-deux lampes, comme d'une constellation éternelle. Là, sous nos genoux, repose le pêcheur de Galilée, dont le tombeau est devenu le plus grand temple de la terre; il repose dans les souterrains de l'église primitive avec les martyrs de Néron, et tant d'autres héros chrétiens, et tant de pontifes vénérés, et tant de saints confesseurs !

Que c'est bien ici le centre du Christianisme ! Rome est l'abrégé du monde, Saint-Pierre est l'abrégé de Rome. Cette basilique est bâtie et pétrie avec les reliques des saints et des martyrs. Elle possède une portion de la croix de Jésus-Christ et du voile sacré de la Reine des cieux, elle a des reliques de plusieurs apôtres évangélistes, les corps de trente-cinq Papes, dont 24 canonisés, d'une foule d'évêques, de docteurs, de prêtres, de diacres, de religieux, et une armée de martyrs de tout âge, de tout sexe et de toute condition : voilà les habitants de Saint-Pierre. N'est-ce pas un paradis sur la terre? Enfin, c'est ici le sublime théâtre de tant d'augustes cérémonies présidées par le Vicaire de Jésus-Christ [1] : c'est ici la réunion des chefs-d'œuvre de tous les arts ; c'est le dernier effort du génie de l'homme inspiré de l'esprit de Dieu ! C'est là où devait aboutir la fortune providentielle

[1] Il fallait voir Saint-Pierre le 8 juin 1862, jour de la Pentecôte et de la canonisation des martyrs du Japon ; quand Pierre présidait lui-même un nouveau cénacle dans la personne de Pie IX.

de Rome antique. L'unité du monde romain a préparé l'unité catholique, et le trône des Césars le siége de Pierre. Dante, pénétré de cette idée, s'écrie : « Rome et l'empire, à dire vrai, ne furent établis que pour être un jour le lieu saint où siége le successeur du premier Pierre :

Ch' ei fu dell' alma Roma e di suo impero
Neli' empireo ciel per padre ele to :
La quale, e il quale (a voler dir lo vero)
Fur stabiliti per lo loco santo,
U' siede il successor del maggior Piero.

(*Inferno* II.)

LETTRE XXXV.



LA COLONNE DE HENRI IV.

La bénédiction des chevaux et la fête de saint Antoine. — Le cheval de Pie IX et le cocher Ragazzini. — Les roussins d'Arcadie et ceux de Rome. — Les *minenti* du Transtevère. — Courses de chevaux et courses de chars. — La colonne de Henri IV. — Le droit Canon. — Abjuration du Béarnais et son absolution par Clément VIII. — Ordre donné à ce sujet par saint Philippe de Néri au cardinal Baronius. — Résultats de la conversion d'Henri IV.

Le 17 janvier dernier, c'était la fête de saint Antoine : à partir de ce jour, pendant une semaine, on fait à Rome la bénédiction des chevaux et des bestiaux ; mais, aujourd'hui dimanche, c'est le grand jour, c'est une sorte de Longchamps ; tout Rome court à l'église de Sant' Antonio, près de Sainte-Marie-Majeure.

Cette église est humble comme le saint dont elle porte le nom ; elle est attenante à un couvent de capucins. Dans l'intérieur, on voit d'étranges fresques qui rappellent les fantaisies de Callot, et qui reproduisent les faits les plus extraordinaires de la vie du saint anachorète.

Mais voici l'abbé et ses moines qui paraissent à la porte avec des goupillons pour bénir les animaux. La procession commence : quelle foule ! que d'équipages de toutes sortes ! quel bruit ! hennissements, braiements,

sifflements, éclats de rire et cris de joie! *Ecco primò* les 200 chevaux du maître de poste de Rome ornés de rosettes, avec leurs postillons endimanchés. Clic, clac, clic, clac! ils passent comme un éclair, et on les bénit en un clin d'œil.

Ecco tutta la scudéria di Sua Santità; voici les quatre carrosses de gala du Saint-Père, et son cheval de selle tout blanc avec une housse rouge; à la suite paraît la cavalerie pontificale et une partie de la nôtre. Regardez ces beaux équipages des princes romains, avec leurs chevaux vigoureux de la race des bas-reliefs antiques. — On estimait jadis les races Chigi et Braschi. — Salut aux huit coursiers Borghèse attelés au même carrosse. Les Borghèse avaient aussi un race particulière de chevaux, qui portait leur nom; ils étaient couleur de bronze et servaient jadis de modèles aux artistes; le Guide les a attelés au char de sa célèbre Aurore, du palais Rospigliosi. Mais, voici le plus curieux des équipages de Rome, celui du prince Piombino, qui a fait une écurie de son palais Poli: ce sont seize chevaux attelés deux à deux au même carrosse, et conduits à grandes guides par un seul cocher nommé Ragazzini. C'est sa gloire et son triomphe, à ce brave cocher; il exerce toute l'année ses chevaux pour ce seul jour. Il faut avouer qu'il a une adresse merveilleuse pour conduire ainsi, au grand trot, seize chevaux très vifs, et très vigoureux. L'équipage est précédé de deux piqueurs à cheval qui font écarter la foule. Il parcourt ainsi toute la longue rue du Corso et la promenade du Pincio, pour arriver ici par la belle avenue de Sainte-Marie-Majeure. Je doute que les cochers anglais soient plus adroits.

Ensuite, nous voyons venir les futurs héros du carnaval, les *barberi,* avec leurs plumets et leurs cocardes; ils viennent prier *sant' Antonio* de leur faire gagner le prix de la course; leurs maîtres leur font courber pieusement la tête au moment de la bénédiction.

Il y a une fête pareille dans notre Bretagne et en Provence; et qu'y trouve-t-on à redire? On bénit les fruits de la terre, pourquoi ne bénirait-on pas les animaux, ces utiles compagnons des travaux et des plaisirs de l'homme? Voici enfin une procession interminable de paysans romains qui amènent leurs montures avec des harnais rouges. J'ai remarqué surtout des ânes charmants; car, en Italie comme en Orient, on estime beaucoup ce bon animal, qui a emmené la sainte Famille en Egypte et porté le Sauveur le jour des Rameaux. Le peuple assure que c'est en souvenir et en récompense de ce divin fardeau qu'il porte une croix marquée sur le dos, entre les deux épaules.

Admirons donc ces nobles roussins d'Arcadie, ces piquantes bourriques et ces jolis petits aliborons, tout enrubannés de la tête à la queue, pomponnés et bichonnés, et si fiers de leurs aigrettes de toutes couleurs, belles à faire crever d'envie le grison chéri de Sancho Pansa.

Çà et là, les *minenti,* (les jeunes filles) du Transtevère en grand costume se font remarquer par leur gaîté dans des calèches de louage; elles se passeraient plutôt de manger que de ne pas avoir une voiture un jour comme celui-ci.

Tout cela faisait un va et vient des plus pittoresques; malheureusement, il fut interrompu par une giboulée épouvantable; ce fut un sauve qui peut général. Toutes

nos calèches découvertes devinrent à l'instant des baignoires et des bains de pieds; mais l'intarissable gaîté romaine ne se tint pas pour battue, et j'entendis crier que c'était *sant' Antonio* qui envoyait de *l'acqua benedetta ai cari cavalli, e ai benedetti asinelli!*

Nous attendons le carnaval pour juger les *barberi,* cette course de chevaux libres courant sans cavalier. Les anciens Romains étaient plus passionnés que les Anglais eux-mêmes pour les courses de chevaux ou plutôt de chars; ils ignoraient l'art des *jockeys,* ils ne connaissaient que les *auriges* ou cochers. Du reste, on plaçait au-devant des chars des obstacles, comme nous en mettons dans nos *steeple-chase.*

« Si on ne songeait, dit M. Mary-Lafon, que la guerre ayant été la vie de Rome, le cheval, symbole si noble du combat, devait flatter ses plus doux souvenirs, on aurait peine à se figurer l'enthousiasme et les ardentes sympathies qu'excitaient les chevaux de course. Aussi Caligula, très excentrique dans son admiration, pour ceux qui n'ont franchi que le premier seuil de l'histoire, fit une chose parfaitement dans les mœurs de Rome et applaudie de tout le peuple en donnant une crèche d'ivoire, une couverture de pourpre et une mangeoire d'or à son vaillant Incitatus. Personne ne trouva mauvais que le patricien Capitolinus eût élevé à Volucri, coureur aussi rapide que l'oiseau, une statue d'or et un monument superbe au Vatican; et, lorsque Commode montra au peuple, assemblé dans le cirque, le vieux Pertinax, les sabots dorés et couvert d'une draperie d'or, deux cent mille voix éclatèrent, et quatre cent mille mains battirent pour acclamer l'ancien vainqueur. Grâce à cette passion des Ro-

mains pour les chevaux du cirque, nous savons les noms des beaux coureurs qui repassèrent sous les voûtes colossales des tours ménianiennes la tête couronnée de laurier. De ces nobles coursiers, les uns, tels que l'Hilare, Floridus, Valentin, le Centaure, l'Egyptien, le Latin, avaient triomphé quatre fois, d'autres, comme Signifer, Pompéianus, Cotynus, le Viril, seize, vingt-trois, vingt-huit et trente fois, et le noir Indus, cent vingt fois[1]. »

Les Grecs n'avaient pas été moins passionnés pour le *turf*; les jeux olympiques en font foi. Pindare, qui applique à Hiéron l'épithète : « amoureux des chevaux, » chante dans sa première ode le cheval *Phérénice*, qui fit remporter la palme au tyran de Syracuse.

Quelle histoire poétique il y aurait à faire du cheval, depuis le cheval de Job et les coursiers d'Homère, qui pleurent la mort de leur maître, jusqu'aux destriers de l'Arioste, jusqu'aux *buveurs d'air* du désert que célèbrent les poètes arabes; depuis le cheval d'Alexandre et de César jusqu'à celui de Turenne et de Napoléon[2]?

[1] Le marbre en conservant leurs noms, a immortalisé les plus illustres; voici ces noms aussi célèbres dans leur temps que chez nous et chez nos voisins d'outre-mer *Eclipse* et *Miss-Annette*. Nitidus, qui était blanc; Tuscus, cendré; Decoratus, bai; Viril, rouge; le Superbe, bai-brun; Polynice, noir; Romulus, bai; le Dragon, rouge; le Dévastateur, noir; le Fastidieux, roux; le Libre, bai; le Tyrrhénien, roux; l'Amour, alezan; le Délicat, de la même nuance; la Matrone, bai-brune; la Palme, pareille; la Romula, rousse; la Phèdre, noire; la Perdrix, dorée; la Licence, noire, et cent autres dont quinze siècles n'ont pu flétrir les palmes.

[2] Suétone nous apprend que César, dans sa guerre des Gaules, montait un cheval d'une beauté étrange : ses pieds ressemblaient à des pieds humains, et ses sabots avaient des fissures en forme de doigts. Ce cheval, né chez lui, et qui, selon les aruspices, présageaient à son maître l'empire du monde, fut dompté par César et ne souffrit jamais d'autre cavalier. César, qui le nourrit toujours avec grand soin, consacra dans

Pour mieux voir la cérémonie de la bénédiction des chevaux, j'avais fait ranger notre calèche en face de l'église de *Sant' Antonio*, contre une petite colonne de granit, à laquelle je ne fis pas d'abord grande attention. Je remarquai pourtant sa forme singulière : c'est celle d'un canon surmonté d'une croix.

Un de nos amis romains que je rencontrai là, m'apprit que c'était le pilier d'une sorte de tabernacle, aujourd'hui détruit, qu'avait élevé le Père Anisson, abbé du couvent de Saint-Antoine. Cet abbé était Français; il fit élever à ses frais ce monument pour perpétuer le souvenir de l'heureuse absolution d'Henri IV. Ce mauvais plaisant de président Debrosse prétend que c'était à la forme de canon qu'affecte cette colonne que fait allusion l'inscription ci-jointe : *In hoc signo vinces*. Il se rappelait probablement le mot du Béarnais quand il eut pris Chartres par *le droit canon*.

Henri IV avait abjuré l'hérésie à Saint-Denis. Son abjuration fut reçue par le légat Médicis, qui fut depuis Léon XI. J'ai vu hier sur son tombeau, à Saint-Pierre, un bas-relief de l'Algarde qui retrace cette scène mémorable. Henri IV y est représenté dans son costume royal avec la croix du Saint-Esprit ; sa figure est ressemblante; mais, pourquoi le sculpteur a-t-il costumé en guerriers

la suite son image devant le temple de sa divine aïeule Vénus Génitrix.

Turenne montait encore le jour de sa mort la *Pie*, sa jument limousine. Les soldats voyant, après la mort du maréchal, l'incertitude qui régnait dans le commandement : Qu'on mette la *Pie* à notre tête, s'écriaient-ils, elle nous mènera à la victoire !

Napoléon montait à Marengo et à Wagram *Ali*, cheval arabe pris en Egypte sur Ali-Bey. A Waterloo, c'était un charmant navarin gris moucheté, âgé de quatre ans, qui s'appelait l'*Accacia*.

romains les compagnons du Béarnais? Je m'en plaignis à un abbé romain qui me répondit : Pourquoi avez-vous costumé Louis XIV en empereur romain sur la place de Notre-Dame des Victoires?

Henri IV avait donc abjuré; mais il était excommunié, comme ayant été un huguenot relaps, et il fallait qu'il fût absous par le Pape. Il implora en vain cette grâce de Clément VIII, rendu défiant par la précédente rechute de Henri dans l'hérésie. Après trois jours de prières, saint Philippe de Néri, alors l'oracle de Rome, va trouver le cardinal Baronius, confesseur du Pontife et lui dit : « Refusez l'absolution au Pape s'il la refuse au roi, et dites-lui que je vous ai donné ce conseil. » Baronius, qui appartenait à l'Oratoire, obéit à son supérieur qu'il savait inspiré de l'esprit de Dieu. Clément VIII fit examiner de nouveau cette grave affaire, et se laissa fléchir. Comme témoignage de sa reconnaissance, Henri IV envoya à l'église de l'Oratoire une magnifique chapelle, dont on conserve encore le calice fleurdelisé [1].

Henri IV envoya à Rome Duperron et d'Ossat pour recevoir en son nom l'absolution. Le 7 septembre, ces deux envoyés se présentèrent devant la porte du péristyle de la Basilique Vaticane et s'agenouillèrent devant le Pape, qui était assis sur son trône, entouré des hauts dignitaires de l'Eglise, et ils firent abjuration de toutes les doctrines contraires à la foi catholique. Le Pape leur toucha la tête avec une baguette en signe de pénitence; c'était ce coup de baguette que les huguenots, par déri-

[1] Vie de Baronius citée par M. de Maumigny. (*Les voix de Rome.*)

sion, appelaient la *gaulade*. Aussitôt après, le chœur, dans la basilique, entonna le *Miserere*. Ensuite le Pape se releva, prononça la parole de réconciliation, et le *Te Deum* succéda au cantique de la douleur.

Une fois l'absolution accordée, il y eut des réjouissances publiques à Rome, pour célébrer le triomphe de l'Eglise et la pacification de la France. D'Ossat écrivait : « Le canon du château Saint-Ange a tiré ce matin, dont les Espagnols ont mal aux oreilles, et se feront ce soir d'autres signes de réjouissance, qui leur feront encore mal aux yeux. »

La conversion du Béarnais était d'un intérêt, non-seulement national, mais européen, mais catholique. Aussi la joie fut universelle, et de son côté le roi, comme on le voit dans ses lettres inédites, garda une vive reconnaissance à Clément VIII.

Les négociations avaient duré deux ans, tant il avait fallu de peine pour réenfanter (*ripartorire*) au christianisme le Roi Très-Chrétien, et à l'Eglise, son fils aîné !

Tantæ molis erat *Gallorum* condere gentem !

LETTRE XXXVI.



PRISON DE SAINT PAUL.

Sainte-Marie in via Lata. — Tombeau de la princesse Zénaïde Bonaparte. — La paroisse des Doria Pamfili. — Le souterrain où demeura saint Paul gardé par un soldat. — *La parole de Dieu n'est jamais enchaînée.* — Saint Martial de Limoges. — Saint Luc écrit ici les Actes des Apôtres. — L'esclave Onésime et son maître Philémon. — Les chrétiens de la maison de César. — Sénèque, Cicéron, saint Paul et Bossuet.

Scipion fut surnommé l'Africain, et Metellus, le Crétique, en souvenir des provinces qu'ils avaient conquises. Ainsi, dit saint Jérôme, Saul reçut le nom de Paul après la conversion du proconsul Sergius Paulus, sa pacifique conquête. Saint Paul, accusé par les Juifs devant le gouverneur Festus, s'était écrié qu'il était citoyen romain, et qu'il en appelait à César[1]. Il fut donc envoyé à Rome, sous la garde du centurion Jule, de la cohorte appelée Augusta. « Quand nous fûmes arrivés à Rome, on permit à Paul de demeurer où il voudrait, sous la garde

[1] A Jérusalem un tribun ayant voulu faire flageller Paul, celui-ci lui dit : Vous est-il permis de flageller un citoyen romain qui n'a point été condamné ? — Etes-vous donc citoyen romain ? — Je le suis. — Moi, dit le tribun, j'ai acheté ce droit-là fort cher. — Et moi, répliqua Paul, je l'ai par ma naissance. (Act. XXII.)

d'un soldat [1]. Or, Paul demeura deux ans dans une maison qu'il avait louée et il recevait tous ceux qui venaient vers lui, prêchant le royaume de Dieu, et enseignant avec une grande confiance ce qui regarde le Seigneur Jésus, sans que nul s'y opposât (*Actes*, XXVIII). »

Paul loua un logement dans une hôtellerie de la *via Lata*, entre le Capitole et le Champ-de-Mars, à portée des tribunaux où il devait comparaître pour plaider sa cause devant César.

Ne seriez-vous pas heureux de visiter ce lieu sanctifié par le séjour de l'Apôtre des nations? Eh bien ! suivez-moi.

Dans le Corso, à côté du magnifique palais Doria, voyez cette jolie église qui forme le coin de la *via Lata*, (la rue Large) et qui, pour cette raison, s'appelle *Santa-Maria-in-via-Lata*. C'est la paroisse des Bonaparte [2] et des Doria Pamphili qui l'ont ornée, comme une chapelle de leur palais, de marbres, de jaspes, de bronzes et de dorures. On y voit le tombeau d'un jeune peintre français, Drouais. Mais, ce qui est plus intéressant, c'est l'ancien oratoire, qui fut la demeure de saint Paul ; il est aujourd'hui sous terre, en raison de l'exhaussement du sol ; au temps de l'Apôtre, c'était un rez-de-chaussée. Un

[1] Les Romains avaient la prison publique et la *libera custodia*, maison particulière où le prisonnier était aux arrêts forcés ; une longue chaine attachait la main droite du captif à la main gauche de son gardien.

[2] Le palais Bonaparte est à l'angle du Corso et de la place de Venise, là est morte madame Letizia, la mère de Napoléon Ier. Le palais appartient à son petit fils le Prince de Musignano. Dans l'église de la via Lata on voit le tombeau de la princesse Zenaïda Bonaparte, fille du roi Joseph Napoléon et femme du Prince de Canino, née en 1802, morte en 1854, à Naples, du choléra.

petit clerc nous allume un cierge et nous crie de le suivre sous le portique de l'église, où on descend un escalier qui mène au souterrain, à l'entrée duquel on lit le verset des Actes : *Permissum est Paulo manere sibimet cum custodiente se milite.*

Ce lieu vénérable se compose de plusieurs salles basses et voûtées; nous y voyons un petit autel, et le clerc nous dit : C'est ici que saint Paul fut enchaîné au bras d'un soldat; et il nous montra une petite colonne où était fixé la chaîne du grand captif de Jésus-Christ. Je lus, gravé sur la colonne, ce sublime mot de l'Apôtre : SED VERBVM DEI NON EST ALLIGATVM ! Mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée : *Brava parola, non è vero, signore,* me disait le clerc avec enthousiasme. Quel mot en effet ? Et il a été prononcé toujours et partout. Nos prêtres, nos évêques, nos papes n'ont jamais interrompu la prédication de la parole de Dieu, dans la paix comme dans la persécution.

Quoique captif, saint Paul ne cessait pas de poursuivre sa mission et de convertir les âmes. Il commença par le soldat son gardien, qui fut saint Martial, et envoyé dans les Gaules, devint l'évêque de Limoges. La colonne où Paul était lié était la chaire de l'Apôtre, la source qui jaillit du sol à sa voix forma le baptistère, et son geôlier fut son premier néophyte. C'est ici que Paul a écrit ses Epîtres aux Ephésiens, aux Philippiens, la seconde à Timothée, celle à Philémon, et celle aux Hébreux. C'est là aussi que saint Luc, son fidèle compagnon pendant cette captivité, a composé, ou tout au moins achevé les *Actes des Apôtres :* la rédaction définitive de ce livre n'a eu lieu ni avant ni après cette époque, puisque le récit se

termine avec la seconde année de la détention de l'Apôtre.

Voici une histoire d'esclave que nos *abolitionnistes* doivent méditer. Il y avait à cette époque un riche habitant de Colosse en Phrygie, nommé Philémon, qui était chrétien. Onésime, son esclave, s'était enfui de chez son maître, et s'était réfugié en Italie[1]. L'esclave marron arrive à Rome; un jour, par un hasard providentiel, il passe par la *Via Lata*, il voit des chrétiens entrer chez Paul; il y entre avec eux, et demande bientôt le baptême, jaloux d'effacer par la pénitence les fautes de sa vie passée. Quand il eut réconcilié avec Dieu ce pauvre fugitif, l'Apôtre voulut encore le réconcilier avec son maître; il ne l'excita pas à la révolte et à l'émancipation. Il dit à l'esclave de retourner à son maître; mais il écrivit au maître qu'il lui renvoyait un frère en Jésus-Christ. Du fond de sa prison il adressa donc à Philémon une lettre qu'Onésime porta lui-même. En demandant que les chaînes de l'esclavage fussent changées, pour son cher disciple Onésime, en des liens de fraternité chrétienne, l'Apôtre rappelle ces autres chaînes qu'il portait lui-même pour l'amour de Dieu et de ses frères. « C'est moi le vieux Paul, maintenant le captif de Jésus-Christ, qui te conjure, en faveur de mon fils que j'ai engendré dans les fers, d'Onésime, qui t'a été autrefois inutile, et

[1] On a découvert à Pompéi les carcans de fer qui entouraient le cou des esclaves ; quand l'un d'eux avait fui, on gravait sur son collier cette inscription qu'on a retrouvée :

Tene me qvi
a fvgi et rev
oca me Domino
meo N.

qui est utile maintenant à moi et à toi; je te l'ai renvoyé, reçois-le comme mes entrailles [1]. »

« Il est bien intéressant, dit Mgr. Gerbet, de relire, entre les quatre murs encore subsistants du lieu où elles ont été écrites, les divers passages des Epîtres de saint Paul qui font allusion à sa captivité. A la fin de la seconde Epître à Timothée, on voit qu'il se consolait de la prison où son corps était retenu, en pensant que ce corps était lui-même une prison qui s'ouvrirait bientôt, et qu'il y avait un autre juge que César : « Pour moi, je m'en vais, et le temps de ma décomposition approche. J'ai combattu un bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai gardé la foi : il me reste à recevoir la couronne de justice que me rendra en ce jour le Seigneur, le juste juge, non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui chérissent son avènement. »

Saint Pierre vint rejoindre ici saint Paul [2]. Le petit clerc me montre, au-dessus de l'autel, un vieux bas-relief représentant les deux apôtres, saint Martial, le gardien du prisonnier de Néron, et saint Luc écrivant les *Actes*, ce premier et sublime chapitre de l'Histoire de l'Eglise.

[1] (Epître à Philémon, v.) Je vous porte dans mon cœur, vous tous qui vous associez à la joie que j'ai d'être dans les chaînes pour la défense et l'affermissement de l'Evangille..., en sorte que mes chaînes sont devenues célèbres dans tous les prétoires, et partout ailleurs, pour la gloire de Jésus-Christ, et que plusieurs de nos frères en Notre-Seigneur, encouragés par mes liens, sont devenus plus hardis à annoncer la parole de Dieu. (*Aux Philippiens*, I, 12-14.)

[2] Pierre semble avoir eu en partage la douceur évangélique, et Paul a force apostolique. Quel feu, quelle énergie, quelle profondeur dans ses Epîtres. « Frères, écrivait-il aux nouveaux chrétiens de Rome, le jour est déjà venu, réveillons-nous de notre assoupissement... Dépouillons la robe des ténèbres, et revêtons l'armure de la lumière. »

Je vis encore dans la première salle un *pozzo*, un puits, une source que l'Apôtre fit miraculeusement jaillir pour baptiser saint Martial et d'autres néophytes. Le jour de la fête de saint Paul, on met de cette eau sur une table de marbre, creusée comme un évier, où les fidèles la puisent et la boivent. Quels grands souvenirs ! Que peu de voyageurs à Rome viennent ici et savent seulement où est la prison de saint Paul ; mais en revanche ils vont tous voir la prison de Jugurtha !

Paul, tout captif qu'il était, ne se contentait pas de faire des néophytes dans Rome, il poussait le zèle de son prosélytisme jusque dans le palais de César. Nous en avons la preuve dans la salutation qui termine l'Épître adressée de sa prison par l'Apôtre aux Philippiens : *Salutant vos omnes, qui mecum sunt fratres; salutant vos omnes sancti, maxime autem qui de Cæsaris domo sunt* (ad Philippenses, IV, 22).

Et ce César était Néron !

Les relations de Sénèque et de saint Paul sont un intéressant problème historique [1]. Quand le centurion Jule amena Paul à Rome, il le remit au préfet du prétoire, le fameux Burrhus, collègue de Sénèque dans l'éducation de Néron :

Et ce même Sénèque et ce même Burrhus
Qui depuis... mais alors ils avaient des vertus.

Saint Augustin disait qu'il y avait trois choses qu'il eût désiré voir en ce monde : Rome dans sa gloire, Ci-

[1] Voir sur cette question le tome II des *Césars*, de M. de Champagny, et le livre de M. Fleury, *Saint Paul et Sénèque, ou relations de l'Apôtre avec la Philosophie*.

céron à la tribune, et saint Paul prêchant. Après Athènes, dit Bossuet, Rome même entend la voix de l'Apôtre, et un jour cette Ville Maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Le cardinal Wiseman, visitant un jour la prison de la Via Lata, faisait cette remarque : « Il y a je ne sais quoi de terrible dans le calme profond qui accompagne la narration des emprisonnements, pour ainsi dire continuels, qui remplissent la dernière partie des Actes des Apôtres. Saint Paul est emprisonné à Philippes et à Jérusalem, à Césarée et à Rome ; il est gardé avec circonspection et comme un personnage important, tantôt sur mer, tantôt sur terre ; mais tout cela est exposé dans son histoire comme la chose la plus simple du monde. Il fallait accoutumer l'Eglise à une continuelle persécution. »

LETTRE XXXVII.



L'ÉPOPÉE DE RAPHAEL.

Tombeau du Sanzio au Panthéon. — Le musée du Vatican. — Seul devant Dieu et devant Raphaël. — Les *Loges* et la *Bible* du *divin jeune homme*. — La délivrance de saint Pierre. — Apparition du Labarum. — Bataille du pont Milvius. — Baptême de Constantin. — Donation de Rome à l'Eglise. — Saint Léon devant Attilla. — Couronnement de Charlemagne. — Justification de Léon III. — La salle des rois chrétiens. — Châtiment d'Héliodore. — Victoire d'Ostie. — Incendie de Borgo. — Miracle de Bolsène. — La philosophie. — La poésie. — La jurisprudence. — La théologie et le triomphe du Saint-Sacrement. — Tels sont les chants de l'épopée religieuse de Raphaël, le peintre ordinaire de Dieu et de l'Eglise.

Le poète de l'antique Rome disait au peuple romain :

Excudent alii spirantia mollius æra, etc.

« D'autres, je veux le croire, sauront mieux que toi donner le souffle et la vie à l'airain ; ils feront jaillir du marbre de vivantes figures. Ils auront une voix plus éloquente, ou bien, avec le compas, ils mesureront le ciel, et diront les évolutions des astres. Toi, Romain, n'oublie jamais à quels arts tu dois te livrer ; souviens-toi qu'il t'appartient de gouverner les peuples, de leur imposer les lois de la paix, d'épargner ceux qui se soumettent, et de dompter ceux qui se révoltent. »

Ce que Virgile accordait au génie romain, Dieu l'a donné également à Rome chrétienne. « Elle aussi se souvint que sa tâche était de gouverner les peuples *(tu regere imperio populos, Romane, memento)*; elle sut leur imposer son pacifique empire, et les réunir sous la *paix de Dieu (pacisque imponere morem)*; elle sut au besoin briser les orgueilleux *(debellare superbos)*; mais elle aima mieux épargner les humbles, et accorder, à qui se soumettait, un facile pardon *(parcere subjectis)*[1]. »

Virgile n'ose promettre aux anciens Romains la palme des sciences et des arts, réservée jusqu'alors aux Grecs. Dieu est plus libéral pour sa Rome nouvelle. Il lui accorde tout. Avec la puissance et l'éternité, il lui donne, comme par surcroît, la primauté dans les arts. Les Papes ont plus fait pour Rome que les consuls et les empereurs. Un idéal nouveau s'était révélé au monde : la foi chrétienne ouvrait un avenir infini aux peintres, aux sculpteurs, aux architectes, aux poètes. Rome antique n'avait que la grandeur : Rome chrétienne a de plus la beauté.

Allons revoir le Vatican; mais, avant d'aborder ce temple de Raphaël, en passant devant le Panthéon, arrêtons-nous pour faire encore une station au tombeau de Raphaël. Il est là entouré de ses disciples. Baldazzarre Peruzzi, Pierrin del Vaga, Jean d'Udine, Taddeo Zuccari, Annibal Carrache, ont réclamé une tombe auprès de leur maître. En 1543, le chanoine Don Adjutorio, qui avait rapporté beaucoup de terre sainte de Jérusalem, la déposa au Panthéon, et y érigea la chapelle Saint-Joseph. Elevée près du tombeau de Raphaël, cette chapelle appar-

[1] M. de Champagny, *les Césars*, t. II, l. IV.

tient à la confrérie des Lettres et des Arts, placée sous le patronage de saint Luc, l'apôtre écrivain, peintre et médecin[1]. Nous tous, artistes et littérateurs, *tutti quanti*, on nous appelle ici les *virtuosi*, qu'il ne faut pas traduire par vertueux, mais d'après le sens du mot latin *virtus*. De l'italien vient notre expression française de *virtuose*.

So ben ch' era mestier da virtuosi
La musica una volta, et l'imparavano
Tra gli uomini i più grandi, e più famosi,

disait Salvator Rosa dans sa satire sur la musique. L'Académie pontificale de saint Luc possède dans son musée un tableau de Raphaël : c'est saint Luc peignant la Vierge qui lui apparaît. Derrière le peintre évangélique on voit un jeune homme à qui le Sanzio a donné sa propre figure[2].

Notre pèlerinage raphaélesque atteint enfin le Vatican, son centre et son but. Allons revoir longuement, à la Pinacothèque, la Vierge de Foligno et la Transfiguration. Remarquez ce beau doge du Titien, de Véronèse cette sainte Hélène habillée en dame vénitienne, et cette Vierge

[1] C'était le même esprit d'édification mutuelle qui avait présidé à la fondation de la confrérie des peintre, sous la protection de saint Luc, l'année 1350. Ils avaient leurs réunions périodiques, non pas pour se communiquer leurs découvertes ou pour délibérer sur l'adoption de nouvelles méthodes, mais tout simplement pour chanter les louanges de Dieu et lui rendre des actions de grâces *Per rendere lode e grazie a Dio* (Rio, *De la Poésie chrétienne*.)

[2] L'Académie croyait posséder depuis longues années le crâne de Raphaël ; un Français, adonné à la phrénologie, le palpe un jour et affirme que c'était le crâne d'un brigand ; grande rumeur à Rome ; enfin on se détermine à déterrer au Panthéon Raphaël, qu'on trouve avec sa tête. — Le système de Gall triompha un instant dans la Ville-Eternelle.

de Murillo donnée à Pie IX par la reine d'Espagne. Voici des vaches de Paul Potter; *guarda e passa,* nous dirait Dante. Peut-on s'arrêter ici à regarder ce bétail, quand on est au milieu des Anges et des Madones? J'avoue que je ne comprends pas l'art pour l'art, et que je ne puis être de l'avis de ceux qui prétendent que le sujet n'est pas plus pour un tableau qu'un *libretto* pour un opéra. N'est-ce pas ravaler bien bas le but de l'art divin de la peinture que de mettre sur la même ligne Raphaël et un de ces petits Flamands, que Louis XIV avait raison d'appeler des *magots?* Il y a des amateurs qui se soucieraient peu d'une esquisse du Sanzio, et qui paient au poids de l'or une petite toile représentant une grosse cuisinière épluchant des légumes.

Raphaël est comme Rome, comme Saint-Pierre, comme toutes les grandes choses, il faut du temps, de l'étude et plus que du goût pour le sentir. Ce n'est que par des visites multipliées et des contemplations prolongées qu'on commence à le comprendre, à l'aimer, à l'admirer, et à voir clair dans son admiration. Raphaël est trop *simple* et trop sublime pour être à la portée de tout le monde. Combien il a de faux dévots, même parmi les artistes! Quant au gros public, il préfèrera toujours, parce qu'il les comprendra mieux, les nymphes de Rubens aux vierges de Raphaël, et les facéties du pinceau de M. Biard aux fresques du Vatican. Que de personnes, que de femmes surtout, pour qui la peinture n'est qu'un *bouquet*, c'est-à-dire une réunion plus ou moins brillante de jolies nuances! Elles n'aiment, comme pour leurs modes, que les couleurs fraîches et chatoyantes. Fi du vieux et du passé! Plus un tableau est neuf,

meilleur il est; elles ne comprennent plus rien à une peinture que la main du temps noircit, mais harmonise en même temps. Raphaël, qui date de deux siècles, est un vieux bouquet, bien fané, qui n'a plus ni parfums ni couleurs. Que de *non-sense* on entend ainsi dans les musées, de la part de la foule des touristes. Alors je suis comme Stendhal, pendant vingt-quatre heures Raphaël me devient invisible, et je m'en vais en maudissant ceux qui me gâtent ainsi mon plaisir : il y a un fond d'intolérance incroyable dans l'admiration passionnée. Voilà pourquoi j'aime tant à faire des visites solitaires au Vatican. Alors il me semble qu'à moi seul j'ai vu, j'ai découvert, j'ai compris, j'ai senti. Pour apprécier l'art, l'impression solitaire et personnelle est indispensable. Avec des compagnons, un mot banal ou même spirituel, trop spirituel parfois, détruit votre jouissance en jetant un seau d'eau glacée sur votre enthousiasme.

Mon désespoir, à Rome, c'est la cohue banale des étrangers et des curieux, qui envahissent à certains jours les galeries du Vatican et l'enceinte de Saint-Pierre. Au contraire, combien la solitude est douce dans les sanctuaires de l'art et de la religion : la solitude est aimée de la prière et de la rêverie. Les arts sont comme la piété, ils ont besoin, pour être goûtés, de silence et de paix. Si j'étais maître de Rome pendant un jour, je ferais fermer Saint-Pierre et le Vatican, afin de me trouver une fois complètement seul devant Dieu et devant Raphaël !

Il faut aamirer dans Raphaël l'équilibre, qui ne se retrouvera plus, de l'harmonie du dessin et des cou-

leurs, de la forme et de la pensée, de la beauté de l'âme dans la beauté du corps. Avant lui, le sentiment s'était déjà admirablement révélé, mais la forme n'avait pas atteint sa perfection. Après lui, l'art tomba dans le matérialisme, et la réalité terrestre lui cacha l'idéal. Au contraire, Raphaël ne s'est jamais servi de la matière que pour l'idéaliser. Pour formuler ma beauté, j'ai mon type dans l'esprit, écrivait-il à Castiglione : *Io mi servo di certa idea che mi viene nella mente.*

Né le vendredi-saint 1483, mort à pareil jour, en 1520, à 37 ans, Raphaël, dans cette vie si courte et si pleine, eut tous les genres de gloire et de bonheur, et il le méritait par la beauté de son génie non moins que par la grâce de son caractère et la bonté de son cœur. On aime à se le figurer à vingt-cinq ans, arrivant dans cette Rome qu'il devait remplir de ses œuvres. Si la vue de la Cité-reine nous émeut à un tel point, nous, simples voyageurs, quelle impression ne dut-elle pas faire sur cette âme tendre et pure, amoureuse du beau sous toutes ses formes ?

Comme Michel-Ange, Raphaël cultivait plus d'un art à la fois ; il est plus connu comme peintre que comme architecte; cependant il a contribué à la consrtuction de Saint-Pierre, et il a élevé une aile du Vatican [1].

Entrez au palais des Papes par la porte des Suisses,

[1] Inscription de son tombeau au Panthéon, sous la chapelle de la Vierge : ... Julii II et Leonis X, picturæ et architecturæ operibus, gloriam auxit. Dans la *strada del sudario*, on voit encore son *palazzetto* qu'il a *archtettato* lui-même et où sont logés les cardinaux Brunelli et Morichini.

vous voici dans la cour de San-Damaso, la plus belle du Vatican, celle qui donne entrée aux appartements du Saint-Père. Cette cour est formée, à gauche, d'une façade à trois étages ou galeries composées de trois rangs de portiques superposés. C'est le *divin jeune homme* qui, par l'ordre de Léon X, se chargea, comme architecte, d'élever ces galeries, et comme peintre, de les décorer d'ornements et de peintures à fresques. C'est ce qu'on appelle les loges *(loggie)* de Raphaël, monument unique par la grâce de son style architectural et la beauté de ses peintures. C'est le second étage qui a eu l'honneur d'être illustré par le Sanzio. De ce portique ouvert, qui donne sur la cour San-Damaso, on aperçoit une portion de Rome, et au-delà les montagnes d'Albano et de l'Abbruzze : c'est un tableau tout fait et tout encadré. Que de fois j'ai erré sous ce portique charmant, devant ce panorama sublime. A Versailles, on respire le siècle de Louis XIV et de Racine ; ici, on respire le siècle de Léon X et de Raphaël. Le grand Roi honorait d'une protection un peu hautaine les grands hommes qui lui ont fait son siècle, et il n'entendait pas grand'chose aux beaux-arts. Le grand Pape était artiste lui-même par le sentiment profond qu'il avait de l'art, il se passionnait pour les grands artistes, ses contemporains, et il les élevait au rang de ses amis. Aussi, l'Art n'eut pas de siècle pareil à celui de Léon X [1].

[1] On voit dans les lettres de Raphaël avec quel amour éclairé le Pape suivait ses travaux. Léon X voulait tout voir de ses yeux ; sans cesse il arrivait à l'improviste au milieu de ses artistes chéris, leur donnant ses avis et excitant leur zèle par ses louanges et ses libéralités. Le père des chrétiens était aussi le père des lettres et des arts. (Voir la *Vie de Léon X*, par Audin.)

Hélas! on a songé trop tard à vitrer les loges; ces portiques précieux, ouverts au vent et à la pluie, sont fort détériorés; les peintures de décoration que Raphaël y fit faire par Jean d'Udine sont presque toutes effacées.

Quel ne devait pas être, dans leur fraîcheur, l'effet des brillants stucs et arabesques de Jean d'Udine, si habile à peindre les fleurs, les fruits et les ornements de tout genre, lorsqu'on se rappelle le trait de ce palefrenier du Pape qui, courant prendre un tapis pour son service, se précipita, trompé par l'imitation, sur un des petits tapis brodés par le pinceau du peintre sur le sol de la galerie!

On dit que c'est le roi Murat qui, venu à Rome en 1814, fit placer le premier des vitrages aux loges. Grégoire XVI les a fait renouveler. Heureusement, les plafonds peints par Raphaël n'ont pas souffert et sont même d'une conservation brillante qu'on voudrait voir aussi bien aux *stanze*.

Chaque plafond en forme de coupole, placé au-dessus de chaque arc du portique, est orné de quatre petites fresques de la main de Raphaël ou peintes sur ses dessins par ses élèves; car ce souverain de la peinture, pour accomplir ses immenses travaux, ne se rendait au Vatican qu'à la tête d'une armée d'artistes, vassaux de son génie [1].

Qui n'admirerait dans les *loges* ces peintures idéales

1 Léon X faisait tout exécuter au Vatican sous l'inspiration de Raphaël C'est le Sanzio qui dirigea jusqu'aux gracieuses sculptures en bois des portes de la quatrième *chambre*. Louis XIII avait ordonné au Poussin de les dessiner afin d'en faire exécuter de pareilles au Louvre.

et vraies inspirées par le génie de l'Ecriture ? C'est ce qu'on désigne à Rome sous le nom de *Bible de Raphaël.* Le *divin jeune homme* se chargea d'y tracer, avec ses élèves, l'histoire du monde depuis le chaos et la création jusqu'à Jésus-Christ, suite de cinquante-deux tableaux peints à la voûte des treize travées de la galerie.

L'Eternel, l'*Ancien des jours,* comme l'appelle Daniel, sous les traits d'un vieillard toujours jeune, débrouillant le chaos et tenant d'une main le soleil, de l'autre la lune, dans l'attitude de les lancer dans l'espace, est exécuté d'une façon si grandiose que rien ne peut lui être comparé ; c'est la plus sublime interprétation du *fiat lux.* La création de la terre d'un mouvement de doigt est non moins belle. L'Eve donnant la pomme à Adam a peut-être inspiré à Milton l'idée de sa délicieuse création, si toutefois le poète puritain, durant son séjour à Rome, a daigné visiter Raphaël dans le palais des Papes. Le déluge, l'histoire de Noé, d'Abraham, de Jacob, de Joseph, de Moïse, de Josué, de David, toutes les grandes scènes de la Bible sont ici retracées avec une admirable *maestria;* le jugement de Salomon n'a pas été surpassé par celui du Poussin. Quelle plus belle *illustration* de l'Ecriture que les loges de Raphaël !

La dernière travée représente la crèche, l'adoration des mages, le baptême de Notre-Seigneur et la cène, d'une si belle et si touchante exécution.

Voilà donc la Bible de Raphaël, grandes miniatures sur pierre, qu'on pourrait appeler, comme les verrières de nos cathédrales, la Bible des ignorants, le livre de ceux qui n'en savent pas lire d'autres.

Au bout de cette galerie, on aime à trouver le buste en marbre blanc du Sanzio, exécuté par Alexandre d'Este, élève de Canova. Raphaël trône ici comme un roi au centre de ses Etats; on pourrait presque dire comme un dieu au milieu de ses créatures et de ses créations.

Mais nous ne faisons que commencer avec le *divin jeune homme,* qui va épuiser notre force d'admirer. Les *loges* ne sont que le vestibule des *stanze* ou *chambres* du Vatican : ce sont quatre immenses salles qui faisaient partie des appartements de Nicolas V. Déjà Sixte IV les avait fait peindre par Signorelli, le Sodoma et Pérugin; elles n'étaient pas terminées quand Jules II, ayant ceint la tiare, appela Raphaël. A la vue de la Dispute du Saint-Sacrement, le Pape ordonna d'effacer toutes les peintures existantes, sentant bien que l'auteur d'un pareil début devait seul peindre les quatre *stanze.* Le Sanzio se mit à l'œuvre, demandant grâce seulement pour le plafond de la première chambre, parce qu'il était du Pérugin, son maître.

Les copies des *stanze* par les frères Balze, qui sont au Panthéon de Paris, m'ont aidé à retrouver tous les détails de ces précieux originaux qui se voient mal dans ces salles immenses, peu éclairées par d'étroites fenêtres, et qui ont été enfumées par les feux de bivouac des soldats de Bourbon qui y campèrent. Le temps, de son côté, s'est chargé de dégrader chaque jour ces peintures sans prix, sans qu'on puisse y remédier; dans deux cents ans, il n'en restera peut-être plus rien. La fresque, qu'on croyait le genre de peinture le plus durable, s'est trouvée, au contraire, être le moins solide. Hâtons-nous donc de jouir

d'une vue dont nos descendants seront probablement privés.

Il n'y a eu et il n'y aura jamais de grande peinture que la peinture religieuse, la peinture au service de Dieu. Là seulement l'art, enlevé au réalisme terrestre, trouve son but le plus élevé et puise à pleines mains dans l'idéal rêvé dont il a toujours soif. Nous verrons dans les catacombes quelle fut la mission primitive de la peinture chrétienne dès les premiers siècles. « Onze cents ans après, dit Ozanam, quand l'Eglise célèbre sa victoire aux lieux où jadis elle pleura sa captivité, les arts, convoqués dans Rome, y exécutent ces décorations monumentales qui y font comme une fête sans fin [1]. Alors, dans le palais des successeurs de saint Pierre, Raphaël trace une suite d'admirables peintures qui résument en quelques pages la grande thèse de la Papauté, cette thèse, si longtemps débattue, maintenant triomphante, bientôt livrée par Luther à de nouvelles disputes. »

[1] Il ne faut pas oublier ici les célèbres tapisseries du Vatican faites sur les cartons de Raphaël qui y a retracé des sujets tirés de l'Evangile et des *Actes des Apôtres*. Ces tapisseries, nommées en italien *Arazzi* parce qu'elles furent tissées à Arras, ont failli deux fois périr en devenant tour-à-tour la proie de la soldatesque du connétable de Bourbon et des soldats de la première république française, qui les vendirent à des Juifs à qui on les racheta. Quant aux précieux cartons, ils restèrent en Flandre où, après la mort de Léon X, on oublia de les réclamer. Achetés par Charles Ier, oubliés et méprisés par Cromwell, ils furent sur le point d'être vendus par Charles II à Louis XIV, qui avait chargé son ambassadeur d'en faire l'acquisition. L'Angleterre a gardé ces reliques de l'art, une des œuvres les plus parfaites de Raphaël, et elle les montre avec orgueil dans le Palais d'Hampton-court, préservées par une glace de l'impression de l'air, et par un poële, perpétuellement allumé, de l'humidité de l'atmosphère. Au Vatican, dans le coin de la quatrième tapisserie, on voit les armes des Montmorency et une inscription qui rappelle, que le duc de Montmorency, chef de l'armée française, a fait réparer ces tapisseries, et les a offertes au pape Innocent.

Examinons en détail ce poème sublime écrit par le pinceau de Raphaël sur les murailles du Vatican. Ne suivons pas, comme on fait d'ordinaire, l'ordre dans lequel l'artiste a peint ces grands sujets, mais essayons de les grouper dans l'ordre plus logique des époques où les faits se sont accomplis. Voici, je crois, comment on peut disposer les dix-sept chants de cette épopée merveilleuse, qui célèbre l'intervention divine dans l'établissement et la consolidation du Christianisme [1].

1. DÉLIVRANCE DE SAINT PIERRE. — « Pierre était donc gardé dans la prison, et les prières de l'Eglise s'élevaient à Dieu pour lui. Mais la nuit, avant le jour où Hérode devait le faire mourir, Pierre dormait entre deux soldats, lié par deux chaînes, et d'autres soldats gardaient la porte de la prison. Et voilà qu'un ange du Seigneur parut, et la lumière brilla dans la prison, et l'ange, frappant Pierre au côté, l'éveilla et dit : Lève-toi promptement. Et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : Prends ta ceinture et mets ta chaussure à tes pieds. Il fit ainsi. Et l'ange lui dit : Prends ton vêtement et suis-moi. Et Pierre sortant le suivait, ne sachant pas que ce qui s'était fait par l'ange fût réel, car il croyait avoir une vision. Or, après qu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit d'elle-même devant eux, et, sortant, ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la rue, et l'ange s'éloigna de lui. » (*Actes des Apôtres*, XII.)

[1] Dans les œuvres d'art inspirées par les Papes, on sent le génie de l'homme soutenu par une sagesse plus haute ; on sent que l'inspiration, sans laquelle l'artiste n'est qu'un habile manœuvre, est plus rapprochée de sa source. (M. de Maumigny.)

Voilà la première page de l'histoire des Papes qu'eut à écrire le pinceau de Raphaël. L'artiste, dit-on, se plut à y faire allusion à un fait à peu près semblable de la vie de son protecteur Léon X, qui, n'étant encore que cardinal, fut fait prisonnier, en 1512, à la bataille de Ravenne, où il combattait pour les droits du Saint-Siége. Un an après sa mise en liberté, justement le jour anniversaire de sa délivrance, il était élu Souverain-Pontife. La délivrance miraculeuse du Prince des Apôtres présageait aussi celle de plusieurs de ses successeurs, depuis les Papes des catacombes jusqu'à Pie VII et Pie IX [1].

Cette fresque est merveilleuse par l'emploi des effets de lumière qui n'avaient pas encore été essayés avant Raphaël. La composition se divise en trois parties. Dans la première il fait nuit; saint Pierre dort enchaîné; l'ange le réveille et répand dans les ténèbres une lueur céleste. Dans la seconde partie, la lune apparaît un peu voilée. Pierre est hors de prison, et passe avec l'ange au milieu de ses gardes plongés dans un profond sommeil. Tout est mouvement dans la troisième partie; les soldats se sont aperçus de l'évasion; l'un d'eux accourt avec une torche allumée. Voilà trois admirables effets de lumière à la fois: lumière céleste, celle qui émane de l'ange; lumière naturelle, celle que verse la lune; lumière artificielle, celle que jette la torche vacillante. Il faut admirer la sécurité pleine de foi de saint Pierre, et l'air puissant et tranquille de l'ange qui le conduit par la main. Voilà l'image de la Papauté guidée par l'Esprit de Dieu.

[1] Pie VII, captif de Napoléon, s'appliquait le commencement de ce passage des *Actes* : Pierre était donc en prison et les prières de l'Eglise s'élevaient à Dieu pour lui.

II. Apparition du Labarum. — L'Eglise est sortie des catacombes, et s'apprête à monter sur le trône avec Constantin. Le grand empereur va livrer bataille au tyran Maxence ; il adresse un discours à son armée, lorsqu'il aperçoit dans les airs, au-dessus du Mont-Mario, la croix lumineuse entourée de ces mots : ΕΝ ΤΟΥ ΤΩ ΝΙΚΑ, *sois vainqueur par ce signe*. L'attitude de Constantin les bras levés au ciel, et l'étonnement de son armée sont supérieurement rendus. Dans un coin de la fresque, un nain de cour, qui s'affuble d'un casque, est une fantaisie bizarre de Jules Romain, un des premiers exemples du grotesque contrastant avec le beau.

III. Bataille du pont Milvius. — Voici le Christianisme et le polythéisme en présence ; le monde sait à qui Dieu donna la victoire. C'est dans cette fresque, comme dans l'histoire, la plus rude et la plus vivante mêlée qu'on ait jamais vue. On entend les hennissements des chevaux, le cliquetis des armes, les cris des mourants, les acclamations des vainqueurs. La mort ayant empêché Raphaël de faire cette fresque, Jules Romain la peignit, sur les dessins de son maître, avec une telle fougue, qu'il semble que l'artiste y combatte avec son pinceau. C'est la plus grande peinture d'histoire que l'on connaisse par le sujet et par l'exécution. Constantin s'élance emporté par son cheval qui semble aiguillonné par un éperon divin, tandis que Maxence s'enfonce avec le paganisme dans les flots du Tibre.

IV. Baptême de Constantin. — Le premier empereur chrétien vainqueur, comme notre Clovis, par le secours du Dieu des armées, courbe aussi sa tête devant l'Eglise ; le Pape saint Sylvestre lui administre le baptême. Cons-

tantin, à demi-nu, est agenouillé devant le Pontife, qui lui verse l'eau sainte de la main droite, tandis que de la gauche il tient un livre où on lit : *Hodie salvs vrbi et imperio facta est.* Le lieu de cette auguste cérémonie est ce même baptistère que nous verrons à Saint-Jean-de-Latran.

V. DONATION A L'EGLISE. — Constantin, voulant assurer l'indépendance de l'Eglise, donne au Pape Rome pour résidence, et bientôt les vicaires du Christ occupèrent une si large place dans la Ville-Eternelle que les Césars reculèrent devant eux jusqu'à Byzance, en leur laissant Rome tout entière. Cet acte mémorable se passe dans l'ancien Saint-Pierre, en présence du clergé et du peuple romain. Saint Sylvestre est sur son trône pontifical; Constantin, en habits impériaux, s'agenouille devant lui et lui présente, comme symbole de sa donation, une statuette en or de Rome, armée de la lance et du bouclier. Une foule immense encombre le temple ; on y voit un vieux mendiant estropié avec ses béquilles, et un enfant qui joue avec un chien. Un beau page, vêtu à l'espagnole, est appuyé à une colonne où on lit ces inscriptions : *Ecclesiæ dos a Constantino tribvta. — Jam tandem Christvm libere profiteri licet* [1].

VI. SAINT LÉON DEVANT ATTILA. — Battu par les Franks à la bataille de Châlons, le roi des Huns se rejette sur l'Italie, en disant que partout où son cheval foule la terre, la végétation même doit disparaître. Qui arrêtera le fléau de Dieu? Ce sera le vicaire du Christ.

[1] Lire sur la donation de Constantin et la souveraineté temporelle des Papes une excellente page du comte de Maistre. (*Du Pape*, l. II, ch. 6.)

Saint Léon-le-Grand, digne du nom que lui donnèrent ses contemporains, s'avance à la rencontre du roi barbare jusque sur les bords du Mincio, entre Mantoue et Peschiera. Attila presse les flancs d'un fougueux cheval noir, marqué de taches blanches; le Pape, monté sur un paisible coursier blanc, est précédé de son *crocifero* et de son *mazziere*, comme s'il faisait une pacifique procession. Que se passa-t-il dans cette étrange entrevue? Attila raconta plus tard, dit son historien, qu'il avait aperçu aux côtés de Léon deux hommes armés d'épées flamboyantes, qui le menacèrent de le tuer s'il n'obéissait pas à la voix du Pontife. C'étaient les saints apôtres Pierre et Paul. Telle est la scène que Raphaël a retracée [1].

Stendhal admire avec raison la *peccatezza* de la cour

[1] Dieu dessillait les yeux du Barbare, et le pinceau de Raphaël ouvre les nôtres; mais la foi n'a besoin ni des visions, ni des révélations du génie. Tout catholique voit Pierre et Paul planant au-dessus du Roi-Pontife pour protéger la Ville-Sainte. A coup sûr, la France, en gardant Rome, rend service au Pape. Mais, après tout, elle rend service au roi de Piémont plus encore qu'au Pape. Le jour, en effet, où l'intrigante ambition des chefs de la révolution italienne ne trouverait plus d'obstacles dans les baïonnettes françaises ; le jour où le roi d'Italie entrerait dans Rome, l'épée vengeresse de Pierre et de Paul serait suspendue sur sa tête, et le grand Archange à qui Dieu a confié la garde de son Eglise reprendrait la verge ; ou plutôt le Ciel n'aurait rien à faire : les Mazzini et les Garibaldi se chargeraient des vengeances divines, et la république romaine s'annexerait à son tour le Piémont. Qui annexe sera annexé. Quand dans les chambres de Raphaël, je voyais au-dessus de saint Léon les deux apôtres armés pour repousser le Barbare, il me semblait voir dans leurs mains les deux glaives de l'Eglise :

Dans la main de Pierre, le glaive spirituel que l'Eglise a gardé pour elle, le glaive avec lequel le Pape Pie IX frappait, le 8 juin, les hérésies modernes;

Dans la main de Paul, le glaive du Saint-Empire, le glaive que Léon III confiait à Charlemagne pour la défense de l'Eglise romaine et du patrimoine de saint Pierre, le glaive que les soldats du roi Pie IX portaient à Castelfidardo. (*Les voix de Rome* par M. le comte de Maumigny.)

pontificale, c'est-à-dire la manière tranquille, naturelle et assurée avec laquelle Raphaël la fait avancer, ce qui fait un beau contraste avec l'allure désordonnée et sauvage de l'armée d'Attila.

Dans saint Léon Ier, Raphaël a peint la figure de Léon X, pour rappeler qu'il a accompli l'œuvre de Jules II, en chassant aussi les étrangers et les barbares *del bel paese ov' il sì suona*, comme dit Dante.

VII. Couronnement de Charlemagne. — Nous voici en pleine histoire de France. J'aime à voir nos soldats, à Rome, regarder ces fresques. J'ai entendu l'un d'eux se rappeler, devant ce couronnement de Charlemagne, que son père avait fait *la haie* à Notre-Dame de Paris quand Pie VII y vint sacrer Napoléon Ier, juste mille ans après le sacre du fils de Pépin. Charlemagne, en défendant et en dotant l'Eglise romaine, suivit l'exemple de son père; il arracha pour la seconde fois Ravenne aux Lombards, et en confirma la donation à l'Eglise, avec d'autres provinces du nord et du centre de l'Italie, la Corse, Spolète et Bénévent. Quand le grand empereur revint à Rome pour la quatrième fois, en 800, Léon III renouvelant en sa faveur l'empire des Césars éteint en 476 dans la personne d'Augustule, le couronna le jour de Noël, devant la Confession de saint Pierre sous le nom de Charles-Auguste, empereur des Romains.

En voyant la fresque raphaélesque, on croit entendre encore ces acclamations poussées par le clergé, le sénat et le peuple romain : *Carolo piissimo Augusto, a Deo coronato, magno, pacifico imperatori romanorum, vita et victoria!* Dans la fresque, un page porte la célèbre couronne de fer de Lombardie, qu'on garde encore à Monza,

et qui ceignit tour à tour le front de Constantin, de Charlemagne, de Charles-Quint et de Napoléon.

Raphaël, selon son usage, fait encore ici allusion aux évènements qui lui étaient contemporains : il a voulu rappeler, dans le couronnement de Charlemagne, le traité de Florence que Léon X conclut avec François Ier, ce qui mit fin à tant de discordes en abolissant la Pragmatique-Sanction. Les têtes de Léon III et de Charlemagne sont les portraits de Léon X et de François Ier.

VIII. Justification de Léon III. — Quand Léon III monta sur le trône de saint Pierre, les neveux de son prédécesseur Adrien l'accablèrent d'outrages et de blessures ; il s'échappa tout mutilé pour aller demander secours à Charlemagne, qui se rendit aussitôt à Rome. Les ennemis du Pape l'accusaient des dernières infamies. L'Empereur convoque dans Saint-Pierre les évêques et les cardinaux pour juger la conduite du Pape ; mais l'assemblée, tout d'une voix, déclare que personne n'a le droit de juger le Saint-Siége : *Prima sedes a nemine judicatvr*. Charlemagne s'incline ; c'est l'infaillibilité du Pape mise en action, et peinte par Raphaël. Après cette déclaration, Léon veut bien descendre jusqu'à se justifier; il se lève, et, en présence de l'Empereur, il jure sur l'Evangile qu'il est innocent des crimes qu'on lui impute.

IX. — La salle des rois chrétiens. — Dans cette même salle, sous ces grandes fresques, Raphaël a peint en clair-obscur les portraits des princes chrétiens qui ont bien mérité de l'Eglise. Au-dessous de la *Justification de Léon III*, voici encore Constantin, qui, pénétré des droits de l'Eglise, s'abstint toujours de juger les évêques,

disant que cela n'appartenait qu'à Dieu, et non aux hommes, ainsi que le dit l'inscription :

DEI NON HOMINIS EST EPISCOPOS JVDICARE.

En face, c'est encore Charlemagne :

CAROLVS MAGNVS ROM. ECCLESIÆ
ENSIS CLYPEVSQVE.

Ensuite, c'est Astolfe, roi d'Angleterre, qui, venu à Rome sous Léon IV, rendit son royaume tributaire de saint Pierre.

ASTVLFVS REX SVB LEONE IV. PONT.
BRITTANIAM
B. PETRO VECTIGALEM FECIT.

C'est Godefroi, duc de Bouillon, le héros des croisades et du Tasse, qui, élu roi de Jérusalem, n'accepta que le titre de Protecteur du Saint-Sépulcre, disant qu'un chrétien ne devait pas avoir une couronne d'or, là où le Roi des rois en avait porté une d'épines.

NEFAS EST VBI REX REGVM CHRISTVS
SPINEAM CORONAM TVLIT
CHRISTIANVM HOMINEM AVREAM GESTARE.

Voici Lothaire, duc de Saxe, couronné empereur des Romains en 1333 par Innocent II. Il fut toujours fidèle à son serment de défendre les droits de l'Eglise et le patrimoine de saint Pierre.

LOTHARIVS IMP.
PONTIFICÆ LIBERTATIS ASSERTOR.

C'est enfin Ferdinand-le-Catholique qui, par la prise de Grenade et la découverte du Nouveau-Monde, fut un des plus grands propagateurs de la foi catholique.

FERDINANDVS REX CATHOLICVS
CHRISTIANI IMPERII PROPAGATOR.

Il est à regretter que Raphaël n'ait pas eu la place de mettre Clovis et saint Louis auprès de Godefroi de Bouillon. Il éprouva la même difficulté pour le roi Pépin, qui, volant au secours du pape Etienne II, reprit l'exarchat grec de Ravenne aux Lombards et le rendit à l'Eglise, en envoyant à Rome les clefs de Ravenne, qu'il fit déposer sur le tombeau de saint Pierre, *in signum veri et perpetui dominii.* Raphaël ne pouvant donc peindre ici la figure du père de Charlemagne, voulut au moins en faire mention, et il fit graver sur un cartouche cette inscription :

PIPINVS PIVS PRIMVS
AMPLIFICANDÆ ECCLESIÆ VIAM APERVIT
EXARCATV RAVENNATE ET ALIIS
PLVRIMIS EI OBLATIS.

X. Chatiment d'Héliodore. — Il faut remonter ici à l'épopée de la Bible; Séleucus, roi de Syrie, ordonne à son général Héliodore d'aller dépouiller de ses trésors le temple de Jérusalem ; mais, à la prière du grand pontife

Onas, un cavalier céleste, à la tête des anges du Seigneur, met en fuite les troupes d'Héliodore; le général lui-même est foulé aux pieds par son cheval et battu de verges par les anges. La figure du cavalier divin qui charge Héliodore est admirable. On est surpris de voir, dans un côté de la fresque, un Pape entrer dans le temple de Jérusalem : c'est un anachronisme symbolique et calculé. Le Souverain-Pontife semble dire à tous les usurpateurs sacriléges, à tous les *fils parricides et dégénérés :* (expressions de Pie IX :) *Discite justitiam moniti.*

Le Pape lance de sévères regards sur ces brigands renversés dans la poussière. On ne sait qui jette le plus de terreur parmi les violateurs du Temple, ou du céleste cavalier, ou du Pape immobile et silencieux. Raphaël a donné à ce Pape la figure de Jules II, le nouvel Onas, le libérateur des Etats de l'Eglise. C'est lui, en effet, que vous voyez arriver, en mosette et en camail, majestueusement porté par ses *sediarii* sur la *sedia gestatoria.* Héliodore est ici le symbole du châtiment qui attend les persécuteurs de l'Eglise dans tous les temps ; depuis Nabuchodonosor jusqu'à Néron, depuis Julien l'Apostat jusqu'à l'Antéchrist. C'est ainsi que Raphaël a traduit à sa manière le psaume 67e : *Exsurgat Dominus et dissipentur inimici ejus.*

XI. VICTOIRE D'OSTIE. — Les Sarrazins, après avoir saccagé Tarente et tout le golfe de Dalmatie, espèrent surprendre Rome et débarquent à Ostie. Léon IV appelle à son secours les peuples de Naples, de Gaëte et d'Amalfi, renommés pour leur marine. Le Pape est peint sur le rivage, implorant le secours du ciel ; les flottes pontificale et napolitaine battent complètement celle des Sarra-

zins. Raphaël a représenté la fin de la bataille navale et les prisonniers turcs enchaînés aux pieds du Pontife.

Ce sujet est encore une allusion contemporaine de Raphaël; cette victoire sur les Sarrazins rappelle les efforts que fit Léon X pour mettre la paix entre Charles-Quint et François Ier, dans le but de réunir les armées espagnole et française contre les Turcs qui menaçaient alors la chrétienté, et qui, de nos jours ont été réduits à mendier le secours des chrétiens.

XII. Incendie du Borgo. — Dans l'octave de l'Annonciation de l'an 847, un épouvantable incendie ravagea le *Borgo-San-Spirito,* quartier de Rome fondé par les Saxons, qui s'étend du mausolée d'Adrien au Vatican. Un vent impétueux poussait la flamme qui, déjà, menaçait Saint-Pierre et le palais apostolique. Alors, raconte Anastase le bibliothécaire, le saint pontife Léon IV apparaît sous la grande *loggia,* adresse à Dieu une fervente prière, et, plein de confiance et de foi, lève la main et arrête l'incendie par un signe de croix. Rien de plus vivant, rien de plus émouvant que la peinture de cet incendie; jusqu'aux vêtements flottants des personnages et leurs cheveux épars vous indiquent que le vent souffle et attise la flamme. Voyez ces deux belles filles qui apportent de l'eau, cette femme qui cherche à sauver son enfant, ce fils qui emporte son père sur ses épaules, comme Enée enleva Anchise dans l'incendie de Troie. Les vers de Virgile valent-ils les couleurs de Raphaël? Mais comment décrire un tableau avec la plume? Il faut encore avoir recours à la poésie. Cette mère qui sauve son enfant n'est-elle pas peinte au vif dans ces

vers de Dante, non moins grand peintre qu'Homère et Virgile?

Lo Duca mio di subitò mi presse,
Come la madre ch' al romore è desta,
E vede presso a sè le fiamme accese,
Che prende il figlio e fugge e non s' arresta,
Avendo più di lui che di sè cura,
Tanto che solo una camicia vesta.

(*Inf.* XXII.)

XIII. Miracle de Bolsène. — En 1263, un jeune prêtre allemand fut tourmenté d'une tentation incessante, qui lui faisait douter de la présence réelle du corps de Notre-Seigneur dans l'hostie consacrée. Il résolut d'aller à Rome, au tombeau des saints Apôtres, espérant être délivré de ses doutes par leur intercession. Arrivé non loin de Rome, dans la ville de Bolsène, il s'y arrêta pour célébrer le divin sacrifice dans l'église de Sainte-Christine. En prononçant les paroles sacramentelles de la consécration, il eut encore le malheur de se sentir tourmenté par le même doute qu'il plut à Dieu de dissiper enfin par un miracle. Il semble que, pour le faire éclater, la divine Providence ait choisi précisément Bolsène, situé près d'Orvieto, où, peu de temps avant, un certain Fiorentino Diotisalvi (Dieu te sauve) avait répandu la doctrine des Manichéens, en vomissant des blasphèmes contre le Saint-Sacrement. Au moment donc de l'élévation, le jeune prêtre vit distiller de l'hostie des gouttes de sang qui tachèrent le linge du corporal, et tombèrent par terre au pied de l'autel. On montre encore à Bolsène, dans l'église de Sainte-Christine, la place où eut lieu ce miracle. A cette vue, le jeune Allemand est saisi de l'émotion la

plus profonde, et adore enfin Jésus-Christ réellement présent dans l'Eucharistie. Urbain IV, pape français, se trouvait alors à Orvieto ; il fit transporter dans cette ville le corporal miraculeux à la suite d'une procession solennelle, et il institua, à cette occasion, la Fête-Dieu, la fête *del corpus Domini*, dont il fit composer l'admirable office par le grand poète saint Thomas d'Aquin, qui professait alors la théologie à Orvieto.

Il est remarquable que ce doute sur la présence réelle venait d'un prêtre allemand : l'Allemagne était-elle déjà dans l'enfantement de Luther ? Raphaël a combattu d'avance avec son pinceau la prétendue réformation, qui attaqua surtout la présence de Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour. C'est Jules II qui voulut que ce miracle fût représenté sur un des murs du Vatican ; il s'y est fait peindre à genoux devant l'autel miraculeux, les mains jointes, ayant derrière lui deux cardinaux. Raphaël a daigné montrer dans cette fresque qu'il était, quand il le voulait, coloriste comme les Vénitiens. Quelle scène s'est développée ici sous son pinceau ! A la vue du miracle, les assistants sont pénétrés de la foi la plus vive. Voyez ces groupes de femmes saisies d'une religieuse émotion : la foi confiante et paisible du Pape et des cardinaux n'est-elle pas admirablement rendue? Les quatre soldats de la garde suisse sont d'une impassibilité incroyable.

XIV. La philosophie. — Entrons avec recueillement dans la Chambre *della Segnatura*, la plus belle de toutes, dans laquelle Raphaël a représenté les quatre grandes divisions de l'encyclopédie humaine, la Théologie, la Philosophie, la Poésie et la Jurisprudence. Commençons

par la Philosophie, parce que c'est la personnification de la sagesse antique. Voici l'école d'Athènes : cinquante-deux personnages sont rassemblés dans cette scène immense, qu'encadre la perspective, tracée par Bramante, du plan primitif de Saint-Pierre. Heureuse et juste idée d'avoir réuni les philosophes de l'antiquité dans l'enceinte projetée du temple-type de la chrétienté! Les anciens sages furent les précurseurs du Christianisme : voici, en effet, Platon qui préside l'assemblée, Platon, génie presque chrétien, que Numénius osait appeler le Moïse athénien ; voici Aristote que suit son illustre élève Alexandre-le-Grand, l'admirateur d'Homère ; Socrate qui cause avec Alcibiade ; Pythagore qui, né en Italie, y répandit pour longtemps ses doctrines. On remarque ici une noble figure, qu'on croit être celle du cardinal Bessarion, admirateur et défenseur passionné d'Aristote et de Platon. Voici encore Euclide ; Archimède sous les traits de Bramante, oncle de Raphaël et architecte de Saint-Pierre ; Zoroastre avec sa couronne sidérale, roi de la Bactriane, chef des philosophes orientaux appelés mages ; derrière Ptolémée, saluons ces deux nobles figures, l'une si grave, l'autre si douce : c'est Pérugin et Raphaël qui s'est peint avec son maître dans un coin du tableau.

Près de Platon, Raphaël a placé la Poésie, que le philosophe grec voulait bannir de sa république ; il a peint Homère entre Virgile et Dante, triple personnification des trois grandes épopées de la Grèce, de Rome et de l'Italie chrétienne.

Dans l'ordonnance de cette fresque, Raphaël s'est inspiré des *Triomphes* de Pétrarque, son poète favori,

comme Michel-Ange s'inspirait de Dante. Brizeux, dans sa Poétique nouvelle, a peint en quatre beaux vers l'attitude que le peintre donne à Aristote et à Platon :

L'un par un geste austère
Se pose ordonnateur des choses de la terre;
L'autre, le doigt levé, signe doux et puissant,
Dit que tout monte au ciel et que tout en descend.

XV. La Poésie. — *Ut pictura poesis.* Qui mieux que Raphaël comprit la Poésie dans le sens le plus élevé du mot, qui montre dans le poète un *créateur* (Ποιητής.) Voyons le Parnasse raphaélesque. Voici là haut le mont sacré[1]; Apollon chante en s'accompagnant, non de la lyre, mais d'une sorte de viole ou de violon. On dit que Raphaël, a voulu perpétuer sous les traits du dieu la mémoire d'un musicien célèbre, son ami, qui vivait sous Léon X, et accompagnait souvent avec son instrument le chant des poètes. D'autres disent qu'il a cherché à flatter de la sorte le vieux Léonard de Vinci, musicien passionné qui jouait admirablement du violon. Louis Viardot a peut-être rencontré plus juste en disant que le Sanzio, dans ce Parnasse à la fois antique et moderne, a voulu mettre Apollon d'accord avec les anges et les chérubins des peintres

[1] Un soir, à Drachmani, me trouvant au pied du Parnasse, et suivant de l'œil des vautours qui planaient sur ses flancs, je vins à me rappeler ce vers fameux :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur...

Il me fallut un effort inouï de réflexion pour me convaincre que cette fière montagne qui se dressait là, devant moi, baignant dans les teintes violettes du soir ses rochers, ses sapins, ses abîmes, c'était le Parnasse de Boileau. (Ampère, *La Poésie grecque en Grèce.*)

et des poètes chrétiens, qui représentent les habitants du paradis se servant, non de lyres, mais de violes, pour exécuter les célestes concerts. Les muses entourent Apollon. Auprès d'elles se montre le vieil Homère, *poeta sovrano,* et Virgile, qui regarde Dante prêt à le suivre et à s'écrier : *Tu se' lo mio maestro.* Plus bas est Pétrarque, auprès de sa Laure qui représente Corinne. On aime à voir réunis ici le profil austère du poète de Béatrice, et le visage doux et mystique du chantre de Laure!

Plus loin, voici Sannazar, le poète de la Vierge. Enfin, le groupe des poètes grecs et latins, Alcée, Sapho, Pindare, Anacréon, Horace, Ovide, Plaute, Térence. Tous écoutent le chant d'Apollon, la voix divine du Génie.

Nous ne connaissons qu'une chose comparable au Parnasse du Vatican : c'est l'Apothéose d'Homère, qu'Ingres a suspendue aux plafonds du Louvre. La postérité sera de notre avis.

XVI. La Jurisprudence. — Quelle admirable unité dans tous les sujets de cette salle, qu'on appelle *la Camera della Segnatura,* parce que les Papes y signaient les brefs, qui du Vatican allaient gouverner l'univers chrétien. A ce grand acte de la Papauté devaient, en effet, présider la Théologie, la Philosophie, la Littérature et la Jurisprudence, ces trois dernières servant d'entourage à la première. C'est ce que Raphaël a si bien exprimé en commençant par la voûte, où il a symbolisé la Philosophie, en haut par la Contemplation, et en bas par l'école d'Athènes; et la Littérature en bas par le Parnasse, en haut par la Poésie et par Apollon qui écorche Marsyas : c'est le Génie qui tue le Pédantisme. Comme Dante a peint cet exploit d'Apollon!

Si come quando Marsia traesti
Della vagina della membra sue.

La personnification de la Jurisprudence, tenant la balance et l'épée, est couronnée par la Justice et entourée de la Force, de la Prudence et de la Tempérance. Justinien avec le Digeste, Grégoire IX avec les Décrétales, représente le droit civil et le droit canonique. Moïse avec les Tables de la loi, et le Jugement de Salomon complètent cette idée.

Enfin, la Théologie, la Science divine, apparaît dans toute sa splendeur ; la voici d'abord à la voûte, sous la figure d'une noble femme couronnée d'oliviers.

Raphaël, tout plein du poème de Dante, cette encyclopédie catholique du moyen-âge, a fait comme le poète ; il a pris Béatrice pour le symbole de la Théologie. Il lui a donné le même costume sous lequel Dante la retrouve au ciel, le voile blanc, la robe rouge, le manteau vert, la couronne d'olivier :

Sovra candido vel cinta d' oliva
Donna m'apparve, sotto verde manto,
Vestita di color di fiamma viva.

Le blanc, le rouge et le vert sont les emblèmes des trois Vertus Théologales.

« Cette figure de la Théologie, dit Rio, n'est pas moins admirablement appropriée au sujet dont elle est, en quelque sorte, le sommaire ; elle montre du doigt la partie supérieure de la grande composition (la Dispute du Saint-Sacrement) qui lui correspond, et c'est là que l'artiste a

préparé un aliment inépuisable à la sagacité comme à l'enthousiasme du spectateur. »

XVII. La Théologie. — Nous arrivons à la plus sublime des fresques de Raphaël, et c'est celle qu'il a peinte la première, à vingt-cinq ans! Voilà le prodigieux ouvrage qui ravit Jules II d'admiration, et qui lui fit ordonner d'effacer sur-le-champ les peintures des autres maîtres qui décoraient les *stanze;* le grand Pontife sentit que nul autre artiste, même des plus mûrs et des plus éprouvés, ne pouvait désormais soutenir le parallèle avec un tel débutant, et qu'il fallait lui livrer, sans partage, le sanctuaire de l'art chrétien. « C'est qu'en effet, ajoute Louis Viardot, jamais, du premier coup, on n'a porté plus loin la merveilleuse entente de l'ordonnance d'un sujet ; jamais on n'a porté plus loin le sens de l'unité dans un vaste ensemble, et dans les détails, la grâce, l'élégance, la hauteur du style, le charme incomparable de toutes les parties. »

Voilà, pour ainsi dire, la louange de l'*extérieur* de cette œuvre ; cherchons son sens intime et divin.

Ecoutons M. Rio : « Non content des suggestions de son propre génie, Raphaël mit à contribution celui des hommes qu'il jugeait les plus propres à le seconder par leurs lumières. De leurs inspirations combinées avec les siennes résulta, pour l'éternelle gloire du catholicisme et de l'art chrétien, cette composition sans rivale dans l'histoire de la peinture, et l'on pourrait ajouter sans nom ; car c'est peu de chose de l'appeler lyrique ou épique, à moins qu'on n'ait en vue dans cette comparaison l'épopée allégorique de Dante, la seule qui soit digne d'être mise en regard avec le poème du même genre qu'exécuta le

pinceau de Raphaël. Et qu'on ne prenne pas ceci pour une formule oiseuse d'éloge emphatique ; car c'est Raphaël lui-même qui fait entrer de force, et pour ainsi dire à coups redoublés, ce rapprochement dans l'esprit du spectateur ; il a placé l'image de Dante parmi les plus chers nourrissons des Muses (le Parnasse), et parmi les plus éloquents défenseurs de la foi (la Dispute du Saint-Sacrement) ; et, ce qui est plus décisif encore, il a donné à la figure allégorique de la Théologie (à la voûte) le costume de la Béatrice du poète. »

La scène est la plus grande que l'esprit de l'homme puisse concevoir ; elle se passe à la fois dans le ciel et sur la terre, mais l'action est une. Le ciel et la terre sont unis l'un à l'autre par un lien mystique, qui est le Très-Saint-Sacrement de l'autel. En haut et en bas, le Christ est le centre du tableau, le héros du poème : au ciel, le CHRIST-DIEU ; sur terre, le CHRIST-HOMME, voilé sous les espèces mystérieuses du pain et du vin.

Le ciel s'ouvre à nos regards, dans toute la splendeur de ce que les artistes chrétiens appellent par excellence *une gloire :* Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, la Très Sainte-Vierge, le chœur des anges et des séraphins, le groupe des patriarches, des prophètes, des apôtres, des saints et des martyrs[1]. A droite du Christ,

[1] Cette partie supérieure du tableau est en quelque sorte un résumé de toutes les compositions partielles sorties depuis un siècle de l'école ombrienne. Un grand nombre de types, et particulièrement ceux du Christ et de la Vierge, sont la répétition presque littérale de ce qu'on trouve dans les premiers ouvrages de Raphaël lui-même. Pour tout ce qui tient à l'expression de la béatitude céleste et de toutes ces choses ineffables dont il est dit que *l'esprit de l'homme ne les a point conçues,* bien que cela dise assez que le pinceau de l'homme n'est pas fait pour les rendre, néanmoins, celui des artistes ombriens, à force de s'être exercé exclusivement

voici Adam dans l'attente du Rédempteur qui rachètera la faute du premier homme par une immolation volontaire ; saint Jean le bien-aimé, qui racontera l'incarnation du Verbe ; David, souche terrestre du Sauveur du monde ; la très Sainte-Vierge sa mère, dans l'attitude de l'adoration ; saint Jean le Précurseur, tenant la croix de celui qu'il annonce ; saint Etienne, qui mourra le premier de la mort du martyr, pour attester la vérité du Sacrement divin ; saint Laurent, diacre, martyr : c'était, dans les premiers temps, l'office des diacres de distribuer la Sainte Eucharistie et de la porter aux malades et aux captifs. A gauche voici Abraham, qui tient le couteau sous lequel va tomber Isaac, symbole de la victime du Calvaire ; saint Jacques, l'un des trois témoins de la Transfiguration, et qui représente l'Espérance, comme saint Pierre représente la Foi et saint Jean la Charité [1] ; Moïse, premier symbole de la Papauté ; saint Pierre, nouveau chef du peuple de Dieu ; enfin, saint Paul, armé du glaive flamboyant, souvenir de son martyre, et symbole des armes spirituelles que le Christ confia à son Eglise pour frapper au cœur toute doctrine, qui nierait ou blasphèmerait le corps et le sang du Sauveur Jésus caché dans le Sacrement de son amour.

Maintenant, si, de ces hautes sphères où le Sang divin

sur des sujets mystiques, avait opéré des merveilles en ce genre, et Raphaël, en les surpassant tous et en se surpassant enfin lui-même, sembla avoir fixé les bornes fatales, au-delà desquelles l'art chrétien proprement dit ne pourrait plus désormais avancer. (Rio, *De la Poésie chrétienne.*)

[1] Relire le *Paradis* de Dante dont toute cette fresque semble l'illustration. Je me suis servi, pour la décrire, de l'ingénieuse interprétation de l'allemand Passavant, citée par Audin, *Histoire de Léon X*.

est si poétiquement glorifié, vous jetez les yeux sur cette terre qu'il purifia de ses souillures, vous le verrez recueilli dans un ciboire d'or posé sur l'autel de la nouvelle alliance : c'est ici le centre lumineux du tableau. Des deux côtés de l'autel, sur lequel est exposée la divine Hostie, se groupent les saints personnages qui ont le mieux mérité du Saint-Sacrement. Ils s'inclinent dans une contemplation d'amour et de foi. Saint Augustin dicte à un de ses disciples une page de la *Cité de Dieu;* saint Ambroise semble entonner son *Te Deum;* saint Jérôme s'appuie sur les livres saints, qu'il vient de traduire ; saint Grégoire, en habits pontificaux, semble absorbé dans la contemplation de la gloire céleste ; il a fermé son livre, entre les feuillets duquel il a mis son doigt pour marquer la page interrompue. Le Pape saint Anaclet tient la palme du martyre, Innocent III porte son livre *De officio Missæ seu de sacri altaris mysteriis ;* saint Bernard montre des deux mains le saint ciboire. Le théologien chauve, à longue barbe, c'est Pierre Lombard, le *maître des sentences,* qui a si doctement écrit sur le Sacrement de l'autel. Plus loin, voici Jean Scott; saint Bonaventure, auteur du cantique traduit par Corneille; saint Thomas d'Aquin, le poète de l'Eucharistie, qui a composé l'hymne et l'office du Saint-Sacrement.

Derrière Innocent III, à la suite de toutes ces illustrations sanctionnées par l'Eglise et par les siècles, Raphaël a placé une austère figure, remarquable par l'originalité de son caractère ; sa tête est ceinte, non d'une tiare ou d'une mitre, comme les autres, mais d'une couronne de lauriers ; qui n'a reconnu le profil de Dante ? Il n'est nullement indigne d'une telle compagnie. C'est sous l'œil

des Papes, dans la citadelle même de l'orthodoxie, que le grand peintre a mis le grand poète dans ce sénat de la théologie. Il y avait déjà bien longtemps que l'élève de Frà Angelico, Benozzo Gozzoli, avait représenté le grand Florentin dans le chœur de l'église des Franciscains de Monte-Falbo, avec cette inscription, premier vers de l'épitaphe de Dante par Giovanni del Virgilio :

THEOLOGUS DANTES, NULLIUS DOGMATIS EXPERS.

La qualité de *eximio theologo* est jointe à celle de poète dans le titre du *Credo* de Dante, imprimé à Rome vers 1478.

Le chantre de la *Divine Comédie* appelait son poème une œuvre sacrée, à laquelle ont mis la main le ciel et la terre.

Poema sacro,
Al quale ha posto mano Cielo e Terra.
(*Parad.* XXV.)

Dante et Raphaël, les deux plus grands poètes du catholicisme, étaient faits pour se comprendre ; et comme il a symbolisé par Dante la Poésie catholique, Raphaël a représenté aussi, dans sa sublime fresque, l'Eloquence sacrée sous les traits de Savonarole ; et sous ceux de Bramante l'Architecture, ce premier des arts, celui qui élève des temples où réside Jésus-Hostie.

La Peinture, l'art sacré qui nous a traduit, à l'aide des couleurs, la scène ineffable de la Théologie, la Peinture ne pouvait être oubliée dans ce concile ; elle y a deux dignes représentants : le Pérugin et Raphaël lui-même, qui s'est placé auprès de son cher maître. Il s'y est peint

imberbe, tel qu'il était lorsqu'il exécuta cette prodigieuse création.

Maintenant, que les connaisseurs répètent que cette fresque étant le premier ouvrage de Raphaël, ne saurait en être le meilleur; qu'elle révèle trop encore le style du Pérugin et des vieux maîtres par la sécheresse de quelques figures, par l'emploi de l'or dans les fonds, les auréoles, les ornements, etc.; que les habiles reconnaissent que cette peinture a été exécutée de droite à gauche, et qu'on peut suivre et étudier les progrès du peintre depuis le commencement jusqu'à la fin de son œuvre, j'y consens; mais que m'importe? Il me suffit d'être ému et enthousiasmé; il me suffit de sentir mon cœur et ma raison heureux et satisfaits pour adorer la *Théologie* et la préférer à la Transfiguration. C'est ici pour moi Raphaël tout entier, Raphaël sorti de l'école du Pérugin, déjà bien au-dessus de son maître, mais ayant encore au cœur la jeunesse, l'innocence, la foi, l'ardente inspiration de l'école ombrienne.

Pourquoi ce nom de la *Dispute du Saint-Sacrement* donné à cette divine fresque? On a dit que c'était une image idéale, poétisée, du concile de Plaisance, qui termina certaines controverses sur l'Eucharistie. En tout cas, ce nom de *dispute* est un mot faux, qui jure avec le calme et la sublimité de ce sujet mystique. Il ne s'agit pas ici d'une *dispute :* c'est, au contraire, un *accord* de tous les théologiens, de tous les docteurs rassemblés en témoignage sur le Sacrement de l'amour. Les Italiens appellent tout simplement cette peinture *la Théologie;* son vrai nom serait le triomphe du Très Saint-Sacrement; oui, c'est le triomphe du Sang versé sur le Golgotha,

c'est la glorification du Sacrement par excellence, appelé le *dogme générateur de la piété,* la source de tous les dévouements, le cœur enfin du Christianisme, et conséquemment le point le plus attaqué par le schisme et l'hérésie. Ce tableau de Raphaël ne semble-t-il pas une défense anticipée de l'Eucharistie contre les doctrines blasphématoires de Luther et de Calvin [1] ? Même au seul point de vue de l'art, quel bonheur que la prétendue Réforme n'ait pas abattu la Papauté ! Les réformateurs allemands furent de nouveaux barbares, de nouveaux iconoclastes. Luther commença par se prononcer contre l'usage des images ; à l'instigation de Zwingle, les églises furent dépouillées de leurs chefs-d'œuvre, qui furent brûlés ou jetés à l'eau. Carlstadt eut ses iconoclastes, non moins fanatiques que les sectaires de l'Orient. Les Papes eurent à défendre leurs deux filles chéries, la peinture et la sculpture, contre les novateurs protestants, ainsi qu'ils l'avaient fait contre les empereurs grecs. Le sentiment du beau, inné dans l'homme, devient digne de Dieu quand il est fécondé par le sentiment du vrai et du bien : c'est la religion qui opère ce miracle, et c'est pourquoi les Papes, pères des chrétiens, se sont toujours montrés aussi les *pères des beaux-arts.*

Nous avons terminé la revue des *stanze.* Telle est cette

[1] Aux jours de la Réforme, un peintre fit le tableau de l'institution du Saint-Sacrement. On voyait au milieu le divin SAUVEUR distribuant la communion aux Apôtres et prononçant la parole sacrée : *Ceci* EST *mon corps* ; — à droite un peu plus bas, Luther donnait la cène aux siens, en disant : *Ceci* CONTIENT *mon corps* ; — à gauche, Calvin faisait la même chose, en disant : *Ceci* EST LA FIGURE *de mon corps.* Au fond, l'artiste avait écrit en grosses lettres : *Auquel des trois faut-il croire* ? Ce tableau fit bien des conversions.

épopée murale de la peinture *très-chrétienne*, dans laquelle le peintre-poète a chanté en couleurs le triomphe visible de l'Eglise, triomphe que nos yeux aiment à lire en ces divins caractères sur les murs du palais des Papes. La Délivrance du prince des Apôtres, le Châtiment d'Héliodore, saint Léon arrêtant Attila, le Miracle de Bolsène, la Théologie, sont autant de chants magnifiques de ce poème, qui établit la mission divine de la Papauté, la force de son action, l'infaillibilité de ses plus mystérieux enseignements. Jamais l'Erreur n'aura à son service des artistes pareils à Michel-Ange et à Raphaël; jamais elle ne produira le Beau à ce degré : on peut l'en défier à coup sûr. Quels sont aussi les princes et les rois qui aient eu au service de leur gloire de semblables génies? Dieu a réservé ce privilége unique à son Eglise, aux Vicaires de son Fils. Il a voulu que les plus grandes scènes de l'histoire sacrée soient représentées par le plus grand peintre qui ait été et qui sera jamais.

En résumé, le Vatican, sanctuaire de l'art chrétien, possède trois poèmes de Raphaël, qui correspondent aux trois grandes époques de l'histoire du monde.

1° Dans les *loges*, Raphaël a peint toute l'histoire de l'Ancien Testament.

2° Dans la Vierge de Foligno, la Transfiguration et les tapisseries du Vatican, il a peint les scènes de l'Evangile et des Actes des Apôtres;

3° Dans les *chambres*, il a peint l'histoire et le triomphe de l'Eglise, depuis saint Pierre jusqu'à Léon X.

Jamais artiste n'a été plus inspiré du ciel pour traduire aux regards son âme et sa foi, par le moyen des couleurs; nul n'a atteint comme lui cette limite suprême de l'art,

qui sépare l'homme de l'ange ; aussi, par la sublimité des sujets et la perfection du génie, aucun autre n'a mieux mérité le glorieux titre de

PEINTRE ORDINAIRE DE DIEU ET DE L'EGLISE.

LETTRE XXXVIII.

LES MYSTÈRES DU TRANSTEVERE.

Le Tibre et Scarron. — L'île Tiberine. — La rive d'Etrurie. — Giovanni Calabita. — Les Transtevérins fidèles au Pape. — Détails de mœurs. — Saint-Chrysogon et ses tombeaux corses. — Louis XIV et la garde corse du pape Alexandre VIII. — Le *b* italique et le B majuscule. — La basilique de Sainte-Marie-du-Transtevère. — Alexandre Sevère et les cabaretiers. — Tombeau du frère de Philippe-le-Bel. — La pierre du pape martyr saint Calixte. — Epitaphes des catacombes. — Les funérailles du général de Pimodan. — Son épitaphe par le chevalier de Rossi et par Dante Alighieri.

Depuis deux jours, le Tibre, grossi par les neiges des montagnes, a débordé tout à fait ; ce n'est plus le temps de lui adresser les vers de Scarron qui ne vint à Rome que pour faire le grotesque :

Il vous sied bien, monsieur le Tibre,
De faire ici tant de façon,
Vous en qui le moindre poisson
A peine a le mouvement libre.

Le fleuve-roi baigne les pieds du Panthéon, menace notre Corso, et inonde la rue de Ripetta qu'on parcourt en barque. Au temps des Césars, quand le Tibre mon-

tait, s'il pleuvait trop ou pas assez, s'il y avait peste, famine ou tremblement de terre, la faute en était à nos pères, et les Romains, dit Tertullien, répétaient leur cri de mort : *les chrétiens aux lions!*

Quand le dernier Tarquin fut chassé de Rome, le peuple ravagea ses terres qui étaient près du Tibre ; il en arracha tous les blés et les jeta dans le fleuve. Les Romains prétendent que ces gerbes, accumulées sur un fond qu'elles rencontrèrent, ont donné naissance à la petite île Tiberine. En 461, la peste désolait Rome ; on envoya des ambassadeurs à Epidaure pour chercher Esculape. Ce dieu arriva à Rome sur un navire grec, sous la forme d'un serpent, et choisit cette île pour son domicile politique : c'est-à-dire que le serpent, symbole du dieu, s'échappant du navire, se cacha dans l'île, qui lui fut dès lors consacrée, et à qui on donna en souvenir la forme d'un vaisseau ; le mur du quai était façonné comme la poupe d'une trirème. L'île Tiberine ressemble à notre île de la Cité, qui a aussi la forme d'un navire, notre île des Parisii, berceau de Lutèce et de Paris.

C'est dans cette île du Tibre, consacrée au dieu de la médecine, que, par une horrible ironie, les anciens Romains déposaient les condamnés à mort, et faisaient périr les esclaves, vieux et malades, qui ne pouvaient plus servir, comme on envoie aujourd'hui les animaux à l'équarisseur. Le temple d'Esculape est remplacé par la basilique de Saint-Barthélemy. Le Christianisme, comme à son ordinaire, changea ces scènes horribles en glorieux actes de charité. Il y avait un homme qui s'appelait *Giovanni,* et qu'on surnommait *Calabita*, parce qu'il couchait sur un grabat. Habillé de toile et les pieds nus, il mendiait

dans les rues de Rome, en criant : *Fate bene, fratelli!* Frères, faites le bien. Il parvint, avec les aumônes qu'il recueillit, à fonder l'ordre religieux des frères hospitaliers, mieux connus sous le titre de *Fate bene fratelli.* Ces bons frères élevèrent une petite église, où ils déposèrent ensuite la dépouille du fondateur de leur ordre. Après sa canonisation, on construisit l'église, et on déposa son corps sous le maître-autel, et l'église s'appela *San Giovanni di Dio.* Or, il arriva qu'après la bataille de Lépante, dans le cortége triomphal de Marc-Antonio Colonna, on vit un moine espagnol, le sabre au côté et la croix dans la main, criant : « Vive la sainte ligue ! » c'était Sébastien Aricos. Après avoir combattu contre les Turcs, il venait supplier saint Pie V de lui accorder la permission de fonder un hôpital sous la direction de l'ordre de Calabita ; il l'obtint, et l'hôpital est celui que vous voyez à votre gauche, tenant à la petite église *San Giovanni di Dio.*

Traversons l'île, passons le second pont ; nous voici en Etrurie, sur la rive droite du Tibre, *trans Tiberim*, disaient les anciens ; *trans Tevere*, disent les Romains modernes.

Le Transtevère, quartier de Saint-Pierre et du Vatican, est un quartier à part, connu par son amour et sa fidélité au Souverain-Pontife. Ce sont les Transtevérins qui, en 1849, ont ouvert les portes de Rome aux Français, et détruit les barricades des Garibaldiens. Ils prétendent avoir dans les veines, non-seulement du sang de Romulus, mais encore du sang d'Enée, et l'on cite la réponse de l'un d'eux à un hallebardier suisse qui le repoussait un jour de fête : *Barbaro, son di sangue romano, anche trojano.*

Les Transtevérins ont l'air grave et fier ; c'est le type gréco-sabin. Pour eux, le bourgeois est le *païno*[1]; comme pour les étudiants allemands, c'est le *philistin;* comme pour nos officiers, c'est le *pékin;* comme pour nos artistes, c'est l'*épicier*. De leur côté, les Romains de la rive gauche appellent les Transtevérins les *minenti,* les *menaçants,* comme qui dirait les *crânes*. Il ne faut pas trop s'arrêter à les regarder, surtout les femmes. Un de nos jeunes peintres, qui, par amour de la beauté plastique, contemplait une Transtevérine, fut interrompu par un homme aux yeux menaçants, qui lui dit avec un geste expressif : *Passa, o mai più non passerai ;* passe ton chemin, ou bientôt tu ne le pourras plus. Un autre voyant un petite Transtevérine tomber dans la rue, veut la relever avec une galanterie toute française, mais le père l'arrête et lui dit : *Chè cosa è? Che vi fà?*

Le Transtevère est un quartier peuplé et industrieux : fabriques de toiles, soieries, draps, poteries ; manufactures de tabac, et surtout fabriques de bougies et de cierges, dont les 360 églises de Rome font naturellement une grande consommation. L'ancien *Porto-Romano,* le port de Ripa-Grande donne aussi beaucoup de vie à cette partie de Rome.

Une curieuse église du Transtevère est Saint-Chrysogon, qui date du IV[e] siècle ; Grégoire III y établit des moines byzantins chassés de Constantinople par les iconoclastes. Cette église a de vieilles colonnes en granit rouge,

[1] Il est remarquable que ce mot *païno* vienne de *paganus* (païen) nom que les premiers chrétiens donnaient aux idolâtres, et qui était en même temps le sobriquet que, dans le monde romain, les militaires infligeaient aux *bourgeois*.

et de nombreuses inscriptions sépulcrales consacrées à des Corses, le quartier de cette nation, pendant les XVI[e] et XVII[e] siècles, ayant été voisin. Une de ces épitaphes rappelle de doubles et touchantes infortunes ; c'est celle d'Anton Padovan, second fils de Vannina et de Sampiero, assassiné à Rome par quelques gentilshommes français. Une autre inscription concerne la famille ancienne et maintenant historique de Pozzo di Borgo.

Les Italiens ont des proverbes sur les *isolani*, ces habitants des îles de Sicile, de Corse et de Sardaigne. — *Parola d'isolano!* parole ferme et sûre, le Sicilien, *fiero e generoso,* le Corse, *fiero e vindicativo,* le Sarde, *fiero e ingannatore ;* fier et trompeur.

Tacite peint ainsi les Corses : *Primo vindicta, secundo mentiri, tertio negare Deos.* Les Papes avaient une garde corse au XVII[e] siècle. Des soldats de cette garde insultèrent et attaquèrent en plein jour, dans la rue du Corso, le duc de Créquy, ambassadeur de Louis XIV; un des pages de l'ambassadrice, M. de Polignac, fut tué derrière son carrosse, et la belle-sœur du duc, la marquise de Créquy fut assaillie de coups de pierres par les Corses, à sa sortie de l'église de Saint-Louis-des-Français. L'ambassadeur de France sortit de Rome, pour se retirer à Naples, et Louis XIV, si plein d'orgueil envers le Saint-Siége, exigea une réparation plus grande que l'offense. Le cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VIII, vint lui demander excuse à Versailles ; les Corses furent décimés pour les galères, et la garde corse licenciée à perpétuité ; enfin on éleva dans la grande cour du Vatican une pyramide en marbre noir, avec une inscription qui qualifiait les Corses de nation infâme, odieuse aux peuples, et désormais indigne de

servir les rois. C'est en 1664 que Louis XIV fit bannir par le Pape les Corses de Rome ; cent quarante ans plus tard un Corse s'asseyait sur le trône de France, et y mettait un *b* italique au lieu d'un B majuscule, comme dit de Maistre. Puis ce Corse enlevait le Pape, l'amenait prisonnier en France, et faisait appeler son fils le roi de Rome, mais Dieu ne laissa pas cela durer longtemps.

Il faut maintenant nous rendre à la cathédrale de ce quartier, à Santa-Maria-in-Transtevère, la vénérable basilique si chère aux Transtevérins. A l'inverse des autres églises de Rome, elle est sombre et mystérieuse comme nos cathédrales du nord, ou plutôt comme Saint-Marc de Venise. On y respire un parfum d'antiquité et de catacombes : colonnes antiques qui portent encore les attributs d'Isis et de Sérapis ; riche pavé en porphyre et autres marbres précieux ; mosaïques symboliques de la *tribuna ;* à droite, près du sol, ouverture ovale où on lit : Fons olei. Ecoutez : au lieu même où s'élève cette église, il y avait une sorte d'hôtel des Invalides pour les vétérans romains, appelé *Taberna-Méritoria.* Un jour, on y vit jaillir une fontaine d'huile qui coulait jusqu'au Tibre : c'est un symbole de paix, dirent les augures, et, cette fois, ils prophétisèrent. On apprenait, peu de temps après, que, dans une grotte de Bethléem, venait de naître un petit enfant, adoré des bergers et des rois d'Orient, et dont le nom, Christ, veut dire *oint.* Deux siècles plus tard, les chrétiens, qui attachaient une grande importance à cet emplacement miraculeux, le louèrent pour y élever un oratoire. Les cabaretiers du voisinage les en chassèrent. Alexandre-Sévère les y rétablit, en disant : « il est préférable que cet endroit soit employé à honorer Dieu, il

n'importe de quelle manière. » Ce fut la première église publique des chrétiens, la première que Rome vit élever en l'honneur de la Vierge, sous le nom de *Sancta Maria in Fontem Olei.*

Le Dominiquin a peint l'Assomption du plafond. Voici la chapelle du dernier des Stuarts, le cardinal-duc d'York, titulaire de la basilique. Ce souvenir anglais fait pendant à un souvenir français. La sixième chapelle à gauche renferme un tombeau, chef-d'œuvre du quatorzième siècle, où on retrouve toutes les richesses de notre art ogival. C'est le tombeau que se fit élever le cardinal Philippe d'Alençon, frère de Philippe-le-Bel :

FRANCORVM GENITVS REGIA DE STIRPE PHILIPPVS
ALENCONIADES, OSTIŒ TITVLATVS AB VRBE, ETC.

Le nom de Philippe-le-Bel rappelle à Rome le persécuteur de l'Eglise et de Boniface VIII ; Dante, de sa main vengeresse, a rendu sur la joue de ce roi le soufflet donné au Pontife par le gantelet de Sciarra Colonna :

« Je vois les fleurs de lys entrer dans Anagni, et, dans la personne de son Vicaire, le Christ prisonnier. Je le vois une autre fois livré à la dérision ; je vois renouveler le vinaigre et le fiel ; entre deux larrons vivants je le vois crucifié. Je vois un nouveau Pilate, si cruel, que ceci ne le rassasie pas, et, sans décret de ceux qui ont le pouvoir il porte dans le Temple ses désirs cupides [1]. » Dante fait

[1] Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso,
E nel Vicario suo Cristo esser catto.
Veggiolo un' altra volta esser deriso ; etc.
(*Purg.* XX.)

ici allusion à la destruction de l'ordre des Chevaliers du Temple ; la suppression des Templiers fit autant de bruit à cette époque que celle des Jésuites au dix-huitième siècle [1].

Sur le pavé, épitaphe d'un certain Aurélius, qui se termine ainsi : *Raptvs eterne domvs :* enlevé pour la demeure éternelle. Au pilier, à droite du cœur, sous une grille, on voit une pierre ronde et noire, avec deux anneaux et cette inscription :

HOC LAPIDE AD COLLVM ALLIGATO
B. CALIXTVS P. P. IN PVTEVM
DEMERGITVR ET MARTIRIO CORONATVR.

Le saint Pontife Calixte Ier, en 266, demeurait ici-près dans la maison d'un soldat qu'il avait converti : c'était là son Vatican. Les bourreaux vinrent l'y saisir et le jetèrent dans un puits avec cette pierre au cou. Sur la maison du brave soldat, on bâtit plus tard l'église et le couvent bénédictin de Saint-Calixte, qu'on voit à gauche de la basilique Transtevérine. Dans l'intérieur, on vous montre encore le puits du martyre. Cette maison d'un soldat romain, protecteur d'un Pape du troisième siècle,

[1] Les Colonna possèdent, à Anagni et dans les environs, des palais et des villas; mais depuis que Sciarra Colonna a donné un soufflet à Boniface VIII, nul de ceux qui habitent ces maisons n'ose y rester quand le Pape donne dans Rome la bénédiction *Urbi et Orbi* : car alors les murailles de ces demeures maudites tremblent et menacent de crouler. Les paysans assurent qu'en prononçant les paroles de la bénédiction, les Papes font toujours une restriction mentale qui exclut les Colonna. Il n'est pas besoin de signaler la fausseté de cette légende, curieuse seulement parce qu'elle témoigne de l'impression séculaire qui est restée dans le pays des indignes traitements infligés au Vicaire de Jésus-Christ.

est aujourd'hui occupée par les soldats français, protecteurs à leur tour d'un Pape du dix-neuvième siècle.

En sortant de Sainte-Marie du Transtevère, j'aime à m'arrêter sous son portique soutenu par des colonnes de granit, pour y déchiffrer les épitaphes de quelques pierres tombales tirées des catacombes et incrustés sur les murs par les soins du pieux et savant Boldetti, chanoine de la basilique, auteur de l'excellent ouvrage sur les catacombes, intitulé : *Osservazioni sopra i cimiterj, etc.*, que j'ai commencé à lire ces jours-ci à la bibliothèque de la Minerve.

J'aime à épeler du doigt et des yeux ces inscriptions catacombales, ces épitaphes de nos pères; j'aime à en copier quelques-unes : c'est pour moi un avant-goût des catacombes que je n'ai pas encore eu le bonheur de visiter.

ANATOLIVS FILIO BENEMERENTI FECIT
QVI VIXIT ANNIS VII MENSIS VII DIE
BVS XXI SPIRITVS TVVS BENE REQVIES
CAT IN DEO PETAS PRO SORORE TVA.

« Anatole a fait (ce monument) à son fils bien méritant, qui a vécu sept ans, sept mois et vingt et un jours; que ton esprit repose bien en Dieu; *prie* pour ta sœur. »

FIRMIA . VICTORAQVE
VIXIT . AN . LXV.

En bas est grossièrement sculpté un navire voguant vers une tour à quatre étages, au haut de laquelle s'élève

une flamme : c'est le phare, c'est le port de l'éternité, terme de la navigation de l'homme.

STRATONICE NEOPHITA EXIVIT E SAECULO
ET DEPOSVI EAM IN MARTYRIO PRECATVS CVM PACE.

« Stratonice, néophyte, est sortie du siècle ; je l'ai déposée dans le lieu des martyrs (les catacombes), ayant *prié* pour sa paix. »

Ces épitaphes sont une nouvelle preuve contre les protestants que, dès les premiers temps du Christianisme, on a invoqué les saints et prié pour les morts.

AELIA BICTORI
NA POSVIT
AVRELIAE
PROBAE.

« Elia Victorina (le B pour le V) a fait (ce monument à Aurélia Proba. » A droite on a sculpté une brebis, symbole de la douceur chrétienne, à gauche, un paon, emblème de la résurrection et de l'éternité [1].

Le 2 octobre 1860, par ordre de Pie IX, de solennelles funérailles s'accomplissaient dans la basilique du Transtevère ; sur son portique on lisait cette inscription :

[1] Le plus brillant oiseau de nos climats, le paon, n'est plus pour nous grâce à nos fabulistes, que l'emblème d'une sotte vanité. Nos pères avaient compris que la magnifique parure que Dieu lui a donnée doit avoir une autre signification. Ils le représentaient sur les tombeaux comme l'emblème de la transfiguration future. (Mgr. Gerbet.)

AVE.ANIMA.FORTIS
O.ET.DIVINI.ET.HVMANI.IVRIS.VINDEX
TE.QVIBVS.ALIQVIS.RESIDET
IVSTI.ET.HONESTI.PVDOR
SCELESTO.OCCISVM.DEFLENT.LATROCINIO
TE.QVIDQVID.EST.HOMINVM.GENEROSIORVM
HEROA.HEROA.ADCLAMAT
TE.QVI.CATHOLICVM.NON.MENTIVNTVR.NOMEN
MARTYREM.MARTYREM
PRÆDICANT

« Salut, âme forte, vengeur du droit divin et du droit humain ! ceux à qui il reste quelque sentiment du juste et de l'honnête te pleurent victime d'un infâme brigandage, les hommes les plus généreux acclament en toi un héros ; ceux qui ne mentent pas à leur nom de catholiques te proclament martyr. »

Quel était donc l'homme qui méritait un pareil éloge? C'était un Français. Lisez son nom sur le cénotaphe :

GEORGIO. DE. PIMODAN
VIRO. NOBILISSIMO
DVCI. FORTISSIMO
QVEM. PRO. SED. APOSTOLICA
MAGNÆ. ANIMÆ. PRODIGVM
CATHOLICVS. ORBIS. LVGET
PIVS IX. PONT. MAX
SVO. ET. ROMANÆ. ECCLESIÆ. NOMINE
SOLEMNE. FVNVS
TANTÆ. VIRTVTI. ET. PIETATI. DEBITVM
MŒRENS. PERSOLVIT.

Quoi de plus vrai et de plus expressif que ce portrait de Pimodan : *Prodigue de sa grande âme?* Quoi de plus grand que : *le monde catholique pleure ?* Et quel trait : *Pie IX, en son nom et au nom de l'Eglise romaine, accomplit, gémissant, des funérailles solennelles dues à tant de vertu, à tant de piété !* On ne regrette pas le noble sang versé par Pimodan et ses compagnons, lorsque le Vicaire de Jésus-Christ rend de ce sang un si haut témoignage. Pie IX avait donné l'idée de cette inscription à M. le chevalier de Rossi, et tous les antiquaires, chose rare, ont été unanimes dans leur admiration de ce grand style, où la langue des vieux Romains s'est surpassée.

Le corps de Pimodan fut remis à ses aides-de-camp par Cialdini avec un sauf-conduit qui ne fut pas respecté ; les bandes piémontaises insultèrent le glorieux mort, et menacèrent de se porter contre lui à de tels excès, que ses aides-de-camp furent obligés de se détourner de leur route et de s'embarquer à Livourne. Arrivé à Rome, Pimodan fut déposé dans l'église franciscaine de Saint-François-à-Ripa, et de là transporté à Sainte-Marie du Transtevère. Le cardinal Barberini célébra la messe solennelle qui fut accompagnée du chant des chapelains pontificaux sur la musique du célèbre Baini. Le général comte de Goyon, commandant en chef de l'armée française, assistait à cette messe avec son état-major.

Le peuple romain, qui a le sens chrétien de la piété et de la foi, a fait au jeune général de touchantes funérailles. Ce peuple, dit la *Civiltà Cattolica*, n'a pu s'empêcher de lui rendre des hommages presque de culte *(omaggi quasi di culto)*. Non content de se porter en foule auprès du cercueil, il l'a orné de guirlandes et couvert de lauriers

et de fleurs, les reprenant ensuite pour les conserver religieusement. Il baisait l'épée du général, il accompagnait dévotement le corps dans les translations d'une église à l'autre ; il bénissait son nom et l'invoquait comme celui d'une âme qui est déjà dans le sein de Dieu. Que de mères et d'épouses sont allées pleurer sur ce cercueil qui contenait les restes d'un homme qui fut un si bon fils, un époux si tendre, et qui a sacrifié, uniquement pour défendre les droits du Vicaire de Jésus-Christ, une vie qu'il pouvait mener tranquille et heureuse dans l'opulence et les plaisirs. Nous nous souvenons d'avoir entendu raconter auprès de ce cercueil comment, après s'être confessé la nuit qui précéda la bataille, il avait communié le matin dans la sainte maison de Lorette, d'où il était sorti pour conduire ses compagnons au combat et tomber ensuite atteint de cinq blessures. Et les assistants répondaient à ce récit par ces exclamations : Il est bien heureux ! Il est vraiment martyr ! il prie pour nous et pour le Pape dans le ciel ! — L'un d'eux ajouta : Il dit maintenant les paroles que Cacciaguida, mort pour la foi dans la croisade de l'empereur Conrad III, adresse dans le Paradis à son petit-fils, Dante Alighieri :

Quivi fu' io da quella gente turpa
Disvilluppato dal mondo fallace,
Il cui amor molt' anime deturpa,
E venni dal martirio in questa pace

« Là cette race honteuse de Mahomet me délivra des liens du monde trompeur, dont l'amour avilit tant d'âmes, et je passai du martyre au sein de cette paix. »

LETTRE XXXIX.

LA FAMILLE DU SÉNATEUR PUDENS.

Le sénateur en litière et le voyageur juif à pied. — Dialogue entre ces deux hommes. — Saint Pierre habite à Rome chez Pudens. — Le Vatican du premier Pape. — Timothée, Novatus et leurs saintes sœurs Praxède et Pudentienne. — Les deux églises qui leur sont élevées — La table de bois sur laquelle saint Pierre consacrait. — Le Denier de saint Pierre établi par les Actes des Apôtres — Le pouvoir temporel remonte au premier Pape.

Nous sommes au siècle d'Auguste, sous le règne de Claude. Il y a douze ans à peine qu'un juif, qui se disait fils de Dieu, a été crucifié à Jérusalem par des soldats romains. La scène que je vais décrire se passe au seuil de la Ville-Eternelle, à la porte d'Ostie, aujourd'hui porte Saint-Paul, auprès de la pyramide de Cestius.

Le vieux sénateur Punicus Pudens et son petit-fils Timothée, revenant d'Ostie en litière et suivis de nombreux esclaves, se sont arrêtés un instant à cette porte pour examiner la pyramide élevée à Caius Cestius, le prêtre des jeux et des plaisirs.

En ce moment entrait à Rome par la même porte un pauvre voyageur à pied, couvert de sueur et de poussière, un étranger vêtu à la nazaréenne, d'une robe déchirée et d'un manteau usé par le voyage. Ses pieds sont nus, son front chauve, sa barbe crépue, son visage

pâle, ses yeux rougis par les larmes; il est si fatigué de la longue route qu'il vient de faire, que, son bâton ne suffisant plus à le soutenir, il s'assied sur la borne milliaire pour reprendre haleine, et s'adressant aux gardes de la porte, il leur demande quelques renseignements sur le chemin qu'il doit suivre dans les détours de la Ville-Eternelle, dont il se fait nommer quelques-uns des monuments qu'il découvre. De la borne où il est assis, il peut apercevoir, sur le sommet du Capitole, le temple de Jupiter, qui domine la ville et le monde. Eh bien! cet homme vient à Rome pour renverser ce temple, et il y réussira, et on pourra lui appliquer ce que le poète a dit d'un autre conquérant : « Jamais le pied d'un mortel n'a imprimé sur la terre une plus forte trace, et son pied s'est arrêté là. »

Cet homme est un juif, nommé Simon, que ses frères appellent aussi du nom de Céphas, qui veut dire *Pierre.* C'est un pauvre pêcheur d'un lac de Galilée, qui arrive pour combattre et vaincre Rome païenne, armé seulement d'une parole qui lui a été dite, en son obscur pays, par un autre homme crucifié : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.*

Le jeune Timothée, d'un esprit léger et moqueur, s'approche de l'étranger; son aïeul, le vieux sénateur Pudens s'avance à son tour, interroge Pierre, et c'est ainsi que s'établit entre eux ce dialogue, que Mgr. Gerbet cite comme tiré d'un Père, saint Chrysostome, je crois, qui a voulu faire ressortir, sous une forme dramatique, le caractère surhumain de l'entreprise que Pierre vient accomplir. Je vais essayer d'imiter en vers cette scène mémorable :

PUDENS.

D'où viens-tu de si loin, Etranger, qui t'amène
Au milieu des splendeurs de la Cité romaine?
Que le grand Jupiter, ami de l'étranger,
Aux murs de Romulus daigne te protéger!

PIERRE.

Jupiter n'est pour moi qu'une fragile idole

TIMOTHÉE.

Jupiter, dont tu vois le temple au Capitole!
Es-tu donc un impie?

PIERRE.

Ici je suis venu
Pour annoncer à tous le grand Dieu Inconnu,
Et substituer son culte à celui des idoles.

TIMOTHÉE (souriant.)

Voilà de grands projets dits en peu de paroles :
Tu veux donc dépeupler d'un coup le Panthéon?

PIERRE.

Mon Dieu remplira seul ce temple de son nom.

PUDENS.

Peut-être pourrions-nous l'admettre avec les nôtres.

PIERRE.

Non, c'est un Dieu jaloux qui n'en admet point d'autres.

TIMOTHÉE.

Mais ceci devient grave. Et bien! causons un peu
De toi-même d'abord, ensuite de ton Dieu.
Tu m'amuses beaucoup. Qu'es-tu?

PIERRE.

Je suis un homme
De la race de ceux que l'on méprise à Rome,

Que l'on chasse, et qui sont un peuple tout entier
Ainsi qu'un vil troupeau parqué dans un quartier.
On m'apprend à l'instant qu'ici, le long du Tibre,
Mon peuple vit ainsi, toléré, mais non libre.

PUDENS.

Es-tu Juif?

PIERRE.

Tu l'as dit.

PUDENS.

Mais dans ta nation
Peut-être as-tu fondé ta réputation.

PIERRE.

Vois-tu ces mariniers qui, sur les bords du fleuve,
Là-bas vont mettre à flot leur barque toute neuve?
Apprends que de mes jours la meilleure moitié
S'est passée en Judée à faire ce métier,
A lancer mes filets, à vivre de ma pêche,
Jusqu'au jour où j'ai vu le Maître que je prêche.
Sur son ordre, je vais des chaumes aux palais,
Et sur le monde entier je jette mes filets.

PUDENS.

Que veux-tu prendre ainsi?

PIERRE.

Je suis un pêcheur d'hommes.

PUDENS.

Bien, mais pour réussir dans le monde où nous sommes
Il faut beaucoup d'argent.

PIERRE.

Je n'ai pas un denier.

PUDENS.

Mais, quand tu t'éloignas de ton premier métier,

Ton âge mûr sans doute a dévoué ta vie
A chercher la sagesse et la philosophie ;
On t'a vu fréquenter l'école des rhéteurs,
Et pour convaincre un jour tes rares auditeurs
Tu comptes sur ta grâce et sur ton éloquence.

PIERRE.

Je suis un ignorant, sans lettres, ni science.

TIMOTHÉE (riant.)

Je ne vois jusqu'ici rien de bien rassurant
Pour un Juif qui médite un dessein aussi grand.

PUDENS.

Mais parlons de ce Dieu mystérieux, occulte,
Que tu viens annoncer. Il faut donc que son culte
Puisse par quelqu'attrait plaire au peuple romain,
Pour se passer ainsi de tout secours humain.

TIMOTHÉE.

Voyons, explique-toi.

PIERRE.

Le grand Dieu que je prêche
Au milieu des bergers est né dans une crèche.
Naguère je l'ai vu, des yeux dont je vous vois,
Entre deux malfaiteurs cloué sur une croix.

PUDENS.

Et que viens-tu nous dire au nom de la sagesse,
Et de la part d'un Dieu de cette étrange espèce ?

PIERRE.

Sa doctrine est folie aux yeux des gens charnels,
Mais dans Rome elle aura des temples éternels.

TIMOTHÉE.

Tu prétends établir ta bizarre doctrine
Dans la Ville ?

PIERRE.

Et plus loin encor.

TIMOTHÉE.

Si je devine
Dans quel pays...

PIERRE.

Partout.

TIMOTHÉE.

Et pour longtemps ?

PIERRE.

Toujours.

TIMOTHÉE (éclatant de rire).

Voilà, par Jupiter! un singulier discours !
Ami, ton entreprise est un peu difficile,
De puissants protecteurs te seraient chose utile,
Mais pour amis secrets aurais-tu par hasard
Les riches, les puissants, les sages et César?

PIERRE.

Aux riches je dirai : Plus d'injuste richesse !
Aux sages : Laissez-là votre fausse sagesse !
A César : Me voici pour te destituer
Du grand Pontificat, et m'y substituer.

TIMOTHÉE.

Toi! t'ai-je bien compris? le Pontife suprême
Qui le remplacera dans Rome, qui ?

PIERRE.

Moi-même.

TIMOTHEE (riant plus fort).

A qui transmettras-tu ce souverain pouvoir ?

PIERRE.

A tous mes successeurs.

TIMOTHÉE.

Si tu peux en avoir.

PUDENS (sérieusement).

Etranger, tu conçois que César et que Rome
Ne se laisseront point surprendre par un homme.
Tes disciples et toi contre tous les Nérons
Que ferez-vous alors, pauvres gens ?

PIERRE.

Nous mourrons.

TIMOTHÉE.

Certe, il faut l'avouer, c'est le plus vraisemblable :
Voilà de tes discours le seul mot raisonnable.
Tu mourras donc, il faut en prendre ton parti,
Eh bien ! en attendant tu m'as fort diverti.
C'est assez, Etranger, et je te remercie,
Jamais je n'ai tant ri d'une humaine folie !
Je dois te confier que je me suis promis
D'en causer au Forum avec tous mes amis,
Et j'y cours de ce pas. Adieu !

PUDENS.

Mon fils, arrête !
A se railler de tout ta jeunesse est trop prête ;
Sa parole m'étonne, et je suis curieux
D'observer plus longtemps ce Juif mystérieux.
Ses discours sont d'un fou, mais son air est d'un sage.
Je ne sais quelle paix brille sur son visage.
Un Dieu parfois se cache en ces traits indécis ;
Jupiter visita Philémon et Baucis.

TIMOTHÉE.

Mon père, oubliez-vous que cet homme blasphème
Tous les dieux de l'Olympe et Jupiter lui-même ?

PUDENS.

Ne crains-tu pas nos dieux ?

PIERRE.

Les vôtres ne sont rien,
Le mien est tout.

PUDENS.

Et toi, quel est ton nom ?

PIERRE.

Chrétien,
Disciple de ce Christ mis à mort par Pilate.

PUDENS (à part).

Quelle conviction dans sa parole éclate !

PIERRE (levant les yeux au ciel).

Seigneur, à ce païen donnez les derniers coups;
Il a trop noble cœur pour n'être pas à vous.

PUDENS (après avoir réfléchi un instant).

Tes desseins sont trop grands, ta parole est trop haute
Pour que je te dédaigne, Etranger, sois mon hôte ;
Viens-t'en dans mon palais au pied du Viminal,
Et là, jusqu'au lever de l'astre matinal,
Nous causerons à fond de ta doctrine étrange.

PIERRE.

J'accepte, gloire à Dieu ! Toi, reçois en échange,
Reçois la Vérité, le plus divin des dons :
Dieu se donne toujours quand nous le demandons.

(Pierre entre dans la litière du sénateur.)

. . . .

« Les réalités que ce dialogue exprime, dit Mgr. Gerbet, ne sauraient être nulle part plus vivement comprises

qu'à Rome. Les grands débris de la métropole impériale du monde païen y retracent, non pas seulement à votre raison, mais à vos sens mêmes, les obstacles qui devaient, humainement parlant, faire échouer l'entreprise de Pierre tandis qu'un seul coup d'œil, jeté sur la croix qui brille au sommet du Capitole, vous en révèle l'accomplissement. Du reste, si l'Apôtre n'a pas eu un pareil entretien, il n'est pas douteux, ce semble, que des conversations, semblables quant au fond, n'aient eu lieu entre quelques chrétiens et quelques païens du premier siècle. Sous ce point de vue, ce dialogue, sans être une vérité historique, est un fait dont on peut dire : Je l'ignore, mais je l'affirme[1]. »

La famille Pudens se composait du vieux sénateur Punicus Pudens, de Priscille sa femme, de leur fils et belle-fille Pudens jeune et Sabinella, des enfants de ceux-ci, Timothée et Novatus, Pudentienne et Praxède : famille patriarcale, famille prédestinée, famille heureuse jusque dans ses noms, qui rappellent des idées de pudeur, de crainte de Dieu, d'antiquité et de renouvellement.

Saint Pierre en fit la première famille chrétienne de Rome. Le vieux sénateur demeurait entre l'Esquilin et le Viminal, dans la vallée appelée le *Vicus Patritius*, le faubourg Saint-Germain des patriciens romains.

Ce que le Cénacle fut à Jérusalem, cette demeure sé-

[1] Le fait historique est que saint Pierre convertit la famille Pudens; qu'il demeura chez elle plusieurs années, et qu'elle fut la première famille chrétienne connue à Rome. (Voir Baronius, *An.* 44, n. 16; *An.* 57, 71 ; *Annot. ad Martyr.* ; Mazzolari, *Basiliche sacre*, t. VI ; Ciampini *monum. vet.*, t. II ; voir les actes des saintes Pudentienne et Praxède, et le *Bréviaire romain*.)

natoriale le devint à Rome. Ce fut là que le premier des Papes jeta les premiers grains évangéliques qui aient germé sur l'antique terre de Saturne.

L'Apôtre est venu poser son siége pontifical[1] dans ce quartier de Rome, au milieu des échos de la débauche, non loin du palais impérial, dans un des lieux les plus dépravés de cette Rome païenne devenue la cité la plus corrompue du monde, depuis que Sodome et Gomorrhe s'étaient abîmées dans le lac de soufre. Ces nobles âmes, réunies chez Pudens, lasses de l'impuissance radicale de la religion antique, écoutèrent avec un pieux frémissement la *Bonne Nouvelle*, et s'abreuvèrent avec délices à cette source pure que l'Apôtre faisait jaillir sous leurs pas; elles s'écriaient comme la Samaritaine au bord du puits de Jacob : *Domine, da mihi hanc aquam.*

Quel intérieur que celui de cette famille chrétienne ! Comme elle était digne de la promesse de Notre-Seigneur, qui a dit qu'il serait toujours là où plusieurs se réuniraient en son nom ! Pendant que la foule des Romains se portait aux temples des idoles, à l'impur théâtre de Flore, aux combats de bêtes et de gladiateurs et à toutes les corruptions de Rome, la maison d'un sénateur était devenue un sanctuaire mystérieux où on adorait le vrai Dieu, où on entendait parler pour la première fois de l'égalité et

[1] Mgr. Gerbet a fait une ingénieuse dissertation, à laquelle je renvoie, pour prouver que l'antique chaire du prince des Apôtres, conservée encore dans la basilique Vaticane, est probablement le siége d'honneur, le *gestatoire* sénatorial de Pudens, que celui-ci s'empressa de donner à saint Pierre pour présider dans sa maison les premières assemblées des chrétiens romains. Le temple de l'ancienne loi était encore debout à Jérusalem, lorsque le pêcheur du lac de Génézareth a fondé dans l'enceinte de Rome ce premier sanctuaire de la loi nouvelle.

de la fraternité humaine, où on commençait à traduire en actes les belles maximes des philosophes, auxquelles jusqu'alors rien n'avait manqué, sinon l'exécution. Jamais la théorie de la vertu ne s'était perdue, même dans les temps les plus corrompus, mais le Christianisme seul sut la mettre en pratique. Là pointait l'aube de cette civilisation qui changea la face du monde, cette civilisation que les ennemis de l'Eglise lui doivent bien malgré eux, cette civilisation que nos missionnaires seuls continuent à propager dans le monde au prix de leurs sueurs et de leur sang.

C'est ici que *Simon-Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ*, écrivit ses deux Epîtres aux *élus étrangers et dispersés* pour leur prêcher Jésus crucifié, *lui que vous aimez, quoique vous ne l'ayez point vu*. Mais Pierre avait vu le Seigneur sur le Thabor : *Ce n'est point en suivant des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance de l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa gloire.* Quelle puissance ne devait pas avoir saint Pierre sur ces nouveaux chrétiens, quand il leur disait qu'il avait vécu avec le Sauveur, et qu'il avait entendu la voix qui descendit de la nuée pour dire aux disciples : CELUI-CI EST MON FILS BIEN-AIMÉ !

Saint Pierre resta longtemps dans le palais de Pudens. Ce fut le Vatican du premier des Papes. C'est ici qu'il célébrait le saint Sacrifice, recevait et instruisait les néophytes, et envoyait de tous côtés les prédicateurs de la vérité[1]. Ici était le nid sacré d'où se sont envolés

[1] A partir de l'arrivée de saint Pierre, Rome devient le foyer d'un pro-

les aigles évangéliques qui ont porté au monde la Bonne Nouvelle. Saint Pierre avait avec lui à Rome saint Marc, qui écrivit son évangile sous sa dictée. Pierre envoya Marc porter la foi en Egypte, Rufus à Capoue, Marcien à Syracuse, Appollinaire à Ravenne, Martial et Xyste dans les Gaules. Saint Xyste, pénétrant plus avant dans notre pays, alla fonder cette église de Reims, qui devait attendre le passage de Clovis et de ses Franks.

C'est ici que le premier Pape consacra évêques saint Lin et saint Clet, qui lui succédèrent dans le pouvoir pontifical qu'il transmit à tous ses successeurs [1]. La mission de Pierre renferme la mission de ses successeurs, jusqu'à Pie IX, jusqu'au Pape qui règnera à la fin des temps.

Le tailleur de cuir de Tarse vint rejoindre chez Pudens le pêcheur de Césarée. Qui pourrait dire tout ce que ces fondateurs de la foi ont dit, ont fait ici ensemble ? Dieu seul le sait. Saint Paul, dans sa deuxième Epître à Timothée, fait mention de Pudens ; il parle au commencement d'un certain Onésiphore, qui est venu le trouver dans sa prison de la Via Lata : « Que le Seigneur répande sa miséricorde sur la famille d'Onésiphore parce

sélytisme universel. Cherchez une ville où cette parole : ***Allez, enseignez toutes les nations***, ait constamment eu de l'écho, une ville que ce mot divin ait pour ainsi dire frappée d'un prosélytisme infatigable dans le temps, et illimité quant aux lieux ; vous n'en trouvez qu'une seule. Cela pourrait suffire pour caractériser le véritable centre du Christianisme. (Mgr. Gerbet.)

[1] Il est à remarquer que Pierre dit expressément dans son épître adressée à tous les fidèles : J'aurai soin qu'après ma mort on vous rappelle ce que je vous ai enseigné. (IIe *épitre*, 15.) Voir comment Bossuet dans son sermon sur l'*Unité* prouve que Pierre, dans les Evangiles, paraît toujours *le premier* en toutes manières.

qu'il m'a souvent assisté, et qu'il n'a point rougi de mes chaînes; mais, lorsqu'il est venu à Rome, il m'a cherché avec empressement, et m'a trouvé. » L'Apôtre termine ainsi sa lettre : « Tâchez de venir avant l'hiver. Eubule, Pudens, Din, Claudie et tous les frères vous saluent. »

Saint Pierre préparait ainsi les nouveaux chrétiens à la persécution : « Réjouissez-vous de ce que vous avez part aux souffrances de Jésus-Christ... Qu'aucun de vous ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme calomniateur, ou comme un homme qui convoite le bien d'autrui; mais, *s'il souffre comme chrétien*, qu'il n'en ait point de honte, mais qu'il en glorifie Dieu. » (Ep. I, 14-15.)

Bientôt, en effet, les persécutions éclatent, et les deux Apôtres en sont les premiers héros et les premières victimes. Ils avaient laissé dans la famille Pudens des exemples qui portèrent des fruits glorieux. Pudens et ses enfants devinrent des saints. Témoins du massacre des chrétiens, ils cachaient chez eux les persécutés, enterraient les martyrs et recueillaient leur sang précieux. Timothée et Novatus recevaient aussi les assemblées chrétiennes dans les thermes qu'ils avaient fait construire non loin de la maison paternelle. Saint Justin le philosophe, venu d'Orient pour défendre la foi, demeura plus tard chez eux. Pudentienne et Praxède se distinguèrent surtout par leur pieux courage pour la propagation de la foi, les œuvres de charité, la sépulture des martyrs et les secours à donner aux persécutés.

Après la mort de leurs parents et de leurs frères, devenues maîtresses d'une immense fortune, Pudentienne et Praxède, ces deux sœurs par la foi autant que par le

sang, se consacrent à Dieu par le vœu virginal, vendent tous leurs biens et en font deux parts, l'une pour les pauvres du Christ, l'autre pour le Vicaire du Christ, qui était alors saint Pie Ier.

Ce Pape, à la prière de Praxède qui survécut à sa sœur, transforma leur maison paternelle en une église qu'il dédia à sainte Pudentienne, vers 145. Il en éleva plus tard une autre aussi à sainte Praxède.

Ces deux églises existent encore, et le pèlerin est surtout tout ému en visitant celle de Sainte-Pudentienne, si touchante par ses souvenirs et son antiquité.

On y conserve la table de bois sur laquelle saint Pierre consacrait dans le palais de Pudens.

Pierre vit toujours dans ses successeurs, et nous voici revenus à une époque de persécutions. Agissons comme nos premiers pères dans la foi. Ayons pour le Pape, le saint Pierre actuel, le culte, l'amour, le dévouement que la famille de Pudens eut pour la personne de Pierre Ier.

Praxède et Pudentienne donnèrent leurs biens au Pape; on ne peut douter que saint Pierre n'ait reçu un tribut des fidèles, comme on le voit dans les *Actes* des Apôtres. Voilà l'origine du Denier de saint Pierre, rétabli de nos jours pour venir en aide à la détresse de Pie IX.

« On a écrit de savants ouvrages sur l'origine du pouvoir temporel des Papes. Ce que prouvent le mieux les plus savants, c'est que ce pouvoir n'a pas commencé. Saint Pierre en était investi. Il exerça pleinement la plus haute attribution du principat civil, celle de juge suprême. La cause d'Ananie et Saphire n'était pas une cause purement spirituelle, et ces coupables, furent non-seulement retranchés de l'Eglise, mais exclus de la vie; les

chrétiens, donc, avaient en saint Pierre un pontife et un roi. En constatant sa royauté et son haut domaine sur cette terre, dont il est le créateur, Dieu n'a voulu s'y réserver en propre qu'un petit espace... mais, pour sa part, il a choisi Rome, parce que Rome était la cité-reine, la forteresse de l'ennemi. Il l'a donnée à Pierre, non pour y régner tout de suite en paix, mais pour la vaincre, la conquérir et s'y maintenir par le plus extraordinaire et le plus prolongé des miracles [1].» Franchement, n'eût-il pas mieux valu pour le monde, à la place de Néron, que Pierre eût été le souverain temporel de Rome? Mais il y aura toujours des gens, qui se diront chrétiens, et qui préfèreront voir, au lieu du Pape, un César régner à Rome, ce César fût-il un Néron.

[1] L. Veuillot, Le parfum de Rome.

LETTRE XL.



LA MAMERTINE ET LE MAGICIEN.

Le cachot du roi Ancus Martius et ses captifs. — Syphax, Persée, Jugurtha, Catilina, Vercingétorix. — Saint Pierre dans la prison mamertine. — Il convertit ses geôliers et ses compagnons de captivité. — Saint-Joseph-des-Charpentiers. — Simon le magicien à la cour de Néron est confondu par saint Pierre. — Le spiritisme et la magie au XIX[e] siècle. — Le cachot de la Mamertine et les prisons de Valence et de Fontainebleau.

Quand du Capitole on descend au Forum par la rampe à cordons qui aboutit à l'arc de Septime-Sévère, on voit à gauche l'humble église de Saint-Joseph-des-Charpentiers, *San Giuseppe dei Falegnani*, bâtie sur la prison Mamertine, le plus ancien monument de Rome antique, qui est en même temps le plus ancien monument de Rome chrétienne.

Le roi Ancus Martius creusa dans le roc, aux flancs du mont Capitolin, un cachot carré qu'on appela prison Mamertine, de son nom de Martius ou plutôt Mamertius, en langue osque. C'est une construction tout étrusque, presque cyclopéenne, en gros blocs de pierre volcanique. Servius Tullius, creusa le roc sous la première prison, et en créa ainsi une seconde, qui n'avait d'autre entrée qu'un trou circulaire à la voûte par

lequel on jetait les prisonniers de guerre et les condamnés à mort; puis, quand on les croyait expirés, on retirait avec des crocs leurs cadavres qu'on exposait sur les marches d'un escalier passant derrière la prison, marches sanglantes qu'on appelait les *gémonies*, à cause des *gémissements* qu'on y entendait. C'est ainsi que Venise a le pont des *Soupirs*. Cette horrible prison fut le *carcere duro* de Rome. Syphax et Persée y furent enfermés; Jugurtha, l'Abd-el-Kader des Romains, y mourut de faim; Séjan y fut étranglé; les complices de Catilina y périrent; ils pouvaient entendre du fond de leur cachot la voix de Cicéron qui les accusait dans le temple de la Concorde. César, peu généreux, fit mettre à mort son héroïque adversaire Vercingétorix dans ce cachot qui, dit Salluste, est un lieu désolé, ténébreux, terrible, infect. Le Christianisme le transfigura par la présence d'un dernier captif plus illustre que tous ceux dont nous venons de parler.

Après avoir été longtemps détenu dans la prison de la Septa Julia, le pêcheur de Galilée fut précipité dans la Mamertine, d'où il ne sortit que pour être crucifié sur le Janicule. La plus horrible des prisons romaines fut en quelque sorte le berceau de la Papauté. C'est ici que saint Pierre, le premier Pape, convertit à la foi ses compagnons de captivité, et même ses deux geôliers, Martinianus et *Processus* (*progrès*, nom prédestiné pour un nouveau chrétien). Ces deux derniers furent aussi martyrs, et leurs corps sont à Saint-Pierre du Vatican. Il faut nous plonger au fond de la prison Tullienne, que nous visitons grâce à un Français. Mgr. de Forbin Janson, évêque de Nancy, a fait pratiquer à ses frais un escalier pour y descendre, comme l'atteste l'inscription.

Le même prélat y a placé aussi un autel de marbre, avec un bas-relief qui représente le baptême des geôliers de l'apôtre : c'est l'œuvre d'un de nos jeunes pensionnaires de l'Académie de France à Rome. C'est donc ici où le Prince des apôtres écrivit sa dernière lettre *encyclique,* dans laquelle il se peint prêt à quitter son corps mortel comme *une tente* qui va se plier [1]. On touche avec respect la colonne de granit où Pierre fut attaché, et on aime à boire à la source qu'il fit jaillir pour baptiser les *recrues du ciel* qu'il avait faites dans son cachot. Sur le mur de l'escalier on montre une empreinte de la tête de saint Pierre.

Cette prison est appelée aujourd'hui l'Oratoire de saint Pierre *in carcere.* Au-dessus est l'église de Saint-Joseph, où il y a une tribune grillée qui ouvre sur le cachot inférieur. Je n'y suis jamais entré sans y trouver quelque âme en prière.

On lit dans les *Actes* que Simon, le magicien de Samarie, avait offert de l'argent aux Apôtres pour acquérir d'eux le *don de Dieu*, d'où vient le mot de *simonie,* trafic des choses saintes. Simon, irrité du refus des Apôtres, les précède à Rome et s'y présente comme un dieu : il fait des miracles à l'aide de Satan ce singe de Dieu, dit Tertullien, qui essaie sans cesse une contrefaçon de l'œuvre du Seigneur. L'empereur Claude admire Simon, et Rome lui élève des statues. Néron, à son tour, épris de l'art de la magie, l'accueille dans son palais. Le magicien déclare

[1] « Je crois qu'il est de mon devoir, tandis que je suis encore dans cette tente, de vous animer par mes exhortations, certain que dans peu de temps je dois quitter cette tente passagère, comme Notre Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître. » (2e *épit.*, 13-14.)

qu'il va s'élever au ciel à la vue de Rome entière ; Néron lui ordonne de faire cette ascension dans l'enceinte de sa Maison-Dorée, et y assiste avec sa cour. Le nouvel Icare s'élève en effet, soutenu par les démons..... Mais un spectateur obscur s'est mis à genoux : c'est Pierre qui demande à Dieu de confondre l'imposteur. A l'instant Simon, comme atteint d'une foudre invisible, perd l'équilibre ; il tombe, il se tue, en arrosant de son sang la loge de l'empereur. L'Apôtre se relève, mais l'empreinte de ses genoux est restée sur les deux pavés où il s'est agenouillé ; ces pavés, qui sont des polygones de la voie sacrée, les voici dans l'église voisine de Sainte-Françoise Romaine, élevée par le Pape saint Sylvestre au lieu même où saint Pierre se mit en prière. Les chrétiens recueillirent, comme preuve de son triomphe, ces deux pierres creusées que vous voyez sous deux grilles dorées :

IN QVESTE PIETRE POSE LE GINOCHIA
SANTO PIETRO QVANDO I DEMONII PORT. SIMON
MAGO PER ARIA.

En ce moment le *Spiritisme* fait le tour du monde ; toutes les têtes ont tourné naguère à la vue des *tables tournantes et parlantes*, les *mensæ divinatoriæ*, dont parle Tertullien. Voilà donc la magie qui renaît en plein dix-neuvième siècle. C'est une nouvelle ruse de l'antique Ennemi : *Nil sub sole novi.* J'aime le châtiment que Dante inflige aux devins dans son *Enfer;* ils y ont la tête derrière les épaules, et, parce qu'ils ont voulu voir trop tôt en avant, ils regardent en arrière et marchent à reculons :

Mira, che ha fatto petto delle spalle :
  Perchè volle veder troppo davante,
  Dirietro guarda, e fa ritroso calle.

Du perron de l'église de Saint-Joseph, où nous sommes, nous voyons réunis les monuments de la primitive Eglise : la prison Mamertine, le Colysée, les Catacombes. C'est dans les entrailles de Rome souterraine qu'il faut rechercher nos origines. Mais parmi ces profondeurs sacrées où le chrétien aime à pénétrer, il en est une qui vous cause une horreur attendrissante, c'est la prison Mamertine. « Oui, disait l'évêque d'Orléans, à saint André della Valle, oui, quand je veux relever mon courage, c'est là que je vais, je descends à la dernière profondeur, et, écartant les souvenirs profanes, Jugurtha, les complices de Catilina et tous les autres que ce lieu rappelle, c'est là que je retrouve Pierre et Paul... Que se passait-il dans l'âme de ces grands apôtres, enchaînés là, tous deux, dans cet infect cachot? Plus de lumière, plus de soleil, plus de vie... Et puis on les tire tous deux de là, et ils vont en silence, l'un mené vers les jardins de Néron, l'autre sur une autre voie... où sa tête tombe, car il est citoyen romain. » Et que de fois les Vicaires de Jésus-Christ ont subi ainsi la violence et la captivité, depuis le cachot de la Mamertine jusqu'aux prisons de Valence et de Fontainebleau ?

LETTRE XLI.



L'IRLANDE A ROME.

Devise des O'Neill. — L'Irlande a un collége, un séminaire et trois couvents à Rome. — Les franciscains irlandais à Saint-Isidore. — Tableaux et tombeaux dans l'église. — Les dominicains irlandais à Saint-Sixte et à Saint-Clément. — Leurs fouilles et leurs découvertes. — Le pape saint Marcel esclave des écuries de l'empereur Maxence. — Mutio Frangipani à la bataille de Jarnac. — La tour de Néron et les dominicaines. — Sainte Agathe des Goths. — Ricimer et Lascaris. — Le cœur d'O'Connell. — Son monument dû à un négociant italien. — Son oraison funèbre par le père Lacordaire et le père Ventura

Quand, selon les traditions irlandaises, une peuplade du Midi, s'aventurant sur l'Océan du Nord, apparut en vue de l'île d'Erin, l'*émeraude des mers*, le chef, pour animer son peuple à l'abordage de la côte, s'écria que le premier qui toucherait ce sol inconnu en serait roi. C'est alors qu'un ancêtre des O'Neill, qui se trouvait parmi ces guerriers, ne voulant être prévenu par personne, se coupa la main et la jeta toute sanglante sur la terre d'Irlande dont il prit ainsi possession [1]. Le caractère irlandais sem-

[1] De là le cri de guerre des O'Neill : LAMH DEARG EIRIN, *main rouge d'Irlande*. Leurs armes sont d'argent à *deux lions* de gueules, affrontés, supportant *une main* senestre, du même, appaumée et posée en pal ; les deux lions accompagnés en chef de *trois étoiles* à six rais, de gueules, et en pointe d'une rivière au naturel, au milieu de laquelle nage un *saumon*, aussi au naturel, posé en face. Leur devise est : SOLO, SALO ET CIELO POTENTES : *Puissants sur terre, sur mer et dans le ciel.*

ble une preuve justificative de cette tradition et révèle une origine toute méridionale ; c'est tout l'opposé du génie anglo-saxon. On comprend que les Anglais, qui n'aiment pas le peuple italien, ne puissent souffrir le peuple irlandais. Saxons et Irlandais sont deux races antipathiques à jamais l'une à l'autre. L'Irlandais, vif, spirituel, passionné, amoureux de chants et de poésie, énergique et violent par accès, plein d'une foi et d'une piété ardente, a plus de ressemblance avec l'Espagnol et l'Italien. L'Irlande est la *Cenerentola,* la Cendrillon des Trois-Royaumes ; quel prince des fées lui rendra sa pantoufle et sa couronne ? Mais, en dépit de sa puissante sœur qui l'écrase, la pauvre Irlande aura toujours la sympathie du monde catholique.

On se plaît à Rome à penser à ce peuple héroïque des Vertes Collines qui, pendant trois siècles entiers, a rivalisé de constance avec les martyrs des premiers siècles. L'Irlande se retrouve à sa place au Colysée et dans les catacombes. Pourquoi, au lieu de s'expatrier en Amérique par cette émigration annuelle que les Anglais appellent en style biblique l'*Exode*, pourquoi les Irlandais ne viennent-ils pas cultiver la campagne romaine? Ils retrouveraient ici la patrie de leur foi sous le gouvernement de leur Pontife, sous la protection du cœur d'O'Connell ; ils retrouveraient ici des prêtres et des souvenirs de leur patrie [1].

[1] Saint Patrice avait d'abord été vendu comme esclave dans des contrées soumises à la domination romaine. On croit que ce fut dans les Gaules. Quand la vocation d'apôtre descendit sur lui, il tourna ses regards vers sa patrie et vers Rome, où il alla aux tombeaux des saints Apôtres demander sa force et ses pouvoirs au Saint-Siége apostolique.

Lorsqu'on songe quel martyre l'Irlande a souffert, pendant les trois

Pendant des siècles, l'Irlande persécutée fut privée de prêtres, d'ordres monastiques, de colléges et de séminaires. L'Europe catholique s'en émut et ouvrit de pieux établissements à la jeunesse irlandaise, en Espagne, en Portugal, en Belgique et en France à Lille, Douai, Saint-Omer, Paris, Bordeaux, Toulouse et Nantes. Rome ne fut pas la dernière à offrir un asile au sacerdoce irlandais. L'Irlande a trois couvents dans la Ville Sainte. Sur le mont Pincio s'élève le monastère de Saint-Isidore; comme son nom l'indique il fut consacré au pieux laboureur patron de Madrid, et occupé d'abord par les Franciscains espagnols qui le cédèrent en 1625 au P. Luc Wadding, célèbre franciscain irlandais. Celui-ci, avec le secours du cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, agrandit Saint-Isidore et y réunit les franciscains d'Irlande disseminés en Europe, afin d'y former des missionnaires qui sussent braver la persécution en retournant prêcher la foi dans leur patrie. C'est de ce petit couvent que sont sortis une partie des évêques qui ont gouverné l'Irlande depuis 200 ans. Le collége de Saint-Isidore a envoyé aussi beaucoup de missionnaires en Amérique. Près du maître-autel se trouve le corps et l'épitaphe du P. Wadding. Ce collége est toujours florissant.

Les murs du cloître sont couverts de fresques peintes il y a deux siècles par un frère lai, Emmanuel de Côme. Elles représentent les portraits des souverains et des princes qui ont été membres du tiers-ordre de Saint-

derniers siècles, pour son attachement à la foi catholique, on suit, avec plus d'intérêt encore, les pas de son apôtre, commençant sa carrière par *visiter,* dans le centre de l'unité catholique, *les tombeaux des martyrs.* (Mgr. Gerbet.)

François. Le réfectoire est aussi décoré de fresques peintes aux frais du comte Fitz-William, qui visita Rome en 1794. Mais c'est surtout la grande salle de théologie qui mérite d'être visitée par la beauté de ses peintures. Tout autour sont les portraits en pied des évêques et des docteurs que l'ordre séraphique a donnés à l'Irlande. La fresque du fond de la salle représente les Pères Wadding, Ponce Hickey et Harold travaillant, dans la bibliothèque de Saint-Isidore, à la composition de leur grand ouvrage, « les Annales des Franciscains. » Ce tableau est digne de Rome, où l'on en voit de si beaux, et lord Arundell en a fait prendre une copie exacte, il y a une vingtaine d'années, pour la décoration de son château en Angleterre.

L'église de Saint-Isidore est fort belle. Sa façade possède les statues de Saint-Isidore et de Saint-Patrice ; l'intérieur a de bons tableaux, surtout celui qui nous montre saint Joseph mourant entre les bras de Notre-Seigneur. L'expression de la Sainte Vierge est admirable, et ses regards baignés de larmes, se portant de son chaste époux à son divin Fils, semblent prévoir les nouvelles douleurs qui l'attendent. Mais ce qui, pour un Irlandais, donne surtout de l'intérêt à cette église, ce sont les monuments funéraires d'un certain nombre de compatriotes qui reposent sous la garde des pieux Franciscains. Le plus beau est le tombeau de la belle miss Octavia Bryan, qui mourut à Rome en 1846, à l'âge de vingt ans. Sa statue, couronnée de roses, repose sur un lit de parade ; ses mains jointes tiennent un crucifix, ses yeux sont fermés, et le marbre blanc reproduit dans toute leur vérité la pâleur et l'immobilité de la mort [1].

[1] Les Pères de Saint-Isidore jouissent à Rome d'une réputation sans

Comme leurs frères les Franciscains, les Dominicains d'Irlande qui avaient dans leur île 43 couvents, trouvèrent à Rome un abri contre la persécution; en 1677, le chapitre général de leur Ordre fit donation à la province d'Irlande des deux couvents de Saint-Sixte-le-Vieux et de Saint-Clément; cette cession eut lieu grâce au zèle du Père John O'Connor, qui mourut à Rome, au mois de décembre 1678 ; son corps fut déposé à Saint-Sixte, et en 1853, les Dominicains irlandais lui ont élevé dans cette église une pierre sépulcrale, afin de rappeler le souvenir des bienfaits dont il s'était fait l'instrument pour leur province.

Lecteur, vous connaissez déjà Saint-Sixte-le-Vieux où je vous ai mené voir les peintures du P. Besson, Saint-Sixte, le premier couvent où s'établit saint Dominique. L'Irlande catholique a donc l'honneur de posséder le

tache d'austérité et de sainteté, et ils sont recherchés pour confesseurs par les Anglais catholiques qui vont passer l'hiver en Italie. Ils vivent en partie des aumônes qu'ils vont recueillir dans Rome ; mais malgré leur pauvreté, ils savent partager le pain quotidien avec les pauvres. Les Franciscains travaillent aussi à réparer les dégradations qu'ont subies les voûtes de leur église pendant les temps qu'ils en furent expulsés par les Français, lors de l'occupation de 1798. Les armées de la République exercèrent principalement leur spoliation sur les établissements anglais et irlandais de la Ville-Eternelle. C'était un moyen de se venger de la guerre que leur faisait la Grande-Bretagne. Les moines et les élèves commencèrent par être rationnés et souffrirent littéralement de la faim. Je tiens ce fait de l'un d'eux, mort curé de village en France. Puis ils furent chassés, et le couvent vendu à l'encan par les Français ; ce fut le prince de Piombino qui s'en porta acquéreur. Il le loua ensuite en détail à différentes familles, et l'un des Franciscains expulsés, ne pouvant se résigner à quitter son humble cellule, obtint d'y demeurer en en payant le loyer. Pendant dix-sept ans, le P. John Mac Cormick continua ainsi à desservir l'église jusqu'à ce que le Pape Pie VII, restauré dans la chaire de saint Pierre, eût rendu aux Irlandais l'établissement entier de Saint-Isidore.

berceau de l'ordre des Dominicains, l'église où le saint fondateur institua la célèbre dévotion du Rosaire, dévotion si universellement répandue aujourd'hui, et qui n'est nulle part mieux pratiquée et mieux comprise que parmi les pieux Irlandais. Ils ont restauré Saint-Sixte avec un zèle plein de goût. C'est au couvent de Saint-Sixte qu'en 1646 Philippe Howard, de la famille des ducs de Norfolk, embrassa la règle de saint Dominique. Il fut plus tard créé cardinal par Clément X, et il exerça son influence pour que Saint-Sixte fût donné aux Dominicains irlandais, pendant que le couvent des saints Jean et Paul était octroyé aux Dominicains de la Grande-Bretagne.

L'église de Saint-Sixte contient les tombeaux d'un certain nombre de cardinaux qui ont été membres de l'ordre de Saint-Dominique. Mais parmi ces pierres sépulcrales, nous en avons surtout remarqué une qui porte cette épitaphe :

D. O. M.
HIC JACET
R. D. IACOBVS EVSTACHIVS
ALIAS FITZ EVSTACE
SACERDOS
EX FAMILIA SANCTI EVSTACHII
ROMANI MARTYRIS IN HIBERNIA
A SEXCENTIS CIRCITER ANNIS
STABILITA
OBIIT 5 FEBRVA. MDCCXII.

Ainsi la famille de saint Eustache, ce noble patricien martyrisé sous Trajan, et qui fut brûlé dans un taureau de bronze, était allée s'établir en Irlande, et ce pauvre

prêtre persécuté, qui en descendait, est revenu mourir à Rome dans la patrie de son glorieux ancêtre.

Le troisième couvent irlandais à Rome est Saint-Clément, qui appartient aussi aux Dominicains d'Irlande. Leur prieur, le P. Mullooly, est plein de zèle et de science. L'église de Saint-Clément est peut-être, comme antiquité, la plus curieuse de Rome. Elle fut élevée au Ve siècle sur l'ancien oratoire du pape martyr, saint Clément, troisième pontife après saint Pierre. C'est la basilique primitive avec son atrium, ses trois ambons et ses mosaïques. Le grand peintre Florentin Masaccio a reproduit à fresque, dans une chapelle, la Passion de Notre-Seigneur et la vie de sainte Catherine de Sienne. Les Dominicains irlandais ont fait ici des fouilles intelligentes, et sous cette église regardée comme une des plus anciennes de Rome, ils ont retrouvé une basilique souterraine qui soutient la première, et qui est ornée de colonnes et de fresques remarquables. On doit au R. P. Mullooly, prieur des Dominicains irlandais de Saint-Clément, un sincère tribut de gratitude pour les soins intelligents et dévoués qu'il apporte depuis plusieurs années à cette précieuse découverte. Ce n'est point une vaine passion d'antiquaire qui échauffe le cœur de ce moine, mais le saint désir de rendre à la lumière des peintures, des inscriptions, des attributs dont la signification est une preuve irréfragable de la pureté de la tradition ecclésiastique, et de l'inaltérabilité du dogme et des sacrements.

Maintenant si vous voulez me suivre, je vais vous conduire au tombeau de celui que l'Angleterre appelait le roi-mendiant, KING BEGGAR.

Suivons la Via Lata, c'est-à-dire le Corso; je vous arrête dans l'église de San Marcello al Corso, bâtie sur l'emplacement du temple d'Isis, cette déesse égyptienne, qui a aussi donné son nom à notre Issy près Paris. C'est ici qu'était la maison de la bonne Lucina, matrone romaine. Par les conseils du pape saint Marcel, elle avait fondé dans Rome vingt-cinq paroisses et légué ses biens à l'église naissante; l'empereur Maxence, furieux du refus de Marcel de sacrifier aux idoles et de renoncer au titre d'évêque, le condamna à servir parmi les esclaves qui prenaient soin des bêtes féroces destinées aux plaisirs du cirque et au martyre des chrétiens. A la bonne heure! Voilà un pape à sa place! Du fond de ces étables publiques, le Pontife continuait à gouverner l'Eglise, lorsqu'arraché à ce supplice par le courage des fidèles, il fut caché par Lucina dans sa propre maison qu'elle convertit alors en une église. Maxence l'apprit aussitôt; il fit transporter les bêtes féroces dans cette église même, et contraignit Marcel à reprendre son emploi; le saint Pontife obéit, mais il mourut bientôt après l'année 309 [1].

Comme Français, je me plais à déchiffrer sur ce mur l'épitaphe d'un Frangipani qui combattit pour Charles IX et la foi Catholique, à la bataille de Jarnac, fut décoré par ce roi de l'ordre de Saint-Michel, et, plus tard, sur la flotte de saint Pie V, se distingua à Lépante contre le Turc, l'ennemi commun; qui enfin mourut plein de gloire et d'honneurs, après avoir noblement défendu sur terre et sur mer la *chose chrétienne, rem christianam,* belle

[1] Ubi loci fœditate, multisque ærumnis afflictus, obdormivit in Domino. (*Brev. rom.*)

expression qui rappelle la *rem publicam* des anciens Romains. Je ne puis résister, pardonnez-le-moi, à copier cette inscription:

MVTIO . FRANGIPANIO
QVI . GALLICIS . PRIMVM . IN . BELLIS
AC . PRÆSERTIM . IN . JARNACENSI
CONFLICTV
PRO . CHRISTIANISSIMO . REGE
CAROLO IX
FORTISSIME . PRAELIATVS
AB . EODEM . IN . S . MICHAELIS . ORDINEM
ADSCRIPTVS
. . . .
REM . CHRISTIANAM
TERRA . MARIQVE . EGREGIE . DEFENDIT

Traversons la place des Saints-Apôtres et gravissons la pente escarpée du Quirinal. Voici à gauche la jolie église de Sainte-Catherine-de-Sienne, réunie au vaste couvent des Dominicaines, qui ont cloîtré avec elles une singulière recluse qu'on s'étonne de trouver là : c'est une grande tour tronquée, en briques, qui s'élève dans leur cour, et qui de ce point élevé se voit de loin dans Rome. C'est la plus belle tour du moyen-âge que possède Rome en ce genre, et je regrette qu'elle soit ainsi cloîtrée, ce qui m'empêche d'y monter et d'y avoir une magnifique vue de la ville et de la campagne. Le peuple l'appelle *Torre di Nerone*, et croit que l'empereur debout à son sommet, jouait de la lyre, tandis que, par ses ordres, Rome était livrée aux flammes.

Redescendons un peu la pente du Quirinal, laissant à droite le palais Aldobrandini, nouvellement restauré et agrandi. Voici enfin, à gauche, dans la rue *Mazzarini,* l'église de Sant' Agata. Son Eminence le cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat, qui a cette diaconie pour titre cardinalice, a récemment employé des sommes considérables pour la restauration et la décoration de cette église, qui appartient au collége et au séminaire des Irlandais. Elle rappelle le souvenir de trois hommes bien divers de pays, d'époque et de caractères : le Goth Ricimer, le Grec Lascaris, l'Irlandais O'Connell. On l'a surnommée Sainte-Agathe *in Suburra,* ou *dei Gothi,* parce que, pendant leur domination à Rome, elle fut livrée par les Goths à leurs prêtres qui étaient Ariens. Saint Grégoire la purifia et la rendit aux catholiques. Flavius Ricimer, chef des Goths, après avoir pris et saccagé Rome, se fit nommer consul en 459, et disposa de tout l'empire d'Occident jusqu'en 472. Dans une grande bataille où il vainquit les Alains près de Bergame, il fit un vœu qu'il accomplit en embellissant cette église, *pro voto svo adornavit,* comme l'attestait l'inscription de l'ancienne mosaïque aujourd'hui détruite.

Voyez sur le mur, contre la porte, une lame de marbre qui contient l'épitaphe du fameux Lascaris, faite par lui-même. Elle est en grec ; en voici une élégante traduction par Lucas Olstenius :

LASCARIS EXTERNA JACET HIC TELLVRE SEPVLTVS,
HOSPES, NON ILLI EST TERRA ALIENA GRAVIS.
NAM DVLCEM SENSIT ; DOLET HOC QVOD PATRIA TELLVS
NON TVMVLO GRÆCOS LIBERO VT ANTE TEGAT

La devise des Lascaris était : LASCARORUM FELICITATI. Des trois étrangers ensevelis ici, Ricimer fit triompher à Rome sa patrie par les armes, Lascaris par les lettres, O'Connell par l'éloquence et la foi.

A droite, beau tombeau récent du cardinal espagnol Marco y Catalan, titulaire de cette église. Mais c'était surtout le monument d'O'Connell que je cherchais. Ne le trouvant pas, j'allai trouver le sacristain à qui je le demandai. Alors, me conduisant en face du chœur, et frappant du pied, il me dit : *Eccolo.* Le généreux cœur du Libérateur repose ici sous une dalle sans nom, dans toute l'humilité du chrétien. Oui, c'est là qu'est ce grand cœur, légué à Rome par O'Connell et confié ici à la garde de ses pieux compatriotes. Il me semblait l'entendre encore répéter, de dessous cette terre romaine, le cri de toute sa vie : JUSTICE POUR L'IRLANDE !

J'aurais voulu qu'on gravât ces mots sur cette dalle, avec l'écusson du Libérateur et sa devise : *Salus Hiberniæ oculus O'Connell*[1].

Quinze jours avant la révolution de 1848, le 10 février, nous étions au pied de la chaire de Notre-Dame de Paris pour entendre le P. Lacordaire prononcer l'Oraison funèbre de Daniel O'Connel, en présence du fils même du Libérateur. Il nous a peint éloquemment cet homme, qui n'a

[1] Depuis notre première édition un négociant italien, fixé depuis plusieurs années en Angleterre, M. Bianconi, a chargé le sculpteur romain Benzoni de composer un monument à Sainte-Agathe à la mémoire d'O'Connell. Sur le bas relief, le Libérateur est représenté à la barre de la chambre des communes réclamant l'émancipation des catholiques. L'épitaphe rappelle que mourant à Gênes, en route pour la Ville-Eternelle, O'Connell légua son âme à Dieu, son corps à l'Irlande, son cœur à Rome.

été ni prince, ni capitaine, ni fondateur d'empire, et qui, simple citoyen, a plus gouverné que les rois, plus gagné de batailles que les conquérants, plus fait que tous ceux qui ont reçu d'ordinaire la mission de détruire ou d'édifier, cet homme enfin, dont la longue et agitée carrière n'a pas coûté une goutte de sang, ni même une larme. Le règne d'O'Connell commença en 1823; le règne de ce Roi-mendiant, sans armées, sans police, sans tribunaux, sans autres finances que le sou de l'émancipation. « Sa patrie lui a donné le nom de *Libérateur*, et, à ne prendre ce titre que dans une acception bornée, il serait encore assez beau pour justifier les honneurs inaccoutumés que nous lui rendons, pour nous expliquer d'où vient que Rome, *la maîtresse des gloires augustes*, lui a ouvert ses basiliques, et pourquoi, tout étranger qu'il fût à notre pays, ces voûtes sacrées et patriotiques de Notre-Dame couvrent, à cette heure, l'admiration qui est demeurée vivante sur son tombeau. Ce serait assez, dis-je, qu'il eût été le libérateur d'un pays opprimé pour justifier tout ce que Rome, la France et le monde pensent de sa mémoire, et font pour l'exalter.

« O'Connell, dans ses derniers jours, vit une partie des siens se détacher de lui, et une famine horrible moissonner sous ses yeux les enfants d'Erin; il vit des maux contre lesquels l'éloquence et le génie ne pouvaient rien, et sentit jusqu'au fond toute l'impuissance de la gloire. O'Connell tourna les yeux vers Rome, et faisant un dernier effort sur l'âge et sur le malheur, il partit dans la simplicité et dans la joie du pèlerin. Mais il était trop tard; le souffle lui manqua sur les bords de la Méditerranée, lorsqu'il entrevoyait déjà les coupoles et l'horizon de

Rome. Tout Rome l'attendait et lui préparait des arcs de triomphe. Son cœur seul arriva dans la ville, où Pie IX le reçut. Le Pontife, posant les mains sur le fils d'O'Connell, lui dit ces mots : « Puisque je suis privé du bonheur, si longtemps désiré, d'embrasser le héros de la chrétienté, que j'aie du moins la consolation d'embrasser son fils ! » Ne cherchons pas ailleurs, Messieurs, le tombeau d'O'-Connell ; il n'est point en Irlande, si digne qu'elle fût de le posséder éternellement : le tombeau d'O'Connell est dans les bras et dans l'âme de Pie IX. »

Rome et Pie IX ont trouvé, pour parler aussi d'O'Connell, un orateur égal au P. Lacordaire : c'est le P. Ventura qui termina ainsi son discours : « Il n'avait pas été accordé à O'Connell de venir en personne à Rome, mais du moins il y vint en esprit, et il y mourut d'affection. Ses dernières dispositions furent : Mon corps à l'Irlande, mon cœur à Rome, mon âme à Dieu..... L'Irlande, c'est la Patrie, c'est la Liberté ; Rome, c'est l'Eglise, c'est la Religion ; Dieu, c'est le lien qui unit ensemble la patrie et l'Eglise, la Religion et la Liberté. Daniel O'Connell, en léguant son corps à la Patrie, son cœur à l'Eglise, son âme à Dieu, a donc démontré que, dans ce grand génie, l'amour de la Patrie et de la Liberté était uni à l'amour de la Religion, mais par Dieu, en Dieu, avec Dieu. »

L'Irlande n'a pas été ingrate envers Pie IX. A son premier appel, elle lui a envoyé ses généreux enfants pour le défendre au prix de leur sang. Le bataillon de Saint-Patrice, dont l'uniforme vert rappelait le long martyre de la verte Erin, s'est distingué au siége de Spolète, et a défendu cette forteresse jusqu'à la dernière extrémité. Son brave commandant, le major O'Reilly, de retour

en Irlande, a été reçu avec acclamation et nommé peu après membre du Parlement. Les Irlandais se sont battus aussi à Ancône et à Castelfidardo, et le général de La Moricière a rendu témoignage à leur vaillance. J'ai raconté ailleurs le touchant épisode du jeune Charles Furey [1]. Quelques débris du bataillon de Saint-Patrice entouraient à Rome l'archevêque de Dublin, en 1862, quand Pie IX le chargea de bénir la première pierre des casernes du camp prétorien.

Après la glorieuse défaite de Castelfidardo, un des aumôniers de ce bataillon a raconté l'audience qu'il eut de Pie IX, qui bénit en sa personne ses enfants d'Irlande [2]. Sa Sainteté lui exprima combien elle était sensible au dévoûment des fils d'Erin, et elle ajouta d'une voix pleine de tendresse : « Oh ! soyez assuré que je ne les oublie ja-« mais. Pour moi, continua le saint Pape d'un ton grave « et solennel, depuis quatorze ans que je me trouve ici, « j'ai vraiment fort peu connu la paix. » Puis, fixant les yeux sur son crucifix, il ajouta : « Mais je suis le Vicaire « de Celui qui n'eut que des épines pour reposer sa tête. « Comment pourrais-je donc m'attendre à avoir des roses « pour oreiller ?....

[1] Lorette et Castelfidardo. Lettres d'un pèlerin.

[2] En 1860, le jour de la saint Patrice, Pie IX disait aux élèves du collége irlandais : « Vous plaignez mes souffrances; mais dans la vie de votre bien heureux Patrice, je vois qu'il a été trois fois esclave, et que trois fois la main de Dieu l'a délivré de l'esclavage. L'Eglise, de son côté n'a pas été seulement trois fois, mais mille fois captive et persécutée, mais au milieu de tous ces tourments elle était libre, parce qu'elle était entre les mains de Dieu, qui n'a jamais manqué de changer en triomphe chacune de ses humiliations.

LETTRE XLII.

SAINT CHARLEMAGNE.

Comment Charlemagne fut canonisé. — Ses quatre voyages à Rome. — Son amitié avec le pape Adrien Ier. — Son élégie sur la mort de ce pontife est gravée au portique de Saint-Pierre. — Couronnement de Charlemagne. — Il n'était pas empereur des Français mais chef du Saint-Empire romain. — Statues de Charlemagne, de Constantin et de Napoléon. — Le rôle carlovingien de la France en 1849. — Les deux politiques. — Vive le Christ qui aime les Franks! — Prière de l'Eglise pour la France.

L'Eglise romaine revient encore aujourd'hui, 28 janvier, sur la douce mémoire d'Agnès, en souvenir de son apparition à ses parents, six jours après son martyre. Cette fête s'appelle ici : *Sainte-Agnès pour la seconde fois, Sanctæ Agnetis secundo.* On aime à unir en ce jour la palme gracieuse de la vierge romaine à la forte couronne du bienheureux empereur des Franks. En France, nous ne fêtons plus la Saint-Charlemagne qu'au collége [1]. Beaucoup d'églises, moins oublieuses, surtout en Allemagne, célèbrent encore aujourd'hui la mémoire imposante du grand Charles. Sa chère église d'Aix-la-Chapelle garde son corps et l'expose à la vénération des

[1] Il fut le fondateur de l'Université de Paris qui, en 1661, l'a choisi pour son patron. Avant la réforme, le nom du bienheureux Charlemagne se trouvait dans le calendrier d'un grand nombre de nos églises de France ; les bréviaires de Reims et de Rouen sont les seuls qui l'aient conservé jusqu'aujourd'hui.

peuples. « Le respect des nations, dit Dom Guéranger, était déjà préparé en faveur de la sainteté de Charlemagne, lorsque Frédéric Barberousse fit rendre le décret de sa canonisation par l'anti-pape Pascal III en 1165; c'est pourquoi le Siége Apostolique, sans vouloir approuver une procédure irrégulière, ni la recommencer dans les formes, puisqu'on ne le lui a jamais demandé, a cru devoir respecter ce culte dans tous les lieux où il fut établi. De leur côté, les Eglises qui honorent, depuis près de sept siècles, la mémoire du pieux empereur, se contentent, par respect pour le martyrologe romain, où son nom ne se lit pas, de le fêter sous le titre de Bienheureux. »

On lit dans les bréviaires d'Allemagne que sa fête est célébrée, du consentement de l'Eglise, *Ecclesiæ consentu,* comme celle du principal propagateur de la foi dans le Nord. Ce fut là son but en conquérant les Saxons idolâtres. Au Midi, il entra en Espagne pour affranchir les chrétiens opprimés par les Arabes et les Sarrazins, que son aïeul Charles Martel avait rejetés au-delà des Pyrénées.

« Vaillant, savant, modéré, disait Bossuet, guerrier sans ambition et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant, malgré les reproches des siècles ignorants, ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très-chrétien dans toutes ses œuvres. »

Charlemagne, suivant l'exemple de son père, vint quatre fois à Rome, toujours appelé par l'intérêt de l'Eglise. Lorsqu'il y arriva pour la première fois, le samedi-saint 2 avril 774, sous le pontificat d'Adrien Ier, le

sénat et le clergé allèrent au-devant de lui jusqu'à Ponte-Molle : le peuple agitait des palmes et poussait des acclamations. A la vue de la croix et des bannières, Charles descendit de cheval. Avant d'entrer dans Rome-la-Sainte, il en baisa les portes, puis il marcha à pied avec ses leudes vers la basilique Vaticane, en monta à genoux l'escalier, en baisa tous les degrés, et entra dans l'église en tenant le Pape par la main. L'annaliste de Metz nous le peint usant la pierre de la Confession *sous ses grands baisers.* Vainqueur des Lombards, Charles dépose sur la tombe du Pêcheur l'acte de donation des provinces dont il faisait hommage à saint Pierre, ajoutant à la donation de Pépin la Vénétie, l'Istrie, Spolète, Bénévent, Mantoue, Reggio et l'île de Corse. Le jour même, il assista au baptême des catéchumènes dans le Baptistère de Constantin au Latran, et pendant les fêtes de Pâques, Adrien célébra la messe en sa présence à Saint-Pierre, à Saint-Paul et à Sainte-Marie-Majeure. Charlemagne et sa cour habitèrent près de Saint-Pierre, dit l'annaliste, ce qui ferait croire que déjà le palais du Vatican était considérable. Le roi des Franks donna à Saint-Paul un autel d'argent et une belle Bible enluminée qu'on voit aujourd'hui dans la bibliothèque des pères Bénédictins à Saint-Calixte. Il voulut marquer sa présence à Rome par la fondation d'une église; il la consacra à Saint-Michel et à Saint-Magne; ce dernier nom rappelle le nom de Charlemagne [1]. Le grand

[1] Carlo magno eresse in Borgo de' Sassoni una chiesa, dedicandola a S. Michele ed a S. Magno vescovo e martire, il di cui corpo qui in gran parte conservasi. (Melchiorri.)

Mabillon dit que cette église fut fondée pour servir à la sépulture des Francks qui avaient été tués dans la guerre pour l'église romaine, *in bello pro ecclesia romana.*

Charles n'avait alors que vingt-sept ans. Il retourna à Rome, le 15 avril 781, vainqueur des Saxons et déjà maître d'une grande partie du continent. Le géant carlovingien revint encore en 786 dans la Ville-Eternelle, afin de défendre l'Eglise contre le duc de Bénévent, et s'il n'y alla point en 795, après sa victoire sur les Huns, au moins envoya-t-il une portion considérable des dépouilles de l'ennemi à Saint-Pierre.

Le pape Adrien s'était lié d'une étroite amitié avec Charlemagne; il lui adressa une lettre célèbre, dans laquelle, à propos des persécutions des iconoclastes, il lui cite les anciennes peintures et mosaïques des églises et catacombes de Rome, comme les pages d'un vieux livre constatant d'autant mieux la tradition, que les plus ignorants peuvent lire une semblable écriture. « Cette leçon de théologie sur la question agitée, dit Mgr. Gerbet, dut faire une grande impression sur l'esprit de Charlemagne. Le Pontife conduisait son royal élève à l'école d'une manière digne de tous les deux : cette école, c'était Rome [1]. »

Charlemagne y puisa le goût des lettres et des arts [2];

[1] Mgr. Gerbet cite en entier ce fragment d'une chronique monumentale de Rome, rédigée par un Pape à l'usage d'un empereur. Ce passage est aussi très-intéressant par rapport à l'histoire de l'art; il a servi à déterminer la date d'un certain nombre de ces tableaux.

[2] Il transporta en Allemagne et en France l'architecture romano-byzantine, que les Allemands nomment encore le style carlovingien. Il fit peindre dans son oratoire d'Aix-la-Chapelle des sujets sacrés, et se servit de ce livre en images pour faciliter ou confirmer l'œuvre de ses missionnaires parmi les Saxons idolâtres. Pendant son séjour à Rome, une querelle s'éleva entre les chantres français et les chantres romains sur la beauté de leurs chants. L'empereur condamna les Français en leur disant : « Quel est le plus pur de la source ou des ruisseaux ? Remontez à saint Grégoire qui est la source, car il est évident que vous avez corrom-

il y rencontra l'Anglo-Saxon Alcuin, qui venait demander le pallium pour l'archevêque d'York; il le fit son conseiller, son précepteur et celui de sa famille, enfin le *grand-maître* de l'enseignement dans le vaste empire qu'il constituait. On n'a pas assez remarqué le génie littéraire de Charlemagne : ses Capitulaires sont admirables [1]; ses livres *Carollins* traitent de théologie et d'astronomie. Il savait le grec et le latin ; il écrivit les Evangiles de sa main et les conféra avec les exemplaires grecs et syriaques ; sa lecture favorite était la *Cité de Dieu*. On lui attribue une grammaire tudesque, et on dit qu'il avait fait un recueil des poésies héroïques de la vieille Germanie. Mais Charlemagne était poète aussi lui-même dans la langue romaine, la langue universelle de l'Eglise. On lui attribue l'hymne sublime *Veni Creator Spiritus*, comme au roi Robert le *Veni Sancte Spiritus*. Bien des voyageurs

pu le chant ecclésiastique. » Alors il demanda au Pape des chantres, qu'il mit à la tête des deux écoles de chant qu'il fonda à Metz et à Soissons. La liturgie romaine fut introduite en France par Pépin et Charlemagne.

[1] C'est à la fois un recueil de lois civiles et de lois ecclésiastiques ; c'est un catéchisme qui s'occupe en même temps de l'âme et du corps de l'homme. « Nous défendons, dit Charles dans un capitulaire, sous peine de sacrilége, l'envahissement des biens des églises, les injustices de tout genre, les adultères, les fornications, les incestes, les unions illicites, les homicides injustes, etc., par lesquels nous savons que périssent, non-seulement les royaumes et les rois, mais les particuliers. » — « Tout fut uni par la force de son génie, dit Montesquieu. L'empire se maintint par la grandeur de son chef. Le prince était grand, l'homme l'était davantage. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. »

M. Migne a réuni en deux volumes de *sa Patrologie* un recueil intitulé : *Opera Caroli magni*.

Tous les édits de Charlemagne commencent ainsi : N. S. J.-C. régnant à jamais, moi, Charles, par la grâce et miséricorde de Dieu, roi des Franks défenseur dévoué et humble auxiliaire de la sainte Eglise de Dieu.

ignorent que Rome a gravé des vers du poète impérial au fronton de Saint-Pierre. Voici à quelle occasion ces vers furent composés.

Quand Charles fit son quatrième voyage à Rome, en 800, il ne retrouva plus sur le trône de saint Pierre son ami, le pape Adrien : ce fut pour lui une grande douleur, dont il a laissé un touchant témoignage.

A côté de la grande porte de la basilique Vaticane, voyez-vous ce vieux marbre noir, placé là comme une affiche adressée à tous les siècles, selon le mot de Mgr. Gerbet? Il contient une élégie de Charlemagne sur la mort du pape Adrien.

« Cette pieuse et tendre poésie du redoutable chef des Franks, incrustée parmi les marbres d'un vestibule par lequel passent tous les peuples, y a pris possession d'une publicité immortelle, dont n'ont pas joui les monuments de ses victoires. Les douces paroles suivantes méritaient bien cette consécration :

« J'ai écrit ces vers, moi Charles, en pleurant après mon père : oui, mon père, mon doux amour, ces vers sont mes gémissements sur ta perte.

« Toi, souviens-toi toujours de moi, comme mon âme te suit toujours : réside avec le Christ, dans le bienheureux royaume des cieux.

« Le clergé et le peuple t'ont chéri d'une grande affection : bon Pasteur, tu n'étais pour tous qu'un seul amour.

« Illustre ami, je mêle ensemble nos noms et nos titres : Adrien, Charles ; moi Roi, et toi Père.

« Qui que vous soyez, qui lisez ces vers, priez Dieu avec un cœur pieux, afin qu'il ait pitié de nous deux ! »

Post patrem lacrymans Carolus hæc carmina scripsi :
Tu mihi dulcis amor, te modo plango, Pater;
Tu memor esto mei : sequitur te mens mea semper,
Cum Christo teneas regna beata poli :
Te clerus, populus magno dilexit amore,
Omnibus unus amor, optime præsul, eras.
Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra :
Hadrianus Carolus, rex ego tuque pater,
Quisquis legas versus, devoto pectore supplex,
Amborum mitis, dic, miserere Deus.

Le successeur d'Adrien, Léon III, avait à peine ceint la tiare, que deux officiers de son palais complotèrent sa mort : il fut criblé de coups de poignard, et laissé mourant dans les rues. A la nouvelle de cet attentat, les Franks du duché de Spolète marchent sur la Ville ; leur chef, Winigis, trouve à Saint-Pierre le blessé apostolique, le fait transporter à Spolète, et, sur sa demande, lui donne une escorte jusqu'à Paderborn, où se trouvait le roi. Charlemagne avait fait ranger son armée sur deux rangs pour le recevoir : le saint vieillard mutilé passe au milieu, et entend les exclamations d'horreur et de pitié. Les Franks le ramènent en triomphe à Rome, où Charles arrive lui-même le 24 novembre 800.

Deux jours après, lorsqu'il assistait à Saint-Pierre à la messe de Noël, le Pape lui posa sur la tête la couronne impériale [1], et Charles fut salué à trois reprises, par le sénat et le peuple romain, de ces paroles : — *A Charles très-pieux, — Auguste, couronné par Dieu ; — au grand et pacifique empereur des Romains, longue vie et vic-*

[1] Noël est pour la France l'anniversaire du baptême de Clovis et du couronnement de Charlemagne.

toire[1]! Léon III donna à Charlemagne l'épée de saint Pierre, nommée *la Joyeuse* et qui était portée au sacre de nos rois.

Voici, suivant Baronius, la formule du serment que prêta le nouvel empereur : « Au nom du Christ, moi Charles, je m'engage devant Dieu et son apôtre Pierre, à protéger et à défendre cette sainte Eglise romaine, moyennant l'aide d'en haut, autant que je le saurai et que je le pourrai. »

Le diadème souillé des Césars, purifié par la main du Souverain-Pontife, couronnait le chef frank, et le Saint-Empire romain était fondé.

Ce sacre, dit Sismondi, fut le lien qui joignit ensemble les Barbares et les Romains, les vainqueurs et les vaincus. En associant plus tard à l'empire son fils, Louis le Débonnaire, Charlemagne lui disait : Le premier d'entre les Franks, j'ai obtenu le nom de César, et transporté à la race franque l'empire de la race de Romulus. Mais il faut remarquer que Charlemagne n'était pas empereur

[1] L'Eglise conserve la mémoire des vingt-huit empereurs sacrés par les pontifes romains : pour l'empire d'Orient, un : Justin Ier; — pour l'Italie, deux : Guy et Béranger; — pour la France, neuf : Charlemagne, Louis le Débonnaire, Lothaire Ier, Louis II, Charles le Chauve, Charles le Gros, Louis de Bourgogne, Pierre de Courtenay, Napoléon Ier; — pour l'Allemagne, dix-huit appartenant aux maisons de Bavière, de Saxe, de Franconie, de Souabe, de Hapsbourg et d'Autriche : Arnould, Othon Ier, Othon II, Othon III, Saint Henri, Conrad le Salique, Henri le Noir, Henri V, Lothaire III, Frédéric Ier, Henri VI, Othon IV, Frédéric II, Henri VII, Charles IV, Sigismond, Frédéric III, Charles-Quint.

Une sorte de droit public assignait Rome pour théâtre à ces imposantes cérémonies. Il n'y eut d'exceptions à cette règle qu'en quatre occasions seulement : en 545, à Constantinople, pour Justin Ier; en 816, à Reims, pour Louis le Débonnaire ; en 1530, à Bologne, pour Charles-Quint; et en 1804, à Paris, pour Napoléon Ier.

des Français comme Napoléon I[er] et Napoléon III; il resta roi de France, tout en devenant chef du Saint-Empire romain par la grâce de Dieu et du Saint-Siége, et obligé en cette qualité d'être le défenseur perpétuel de l'Eglise et de la Papauté.

Ce fut l'accord des deux puissances : le Pape [1], le premier dans le monde religieux, l'Empereur, le premier dans le monde politique, tous deux unis dans la même pensée, l'extension du règne de Jésus-Christ sur la terre; *adveniat regnum tuum*. Chef de la grande famille européenne, Charlemagne est l'idéal de l'empereur chrétien; il est, dans l'ordre politique, l'image du Roi des rois. Tout à la fois le conquérant, le législateur et l'apôtre de l'Europe, il lui a donné une empreinte qui dure encore mille ans après lui. Il fut comme Constantin, l'*évêque extérieur*, et respecta toujours la liberté de l'Eglise comme l'honneur de sa mère. L'histoire n'a pas de plus grand nom, parce qu'il se fit gloire d'être fidèle jusqu'au bout au mandat divin qu'il avait librement accepté.

1 La chanson de Roland, cette Iliade française, ce vieux poème de Theroulde, récemment remis en lumière par M. Genin, peint Charlemagne, au moment de la bataille contre les Sarrazins, lâchant la rêne à son bon cheval Tencedor, jouant des éperons, et prenant son élan devant deux cent mille hommes, se réclamant de *Dieu et du Pape*, que le poète appelle l'apôtre de Rome :

Recleimet Deu e l'apostle de Rome.

On trouve dans ce poème un fait singulier, dont la mention n'existe nulle part ailleurs, c'est que l'oriflamme était dans le principe consacrée à saint Pierre sous le nom de *Romaine*, et que c'est à Roncevaux qu'elle changea ce nom en celui de *Montjoie*. D'après cela, l'oriflamme aurait été consacrée par Charlemagne, à Rome, devant la Confession du prince des Apôtres.

« Ce fut un homme si grand, disait de Maistre, que la grandeur a pénétré son nom, et que la voix du genre humain l'a proclamé *grandeur* au lieu de *grand*[1]. »

« Charles, s'écrie Bossuet dans son sermon sur l'Unité, eut tant d'amour pour l'Eglise romaine, que le principal article de son testament fut de recommander à ses successeurs la défense de l'Eglise de saint Pierre, comme le précieux héritage de sa maison, qu'il avait reçu de son père et de son aïeul, et qu'il voulait laisser à ses enfants.»

« Ce legs, remarque de Maistre, répudié par les empereurs allemands, avait passé comme une espèce de fidéicommis à la couronne de France. »

Je me promenais hier, par la pluie, sous le portique de Saint-Pierre, vestibule grandiose de la basilique Vaticane, et qui serait à lui seul une église : on l'appelle le *Portique du Paradis*. A ses extrémités, je contemplais les statues équestres des deux grands empereurs qui ont si bien mérité de l'Eglise. A droite, Constantin, sur un cheval fougueux, a les yeux fixés sur la croix qui brille dans le ciel. Sur la banderole qui s'en détache, on lit : « *Les nations marcheront dans ta lumière, et les rois dans ta splendeur*. »

En face du premier empereur chrétien veille le fondateur du Saint-Empire romain[2] :

[1] Les Français eurent l'honneur unique, et dont ils n'ont pas été a beaucoup près assez orgueilleux, celui d'avoir constitué (humainement) l'Eglise catholique dans le monde, en élevant son auguste Chef au rang indispensablement dû à ses fonctions divines, et sans lequel il n'eût été qu'un patriarche de Constantinople, déplorable jouet des sultans chrétiens et des autocrates musulmans. (De Maistre, *du Pape*.)

[2] On vend dans les rues de Rome des éditions populaires des *Reali di Francia*, le plus ancien roman de chevalerie Carlovingienne en Italie.

« Charlemagne, *vengeur de l'Eglise romaine.*

Le commencement de ce siècle a vu s'élever un empire qui semblait devoir renouveler les merveilles de l'empire Carlovingien, en restaurant la société chrétienne bouleversée par de nouveaux barbares. Son chef apparut comme un *envoyé du destin*, un nouveau Cyrus, pour relever les autels, rétablir l'ordre et les lois, et porter la gloire des Franks aussi loin que le petit-fils de Charles Martel. Mais il ne fut pas fidèle jusqu'au bout à sa mission providentielle. Après avoir restauré en France le culte catholique, il osa persécuter l'Eglise universelle dans la personne de son chef; il osa s'emparer du Pape et de Rome. Alors il ressemblait à Charlemagne, comme celui qui prend ressemble à celui qui donne. Si la fin de son règne eût répondu au commencement, Napoléon Ier eût mérité d'avoir ici sa statue sous le portique de Saint-Pierre, entre Constantin et Charlemagne.

La France en république a repris, il y a quinze ans, son rôle Carlovingien et traditionnel de Fille aînée de l'Eglise. En remettant Pie IX sur le trône de saint Pierre, la France a continué son œuvre séculaire, et elle a rétabli, en 1849, ce qu'elle avait fondé en 800, par la main de Charlemagne [1]. Dix ans après, une poignée de volontaires

On y lit que Charlemagne descend en ligne directe de Constantin. N'est-ce pas une très-légitime filiation au point de vue de la philosophie de l'histoire ?

[1] L'histoire dira que mille ans après Charlemagne, et cinquante ans après Napoléon; mille ans après que Charlemagne eut conquis une gloire immortelle en établissant le pouvoir pontifical, et cinquante ans après que Napoléon, au comble de sa puissance et de son prestige, eut échoué en essayant de défaire l'ouvrage de son prédécesseur, l'histoire dira que la France est restée fidèle à ses traditions et sourde à d'odieuses provo-

français, à Castelfidardo, se sont seuls souvenus de leur aïeul, le fils de Pépin. Charlemagne, a dit M. Veuillot, est l'antithèse de Néron. Au fond, il n'y a vis-à-vis de Rome et du Saint-Siége que deux genres de politique à choisir : la politique Néronienne ou la politique Carlovingienne. Je me trompe, il y en a une troisième : la politique de Julien l'Apostat.

Puisse la France avoir toujours le droit de répéter son vieux cri de guerre, consigné dans le préambule de sa loi Salique : VIVE LE CHRIST QUI AIME LES FRANKS !

Daigne le bienheureux Charlemagne continuer à prier pour la France; Rome aussi prie pour notre patrie; sa prière est belle et touchante, la voici :

« Dieu tout-puissant et éternel, qui, pour servir d'instrument à votre divine volonté dans le monde, et pour la défense et le triomphe de votre sainte Eglise, avez établi l'empire des Franks, éclairez toujours et partout de vos divines lumières les fils des Franks, qui vous supplient, afin qu'ils voient ce qu'ils doivent faire pour établir votre règne dans le monde, et que, persévérant dans

cations. Elle dira que trente mille Français, commandés par le digne fils d'un des géants de nos grandes gloires impériales, ont quitté les rivages de la patrie pour aller rétablir à Rome dans la personne du Pape, le droit, l'équité, l'intérêt européen et français. Elle dira ce que Pie IX lui-même a dit dans sa lettre d'action de grâces au général Oudinot : *Le triomphe des armées françaises a été remporté sur les ennemis de la société humaine.* Oui, ce sera là l'arrêt de l'histoire, et ce sera une des plus belles gloires de la France et du dix-neuvième siècle. Savez-vous ce qui ternirait à jamais la gloire du drapeau Français ? Ce serait d'opposer ce drapeau à la croix, à la tiare qu'il vient de délivrer ; ce serait de transformer les soldats français de protecteurs du Pape en oppresseurs, ce serait d'échanger le rôle et la gloire de Charlemagne contre une pitoyable contre-façon de Garibaldi. (Discours de M. de Montalembert.)

la charité et dans la force, ils réalisent ce qu'ils auront vu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ [1].

« Ainsi soit-il. »

[1] *Omnipotens, sempiterne Deus, qui ad instrumentum divinissimæ tuæ voluntatis per orbem; et ad gladium et propugnaculum Ecclesiæ tuæ sanctæ Francorum imperium constituisti, cœlesti lumine, quæsumus, filios Francorum supplicantes, semper et ubique præveni, ut ea quæ agenda sunt ad regnum tuum in hoc mundo efficiendum, videant, et adimplenda quæ viderint caritate et fortitudine perseverantes convalescant. Per Dominum, etc.*

LETTRE XLIII.



CÉSAR ET ROSSI.

Le champ de Flore et le palais Spada. — Un Salomon du XVIe siècle. — La Statue de Pompée. — Rôle que les Français lui font jouer à Rome en 1798. — Le vieux Brutus et les Brutus modernes. — Buste de César en grand prêtre. — Les ides de mars. — Voltaire et Shakspeare. — Le palais de la chancellerie. — Rizzio, Guise et Rossi. — Vive Brutus III. — La vie et la mort de Pellegrino Rossi. — Sa mission auprès de Grégoire XVI. — Il est appelé au ministère par Pie IX. — Son assassinat est décrété par les révolutionnaires. — Son courage et ses dernières paroles. — Son tombeau et son épitaphe à Saint-Laurent-in-Damaso.

Vous voici avec moi sur l'ancien Champ de Flore, où les vieux Romains célébraient leurs jeux floraux, moins poétiques que ceux institués chez nous par Clémence Isaure; ils étaient en l'honneur de Flore, déesse de l'agriculture, fort honorée par les concitoyens de Cincinnatus, ce *soldat laboureur* de son temps. Pompée construisit ici son fameux théâtre; des bosquets de platanes, reliés par des portiques ornés de statues et rafraîchis par des fontaines jaillissantes, faisaient du Champ de Flore un lieu de délices. De tout cela il ne reste plus qu'une fontaine alimentée par l'*Acqua Vergine,* et qui porte cette inscription chrétienne :

AMA DIO E NON FALLIRE
FA DEL BENE E LASSA DIRE.

Vous voyez un peu plus loin le joli palais Spada (épée), élevé par le cardinal Capo di Ferro (tête de fer). Voilà des noms bien belliqueux pour un *porporato*. La façade du palais est ornée de bas-reliefs guerriers et des bustes des douze Césars. Entrons-y ; le suisse n'a garde de s'y opposer. Voyons à travers une grille dans la cour un portique en colonnade, peint à fresque sur le mur, merveille d'optique et de perspective du Borromini ; montons ce doux et facile escalier ; entrons dans la grande salle. Voici à gauche le haut baldaquin rouge armorié qui se trouve dans tous les palais de Rome ; en face, entourée d'une balustrade, il faut admirer cette statue antique, colossale, herculéenne, en marbre blanc, dorée par le soleil et le temps. Elle représente un héros romain, nu, la main droite étendue comme pour enserrer le monde ; la gauche tenant le globe, et une petite Victoire ailée. Dans l'année 1553, en creusant le sol dans la rue des *Leutari*, près d'ici, on trouva, couché par terre, cette statue. Comme la tête et les jambes reposaient sur deux propriétés différentes, chacun des deux propriétaires la réclamait : l'un se fondait sur ce que la tête est la plus noble partie du corps ; l'autre représentait que les trois quarts de la statue reposaient sur son terrain. L'affaire fut portée devant un tribunal. Le juge romain, dans son embarras, se ressouvenant du jugement de Salomon, ordonna que la statue serait sciée par le milieu, et que chacun en aurait une portion. Le Pape Jules III, informé à temps, acheta la statue 500 écus, que les plaideurs se

partagèrent, et en fit cadeau au cardinal Capo di Ferro. Cette statue intéresse par son attitude héroïque et les souvenirs qu'elle rappelle : c'est la statue de Pompée. César l'avait relevée et replacée dans la *curia Pompeia* qui était près d'ici. Ce fut là que le 15 mars [1] 709 de Rome, 43 ans avant Jésus-Christ, Cassius et Brutus frappèrent de 25 coups de poignard le dictateur qui, se voilant la tête de son manteau, et ramenant sa toge sur ses jambes pour mourir avec décence, alla tomber sans vie devant cette statue de son ancien compétiteur.

Louis Veuillot a remarqué qu'au Capitole le buste de Brutus l'assassin est le portrait d'un conspirateur fameux de ce temps-ci. Le conspirateur s'arrange pour compléter la ressemblance : il se tond et se rase à la Brutus. C'est presque le même homme. Face pâle, crâne étroit. Quant à César, dont Napoléon III écrit l'histoire, allez voir au musée du Vatican cette tête voilée, ce buste costumé en grand prêtre païen : c'est César. « Il y a, dit M. Ampère comme une ironie dans le contraste de ce costume sacerdotal et de ce visage flétri, ridé, qui semble celui d'une Messaline vieillie dans le vice. » César, souverain-pontife, voilà l'idéal qu'on voudrait faire régner de nouveau à Rome [2].

[1] César avait été prévenu que les Ides de Mars lui seraient fatales. Le souvenir s'en garde encore à Rome dans ce curieux proverbe :

Nè di Venere, nè di Marte
Non si sposa, nè si parte,

« Il ne faut ni se marier, ni se mettre en route le jour de Vénus (vendredi) ni le jour de *Mars* (mercredi). »

[2] On connaît le *veni, vidi, vici* de César. Sobieski écrivait, après une victoire : *Veni, vidi, Deus vicit.* Contraste de l'orgueil païen et de l'humilité chrétienne. Dans la cathédrale de Lucques on voit le tombeau

J'ai peu de sympathie pour ce héros qui, si il eut tous les talents eut aussi tous les vices; héros galant et coquet qui était si désolé d'être chauve, qu'il estimait moins la couronne de lauriers comme un diadème que comme une perruque.

Rome permit tout à César; elle le laissa s'élever des autels et se faire appeler Jupiter-Julius [1]; elle voulait bien qu'il se fît dieu, mais elle ne voulut pas qu'il se fît roi. Dès qu'il en manifesta l'intention, le stoïcien Brutus invoqua le génie de la Rome républicaine; la loi romaine permettait de tuer quiconque voulait se faire roi [2]. César eut des avertissements nombreux et des pressentiments funèbres, comme Henri IV. Tous deux assassinés à la fin des guerres civiles, César et le Béarnais ont laissé comme un héritage à la patrie les règnes paisibles et glorieux d'Auguste et de Louis XIV.

Pompée, vaincu par César, est assassiné par les barbares; César, frappé par les siens, vient tomber aux pieds de la statue de Pompée. Cette statue est le témoin encore subsistant de la mort de César; on montre, comme étant une goutte du sang du dictateur, une tache qui se trouve

d'un grand capitaine du moyen-âge, Castracane, avec cette inscription: *Vici, peccavi, dolui.*

[1] Il descendait de la *gens Julia*, qui se vantait d'avoir Vénus pour grand'mère et Enée pour aïeul. Les descendants de cette famille prirent le surnom de *César*, depuis que César lui-même avait été extrait avec le fer (*cæsus*, d'où le nom d'opération *césarienne*). Les ducs Césarini de Rome prétendent descendre de César.

[2] Du reste, Brutus le stoïcien n'était pas tout à fait comme nous le concevons au collége; il aurait été digne de vivre de notre temps. Ce grand *républicain* était un peu *publicain* et usurier; il aimait à faire valoir son argent, et prenait modestement quarante-huit pour cent. — *Et toi aussi, Brutus!*

sur le marbre, près du genou droit. Quelle histoire, ou plutôt quel roman que l'existence de cette statue à travers les siècles ! Après avoir vu tomber César, elle fut ensevelie dans les ruines de Rome ; elle faillit être partagée en deux par un Salomon du seizième siècle ; elle fut rachetée par un Pape pour orner le palais d'un cardinal. Son rôle historique n'est pas fini. En 1798, à l'époque où les Français parodiaient à Rome la république antique, des officiers de notre armée, enthousiasmés par leurs souvenirs de collége, transportèrent l'image de Pompée au Colysée, et représentèrent devant elle la *Mort de César,* tragédie de Voltaire. Le dictateur tomba une seconde fois devant la statue, qui joua vaillamment son rôle dans la pièce, quand Brutus s'adresse à elle :

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages ;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous.

Plus loin, Voltaire fait dire à Cassius :

Un vrai républicain n'a pour père et pour fils
Que la vertu, les dieux, les lois et son pays.

Cela devait fortement nous plaire et nous flatter en 1798 [1].

[1] Voltaire accumule les horreurs; il fait Brutus fils de César, et parricide en même temps que tyrannicide ; ce qu'il y a de meilleur dans sa tragédie ce sont les imitations shakspeariennes ; le vieux Will, malgré ses grossièretés, est sublime dans son *Julius Cæsar.* Comme il a dignement peint cette noble Porcia, qui pénètre au prix de son sang le secret de la conspiration de son époux ! Shakspeare fait un jeu de mots bizarre sur le nom de Rome qui, en anglais, se prononce à peu près comme

« En 1849, pendant le siége de Rome, raconte M. Ampère dans son *Histoire romaine à Rome*, les boulets de la France républicaine — qui ne l'était guère, il est vrai — pénétrèrent jusque dans la salle du palais de Spada, où se conserve l'image de Pompée, et respectèrent, comme ils le devaient, l'adversaire de César. »

Ville étrange que cette vieille Rome, terre de meurtres et de révolutions, où, à chaque pas que l'on fait, se dresse un fantôme du passé et presque toujours un fantôme sanglant [1] ! Tout près de la Curie de Pompée, où César fut poignardé, s'élève le palais de la Chancellerie, qui de nos jours a vu aussi un célèbre assassinat politique ; et, chose bizarre, ce palais a été bâti des marbres de l'arc de Gordien et des colonnes du portique de Pompée. Elevé par le cardinal Riario, neveu de Sixte IV, c'est un des plus grands et des plus beaux palais de Rome moderne, qui en a tant ; c'est une des gloires du Bramante, par son style simple et grandiose et ses majestueuses proportions. Pénétrons dans l'*atrio* de cette cour magnifique, encadrée

room qui veut dire place. « Eh ! quoi ! s'écrie Brutus, il n'y a donc de Rome (ou de place) que pour César ? »

Now is it Rome, indeed, and room enough
When there is in it but one only man.

Brutus a tué César et assassiné Louis XVI. Beaucoup de régicides, grâce à notre éducation classique, ont invoqué Brutus pour se justifier de voter la mort du roi. Saint Just a dit à la tribune : « On s'étonne qu'au XVIIIe siècle on ait été moins avancé que du temps de César. Le tyran fut immolé en plein Sénat, sans autres formalités que vingt-deux coups de poignard. Hâtez-vous de juger Capet, car il n'est pas un citoyen qui n'ait sur lui le *droit qu'avait Brutus sur César*.

[1] Il y a longtemps que Cicéron a dit (*De finib. bon. et mal.*) : « Tanta vis admonitionis inest in locis !..... Et id quidem in hac urbe infinitum : quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. »

par un double portique formé de quarante-quatre colonnes de granit égyptien. A gauche, en entrant sous la voûte se dresse le grand escalier qui nous rappelle un douloureux souvenir. En me montrant les premières marches, le suisse me dit solennellement : *Ecco lo scalone, ô signore, qui è caduto il conte Pellegrino Rossi, ministro della Santità di nostro Signore Papa Pio Nono.* Nos soldats occupent aujourd'hui ce palais. Que n'y sont-ils arrivés assez tôt pour empêcher cet exécrable forfait !

Le suisse voulait me montrer au premier étage les hauts faits de Paul III, peints par Vasari; mais je le priai de me laisser seul, ce qu'il fit sans difficulté, après avoir reçu sa *bonne main*. Des soldats français montaient l'escalier en portant leur soupe aussi solennellement qu'on portait à Versailles le potage du roi, auquel on présentait les armes; je les laissai passer; puis je contemplai ces marches maudites qui n'ont pas gardé des traces du sang de la victime; celui de Rizzio est conservé à Holyrood, et celui du duc de Guise au château de Blois, mais j'avoue que j'ai plus de respect pour le sang de Rossi que pour le sang d'un musicien servile ou celui d'un prince qui voulait détrôner son roi. Je m'agenouillai sur une de ces marches, et avec mon couteau j'y gravai ces vers :

Là bas César tomba devant Pompée; ici
Sous un lâche poignard a succombé Rossi ;
Corneille a peint d'un trait cette dernière lutte :
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute [1].

[1] Corneille francisait les noms romains; il dit Brute, Crasse, le ro Tulle. Pour Brutus, cette *francisation* est heureuse : elle rappelle que le premier Brutus contrefit l'insensé et reçut pour cela le surnom de Brutus.

Oui, grâce au Christianisme, il n'y a plus de Brutus, il ne peut plus y avoir que des assassins. La morale antique consacrait le meurtre politique; la morale chrétienne le réprouve, et nous a appris que tout assassinat est un crime. Brutus est excusable; il ne connaissait que la loi romaine, qui approuvait son action : pour des chrétiens, elle n'est et ne sera jamais qu'un assassinat. S'il est un meurtre qui semble pardonnable dans l'histoire, c'est celui qu'accomplit Charlotte Corday. Eh bien ! elle était philosophe et imbue des idées antiques; elle n'était plus chrétienne quand elle tua même Marat; et lorsqu'un poète-historien lui donna le nom d'*ange de l'assassinat,* il accoupla deux mots qui hurlaient de se trouver ensemble.

Malheureusement notre éducation païenne nous a fait admirer au collége cette vertu romaine, fort belle pour les anciens, fort immorale pour des chrétiens. Ces souvenirs antiques, mal interprétés, remplissent les jeunes têtes d'idées fausses, qui n'en sont que plus funestes quand on essaie plus tard de les mettre à exécution. L'Italie est naturellement plus imbue que les autres nations des souvenirs de son antique histoire, et l'assassinat politique est admiré et pratiqué par les *Italianissimes.* Ils ont partout le portrait d'Orsini, l'assassin de Napoléon III, et le premier acte de Garibaldi, entrant à Naples, a été de donner une pension à Agésilas Milano, l'assassin du roi Ferdinand II.

Après son crime, le misérable assassin de Rossi fut

qui signifiait en effet *fou, brute.* Brutus est devenu l'italien *Brutto* qui veut dire laid. La laideur en effet semble le partage des républicains modernes au physique comme au moral.

porté en triomphe dans les bras des légionnaires de Grandoni, devant le palais Malta, au Corso, sous le balcon de la comtesse Rossi, et la malheureuse veuve entendit ces cris de cannibales : *Benedetta quella mano che il Rossi pugnalò, viva il piccolo Bruto, viva Bruto secondo, viva il terzo Bruto!* vive Brutus III!

Et le lendemain on jouait au théâtre Valle le *Brutus* d'Alfieri. Et cependant, loin d'asservir la liberté des Romains, Rossi cherchait à la servir et à conserver à Rome son rang de capitale du monde chrétien. Quelle étrange destinée que celle de Rossi !

Né à Carrare en 1787, Pellegrino Rossi a justifié jusqu'à la fin ce prénom de Pellegrino (pèlerin); tout jeune il fut forcé de s'exiler d'Italie comme *Carbonaro*. Genève, qui l'avait reçu comme un hôte, l'adopta bientôt comme un citoyen, lui confia une chaire de droit romain, et, pour la première fois après trois cents ans, un catholique fut admis dans l'Académie genevoise. Député à la diète helvétique, Rossi fut chargé de réviser le pacte fédéral. Mais la France l'attirait et l'enleva à la Suisse.

Vous vous rappelez quelles scènes de désordre eurent lieu à l'Ecole de Droit de Paris quand il fut chargé, lui étranger, d'enseigner le droit constitutionnel à la jeunesse française. C'est entouré de la force armée qu'il s'installa dans sa chaire, toujours calme, confiant et dédaigneux, tel qu'il se montra plus tard devant ses assassins. Il semble qu'il lui fallut toujours lutter, même pour le plus paisible emploi. Il promena un regard pénétrant et assuré sur son auditoire tumultueux, qui finit par l'applaudir aussitôt qu'il consentit à l'entendre...

J'ai été au collége avec un des fils de Rossi, et je l'ai eu

lui-même pour président quand j'ai passé ma thèse à l'Ecole de Droit. J'ai encore devant les yeux sa noble et belle figure si grave et si hautaine, son profil romain, presque napoléonien, dont les traits fins et réguliers étaient impassibles comme ceux d'une médaille antique. Je ne me doutais guère alors, ni lui non plus, que la toge pacifique du doyen de l'Ecole de Droit serait un jour ensanglantée comme celle de César.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, pair de France, le comte Rossi apparut tout à coup à Rome, après vingt-huit ans d'absence, non plus exilé, non pas gracié, mais en qualité d'ambassadeur du roi des Français auprès de Grégoire XVI. Sa personne y déplut d'abord autant que sa mission ; il venait demander au Saint-Siége la dissolution des établissements des Jésuites, réclamée par le gouvernement de Louis-Philippe. C'était là une triste mission ; elle échoua devant la fermeté du vieux Grégoire. Rossi changea plus tard ses idées politiques et religieuses.

Quand on change d'opinions par conviction, il y a honneur à renier ses erreurs passées ; on aurait tort de douter des conversions sincères, mais c'est souvent un secret entre l'homme et Dieu. Je ne me mêle pas ici de juger Rossi. Je ne le prends qu'à la dernière phase de sa carrière, et je dis que, quelle que soit la façon dont on considère sa vie, ses derniers jours furent irréprochables, sa fin fut héroïque, et il faut répéter avec le poète :

Un bel morir tutta la vita onora.

Peu à peu Rossi, par son habileté consommée, avait

pris un grand ascendant à Rome; au conclave de 1846, il usa de toute l'influence d'un ambassadeur de France pour favoriser l'élection de Pie IX. « L'amnistie fut le magnifique exorde de son pontificat, » écrivait-il du nouveau Pape, qui accueillit avec empressement sa personne et ses conseils.

Rossi fut privé de son ambassade par la révolution du 24 février 1848 [1], qu'il ne voulut pas reconnaître. Il se fixa à Rome, et redevint tout Italien.

Quand Pie IX l'appela au ministère, Rossi hésita longtemps; un religieux français, le P. Vaures, son ami, l'y décida comme à un devoir de conscience. « Que la volonté de Dieu soit faite ! » dit Rossi, et, prenant la main du P. Vaures, il ajouta le mot de l'Evangile : *In verbo tuo laxabo rete* [2]. Rossi n'avait jamais cessé d'être catholique, mais il le devint plus complètement encore, et il se dévoua tout entier au Saint-Siége.

C'est avec une perspicacité cruellement justifiée de nos jours, que Rossi signalait dès lors l'urgence de défendre *l'intégrité du territoire pontifical contre les menées des unitaires;* les dernières paroles de celui qui devait verser le premier son sang pour la Papauté, ont été un cri d'alarme contre l'ambition piémontaise.

En deux mois il commença de grandes choses; il ob-

[1] Le 24 février, anniversaire du jour où Tarquin quitta Rome, les anciens Romains célébraient une fête appelée la *fuite du roi;* mais Louis-Philippe n'était pas un Tarquin, pas plus que Charles X, pas plus que le Pape, le grand duc de Toscane et la duchesse de Parme, quoiqu'en dise M. Ampère, qui appelle ces trois derniers souverains si paternels *les Tarquins d'Italie*. (*Hist. romaine*, t. 2, 278.)

[2] *Sur votre parole je lancerai les filets.* C'est le mot de saint Pierre à Notre-Seigneur, lors de la pêche miraculeuse. (S. Luc, v. 5.)

tint du clergé romain trois millions d'écus pour combler les vides du trésor ; il prépara la réorganisationci vile des Etats-Romains, et projeta une confédération italienne dont il décida le Pape à se faire le fondateur et le chef, en lui rappelant l'exemple de plusieurs de ses grands prédécesseurs. Enfin il prononça cette grande parole : la Papauté est la seule grandeur vivante de l'Italie, la seule qui lui attire les respects de l'Europe et de l'univers catholique.

Les révolutionnaires comprirent bien vite que c'était là le seul homme qui leur serait un sérieux obstacle. Après avoir été séduit dans sa jeunesse par le génie de la Révolution, Rossi avait eu le courage de divorcer publiquement avec elle ; il la combattit à visage découvert, et tomba sa victime. Il ne trahit personne ; il ne se vendit pas ; il se donna et se sacrifia. Voilà ce que les révolutionnaires ne lui pardonnèrent pas : *se lo erano legato al dito*, comme on dit à Rome; ils se l'étaient lié au doigt, c'est-à-dire ils s'étaient promis de s'en venger. La presse démagogique se chargea d'ouvrir le feu sur Rossi et de préluder par l'insulte à l'assassinat. Sterbini tailla sa plume comme un stylet. Non-seulement les mauvais journaux de Rome, mais ceux de Toscane et de Piémont s'ameutèrent à l'envi contre celui qu'ils appelaient *straniero, italiano rinnegato, infranciosato, cosmopolita, uomo di tutti i colore.* L'*Epoca,* journal de Rome, prédisait la chute du ministre le 14 novembre [1]. A toutes ces insultes, Rossi fit ré-

[1] Nous avons eu entre les mains le recueil du procès fait aux assassins de Rossi. On y raconte la scène nocturne du théâtre Capranica, où les assassins furent tirés au sort, et étudièrent leur coup sur un cadavre apporté par un chirurgien. Corse voce che i sicarii studiassero il colpo sopra uno o più cadaveri provveduti a tal fini da un chirurgo della setta......

pondre dans la *Gazette de Rome : « Il y a des louanges qui offensent et des insultes qui honorent.* »

Les sociétés secrètes redoutaient son éloquence et son influence sur les députés; elles résolurent de ne pas le laisser parler à l'ouverture de la Chambre. Le 16 novembre 1848, Rossi, averti quatre fois, n'en voulut pas moins accomplir son devoir et se rendre à l'assemblée. En route, son cocher, Joseph Decque, ayant entendu des coups de sifflets et vu courir des hommes aux sinistres visages, arrêta ses chevaux, mais son maître lui fit signe de continuer, et il dit à Righetti ces paroles immortellement vraies : « Je défends la cause du Pape, et la cause du Pape est la cause de Dieu : je dois et je veux aller. Allons !... »

Quand la voiture s'arrêta devant la place du palais de la Chancellerie, une voix cria d'un ton de commandement : *Zitto, zitto.* Il se fit alors, raconte un témoin oculaire, *un mortale silenzio.* A la vue du ministre descendant de voiture, commença un concert de cris, de huées, de sifflets, qui, dans un *crescendo* épouvantable, éclata enfin par ces hurlements de mort : *Ammazzalo, abbasso Rossi, morte a Rossi!* Le bruit en vint jusqu'à la salle de l'assemblée; quelques gardes civiques en sortirent, et du haut de la *loggia* firent écho aux cris des assassins groupés sous le péristyle. Au milieu de cette tempête, Rossi, calme, intrépide et dédaigneux, suivi de Righetti, s'avance d'un pas ferme vers le grand escalier, la tête haute, et jetant un regard de mépris sur les misérables qui lui prodiguaient l'insulte avant le coup de mort. Soudain les légionnaires de Grandoni se serrent autour de lui, le séparent de Righetti et l'entourent de façon à ce qu'il ne puisse leur échapper. Alors un des

conjurés frappe d'un coup de canne Rossi au côté droit, c'était le signal; le ministre tourne fièrement la tête, et tend ainsi la gorge au poignard qui s'y enfonce profondément. Rossi, en sentant le froid du fer, met la main à sa blessure, murmure entre ses dents : *Assassini,* et poursuit fièrement son chemin. Mais bientôt il chancelle, essaie de se retenir au mur, et tombe dans un lac de sang. *Rossi è ferito, muore, muore, è fatto, via, via,* hurlaient les sicaires groupés en demi-cercle autour de leur victime. Righetti se fait jour parmi eux, rejoint Rossi et essaie de le relever, cherchant autour de lui quelqu'un qui l'aidât dans ce dernier devoir, mais il ne vit que des ennemis qui le menaçaient à son tour. Jean, le valet de pied du ministre, accourt, et relève son maître avec Righetti. Rossi, soutenu par eux et par son courage, monta encore huit ou dix marches de l'escalier, qu'il arrosait de son sang; puis il s'affaissa sur lui-même; il fallut le porter jusqu'au premier étage, dans les appartements du cardinal Gazzoli, qui, comme Prefetto del Buon Governo, habitait la Chancellerie.

Le ministre fut déposé sur un canapé, et, en ôtant sa cravate, on vit la blessure béante qu'il avait à l'artère carotide du côté gauche. Les docteurs Pantaleoni et Fusconi, tous deux membres de l'assemblée, furent appelés; mais leur art fut impuissant. Rossi respirait encore, et s'efforçait inutilement de prononcer quelques mots, peut-être le *Gesù mio misericordia*, que lui suggérait un des assistants. On appela aussitôt le curé de San-Lorenzo, qui, introduit par un escalier secret, eut le temps de lui donner l'absolution, que Rossi semblait attendre pour rendre son âme à Dieu.

A la nouvelle de sa mort, l'assemblée eut quelque émotion ; mais le président Sturbinetti la réprima, et dit froidement : Messieurs, passons à l'ordre du jour. Sterbini ajouta : *Quieti, non è niente.* Un autre député, que la *Storia dell'assassinio* désigne seulement sous le nom d'*il signore N.*, s'écria d'un ton dédaigneux : *Che importa a noi ? è forse morto il Re di Roma ?* « Sortons, dit alors le duc d'Harcourt, ambassadeur de France, à ses collègues, sortons, pour ne pas rester complices de cette criminelle indifférence. »

Les *meurtriers* avaient promis de venir chercher le cadavre du *meurtri* pour le promener triomphalement dans Rome et s'en partager les lambeaux. Il fallait soustraire le corps du ministre et du chrétien à ce dernier outrage. Par les soins du P. Vaures il fut transporté pendant la nuit dans un caveau de l'église de Saint-Laurent, et enfermé dans un cercueil de bois, sur lequel on grava cette simple lettre R. Le P. Vaures pria le reste de la nuit au pied du cercueil de son ami.

Cette jolie église de San-Lorenze-in-Damaso, reconstruite par Bramante, est incorporée dans le palais même de la Chancellerie. A droite du maître-autel, contre le mur, se dresse aujourd'hui un tombeau en marbre blanc, simple et touchant monument que la piété reconnaissante de Pie IX a élevé à son infortuné et courageux ministre, tombé sous le poignard de la faction unitaire pour n'avoir pas voulu ce qu'on veut maintenant, et qui fut comme enseveli dans les sympathies de tous les honnêtes gens. Sa tombe, dit Mgr. Gerbet, voisine de l'escalier où il reçut le coup mortel, donne à réfléchir. On sait qu'il avait cédé, dans sa jeunesse, à des entraînements politi-

ques hostiles à ces intérêts sacrés au service desquels il a mis plus tard sa haute intelligence et son courageux dévouement. Ce souvenir pouvait se présenter naturellement à l'esprit de ceux qui liraient son épitaphe. Il était donc convenable que, sans rappeler ce passé, elle ne le laissât entrevoir qu'à travers le voile du pardon suprême. C'est ce qu'elle a fait avec la plus grande délicatesse. Elle est ainsi conçue :

« Je me suis voué à la défense de la meilleure des causes ; Dieu fera miséricorde. »

On a heureusement rappelé sur ce tombeau les emblèmes chrétiens des catacombes ; en haut le Christ, sculpté entre l'A et l'Ω, domine le mausolée ; plus bas s'élève le buste du comte Rossi, qui m'a émotionné tant il est ressemblant. Voici l'inscription en latin :

CAVSAM OPTIMAM MIHI TVENDAM ASSVMPSI
MISEREBITVR DEVS.
QVIETI ET CINERIBVS
PEREGRINI ROSSI COM. DOMO CARARIA
QVI AB INTERNIS NEGOTIIS PII IX P. M.
IMPIORVM CONSILIO MEDITATA CÆDE OCCVBVIT
XVII KAL. DEC. MDCCCXLVIII
ÆT. ANN. LXI M. IIII. D. XII.

LETTRE XLIV.



LA BELGIQUE A ROME.

Robert, comte de Flandre. — Georges Lengherand. — Le collége belge. — Le pénitentier de Sainte-Balbine et les frères belges de la Miséricorde — Monseigneur de Mérode. — L'oreille de Malchus. — Le camp des prétoriens. — La fête des zouaves. — Les volontaires belges. — Mot d'un père chrétien. — Epitaphe d'Alfred de Limminghe.

L'église nationale de la Belgique à Rome est l'église de Saint-Julien-des-Flamands ou des Belges. On dit qu'elle fut érigée sous le pontificat de saint Grégoire II, après que la Flandre se fut convertie à la Foi. On y adjoignit un hôpital pour les malades nationaux. Quand Urbain II eut prêché la première croisade, Robert, comte de Flandre, passa à Rome pour se rendre en Terre-Sainte; il restaura et dota l'église de Saint-Julien. On y voit aujourd'hui le tombeau de la comtesse de Celles, travail plein d'expression de Mathieu Kessels, de Maestrich, mort à Rome en 1834.

Le premier pèlerin de la Belgique qui ait écrit son voyage à Rome et à Jérusalem, est Georges Lengherand, Mayeur de Mons en Hainaut, au XVe siècle [1].

[1] Quand il parle de la bénédiction de saint Jean de Latran sous Constantin, il raconte cette légende : « Quand l'église fut beneye, qui fut par ung jour saint Martin, et oncques personne n'avoit veu sy fort plouvoir qu'il pleut ce jour là. Adonc donna le Pape Silvestre à tous ceulx qui venroient visiter ceste église par dévocion, autant de jours de pardons

Outre l'église de Saint-Julien, les établissements de la Belgique à Rome, sont l'église et le collége belges de Saint-Joachim aux Quatre-Fontaines, et le pénitencier de Sainte-Balbine. Les jeunes détenus sont employés aux fouilles, dont l'Aventin abonde; c'est un genre d'occupation que Rome seule peut donner. On y a découvert trois édifices étagés l'un sur l'autre, et une foule de bustes et de têtes en marbre antique. Des ateliers de marbrerie et de menuiserie occupent en outre les bras de la colonie pénitentiaire dirigée par les frères belges de la Miséricorde que Mgr. de Mérode y a établis à ses frais. Le Pape a visité naguère cet établissement, il a adressé une paternelle allocution aux jeunes détenus, et ne s'est retiré qu'après avoir laissé aux prisonniers des preuves sensibles de sa générosité. La majesté de la tiare rayonne d'un doux reflet dans l'accomplissement de ces œuvres de miséricorde. Et quel trône pourrait mieux dire qu'il a pour soutiens la miséricorde et la justice !

L'humble frère portier de Sainte-Balbine vient de mourir en odeur de sainteté.

Mgr. de Mérode est le plus illustre représentant de la Belgique à Rome. Officier, il a fait les guerres d'Afrique et y a mérité la croix de la Légion-d'Honneur; devenu prêtre, il est maintenant pro-ministre des armes de Pie IX,

comme il plut de gouttes d'eauwe en ce jour ; et quand il l'eut donné, si s'apensa s'il avoit si grande puissance que pour donner tant de pardons ; adonc luy respondy une voix du chiel, et dist ainsi : « Pape Silvestre, vous avez bien poissance de donner le don, que vous avez fait. Et Dieu en donne encoires autant à tous ceulx qui viendront visiter ceste église, mais qu'ilz ayent vraye repentance de leurs péchiez. » Le pélérinage de Lengherand, qui date de 1485, a été récemment imprimé aux frais des bibliophiles de Mons, avec introduction, notes et glossaires par M. le marquis de Godefroy Ménilglaise.

et nul n'ignore son dévouement ardent à la cause du Saint-Siége. C'est lui qui décida le général de La Moricière a offrir son épée à Pie IX. Mgr. de Mérode, dit alors M. Dupin, est toujours prêt à couper l'oreille de Malchus. En juin 1862, Mgr. de Mérode acheta de ses propres deniers, hors de la porte Pia, le magnifique emplacement du camp des Prétoriens, et il en fit hommage au Pape. Pie IX décida qu'on y élèverait une nouvelle caserne pour son armée. La première pierre en fut posée le 12 juin, en présence des évêques venus à Rome pour la canonisation des martyrs du Japon.

Le camp des Prétoriens est admirablement approprié à sa nouvelle destination. C'est un vaste quadrilatère encore entouré de hautes et larges murailles, et parfaitement nivelé. A toutes les conquêtes de la Rome des Papes sur la Rome des Césars, Mgr. de Mérode vient d'en joindre une nouvelle. Au triple point de vue de l'utilité, de la foi, et de cette poésie chrétienne qu'exhale l'opposition des deux civilisations, on ne pouvait mieux choisir.

Tous les cœurs furent émus aux litanies des saints, quand toutes les voix répétèrent cette vieille prière toujours exaucée : *Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris, te rogamus, audi nos !*

Après la bénédiction de la première pierre par l'archevêque de Dublin, le Pape bénit l'armée et toute l'assistance, puis le défilé commença. La foule enthousiaste, qui avait acclamé le Pape-Roi à son arrivée, salua ses drapeaux des cris les plus sympathiques. Les applaudissements, dit M. de Maumigny, redoublèrent au défilé des zouaves, car on sentait planer au-dessus de leur drapeau l'ombre glorieuse des Pimodan et des Guérin.

Après la France, c'est la catholique Belgique qui a donné le plus de volontaires à l'armée de Pie IX; le bataillon *Franco-Belge* en fait foi. Le jeune prince Henri de Ligne était aide-de-camp du général de Pimodan. L'église du collége belge, au Quirinal, renferme les tombeaux de deux volontaires de la Belgique; l'un, Victor Misson, mort à 20 ans, de maladie, avec le regret de n'avoir pas trouvé la mort sur le champ de bataille [1]; l'autre, Alfred de Limminghe, blessé à Castelfidardo et tombé sous le poignard d'un sicaire, près du Forum, par une sombre nuit d'avril 1861. Il mourut plein de foi et en pardonnant à son assassin. Le cavalier de Rossi a composé son épitaphe :

H. · S. · E. · ALFRIDVS · DE · LIMMINGHE
CIVIS · BELGA · NOBILISSIMO · GENERE · ORTVS
VIX. · ANN. · XXVI. · MENS. · VII. · DIES · XVI.
DEC. · KAL. · MAIAS. . ANN. · MDCCCLXI ·
EVGENIVS · PATER. LEO · FRATER
CIVES · ET · AMICI · MON. · POS.

HVIVS · ERGA · ECCLESIAM · MATREM · PIETAS
FLORENTIS · VITAE · CONTEMPTV · EMICVIT
PRO · SEDE · APOST. · ARMA · SVMPSIT
AD · CASTRVM · FIDARDVM · VVLNVS · ACCEPIT
IN · VRBE · NEFARISSIMIS · INSIDIIS · OCCISVS
MORTEM · INVICTO · ANIMO · OBIIT.

[1] Son père eut la consolation de lui fermer les yeux, en disant aux camarades de son fils : « Je bénis la main divine qui m'a enlevé mon fils et l'a jugé digne de mourir au service de son Eglise; si j'éprouve, en ce moment, un profond regret, c'est que le frère de mon fils bien-aimé ne soit pas assez âgé pour venir prendre son fusil à sa place dans vos rangs.

LETTRE XLV.



LA BOUCHE DE LA VÉRITÉ.

Sainte-Marie-du-Capitole. — Deux tombeaux inconnus. — *Nihil umbra.* — Tout est ombre et néant. — Place des exécutions à Rome. — *Pensa a salvar l'anima.* — Sainte-Marie-in-Cosmedin consacrée par un pape français. — Le disque antique. — La bouche de la vérité. — Epreuves qu'on y fait subir. — *Os orbi sufficiens*

En sortant un matin du Capitole, j'entrai dans l'église voisine de Santa-Maria-in-Campitelli ; ce surnom lui vient, par altération, du quartier du Capitole où elle est située. Après avoir vu sa petite madone miraculeuse, sculptée dans une gemme de saphir, et sa croix transparente en albâtre oriental, j'allais me retirer, quand je fus arrêté, dans une chapelle à gauche, par deux monuments singuliers. Ce sont deux tombeaux placés en face l'un de l'autre et parfaitement semblables ; ils ont chacun pour base un lion en marbre rouge antique, supportant une urne et une pyramide en marbre jaune. Les deux statues qui couronnent ces mausolées représentent une Dame et un Cavalier qui semblent vivre d'un souffle immortel. Tous deux, appuyés sur des coussins de marbre vert à glands d'or, sont agenouillés sur leur tombe comme sur un prie-Dieu. Ce sont deux époux ; leur physionomie est saisissante. Le Cavalier, en costume du dix-septième siècle, a de longs cheveux flottants sur les épaules ; ses

traits sont mâles et doux, son air grave et religieux ; il semble incliner vers sa tombe plus encore par la pensée que par l'âge. La noble Dame, en riche costume de la même époque, n'est plus très jeune, mais elle est encore belle : le sculpteur a étendu sur son doux visage un voile de mélancolie et de résignation. On sent qu'elle a vu le fond de la coupe de la vie, et qu'elle en détourne les yeux, avec regret peut-être, mais avec espérance.

Quel est ce noble couple ? On l'ignore : c'est une énigme dont la mort seule a le secret. Ces deux magnifiques sépulcres sont muets et impénétrables. Ils ont pourtant des inscriptions, mais elles sont brèves, obscures, et, au lieu de nous éclairer, elles nous plongent dans une nuit plus profonde. C'est de l'ombre sur de l'ombre, c'est le néant qui plane sur la mort. On lit en grosses lettres d'or sur le tombeau du mari :

NIHIL ;

sur celui de la femme :

VMBRA.

Oui, Monseigneur, gloire, honneurs, richesses, néant que tout cela ! Oui, Madame, beauté, luxe, santé, plaisirs, rêves d'une ombre qui fuit pour ne plus revenir ! Ici-bas tout est *ombre* et *néant*. Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! Mais écoutez ce que l'autel et le crucifix de cette chapelle funèbre ajoutent pour les chrétiens : oui, tout est vanité, hors d'aimer Dieu et de le servir [1].

[1] « Cette inscription est placée sur les tombeaux réunis de deux époux : choisie d'avance par le mari, elle révèle ce qui s'était passé dans son âme. On voit qu'il avait été vivement frappé de l'inanité de tout ce qui est terrestre, et en conséquence il avait adopté pour sa propre tombe ce mot de *néant*, NIHIL, entendu dans le sens chrétien. Il était dès lors naturel de le mettre aussi sur le sépulcre de sa femme ;

En continuant ma promenade par le quartier désert du Vélabre, je rencontre, aux bords du Tibre, une place solitaire, la place de la madone *de Cerchi* (des cerceaux), où on fait les exécutions à mort, heureusement fort rares à Rome [1]. Tout auprès est la place de la *Bouche de la Vérité*, où s'élève une belle fontaine, et le clocher bysantin de Sainte-Marie-*in-Cosmedin*, église consacrée en 1123 par Calixte II, pape français de la maison des comtes de Bourgogne. Cette église est fort curieuse, et a encore dix

mais il lui sembla dur et ingrat d'infliger ce mot à la pierre sous laquelle reposeraient les restes d'un cœur et d'une vie dévoués à la sienne. Il chercha donc une expression qui, en rappelant aussi l'inanité de cette existence qui lui avait été si chère, en fit pourtant quelque chose de meilleur que le néant, et cette expression, il la trouva. Il réserva pour la tombe de sa femme ce seul mot : *ombre*, VMBRA. S'il était inscrit sur les deux cercueils, ce mot n'énoncerait qu'une idée vulgaire ; rapproché de l'autre mot, il présente, à raison de l'analogie et du contraste, une signification très belle.

» Cette double inscription convient aussi, en un sens, au double aspect de Rome. Si Bossuet eût contemplé les ruines qui forment aujourd'hui comme le tombeau de la Ville qui subjugua le monde, il eût sans doute trouvé, à cette vue, cette expression de *magnifique témoignage de notre néant*, qui lui est venue en présence d'un autre tombeau bien petit en comparaison de celui-là. Ce sépulcre de Rome est aussi placé, comme le cercueil de Condé, à l'entrée d'un sanctuaire, mais du plus grand qui existe, et qui s'appelle Rome Chrétienne. Celle-ci parle bien moins de ce qui finit que de ce qui durera toujours. Toutefois les monuments terrestres les plus intéressants et les plus pieux offrent à peine quelques images obscures et passagères du monde futur. On peut donc, sous ces rapports, adapter aux deux faces de Rome l'inscription que je viens de citer: à l'une de ses faces NIHIL, à l'autre, VMBRA. » (*Mgr. Gerbet*).

[1] A Rome, ces exécutions sont accompagnées, comme il convient, de toute la mansuétude évangélique. Un des membres de la confrérie de Saint-Jean *Décollé* m'a raconté tous les soins que prend cette confrérie pour le salut des condamnés à mort. Elle obtient souvent de retarder l'heure de l'exécution, pour laisser au coupable le temps de se repentir. Le peuple tout entier s'intéresse au sort du condamné, et lui répète le long du chemin : *Figlio, pensa à salvar l'anima, del resto poco cale,* mon fils, songe à sauver ton âme, peu importe le reste !

colonnes du temple de Cérès, auquel elle a succédé. Nous y trouvons de pieux laïques, qui, selon l'usage romain, font le catéchisme aux enfants.

Sous le portique extérieur de Sainte-Marie-in-Cosmedin, on trouve un grand disque antique en marbre, sur lequel est sculptée une large face humaine ayant la bouche ouverte. Ce masque est rond et ressemble à *monsieur le soleil* ou à *madame la lune,* qu'on montre aux enfants dans la lanterne magique; les antiquaires prétendent que c'était l'embouchure d'un égoût. La légende populaire s'est emparée de ce disque; elle raconte que les maris, pour éprouver la vertu de leurs femmes, les forçaient à mettre la main dans cette bouche ouverte : si elles ne pouvaient plus la retirer, c'est qu'elles n'avaient pas dit la vérité. Les parents font la même histoire aux enfants menteurs : de là vient le nom de *Boccà della Verità* donné à ce disque, à la place et à la rue. Les antiquaires ajoutent que ce masque, trouvé dans l'Ara Massima, servait aussi d'épreuve aux citoyens accusés de mensonge du temps de la république. Ce disque inspire encore aux enfants et aux jeunes filles la même frayeur superstitieuse que les anciens oracles. Au moindre soupçon de mensonge, on les menace de la bouche fatale; ils en rient, mais rarement osent la braver, et l'hésitation même, n'est-ce pas la véritable épreuve? Je voudrais voir l'hypocrisie de certains *Italianissimes* de notre temps mise à la même épreuve. Deux seuls sont francs dans leurs détestables projets, c'est Mazzini et Garibaldi.

Mais la véritable *Bouche de la Vérité* à Rome, c'est la bouche du Souverain-Pontife, cette bouche qui suffit au monde, *os orbi sufficiens*.

Pie IX a dit un jour que si la sincérité disparaissait de la terre, elle devrait se refugier dans le cœur d'un Pape. Le livre des proverbes assure qu'une lèvre menteuse ne sied pas à un prince [1]. Combien de princes, à ce compte, ne méritent pas de l'être, tandis que le Pape a une parole qui est toujours l'expression de la vérité divine [2]. Les protestants eux-mêmes ont admiré l'attitude énergique qu'a gardée Pie IX devant le Mensonge armé, devant l'Erreur toute puissante, devant la Calomnie politique pleine de haine et d'astuce. Voyez comme il a confondu d'un mot tous ces faux témoins, qui avaient osé venir déposer leurs mensonges diplomatiques à la face de celui qui est sur la terre le représentant suprême de la Vérité!

[1] Nec decet principem labium mentiens (Prov. 17. — 7)

[2] Nous faisons partie d'une magnifique assemblée : Pierre la préside, et comme aux premiers jours, le prince des Apôtres, se tenant debout au milieu des onze, ouvre sa bouche, *Stans in medio, aperuit os suum.* Voyez ! s'il a jamais cessé de rester debout, s'il a jamais été bouche close ; *Stat hodie, nunc, in æternum.* Elle n'est plus fermée, cette lèvre radieuse, battue, blessée, meurtrie tant qu'on voudra, elle sonne et résonne toujours ; elle dit, elle chante, elle affirme le Christ, le Verbe incarné, la doctrine de vérité, la grâce, les sacrements. Salut, belles valves d'or où passe le saint bruit, les syllabes infinies, le verbe de Dieu: *aperuit os suum !* Voici encore un jour d'ivresse. On dira, et déjà ils le disent peut-être, comme ces Juifs de la première Pentecôte : Ils sont pleins de vin, violents, emportés, *musto pleni sunt.* Eh oui ! l'Eglise est ivre, son ivresse dure depuis dix-neuf cents ans ; elle est ivre de lumière et d'amour. Oh ! qu'elle fait bien, cette buveuse céleste ! Grâce à cette ivresse, elle nourrit les pauvres, elle console la souffrance, elle instruit l'ignorance, elle ordonne les familles, elle fonde les sociétés, elle fait les saints, elle enrichit en bas, elle glorifie là haut, elle béatifie le ciel et la terre ! et eux, ces tempérants de la philosophie, ces sobres de la terre, qu'ont-ils fait ? qu'ont-ils édifié ?.....

(Mgr. Bertheaud, évêque de Tulle, discours prononcé à Rome en juin 1862, dans l'église de Saint-Louis-des-Français.)

LETTRE XLVI.



AUDIENCE ET PLUME DE PIE IX.

La Ville et l'Homme. — Mgr. Borromeo. — La signora Rosa. — Le P. Franco — Mgr. de Hohenlohe. — L'homme blanc. — L'audience et le baisement du pied. — Votre Eternité. — Portrait de Pie IX. — Mot d'un officier français. — La plume du Pape. -- *Veni videre Petrum*. — Pie IX est d'origine française. — Si la France *savait*, si la France *voulait !* — Le calice de la Papauté. — L'*Hosannah* et le *Crucifige*. — *Non sono di legno*. — Pie IX traité d'ingrat, d'aveugle et d'entêté. — Ses ennemis, grâce à lui, le verront peut-être dans le ciel. — Présence réelle du Vicaire de Jésus-Christ — Il ne faut pas aimer le Pape parce qu'il est Pie IX, mais parce qu'il est le Pape.

« Puisque Dieu a voulu être homme, il a consenti à « toujours être représenté ici-bas par un homme. Et cet « homme, c'est à Rome qu'il l'a placé [1]. » Rome est la merveille du monde, et le Pape est la merveille vivante de Rome. Après avoir vu la Ville, il nous reste à voir l'Homme qui en est l'âme et la vie, l'Homme, dont on a dit souvent, comme de son divin Maître : *Ecce homo*. Cet Homme est le Pape ; c'est un prêtre-roi comme Melchisedech ; c'est le Père des croyants, comme Abraham ; c'est le seul être existant qui nous reporte par la pensée aux premiers temps du monde ; on pourrait aussi

[1] Mgr. Bertheaud, évêque de Tulle.

l'appeler *l'Ancien des jours;* lui seul, dit Mgr. Gerbet, a conservé ce prestige souverain que les autres rois ont perdu.

Je vais demander une lettre d'audience au majordome de Sa Sainteté, Mgr. Borromeo-Arese, noble milanais, descendant de la famille de saint Charles, et qui porte dignement la devise du saint archevêque : *humilitas.* Il me reçoit comme un confrère, car il est président de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul du Transtevère ; il se plaint de l'étiquette qui l'oblige à aller en voiture et à se faire suivre par deux laquais : « Comment visiter les pauvres dans cet équipage? me disait-il.» Je lui demandai des nouvelles de Sa Sainteté ; il me dit qu'Elle allait à merveille, malgré son âge et ses tribulations. Les médecins lui ordonnent de faire beaucoup d'exercice à pied et à cheval ; Pie IX se promène dans les jardins du Vatican sur un grand cheval blanc harnaché de rouge : tout chez le Pape doit revêtir la couleur blanche, la coiffure, la soutane et la monture.

Possesseurs de notre lettre d'audience, nous courons acheter les chapelets et les crucifix que nous voulons faire bénir par le Saint-Père, chez Luigi Freschi, Via Condotti, et près de la Minerve chez madame Rose la célèbre *coronara* [1]. Elle est Française, et sa petite boutique est toujours encombrée ; elle en perd parfois la tête : prêtres de toutes nations, moines de toutes couleurs, militaires de tous grades, y affluent. La Rosa est la providence à Rome des soldats français et des zouaves

[1] En italien le chapelet s'appelle une couronne, *corona,* d'où le nom de *coronara,* fabricante de chapelets.

pontificaux ; elle leur fournit les petits chapelets qu'ils envoient à leur famille ; elle se charge de les faire bénir ; elle écrit parfois leurs lettres et fait leurs commissions. La Rosa est connue par son dévouement au Pape ; aussi dernièrement, les *Italianissimes* lui ont lancé une bombe à la Orsini qui a mis sa boutique en éclats. Quelle noble vengeance !

Aujourd'hui, dimanche 30 janvier, ce sera une date mémorable pour nous. Il fait une belle journée d'hiver, douce et pure comme un jour de printemps et de première communion ; le temps est en harmonie avec les sentiments de nos âmes. Le soleil brille aussi en nous. Nous allons à la grand'messe à notre cher Gesu. Je suis heureux que ce jour de notre audience chez le Saint-Père soit un dimanche, afin de me préparer par la prière et le recueillement à cet acte important de ma vie. Bon sermon du P. Franco ; comparaison ingénieuse et charmante : Moïse, sauvé des eaux, est l'image de l'humanité déchue et condamnée à périr par le péché d'Adam ; mais l'Eglise de Jésus-Christ, semblable à la jeune princesse fille de Pharaon, nous sauve du naufrage éternel, et nous donne à nourrir à nos parents naturels, mais en leur recommandant de nous élever comme des enfants à elle, c'est-à-dire chrétiennement : *Accipe puerum et nutri mihi.* Comparaison heureuse, en harmonie pour nous avec ce jour où nous allons voir face à face le Père commun des chrétiens.

Nous allons en voiture nous promener jusqu'au Ponte-Molle, en revenant par le Pincio, où nous laissons la *creaturina ;* nous rentrons à deux heures pour nous habiller.

On sait le costume officiel : les hommes en uniforme,

ou en noir et blanc ; les femmes en robe noire, avec un voile noir sur les cheveux ; tenue charmante, pleine de grâce et de décence ; les femmes ne paraissent jamais que voilées devant le Souverain-Pontife, selon la recommandation que faisait saint Paul aux premières chrétiennes.

Nous partons pour le Vatican, et visitons en passant la petite église de *la Transpontina*, qui rappelle à quel prix le triomphe des Papes s'achète. Les princes des Apôtres s'élèvent triomphalement sur les colonnes même où Néron les a fait attacher et battre de verges.

Nous saluons, devant la façade de la basilique Vaticane, les statues colossales de Pierre et de Paul, que Pie IX y a placées, comme les sentinelles vigilantes de son palais. Nous montons le cœur palpitant, le grand escalier du Vatican : un serviteur pontifical en livrée de soie rouge, à la vue de notre lettre d'audience, nous fait prendre l'escalier de la sacristie de la chapelle Sixtine, qui nous mène à la dernière salle de la Pinacothèque, remarquable par l'or de son plafond, au centre duquel s'épanouissent les armes du Saint-Père. C'est aujourd'hui la salle d'attente. Plusieurs personnes s'y trouvaient déjà, entre autres une chanoinesse de Bavière et un officier français, avec sa femme et son enfant. Un large *brasero* de cuivre, plein de cendre chaude et de charbons allumés, était posé au milieu de la salle pour réchauffer les septentrionaux frileux.

En attendant notre tour, nous nous promenons en revoyant avec plaisir les tableaux de cette salle, qui sont déjà pour nous de vieilles connaissances. C'est là que se trouvent les beaux Pérugin, la Résurrection de la sainte Vierge entourée de quatre saints, et surtout le *Presepe*

della Spineta, chef-d'œuvre collectif de cette glorieuse trinité de l'art chrétien qui s'appelle Pérugin, Raphaël et Pinturicchio.

Voici un charmant petit tableau carré-long de Raphaël, appelé les *Mystères* : trois sujets séparés par des lignes d'architecture ; l'Ange de l'Annonciation est ravissant ; il marche, mais,

Même quand l'ange marche, on sent qu'il a des ailes.

L'Adoration des Mages et la Présentation au Temple offrent de délicieuses petites figures dignes de Frà Angelico par le sentiment, et qui lui sont supérieures par l'exécution.

N'est-ce pas une heureuse idée de nous faire attendre l'audience du Saint-Père devant ces chefs-d'œuvre inspirés par la Foi, et qui rappellent que le palais des Papes est aussi le palais des arts ? Il y a là encore une curieuse fresque transportée sur toile ; elle ornait un mur de la Bibliothèque Vaticane, et représente Sixte IV donnant audience à Platina, qu'il vient de nommer bibliothécaire du Vatican. C'est une œuvre du quinzième siècle, de Melazzo de Forli.

A quatre heures moins vingt minutes, la réception commença. Les quelques personnes arrivées avant nous passèrent les premières ; un huissier venait les appeler par leur nom les unes après les autres. Mgr. Borromée avait eu soin de nous faire admettre à une audience où il y avait peu de monde, et où nous étions sûrs d'être reçus tous deux seuls par le Saint-Père. Un camerier vint prendre dans un plateau nos chapelets et nos crucifix pour les présenter à la bénédiction du Pape.

A quatre heures dix minutes on nous appela. Pourquoi aurais-je honte de dire que j'étais très ému? L'huissier nous mène dans la galerie des Arazzi, où nous attendons quelques minutes, et où nous trouvons pour nous entretenir le jeune *monsignor cameriere* de service, qui était ce jour-là Mgr. le prince de Hohenlohe, tout jeune homme, rose et blond et fort timide : c'est, je crois, le neveu du célèbre thaumaturge qui justifiait la brûlante devise de sa maison : *Ex flammis orior*. Nous eûmes l'occasion d'admirer dans les prélats et dans les serviteurs pontificaux une sorte de transfusion de la bonté de leur maître.

Tout à coup la clochette du Saint-Père se fait entendre; la chanoinesse, qui nous avait précédés, sort précipitamment. On nous fait entrer dans une très grande et très longue salle dont les fenêtres donnent sur Saint-Pierre, vers l'abside de la basilique : c'est ici où le Pape reçoit les femmes; quand les hommes sont seuls, ils sont reçus dans les appartements particuliers du Saint-Père.

En entrant dans cette salle, très longue et très simplement meublée, j'eus comme un éblouissement en apercevant au fond une vision toute blanche et toute rayonnante. C'était Pie IX. Le Pape est toujours vêtu de blanc [1]. « Le symbole candide de la lumière, de la joie, de

[1] « J'ai vu Rome, j'ai vu le Pape, et ce Pape, c'était Pie IX. Que vous en dire? Ce qu'en dit là-bas le bon peuple : c'est un saint, c'est un ange. Catherine Emmerich, dans les récits qu'elle fait de l'Ancien-Testament, à propos de la vie de Notre-Seigneur, parle de certains hommes mystérieux qui paraissaient ici et là le long des âges antiques. Dieu les chargeait de missions cachées, saintes, extraordinaires; leur visage était rayonnant; ils semblaient ne pas vivre à la manière des hommes terrestres, et l'on ne savait trop dire si c'étaient des hommes ou des anges. La pieuse fille les nomme des *hommes blancs*. Pie IX est un de ces *hommes blancs*. (M l'abbé Gay, chanoine théologal, de Poiters.

la paix de Dieu est son vêtement habituel, parce que le Souverain-Pontife est, comme tel, le typ e plus élevé de l'humanité affranchie et relevée par le Cl ist[1]. »

Selon le cérémonial, nous faisons, les ins dégantées les trois génuflexions, à la porte, au milieu de la salle, et en approchant du Saint-Père.

Pie IX était là, seul devant nous, debout près d'un fauteuil, la main appuyée sur une table où se dressait un grand crucifix d'ivoire. Il nous fit signe d'avancer. Nous voici devant le *serviteur des serviteurs de Dieu*, humble titre pris par saint Grégoire-le-Grand et conservé par ses successeurs. Il nous restait à nous agenouiller[2], et à lui baiser le pied; signe oriental de vénération et de respect filial qu'on remarque dans la Bible et dans Homère au temps des patriarches et des rois d'Orient[3], et qu'on retrouve aux catacombes. « Les Papes trouvèrent un moyen humblement ingénieux d'atténuer l'hommage qui leur était rendu; ils firent tracer ou broder une croix sur le haut de leur chaussure, afin de rendre à ce signe sacré le baiser des fidèles. »

1 Mgr. Gerbet. Il fait remarquer l'ingénieuse gradation de nuances qui se montre dans le costume ecclésiastique : le noir, c'est l'habit de travail et de pénitence, c'est l'habit ordinaire du prêtre ; le rouge, couleur du sang, du martyre et de la gloire, intervient pour former le violet des évêques, et il paraît sans mélange sur la robe des cardinaux.

2 Quand Pie IX fit sa rentrée à Rome, quelques-uns voulurent lui persuader que les Français ne le recevraient pas avec tout le respect qui lui est dû, et qu'ils ne consentiraient jamais à plier le genou devant lui. — Vous croyez, répondit le Pape, eh bien ! je les bénirai debout, et j'espère que la bénédiction de Dieu n'en produira pas moins son effet. Pie IX a pu voir depuis si les soldats français savaient plier *volontairement* le genou devant le vicaire du Christ *qui aime les Franks*.

3 Abraham se prosterna devant les trois anges, le roi de Babylone devant Daniel, et Alexandre devant le grand-prêtre juif.

Nous nous mettons à genoux pour baiser, comme le firent Constantin et Charlemagne, la mule rouge ornée d'une croix d'or, mais le Saint-Père ne nous en laissa pas le temps ; il nous releva avec une gracieuse bonté, et il nous donna seulement sa main à baiser. Pie IX ne voulut pas de cet hommage que nous aurions été heureux de lui rendre [1].

En me voyant ainsi devant le deux cent cinquante-huitième successeur de saint Pierre, le Pontife immortel, le Vicaire de Jésus-Christ, le Vice-Dieu de l'humanité, le père de 200 millions de catholiques, le chef suprême de tous les chrétiens, même de ceux qui le renient, je fus saisi d'un trouble divin que je n'aurais pas éprouvé devant tout autre souverain temporel. Je balbutiais, je ne savais plus comment appeler Pie IX : fallait-il lui dire *mon Pape,* c'est-à-dire *mon Père*, comme lui disaient nos soldats [2]? J'étais tenté de l'appeler, non pas Votre Majesté, non pas même Votre Paternité, ni Votre Sainteté, mais Votre Eternité.

Pie IX sourit de mon respectueux embarras, et le fit bientôt cesser par ses manières si vraiment paternelles. Je finis par me trouver devant lui comme un fils devant

[1] Non, quand je ne croirais pas, quand jamais un rayon de la grâce divine n'eût illuminé mon entendement, je baiserais encore avec respect les pieds de cet homme qui, dans une chair fragile et dans une âme accessible à toutes les tentations, a maintenu si sacrée la dignité de mon espèce, et fait prévaloir depuis dix-huit cents ans l'esprit sur la force. (Lacordaire, *Lettre sur le Saint-Siége.*)

[2] *Pape* vient du mot grec Παππα, c'est notre mot enfantin *papa*. Ce terme créé par la bouche de l'enfance est le plus beau nom qu'on ait pu donner au vicaire de Jésus. La langue des hérétiques, des schismatiques, des incrédules et des impies, est forcée de nommer comme nous le Pape du nom de *Père*, et elle n'en peut nommer ainsi nul autre.

son père, et je lui disais, comme Dante à son aïeul Cacciaguida, dans le Paradis :

Io cominciai : Voi siete il padre mio,
Voi mi date a parlar tutta baldezza,
Voi mi levaté sì, ch' i' son più ch' io.
Per tanti rivi s' empie d' allegrezza
La mente mia, che di sè fa letizia
Perchè può sostener che non si spezza.

Vous êtes mon père, vous me donnez toute hardiesse à parler, vous m'élevez tant, que je suis plus que moi-même. Mon âme se remplit d'une allégresse qui y coule de tant de côtés, qu'elle se réjouit en elle-même de la pouvoir contenir sans se briser.

Les chrétiens, disait à ce propos le P. Ratisbonne, s'effraient beaucoup à la pensée du moment où il faudra comparaître devant Dieu ; peut-être en sera-t-il de même que pour notre comparution devant le représentant de Dieu sur la terre, dont l'accueil paternel rappelle aussitôt le calme dans l'âme.

Que vous dirai-je de notre audience ? Sa Sainteté nous interrogea affectueusement sur notre pays et sur notre famille ; Elle nous parla avec tant de grâce de notre petit enfant, que nous regrettâmes de ne pas lui avoir amené la *créaturina*, mais nous n'avions pas osé. Le Saint-Père nous parla de la France qu'il aime, et pour laquelle, nous dit-il, il prie chaque jour. Enfin il daigna nous accorder les grâces que nous lui demandions, et il nous dit de ces choses ineffables qu'il faut garder dans son cœur, en répétant avec Dante :

Parlando cose, che il tacere è bello,
Si com'era il parlar, colà dov'era.

« C'étaient de ces choses qu'il est beau de taire, comme alors il était beau d'en parler. »

Le Pape entend bien le français, et le parle assez facilement, en y mêlant quelques italianismes. Sa voix est douce et grave, et résonne harmonieusement dans le cœur de ceux qui l'entendent. Pie IX est né le 13 mai 1792; sa taille élevée s'est épaissie depuis quelques années; sa tête est vaste et carrée, son front large, ses cheveux blanchis par l'âge et encore plus par les tribulations; sa lèvre inférieure est légèrement fendue; il penche un peu la tête à droite; son sourire est plein de grâce et de finesse; ses yeux noirs illuminent toute sa figure, qui respire l'intelligence, la franchise, la bonté, et qui rayonne d'une invincible sérénité.

Mazzini, Garibaldi et les autres persécuteurs de Pie IX sont forcés de dire de ce Pape ce que Luther disait de Léon X : *Mitis ut agnus*. Doux comme l'agneau. Mais il est en même temps le lion de Juda dès qu'il s'agit de défendre les droits de l'Eglise et de Dieu. Ce qui domine en lui, c'est une ineffable mansuétude dont toute sa personne resplendit. Il semble que ce soit pour lui que l'Evangile ait dit : *Beati mites*, *quoniam ipsi possidebunt terram*. C'est bien là ce Pape en qui, selon l'expression de Mgr. Gerbet, Dieu a couronné avec la tiare le génie de la bonté [1]. Un

[1] L'abbé Graziosi, professeur de Pie IX, disait de lui dans sa jeunesse: Il y a dans sa poitrine le cœur d'un Pape. A peine entré dans les ordres, il s'associa à l'œuvre du brave maçon Giovanni Borghi, qui fondait un hospice pour les petits orphelins, qui l'appelaient du nom de père, *Tata*, de là le nom de *Tata Giovanni* donné à cet hospice qui eut pour premier directeur l'abbé Mastaï. Devenu Pape, il put donner l'essor à son intarissable bonté. Il réduisit au strict nécessaire les dépenses de sa maison, et régla ainsi sa journée : levé de très grand matin, il passe une heure

officier français, dont nous avons fait la connaissance à Rome, et qui n'est pas suspect de bigotisme, nous disait dernièrement, dans son langage militaire : « Ça fait du bien, rien que de voir cette figure-là ; c'est un baume au cœur. Quand on sort de voir le Pape, on emporte du calme et de la joie pour le reste de la journée. »

Tel nous apparut Pie IX. Son adorable bonté est, pour ainsi dire, plus maternelle encore que paternelle ; chef aussi d'un *céleste empire*, il faudrait pouvoir l'appeler, dans nos langues d'Europe, de ce seul mot avec lequel la Chine salue son empereur, et qui signifie qu'il est à la fois le *père et la mère* de son peuple.

Au moment de nous retirer, je présentai à Sa Sainteté nos demandes d'indulgences qu'Elle daigna accueillir, et qu'Elle me rendit signées de son nom. J'eus alors la hardiesse de lui dire :

« Très-Saint-Père, oserai-je demander à Votre Sainteté la permission de prendre la plume dont Elle vient de se servir, et de l'emporter comme un dernier souvenir de cet heureux jour ? »

Le Pape parut un peu étonné de ma demande ; puis il sourit et me dit : « Prenez-la, puisque vous la désirez. »

Je m'empare de la précieuse plume ; nous nous agenouillons, Pie IX nous bénit, et nous donne à baiser

en prière, dit sa messe et travaille jusqu'à une heure de l'après-midi ; alors il dîne et se promène une heure à pied, à cheval ou en voiture, après quoi il donne ses audiences jusqu'à cinq heures ; ensuite il passe une heure devant le Saint-Sacrement, tantôt dans une chapelle, tantôt dans une autre, souvent dans quelque communauté ou établissement public où il arrive sans se faire annoncer ; puis il se remet au travail jusqu'à onze heures, où il se couche après une légère collation.

l'anneau du Pêcheur; puis nous nous retirons, en faisant les trois génuflexions et marchant à reculons.

« Bravo ! s'écriait à ce sujet un brave officier de notre armée, j'aime à aller à l'audience du Pape comme à la bataille, toujours en avant, et sans jamais tourner le dos, même en battant en retraite ! »

Nous allons retrouver dans Saint-Pierre notre ami Agon à qui je montre triomphalement la plume de Pie IX, en m'écriant avec saint Paul : *Veni videre Petrum* [1]. Je ne donnerais pas cette plume pour celle de Napoléon [2]. Le Pape est mon seul légitime, vé-

[1] (S. Paul, Ad. Galat. 1. — 8.) C'est le Christ qui se forme et s'enfante et nous presse; et c'est lui, sa charité, son amour, qui nous amène ici tous et tout entiers avec les nôtres, pour voir Pierre comme l'a vu Paul. Qu'allait-il voir? je le demande avec saint Jérôme. Ce grand apôtre allait-il chercher les traits d'une figure humaine, *s'assurer du degré de maigreur ou d'embonpoint, voir si la face était colorée, le nez aquilin, le front orné ou dépouillé de ses cheveux* ? Non répond le Docteur ; il ne voulut voir rien d'humain dans Pierre. *Non... aliquid humanum in Petro voluit aspicere. (S. Hieron. in Epist. ad Gal. Cap.* 1.) Mais il allait contempler quelque chose de divin à la lumière de la foi, avec ce regard subtil et supérieur qui voit le divin. Il cherchait la représentation la plus parfaite de Dieu ici-bas, le vicariat de l'intelligence et de l'amour.

Certains hommes ne le voient pas ; je le conçois bien ; que peuvent-ils voir ? Savent-ils, voient-ils pourquoi nos genoux ploient devant la blanche Hostie ? comprennent-ils comment Il s'est incarné une fois ? comment Il se rend encore présent en corps et en âme sous la parole du prêtre, qui est sa propre parole ? Comment il se manifeste et se perpétue sans fin dans celui qui est le Verbe du monde, la bouche de Dieu sur la terre, la lèvre qui suffit à l'univers, *os orbi sufficiens* ?

(Mgr. Bertheaud, évêque de Tulle, discours prononcé à Rome dans l'église de Saint-Louis-des-Français, en juin 1862.)

[2] C'est à cette occasion que l'auteur de ces *Lettres* s'est choisi la devise qui est gravée sur le titre de ce livre ; elle a pour *corps* une plume appuyée sur une croix formée de huit L, lettre initiale de son nom ; pour âme : DEDIT PIVS, PRO PII FIDE PIÈ UTOR, l'auteur ayant pris dès lors la résolution de ne jamais plus se servir d'une plume que pour l'Eglise et la Patrie, Rome et la France.

ritable et bien-aimé Souverain de *fait* et de *droit*. C'est le seul prince pour lequel je donnerais ma vie sans réticence et sans regret. Qu'on ne dise pas qu'il est un *souverain étranger!* Dieu lui-même, à ce compte, serait un dieu étranger, puisqu'il n'est pas un dieu uniquement national. J'avoue que je ne puis être du nombre de ces parfaits patriotes, qui ne veulent pas obéir à Dieu et au Pape sous prétexte qu'ils ne sont pas tous deux exclusivement Français.

D'ailleurs, quant à Pie IX, il est d'origine française. Il est né à Sinigaglia; or, cette ville, comme l'indique son nom latin, *Sena Gallia* ou *Seno Galliensis,* fut fondée par une colonie de Gaulois Senonais, par des Français de la Seine. Jean-Marie Mastaï fit ses études au collége de Volterra, qui faisait alors partie du royaume d'Etrurie assigné à Elisa Bacciochi, sœur de Napoléon Ier. Cette reine d'un jour visita une fois le collége, et on donna en son honneur une séance de littérature, dont Mastaï fut élu président. On dit qu'il fut plus tard appelé à faire partie des gardes d'honneur créés par Napoléon, mais la faiblesse de sa constitution le fit exempter. Il se destinait à l'état ecclésiastique et reçut la tonsure en 1809. Pie IX nous a assuré qu'il aimait notre patrie d'un amour tout particulier. A peine couronné, il devint si populaire en France, que son nom fut le bouclier de la religion en 1848, et que c'est à lui que Paris doit peut-être d'avoir vu respecter ses églises et ses prêtres. On raconte que Pie IX s'est un jour écrié : « *Oh! se la Francia sapesse, se la Francia volesse!* Oh! si la France *savait*, si la France *voulait!* »

Puisse la Fille aînée de l'Eglise toujours *savoir*, toujours *vouloir* ce que Dieu demande d'elle !

En apprenant son élection, Pie IX fut saisi d'un prophétique effroi, et pleura longtemps au pied du crucifix pour demander à Dieu d'écarter de ses lèvres le calice de la Papauté. En voyant ce saint Pape, il me semblait voir un confesseur de la Foi, un des pontifes martyrs des premiers siècles. Comme Celui dont il est le représentant sur la terre, il a eu son dimanche des Rameaux avant le jour de sa Passion ; il a passé par toutes les alternatives du triomphe et de l'infortune ; entouré d'abord d'ovations universelles, puis assiégé dans son palais, fugitif, exilé, roi dépouillé deux fois de ses Etats, il a entendu tour à tour, à l'exemple de son divin Maître, l'*Hosannah* et le *Crucifige*. Et maintenant, il est encore sur son trône ébranlé, mais comme saint Pierre, il est lié entre deux soldats. Catholiques, soyons heureux d'avoir part à tous les outrages qu'on lui prodigue, à tous les coups qu'on lui prépare !

Le représentant de Dieu sur la terre est *patient* parce que son titre est éternel. Le Pape conserve une sérénité extraordinaire, qui ne s'explique que par le secours d'en haut [1], mais plus d'une fois, on l'a entendu prier et gémir la nuit. Un de ses camériers s'étant une fois enhardi à le

[1] En présence d'une si déplorable perturbation des choses divines et humaines, vous comprenez aisément, Vénérables Frères, toute l'amertume de Notre douleur. Cependant, au milieu de ces peines *et angoisses que Nous ne pourrions jamais supporter sans une assistance particulière de Dieu*, c'est pour Nous une consolation suprême de voir l'admirable religion, la vertu et le courage de Nos Vénérables Frères les Evêques d'Italie et du monde catholique tout entier.

(Allocution du 30 septembre 1861).

féliciter de sa sérénité qui rassure tout le monde : — *Pero*, dit profondément le Saint-Père, *non sono di legno! ma* [1]... Et levant les yeux au ciel, il éteignit dans un sourire cette demi plainte, ou plutôt cet aveu des déchirements de son cœur.

Le Pape, hélas! peut dire aux nations : « Filles de Jé-« rusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous et « sur vos enfants. »

Je veux peindre Pie IX d'un seul trait, s'écrie un écrivain espagnol Don Juan Gonzalez, *c'est le meilleur cœur dans la pire époque*.

Au milieu de tous les assauts que ses ennemis lui ont livrés, jamais Pape n'a fait acte de Souverain-Pontife plus que Pie IX. Les deux points culminants de son pontificat sont la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, et la canonisation des martys du Japon, qui a donné occasion aux évêques du monde entier de venir à Rome pour s'unir au Pontife romain.

Le jour où il est donné au pèlerin roméen de voir le Pape, est le couronnement de son voyage; il lui semble qu'il a gravi tout l'édifice vivant du Christianisme, et qu'il est au sommet, d'où il voit le plus haut possible dans ce monde et dans l'autre. Il a touché du doigt le fait le plus anciennement établi sur la terre. Il y a un Pape à Rome comme il y en avait un sous Néron [2], comme il y en aura un jusqu'à la fin des temps. Le pèlerin est heureux de

[1] *Pourtant je ne suis pas de bois, mais*.... ce trait est tiré de la biographie de Pie IX, par Louis Veuillot.

[2] Aucune autre institution encore debout ne reporte la pensée à ces temps où la fumée des sacrifices s'échappait du Panthéon, pendant que les léopards et les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre Flavien. (L'anglican Macauley.)

pouvoir se dire : Enfin, j'ai vu les deux monuments les plus vénérables et les plus éternels du monde : une Ville et un Homme, Rome et le Pape !

Depuis que j'ai gravi le calvaire du Vatican, depuis que j'ai vu Pie IX sur la croix, il n'y a pas de jours, qu'en priant pour lui, je ne retrouve dans mon souvenir la vision de cette tête auguste, couronnée d'une ineffable auréole, et qui réunit à la candeur d'un enfant, à l'énergie d'un jeune homme, la triple majesté d'un vieillard, d'un monarque et d'un saint.

Aucun peintre, aucun sculpteur n'a pu rendre l'expression de cette figure pénétrée par le rayon visible de la divinité cachée en elle [1].

O honte pour la France ! Des plumes françaises n'ont pas craint de traiter Pie IX *d'ingrat*, *d'aveugle et d'entêté*, tandis que c'est Pie IX lui-même qui ne se lasse pas de faire des ingrats, et qui est la victime de l'aveuglement et de l'entêtement des peuples et des rois. En m'agenouillant devant lui, je fis amende honorable à ce divin Obstiné, qui a résisté à toutes les menaces, comme à toutes les promesses et à toutes les séductions ; *obstinatio divina !*

[1] Mgr. de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, a fait faire à Rome, par notre grand sculpteur Etex, un buste colossal de Pie IX, qu'il a offert au Pape le jour de la saint Jean, fête de Sa Sainteté. Pie IX est représenté disant le *Non possumus*, et sur le socle on lit ces paroles du livre II des Machabées (Chap. III. V. 16).

QVI VIDEBAT SVMMI SACERDOTIS
VVLTVM MENTE VVLNERABATVR

« Nul ne pouvait regarder le visage du grand-prêtre sans être blessé jusqu'au cœur. » Oui, blessé au cœur d'une vive, et tendre et respectueuse sympathie.

Oui, s'écriait un évêque à Rome [1], nous sommes entêtés, oui certes, comme le Pape et comme Dieu, ce grand Entêté, qui dit : Oui ou non, *est ! est ! non ! non !*

Avec quel amour j'ai contemplé, ce représentant de mon Jésus-Christ si indignement outragé ! Comme son Maître, il prie sans cesse pour ses ennemis ; il voudrait sauver leurs âmes au prix de tout son sang. Oui, grâce aux prières puissantes de Pie IX, tels et tels, peut-être, auront le bonheur de revoir au ciel cet auguste visage, qu'ils ont couvert ici-bas d'insultes et de crachats !

Après la présence réelle de Jésus-Christ dans le Très-Saint-Sacrement, rien n'est plus doux que la présence vivante de son Vicaire sur la terre. Voir Jésus dans son Vicaire, c'est aussi un acte de foi méritoire, mais qui a moins de mérite quand on a vu le Pape dans Pie IX [2]. Le Christ est dans chacun de ses Vicaires en plénitude de doctrine et d'autorité, mais la personne de Pie IX prête en quelque sorte trop de force à la cause de Rome ; il est né-

[1] Mgr. Bertheaud, évêque de Tulle, à Saint Louis-des-Français, en juin 1862.

[2] Si même il était permis de se plaindre à Notre-Seigneur, qui a donné Pie IX à son Eglise avec une libéralité si miséricordieuse, je trouverais que Dieu n'a pas assez compté sur notre foi, dans cette prodigalité qu'il nous a faite. Je crains que la sagesse divine, renfermée dans un vase si propre à la faire resplendir, ne se soit pas assez dissimulée, et je m'inquiète d'une fidélité qui a paru demander un appui aussi fort. Je songe cependant que Notre-Seigneur, dont le Souverain-Pontife est l'image, en même temps qu'il se cachait dans l'infirmité de sa chair, a voulu la revêtir d'éclat parmi les enfants des hommes, que la grâce coulait de ses lèvres, que sa vue seule tenait les âmes subjuguées. Plusieurs d'entre vous ont contemplé le Saint-Père ; qu'ils disent si mon respect m'égare et si je me laisse emporter aux illusions de mon amour.

(Lettre pastorale de Mgr. de Dreux-Brézé, à son retour de Rome. (Juin 1862).

cessaire de se rappeler que ses successeurs n'auront pas besoin d'être tels que lui, pour s'attirer tous nos respects et tout notre amour. Pie IX est grand [1]; Pie IX est saint; on ne peut pas assez bénir Dieu d'avoir donné un pareil Chef à son Eglise en des temps difficiles comme les nôtres; mais il pourrait être autre selon l'homme et rester encore aussi grand : il suffirait qu'il fût le Pape. Pie IX mourra un jour : fasse Dieu que ce soit bien tard! Mais le Pape ne mourra jamais jusqu'à la fin du monde. Ce n'est pas parce que le Pape est Pie IX qu'il faut aimer le Pape : il faut l'aimer, parce qu'il est le Vicaire du Christ, son sacrement vivant, sa lèvre pour instruire le monde, sa main pour le bénir, sa houlette pour le diriger, sa verge pour le corriger.

[1] Nous empruntons cette pensée à un remarquable discours prononcé au retour de Rome, par M. l'abbé Gay, chanoine théologal de Poitiers.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

CAMBRAI. — IMP. DE RÉGNIER-FAREZ, PLACE-AU-BOIS, 28.

Saint Vincent de Paul, sa Vie, son Temps, ses Œuvres, son Influence, par M. l'abbé U. MAYNARD, chanoine honoraire de Poitiers. 4 forts vol. in-8, sur papier glacé, ornés de portraits. fr. 28 »»

« ... Votre œuvre est conçue largement et exécutée avec cette distinction et cette verve que vous faites paraître dans tous vos écrits; de plus, vos recherches si consciencieuses la rendent solide et complète, elle vivra...» (*Lettre de Mgr Darboy.*)

Vie de saint Vincent de Paul, (extraite de l'histoire complète en 4 vol. in-8,) par M. l'abbé MAYNARD, 1 vol in-18 angl. fr. 3 »»

LE MÊME OUVRAGE, 1 vol in-8 avec portrait. . . . fr. 5 »»

Vie de saint Philippe de Néri, suivie d'un Appendice sur les *Oratoires* de France et d'Angleterre et des Maximes du Saint pour chaque jour de l'année, par M. l'abbé BAYLE, auteur de la *Vie de saint Vincent Ferrier*, etc. 1 fort vol. in-8. . . . fr. 6 »»

LE MÊME OUVRAGE sans l'APPENDICE. 1 vol. in-18 angl. fr. 3 »»

« ... Une introduction ayant pour objet le culte des saints, un recueil de Maximes, ajoutent un nouveau prix à cette pieuse histoire, à laquelle rien ne manque, à notre avis : la simplicité et la facilité élégante du style, l'intérêt et le charme du récit, mais surtout la grandeur et la popularité du héros, tout concourt à rendre ce livre un des meilleurs et des plus utiles en ce genre. » (*Bibl. cath.*)

Histoire de saint Jean Chrysostôme sa vie, ses écrits; par M. l'abbé J. B. BERGIER. 1 fort vol. in-8. . . . . . . fr. 5 »»

LE MÊME OUVRAGE, 1 volume in-18 anglais. . . . fr. 3 »»

« L'habile historien nous présente l'histoire de saint Chrysostôme au moyen du saint lui-même. Tous les évènements de sa vie apostolique et ceux de son époque se reflètent dans ses discours et dans ses œuvres comme dans de brillants miroirs. C'est la source du plus vif intérêt pour le lecteur. » (*Univers.*)

Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis, par F. D'AYZAC. 2 beaux et fort vol. grand in-8° avec carte et plans. . . . fr. 20 »»

Cet ouvrage a été couronné par l'Académie.

Origines de la Société Moderne (Les), ou Histoire des quatre premiers siècles du moyen âge, par M. A. M. POINSIGNON, ancien professeur d'histoire, docteur ès lettres. 2 forts v. in-8. fr. 12 »»

S. E. le cardinal Gousset fait la plus grande estime de ce travail.

Histoire de Jeanne d'Arc, d'après les chroniques contemporaines par M. l'abbé BARTHELEMY, 2 volumes in-8°. . . fr. 8 »»

LE MÊME OUVRAGE, orné de quatre gravures. . . fr. 10 »»

On a beaucoup écrit sur Jeanne d'Arc, mais cette histoire est une des plus complètes et des plus propres à faire ressortir son rôle providentiel.

Guerres de la Bretagne et de la Vendée, par M. EUGÈNE VEUILLOT. 2e édition. 1 fort vol. in-18 anglais. . . . . . fr. 3 50

CAMBRAI. — IMP. DE REGNIER-FAREZ, PLACE-AU-BOIS, 28.

LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR,

RUE CASSETTE, 20, A PARIS, ci-devant rue des Saints-Pères, 66.

OUVRAGES DU R. P. F. W. FABER,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, SUPÉRIEUR DE L'ORATOIRE DE LONDRES.

Le R. P. Guéranger apprécie en ces termes les ouvrages du pieux et savant oratorien :

« ... Rappellerai-je les livres du P. Faber, si avidement accueillis en France ? Je laisse à part le docteur de l'ascèse, le profond observateur du cœur humain, le poète incomparable ; je ne veux parler que du théologien. Cet homme d'un esprit si positif est un disciple de la scolastique ; il l'a fouillée, scrutée avec ardeur ; il en rapporte les plus abondantes richesses ; c'est là que s'est formée cette vue intérieure et développée, ce tact presque universel. Nul plus que le P. Faber ne goûte à la fois tous nos docteurs de toute époque ; nul ne sent mieux l'Eglise et la vérité surnaturelle sous toutes les formes qui les retracent et qui les expriment... » (Extrait du *Monde*.)

Bethléem, ou le mystère de la sainte Enfance, 2 vol. in-18 anglais. . . . . fr. 6 »»

Abrégé du même ouvrage, 1 fort vol. in-18 angl. fr. 3 50

Dans le chapitre 1er l'auteur considère la génération éternelle du Verbe, cause et modèle de toute la création ; dans le ch. IIe, il considère la vie du Verbe dans le sein immaculé de Marie. Le reste de l'ouvrage est consacré à méditer le mystère ineffable de la naissance du Sauveur à Bethléem et les douze premières années de sa vie passées en Judée et en Egypte. Jamais peut-être plus vives et plus douces lumières n'ont éclairé cet adorable mystère d'un Dieu fait homme, s'abaissant jusqu'à sa créature pour la régénérer, la sauver et la faire participer à sa vie glorieuse. De bons juges regardent *Bethléem* comme le chef-d'œuvre du P. Faber.

Dévotion à l'Eglise (de la). in 18 . . . . fr. »» 30

· A l'auteur de la *Dévotion au Pape*, il appartenait de nous exposer tous les titres que l'Eglise notre mère, fondée par N.-S. Jésus-Christ, dirigée et assistée par le Saint-Esprit, a à l'amour, à la vénération, au culte de ses enfants, c'est ce que le R. P. Faber a fait avec la science et la piété qui distinguent tous ses écrits.

Précieux sang (le), ou *le Prix de notre salut*, 2e édition. 1 vol. in-18 angl. . . . . fr. 3 50

Le savant oratorien étudie successivement, avec une clarté rare, une profondeur de vue étonnante et une onction touchante le *mystère du Précieux Sang, sa nécessité, son empire, son histoire, la prodigalité* avec laquelle il a été répandu, et enfin la *dévotion* dont il est l'objet dans l'Eglise. Les pieux fidèles, les membres des *Confréries du Précieux Sang, du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur*, trouveront dans ce livre un nouvel aliment à leur amour envers notre divin Rédempteur.

Conférences spirituelles, 3e édit. 1 v. gr. in-18 anglais. fr. 3 50

M. Louis Veuillot, dans une lettre à un ami, s'exprime ainsi : « ... Véritablement le docteur Faber est un maître homme, et je sais grand gré au P. abbé de Solesmes de me l'avoir mis aux mains. Il roule son pécheur, le masse, le pelotte, le broie, le désosse avec un art qui fait pénétrer le jour dans beaucoup de recoins que l'on tenait soigneusement fermés... »

Dans ce livre, qui traite des questions pratiques de la vie spirituelle, l'esprit d'observation, l'originalité et la verve de l'auteur de *Tout pour Jésus,* se font remarquer plus que dans aucun autre de ses ouvrages. Jamais il n'a pénétré à cette profondeur les plis et les replis de la conscience, qui souvent s'ignore, s'abuse ou s'égare, faute de réflexion, de lumière ou de bonne direction

Le pied de la Croix ou les douleurs de Marie, 4e **édition.**
2 v. in-18 angl. . . . . fr. 5 »»
— Ou 1 fort vol. in-18 angl . . . . fr. 3 50

« ... Le *Pied de la Croix* développe un sujet que bien des auteurs ont traité : les Douleurs de Marie ; mais nous n'en connaissons pas qui l'aient fait d'une manière si complète. En parcourant successivement le martyre de Marie, chacune des sept douleurs en particulier et la Compassion de la sainte Vierge, le R. P. Faber a d'abord admirablement établi le dogme de la Croix, la doctrine du mérite et de la réparation par la douleur. Mais ce qui fait de son livre un travail vraiment nouveau, c'est qu'avec cette exposition large et complète d'une doctrine magnifique, le *Pied de la Croix* présente encore une suite de considérations touchantes qui remuent l'âme ; et il suscite au cœur des résolutions généreuses qui en découlent naturellement. Oui, le nouvel ouvrage du R. P. Faber est un de ces livres heureux qui instruisent et qui rendent meilleur... » L'abbé A. Riche.

Créateur et la Créature (le), ou les Merveilles de l'Amour divin;
3me édition, 1 vol. in-18 anglais. . . . . . . fr. 3 50
Le même ouvrage, 2 vol. in-18 anglais. . . . fr. 5 »»

Ce traité se divise en trois parties. Dans le premier livre, l'auteur fait comprendre ce que c'est que d'avoir un Créateur, et montre ce qui résulte pour nous d'être ses créatures. Cette étude nous conduit à reconnaître que la création est simplement un acte d'amour divin, d'un amour immense et éternel. Dans le deuxième livre, l'auteur, étudiant les profondeurs de cet amour créateur, se pose et résout les cinq questions suivantes : « Pourquoi Dieu veut-il que nous l'aimions ? Pourquoi nous aime-t-il ? Comment pouvons-nous l'aimer ? Comment l'aimons-nous en acte ? Comment paie-t-il notre amour ? » Dans le dernier livre, après avoir montré combien le salut est facile, même pour une nature tombée, et que la majorité des croyants devrait être sauvée, il se demande pourquoi ces relations entre le Créateur et la créature sont méconnues au moins en pratique par celle-ci ? La réponse se trouve dans la nature, le pouvoir et la prédominence de l'esprit du monde (la chair et le démon ne suffisent pas à rendre compte de la conduite des hommes envers Dieu). — Comment échapper à l'influence de l'esprit du monde ? Par l'amour du Créateur, par un culte d'amour, par un amour qui nous fait pénétrer l'abîme de la beauté divine, source de notre sainteté ici-bas et de notre bonheur dans l'autre vie.

Le Saint-Sacrement, ou les Œuvres et les Voies de Dieu, suite à tout pour Jésus. 4me édition, 2 vol. in-18 angl. . fr. 6 »»

Dans cet ouvrage l'auteur se propose d'enflammer de plus en plus nos cœurs, en nous dévoilant les merveilles de l'amour de Jésus dans l'Eucharistie. S'élevant aux plus hautes considérations sur les Œuvres et les Voies de Dieu, la Création, l'Incarnation, la Justification, la Transsubstantiation et la Glorification, il nous initie aux secrets de la sagesse, de la puissance et de la bonté divine, se concentrant en une œuvre sublime qui les résume et les absorbe pour ainsi dire toutes, le *Saint-Sacrement*. Jamais sujet plus magnifique n'avait été étudié avec plus de science et d'amour, jamais les Œuvres et les Voies de Dieu n'avaient été exposées avec plus de chaleur et d'onction.

— *Le même ouvrage abrégé*. 1 fort vol. in-18 anglais. fr. 3 50

Pour mettre son livre à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, l'auteur a bien voulu autoriser un théologien français à préparer une édition abrégée, en supprimant dans son ouvrage tout ce qui lui paraîtrait inaccessible à ceux qui comprennent et qui goûtent *Tout pour Jésus* et les *Progrès de l'âme*. Pour atteindre ce but il suffit de retrancher quelques chapitres consacrés à des développements scientifiques, à la discussion des diverses opinions formulées dans les écoles. Du reste, ce travail n'altère en rien le plan et l'unité de l'ouvrage ; le style de l'auteur et sa piquante originalité ont été conservés.

Progrès de l'âme dans la vie spirituelle. 5me édit. 1 fort vol. gr. in-18 angl. compacte, fr. 3 50 ; ou 2 vol. gr. in-18 angl., fr. 5.

En lisant l'approbation dont Mgr l'évêque de Nancy l'a revêtu, personne ne sera étonné du succès que ce livre a obtenu.

» Le livre du *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, du P. Faber, est plein de la doctrine des saints, toutes les infirmités de l'âme y sont décrites avec une profondeur et une vérité d'analyse qu'on rencontre dans bien peu de livres ; et le remède est indiqué à côté du mal avec une sagacité qui révèle une longue expérience dans la direction des âmes. Ce livre peut être utile à tous, aux laïques comme aux ecclésiastiques et aux communautés religieuses. Il est écrit avec assez de clarté, de simplicité pour être compris par les esprits les moins exercés aux choses spirituelles, comme aussi les personnes les plus instruites en ces matières y trouveront des aperçus nouveaux et dans les sujets les plus rebattus, une manière particulière qui en rend la lecture aussi intéressante qu'édifiante. C'est pourquoi nous le recommandons à la piété des fidèles de notre diocèse. »

Tout pour Jésus, ou Voies faciles de l'amour divin 13e édition très complète, 1 fort vol. in-18 anglais, orné du portrait de l'auteur. . . . . fr. 3 »»

Cette édition, revue avec soin et corrigée sur la cinquième édition anglaise, est la *seule* autorisée par l'auteur. Elle est augmentée d'une *notice sur la confrérie du précieux Sang*, que le R. P. Faber a bien voulu composer sur la demande qui lui en a été faite par l'éditeur français.

« Approbation de Mgr l'archevêque de Paris : «..... Il règne dans « cet ouvrage un accent de foi et une onction de piété qui émeuvent « l'âme et lui font le plus grand bien. L'auteur sait rendre la dévo- « tion aimable en la présentant sous son vrai jour, et il fait connaître

« à ses lecteurs avec beaucoup de science les voies qui mènent sû-
« rement à Dieu.....»

L'immense succès de cet ouvrage dont les éditions se sont succédé en Angleterre et en France avec une rapidité extraordinaire est une preuve irrécusable de son rare mérite. Tout le monde s'accorde à le mettre au-dessus des livres de piété publiés dans ces derniers temps.

— *Le même ouvrage*, à l'usage de la jeunesse et des familles chrétiennes. 1 vol in-18 rais. Orné du portrait de l'auteur. fr. 1 60

L'auteur a bien voulu autoriser M. l'abbé Lalanne, directeur du collége Stanislas, à supprimer quelques développements qui conviennent plus spécialement aux personnes avancées dans la piété.

Dévotion au Pape (de la) 4e édition in-18 angl. . . fr. »» 30

Ce n'est pas du respect seulement, ni même de l'amour filial que nous devons au Saint-Père, le représentant visible de Jésus-Christ sur la terre, c'est une espèce de culte, une véritable *dévotion*, ainsi que le dit l'illustre et pieux oratorien.

La Sainte Communion considérée au point de vue philosophique, théologique et pratique, par le R. P. DALGAIRNS, traduit par M. l'abbé L. GODARD, et suivi d'un traité sur la *fréquente communion* emprunté aux *Analecta juris pontificii*. 2 vol. in-18 anglais. . . . . fr. 6 »»

Cet ouvrage savant et pratique sera très-utile aux directeurs des âmes et aux pieux fidèles.

De la Dévotion au sacré Cœur de Jésus, précédée d'une Introduction sur l'Esprit du Jansénisme; par le R. P. Dalgairns, de l'Oratoire de Birmingham. Traduite par M. l'abbé POULIDE; suivie d'un *Discours sur la Dévotion au saint Cœur de Marie*, par le R. P. DE MAC-CARTHY. 1 vol. in-18 anglais . . . . . fr. 3 »»

De très-bons juges estiment que cet ouvrage est le plus complet au point de vue dogmatique, historique et pratique sur la dévotion au Sacré-Cœur.

La vie et les œuvres de Marie Lataste, religieuse du Sacré-Cœur, publiées avec l'approbation de Mgr l'évêque d'Aire, par M. l'abbé P. Darbins, 3 forts vol. in-8°. . . . . fr. 18 »»

Cet ouvrage, plein de lumière et d'onction, paraît inspiré par la Providence pour ranimer la foi et la piété dans les cœurs.

La Passion méditée, d'après les quatre Evangélistes, ou Elévations sur les souffrances et la mort de N.-S. J. C., ouvrage traduit de l'italien, de M. l'abbé MARCHETTI, suivi de Considérations empruntées aux Pères de l'Eglise et aux orateurs sacrés, par M. H. DENAIN, avec l'appr. de Mgr l'arch. de Paris. 3e édit. augmentée de la *Messe dite de la Passion*. 1 fort vol. gr. in-32. fr. 2 »»

Cet ouvrage contient une méditation et une lecture pour chaque jour du Carême.

CAMBRAI. — IMP. DE RÉGNIER-FAREZ, PLACE-AU-BOIS, 28.

LIBRAIRIE D'AMBROISE BRAY, ÉDITEUR

20, RUE CASSETTE

CI-DEVANT RUE DES SAINTS-PÈRES, 66

Saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, et martyr; *sa Vie et ses Lettres*, précédées d'une introduction de 250 pages sur la lutte entre les deux pouvoirs, par Mgr Darboy, arch. de Paris. 2 vol. in-8. . . . 12 »

Le même ouvrage. 2 vol. in-18 anglais. . . . . 7 »

Saint Vincent de Paul, sa Vie, son Temps, ses Œuvres, son influence, par M. l'abbé U. Maynard, chanoine honoraire de Poitiers. 4 forts vol. in-8, sur papier glacé, ornés de portraits et d'autographes. . . . . 24 »

«... Votre œuvre est conçue largement et exécutée avec cette distinction et cette verve que vous faites paraître dans tous vos écrits; de plus, vos recherches si consciencieuses la rendent solide et complète, elle vivra. » (*Lettre de Mgr Darboy.*)

Vie de saint Vincent de Paul (extraite de l'histoire complète en 4 vol. in-8), par M. l'abbé Maynard. 1 vol. in-18 anglais . . . . 3 »

Le même ouvrage. 1 vol. in-8 avec portrait . . . . 5 »

Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul, par M. l'abbé Maynard. 1 fort vol in-8. . . . . 6 »

Le même ouvrage. 1 fort vol. in-12. . . . . 3 50

Vie de saint Philippe de Néri, suivie d'un Appendice sur les *Oratoires* de France et d'Angleterre et des Maximes du Saint pour chaque jour de l'année. par M. l'abbé Bayle, auteur de la *Vie de saint Vincent Ferrier*, etc. 1 fort vol. in-8 . . . . 6 »

Le même ouvrage sans l'Appendice. 1 vol. in-18 anglais. . . . . . . 3 »

Histoire de saint François de Borgia, duc de Gandie, par M. Daurignac, auteur des *Histoires de saint François Xavier. saint Ignace de Loyola. saint François Régis, saint François d'Assise, sainte Chantal, Blanche de Castille*. 1 vol. in-18 anglais. 3 50

François de Borgia, prince de sang royal, vice-roi de Catalogne, général de la Compagnie de Jésus, fut à tous ces titres l'objet de l'estime et de l'admiration de ses contemporains. Son nouveau biographe a su présenter cette noble et sainte figure de manière à intéresser toutes les classes de lecteurs.

Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, par F. d'Ayzac. 2 beaux et forts vol. grand in-8° avec cartes et plans. . . . . 20 »
Cet ouvrage a été couronné par l'Académie.

La France héroïque, vies et récits dramatiques, d'après les documents originaux, par M. B. Bouniol. 3 beaux vol. in-12. . . . . 8 »

« Cet excellent livre peut être recommandé à la fois aux pères de famille, aux jeunes gens et aux professeurs. C'est sous une forme dramatique, tantôt dialogue, tantôt portrait, tantôt page historique, tantôt épisode, une revue vivante, colorée des plus beaux traits de notre histoire, une galerie de nos grands hommes, etc. » (Extrait du *Journal de l'Instruction publique*.)

Origines de la Société Moderne (Les) ou Histoire des quatre premiers siècles du moyen âge, par M. A. M. Poinsignon. 2 forts vol. in-8 . . 12 »
S. É. le cardinal Gousset fait la plus grande estime de ce travail.

PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.


U.C. BERKELEY LIBRARIES
C003153611



